UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

~~by~~

Goldwin Smith Bequest.

BINDING LIST AUG 1 1923.

Goldwin Smith

LA FIN
DU
DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR

E. CARO
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉTUDES ET PORTRAITS

Deuxième édition

TOME I

L'OPINION PUBLIQUE AU XVIIIe SIÈCLE — MONTESQUIEU
JEAN-JACQUES ROUSSEAU
D'APRÈS DES PUBLICATIONS NOUVELLES
LE SECRET DU ROI — DIDEROT INÉDIT

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1881

LA FIN

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Essai sur le Mysticisme au dix-huitième siècle: *Saint Martin, le philosophe inconnu.* — In-8 (*épuisé*).

Problèmes de morale sociale. (La Morale indépendante. — Les Théories contemporaines sur le Droit naturel. — Le Droit de punir. — Le Progrès social. — La Destinée humaine.) — 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50

Études morales sur le temps présent. (La Religion positiviste. — L'Idolâtrie humanitaire. — Stendhal : ses idées, sa critique d'art et ses romans. — Les Mœurs contemporaines au théâtre.) — 4e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Nouvelles Études morales sur le Temps présent. (Du Suicide dans ses rapports avec la civilisation. — L'Hygiène morale. — La Direction des âmes au dix-septième siècle. — Lamennais et Henri Heine d'après leur correspondance. — Les Mœurs littéraires au temps présent.) 2e édition. 1 vol. in-16 . . . 3 fr. 50

L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques. — 6e édition. 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

Le Matérialisme et la Science. — 3e édition. 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Les Jours d'épreuves (1870-1871). (Le Droit et la Force. — L'Idée de la patrie. — Les influences littéraires dans la Commune. — La fin de la bohème.) — 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Le Pessimisme au dix-neuvième siècle. (*Léopardi, Schopenhauer, Hartmann.*) 2e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

La Philosophie de Goethe. (Histoire de l'esprit de Goethe. — Ses conceptions sur la nature, Dieu et la destinée humaine. — Ses types philosophiques : *Prométhée, Méphistophélès, Faust.* — La philosophie du second Faust.) 2e édition. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

655. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

Z 9204

LA FIN

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR

E.lme Marie CARO

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉTUDES ET PORTRAITS

TOME I

L'OPINION PUBLIQUE AU XVIIIe SIÈCLE — MONTESQUIEU
JEAN-JACQUES ROUSSEAU
D'APRÈS DES PUBLICATIONS NOUVELLES
LE SECRET DU ROI — DIDEROT INÉDIT

116274
14/6/11

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1880

Droits de propriété et de traduction réservés

DC
33
.4
C27
t.1

AVANT-PROPOS

Après les grands travaux d'ensemble dont le dix-huitième siècle a été l'objet, il n'y a plus guère de nouveauté à espérer que dans les études spéciales et les monographies. Ce genre d'exploration est presque inépuisable. On en peut juger à l'abondance des éditions nouvelles qui se multiplient, des publications d'inédits, au nombre toujours croissant des études sur les personnages les plus considérables de ce temps. Nous avons suivi avec un vif intérêt cette grande enquête qui se poursuit chaque jour et nous en avons recueilli les principaux résultats, en y ajoutant notre part de recherches et d'interprétations personnelles.

D'ailleurs l'œuvre du dix-huitième siècle est tellement complexe, elle offre un tel mélange de bien et de mal, de destructions nécessaires et de ruines regrettables ; ce siècle a servi tant de nobles causes et

il les a si souvent compromises par la manière de les servir, ouvrier de liberté et de progrès aussi bien que de corruption, qu'il est difficile de porter une sentence unique dans un procès si vaste. La plus sûre méthode pour arriver à juger sainement les idées et les hommes, en une matière si délicate et si compliquée, c'est la division du travail : on ne peut guère procéder que par des jugements partiels sur chacun des collaborateurs de ce siècle, et encore faut-il distinguer dans chaque homme l'idée juste et le point où elle dévie et s'égare, l'esprit de réforme nécessaire et l'esprit de négation stérile. C'est ce que nous avons essayé de faire. Dans tous ces sujets qui se rapportent au dix-huitième siècle, il n'y a pas une opinion qui s'impose, il y a des opinions diverses et contraires qui se portent toujours, comme sur une pente fatale, vers les extrêmes. Chaque portion du public a son thème tout fait d'avance, elle n'admet pas les nuances. Pour satisfaire, pour flatter l'une ou l'autre de ces tendances opposées, il faudrait tout louer ou tout blâmer. C'est à quoi ne consentent pas facilement les écrivains qui ont étudié un sujet pour se convaincre eux-mêmes et se former une idée qui ne soit l'écho ni d'un enthousiasme ni d'un dénigrement systématiques. Sur presque tous les noms célèbres de ce siècle la contradiction est au comble, et la même difficulté se représente à chaque instant dans tous les problèmes qui s'agitent.

Nous abordons cette étude avec la plus entière indépendance d'esprit. Ni apologiste ni détracteur, mais critique et juge, voilà ce que nous avons voulu être ; ce n'est pas à nous à décider si nous y avons réussi.

Juillet 1880.

LA FIN
DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

CHAPITRE I

L'OPINION AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE [1].

I

Un siècle n'est pas une unité chronologique, et il n'est pas aisé d'en fixer exactement les vraies limites, qui sont des limites morales. Cependant on est à peu près d'accord sur ce point qu'il faut placer les frontières de ce qu'on appelle le dix-huitième siècle en 1715 et en 1789. Encore faut-il distinguer plusieurs périodes dans cet intervalle de soixante-quatorze

1. Consulter sur ce sujet le quatrième volume de l'*Histoire de la littérature française* de M. Nisard, un livre des plus *suggestifs*, comme disent les Anglais, l'ouvrage si intéressant de M. Charles Aubertin sur l'*Esprit public au dix-huitième siècle*, et la savante publication de M. Félix Rocquain sur l'*Esprit révolutionnaire avant la Révolution*.

années. Nous adoptons volontiers la division que nous propose l'un des derniers historiens de ce siècle[1]. On peut, nous dit-on, distinguer quatre périodes dont les différences ressortent vivement sur ce fond, en apparence uniforme, de décadence politique, de critique légère ou passionnée et d'esprit philosophique, bon ou mauvais, que résume et qu'exprime le nom collectif de ce siècle. De 1715 à 1723, le grand fait qui porte sa signification dans son nom même, c'est la Régence, avec son caractère de « singularité effrontée », d'esprit novateur et en même temps d'immoralité. De 1723 à 1743, c'est le ministère de Fleury, avec « son despotisme doucereux, sa patience taciturne », sa politique d'apaisement au dedans et au dehors. Le vrai dix-huitième siècle, celui qu'on est habitué à désigner ainsi, ne commence guère qu'après la mort du cardinal et surtout après le traité d'Aix-la-Chapelle. C'est l'explosion d'un mouvement longtemps endormi ou comprimé. L'Opinion règne en maîtresse et du premier coup devient opposition non plus latente, mais déclarée, contre la Royauté et contre l'Église. De 1774 à 1789, enfin, c'est le règne de Louis XVI avec les illusions honnêtes, les intentions excellentes et l'impuissance du bien que ce nom rappelle. Illusions partagées d'abord par une grande partie de la nation, espérances naïves dans un siècle déjà si vieux; tentatives et velléités de réformes qui, en échouant, révèlent l'abîme de plus en plus profond où la société du dix-huitième siècle et l'ancien régime allaient sombrer. Ce sont là de grandes périodes, distinguées entre elles moins encore par

1. M. Aubertin, *ouvrage cité*.

les divisions du temps que par des caractères moraux, littéraires et politiques assez nettement tranchés.

Ce qui paraît bien établi par la critique contemporaine, c'est qu'on aurait tort d'attribuer exclusivement l'origine de l'opposition qui précède de loin la Révolution et la prépare à l'action militante des philosophes, à Voltaire, à Rousseau, à Diderot. Ils se sont emparés, à un certain jour, de cette force, mais ils ne l'ont pas créée; c'est une arme qu'ils ont prise à leur service, mais le métal avait été déjà forgé par un certain esprit public qui existait avant eux, qui se révélait de mille manières par des pamphlets, par des chansons, par cette littérature des Mémoires et des correspondances, dans ces journaux si curieux des bourgeois de Paris, de Buvat, de Marais, de l'avocat Barbier, qui se donnent ce grand plaisir, à une époque où la presse quotidienne n'existait pas sérieusement, de pouvoir dire leur mot tous les jours sur les hommes et sur les événements. On la voit se former, grandir de jour en jour, bien avant 1748, éclater déjà vers 1751 et 1752, par des traits irrécusables, à une époque où la philosophie ne remplissait encore qu'un rôle modeste et secondaire. Au premier rang des influences qui ont préparé les esprits à recevoir et à subir plus tard celle de l'esprit philosophique, on nous montre l'opposition janséniste et parlementaire se développant, s'aggravant par sa durée même; puis le sentiment croissant du mécontentement public, se transformant graduellement en mépris, provoqué par les fautes de tout genre et surtout par l'insouciance voluptueuse de ce Louis XV, le *Bien-Aimé*, coupable d'avoir trompé si cruellement l'amour obstiné et le long espoir de son

peuple. Et déjà, dans les rumeurs, dans les conversations, se pose à voix basse d'abord, puis presque publiquement, le droit du peuple en face du droit du roi. Ce n'est guère que dans les vingt années qui vont de 1755 à 1775 environ qu'intervint la philosophie ardente, armée en guerre, avec les voix multiples de l'éloquence, du génie, de la passion, de la rhétorique et de la dialectique enflammées. Mais ce qu'il faut bien comprendre, c'est que, contrairement à la créance commune, la matière du vaste incendie qui devait éclater plus tard avait été préparée par d'autres mains que celles des philosophes; il couvait déjà dans les âmes, la philosophie n'en fut que l'explosion.

II

L'esprit philosophique au dix-huitième siècle a eu comme instrument de domination l'Opinion. Par elle il agit, il se propage, il conquiert successivement les intelligences, il triomphe des dernières résistances, il règne. Voyons à quel prix, et comment, croyant la conduire, il lui obéit.

C'est un pouvoir nouveau qui naît dans la décomposition de tous les autres. On a depuis longtemps signalé les circonstances politiques et sociales qui favorisèrent en France la naissance et le développement de ce pouvoir : la désorganisation de toutes les institutions, dont aucune ne garde cette foi en elle-même qui est le principe de la stabilité; la contra-

diction profonde d'une monarchie absolue dans ses formes et dénuée de tout prestige, ne se prouvant plus à elle-même l'étendue de son autorité que par ses caprices, usant sa puissance légale dans des alternatives d'arbitraire et de faiblesse; une aristocratie inutile et corrompue, privée de cette décoration de la gloire qui aurait caché sa frivole faiblesse, la première à se railler des préjugés par lesquels elle existe, applaudissant à toutes les entreprises nouvelles par lesquelles elle va périr; des parlements donnant l'exemple d'une opposition qui n'eût été fructueuse que si elle s'était rattachée à des principes, mais qui fut stérile comme toute opposition sans idée de gouvernement et sans programme; une Église mondaine, ayant comme une mauvaise honte du dogme, sécularisant de plus en plus son enseignement, réduisant la prédication à un art tout laïque, où le christianisme ne fait plus guère que la figure d'un système de philosophie. Partout se marque cet affaiblissement des pouvoirs réguliers auxquels on ne croit plus guère et qui donnent le triste exemple de ne plus croire à eux-mêmes.

Comme il n'y a plus de foi officielle à laquelle se soumettent les raisons, chacun s'affranchit et s'habitue insensiblement à se faire juge de toutes choses. Ainsi s'établit tout naturellement et sans secousses, dans le déclin des institutions publiques, une puissance jusque-là inconnue qui, née de leurs ruines, se fortifie de leur faiblesse, et qui, n'étant ni définie ni constituée, a l'avantage d'être insaisissable par sa mobilité même, par sa dispersion, par ses fuites habiles; irrésistible par ses retours, par sa mobile ténacité,

par sa légère universalité ; trop peu consistante pour être attaquée de front par les pouvoirs établis, et n'en offrant pas moins aux idées nouvelles un point d'appui suffisant pour soulever le monde.

L'Opinion, c'est tout simplement le public suivant avec curiosité le développement des événements où des idées, et donnant tout haut son avis, applaudissant aux bons endroits, sifflant aux mauvais. C'est le public se tenant au parterre, en attendant l'heure de monter sur la scène.

L'avidité de ce public, impatient et éveillé, ne trouve pas de quoi se satisfaire dans la conversation des salons, qui, si nombreux et si peuplés qu'ils soient, n'accueillent pourtant que le petit nombre. C'est alors que paraît une littérature nouvelle à son usage, littérature improvisée, fortuite, née du hasard, de l'à-propos, littérature de l'heure et du jour, qui n'est pas encore le journal, mais qui le deviendra ; qui ne survit pas à l'occasion, mais qui multiplie l'écho de chaque idée et le prolonge jusqu'aux dernières limites de la publicité : c'est la conversation écrite, faisant suite à la conversation parlée, et répandant avec une fécondité sans exemple les bruits et les idées, les railleries et les espérances, les chimères et les vérités nouvelles, sous toutes les formes possibles, petits traités, chansons, apologues, contes, brochures. C'est la littérature du pamphlet.

Le pamphlet est partout ; il est dans l'Église même, où des sermonnaires, gagnés à l'opposition autant qu'à l'économie politique, adressent des apostrophes à la sainte agriculture et louent la charrue plus que la Croix ; il est au théâtre surtout, où la tragédie elle-

même n'est plus, sous des noms anciens, qu'une déclamation en l'honneur des idées nouvelles. L'Opinion a fait une littérature à son usage, elle fera des ministres à son image; Malesherbes et Necker sont moins les ministres de Louis XVI auprès de son peuple que ceux de l'Opinion auprès du roi. En même temps que Malesherbes, porté au ministère par la faveur publique, prend sa place dans les conseils de la monarchie, il rend ses devoirs à l'Opinion dans son célèbre discours à l'Académie, où il constate l'avènement et définit la nature du pouvoir nouveau, qu'il représente dans le gouvernement, comme Voltaire le représente dans les lettres.

L'Opinion eut ses ministres, elle eut aussi ses courtisans, parmi les plus grands, les plus brillants esprits de ce siècle. Ce qu'elle leur donna d'influence, elle le leur fit payer par bien des exigences. L'Opinion est comme la popularité. A de rares exceptions près, on ne la gagne qu'en s'en faisant l'homme-lige. Quelques âmes hautes, quelques volontés impérieuses l'ont prise de force et domptée. Mais la plupart de ses favoris et même de ses tyrans ont commencé par être ses esclaves; pour la dominer, ils l'ont flattée.

Quand jamais ce servage parut-il plus clairement qu'au dix-huitième siècle? L'Opinion est mobile, capricieuse; elle a des engouements et des répugnances inexplicables; elle ne s'en tient ni à l'expression de la vérité qu'elle a une fois adoptée, ni au culte fidèle des talents qu'elle a une fois proclamés. Il faut retenir sa mobilité, fixer ses caprices en l'occupant toujours de soi. De là cette incessante et dévorante activité des écrivains de ce temps, des Voltaire, des

Diderot, attentifs à ne pas laisser la faveur publique se distraire ailleurs. De là une improvisation perpétuelle qui ne tourne pas également à la gloire de tous, et qui, même sur les œuvres les plus considérables, a laissé quelque chose d'inachevé et d'incomplet.

De plus, l'Opinion se laisse gagner de temps en temps à de généreux enthousiasmes; mais elle ne se tient pas sur ces hauteurs, où elle atteint parfois. Elle est vive, elle est légère, elle aime qu'on l'amuse, au moins autant qu'elle aime qu'on l'instruise. N'est-elle pas formée de cette multitude d'esprits curieux et plus ou moins intelligents, mais chez qui le fond moral est souvent bien inconsistant, bien léger? On pourrait entreprendre de faire l'éducation de l'Opinion; il semble que ce soit la tâche des grandes intelligences. Ce serait une noble façon d'asservir l'Opinion que de l'éclairer, de la moraliser. Mais la tâche serait ardue, l'entreprise incertaine et longue; il est plus facile de s'en emparer en l'amusant. C'est ce que fit la littérature du dix-huitième siècle.

De là quelques-uns de ses caractères; trop souvent, au lieu d'être une règle pour l'esprit public, elle fut pour lui une distraction frivole ou licencieuse. Elle flatta ses goûts avec ces satires, ces poèmes grotesques, ces contes parfois charmants, modèles de la plus ingénieuse et de la plus élégante dépravation, où l'on trouvait des raisons suffisantes d'esprit et de talent pour applaudir sans honte. Voltaire fut, de tous les écrivains de ce temps, celui qui sut le mieux régner par l'Opinion en l'amusant, parfois même en la corrompant. Mais les plus graves esprits, comme Montesquieu, lui avaient fait déjà d'étranges

concessions. Quand il fut avéré qu'un peu de licence dans les écrits n'était pas un moyen inutile de propagande, on chercha dans ces tristes expédients un secours pour les idées les plus sérieuses. Ces espérances n'étaient pas trompées. Les *Lettres persanes* eurent plus de lecteurs que l'*Esprit des Lois*.

Mais, sans même parler de cet art licencieux qui fut mis au service de l'esprit nouveau, ne doit-on pas regretter cette habitude de rire toujours et de plaisanter à tout propos, qui est le caractère propre de ce qu'on a appelé le Voltairianisme et qui se manifeste par l'absence de sérieux, même dans les sujets les plus élevés, par une légèreté de critique, une insuffisance d'érudition à laquelle ne supplée pas l'abondance des épigrammes, par une frivolité de discussion tranchante et superficielle, qui fait que, même pour les voltairiens, la critique religieuse de Voltaire est à refaire ? Sans récriminer contre une des qualités les plus séduisantes de l'esprit français, n'en doit-on pas blâmer énergiquement l'emploi perpétuel, l'indiscrète application à toute occasion et hors de propos ? Cela vient d'une fâcheuse condescendance de l'écrivain, qui se met au niveau de son public, au lieu de l'élever jusqu'à lui. Quand tous les esprits sont également invités à juger de chaque chose, la tentation est forte pour un auteur de les attirer à lui par la plaisanterie, qui est l'art de montrer chaque question sous son côté vulgaire ou grotesque.

La plaisanterie ne dénature pas seulement les questions sérieuses qu'elle touche. Elle crée une illusion perfide dans les esprits auxquels elle s'adresse. Elle les persuade que, là où ils ont trouvé à rire, ils ont

suffisamment compris. Combien de nos aimables contemporains en sont restés, sur toutes ces questions, à la plaisanterie séculaire qui les résume! Ils se disent *fils de Voltaire*. Mais Voltaire désavouerait, à coup sûr, ces mauvais plaisants qui ne sont que des échos de sa bonne ou de sa mauvaise humeur.

On voit de quel prix l'Opinion fit payer à la littérature du dix-huitième siècle la faveur dont elle l'entoura et qui en fit une irrésistible puissance. Elle lui imposa des exigences qui l'abaissèrent. Elle la déshabitua de la réflexion, du travail; elle la mit, au moins pour une part considérable de ses productions, au régime dangereux de l'improvisation; elle lui donna la triste tentation de populariser tous les sujets par la plaisanterie, et de chercher dans la frivolité licencieuse une amorce pour les idées.

Ces humiliations acceptées, subies, recherchées même, en vue de plaire à cette souveraine d'humeur fantasque, l'habitude de condescendre aux instincts de l'esprit de tous, lesquels ne sont toujours ni très distingués, ni très élevés, voilà, sans doute, une coupable faiblesse de la littérature du dix-huitième siècle. Est-ce tout, et ne devons-nous pas marquer d'un trait rapide quelques autres de ses défauts les plus saillants, ses prétentions non justifiées, ses exagérations, les lacunes de la philosophie qui l'inspire?

Ses prétentions, qui n'en a ouï parler? N'en est-ce pas une, bien connue et bien plaisante, que cette affectation de retour à la nature qui se marque dans un si grand nombre d'œuvres et qui est la chimère de tant d'esprits? On dirait que la nature humaine a été ignorée avant le dix-huitième siècle, et qu'aucune observation

n'a encore saisi l'homme dans ce fonds qui pourtant ne change qu'à la surface. C'est Diderot qui va nous le révéler sur la scène, dans cette *comédie sérieuse* dont la grande innovation sera de substituer la *condition* au *caractère*. C'est Rousseau qui va découvrir au fond de la forêt de Saint-Germain ce type de *l'homme selon la nature*, qu'il opposera avec la monotonie d'une déclamation fatigante et d'une passion fixe à la société du dix-huitième siècle. Ce sont tous les écrivains à la suite célébrant l'innocente douceur des passions qui sont *la voix de la nature* dans le cœur de l'homme, et qu'un ascétisme insensé a immolées jusqu'à ce jour à la superstition. Une des surprises que nous réserve l'histoire est de voir cette littérature si peu naïve s'éprendre, par une illusion rétrospective, de la chimère d'un état de perfection primitive, et vouloir l'imposer à un siècle enivré de civilisation.

Ses exagérations, on les trouve surtout dans cet esprit de censure à outrance qui fait tant de ruines, dans cet esprit d'utopie qui reconstruit sur les ruines tant de rêves, et dont l'expression naturelle est la déclamation.

III

J'aimerais à montrer les lacunes que présente l'esprit du dix-huitième siècle et par combien de côtés cette morale sociale qui fut sa passion, j'allais dire sa vertu, se trouve défectueuse, vacillante, incertaine. On préconise les droits, on oublie de parler des de-

voirs, surtout de ceux qui organisent et fondent la vie privée. On réforme le monde, mais on se dispense de se réformer. Il y a là le plus plaisant contraste entre les mœurs et les doctrines. Il semble que la prédication tienne lieu du reste, et que la grande entreprise d'affranchir l'humanité esclave et superstitieuse soit tellement au-dessus de l'effort qui produit la vertu, qu'elle en exempte le libérateur. Un Lycurgue, un Solon de l'humanité, ne peuvent s'abaisser sous la règle qui convient au grand nombre. Les sentiments généraux dominent dans ces âmes privilégiées, il faut les tenir quittes des petits devoirs. Quand la doctrine est si grande et le talent si beau, que prétendez-vous? Que demandez-vous davantage?

On adore l'humanité. Cela n'est-il pas plus utile, cela ne vaut-il pas mieux que de dévouer une vie vulgaire à des devoirs mesquins étouffés dans l'obscur horizon d'une cité ou d'une famille? Ainsi pensaient et agissaient, d'instinct au moins, ces réformateurs incapables de donner à leur doctrine la sanction de cette probité sévère, de cette austérité qui s'établit dans l'estime des hommes, incapables même, comme on l'a si bien dit, de faire respecter leurs talents par leur vie.

Quelques-uns d'entre eux ont sincèrement aimé l'humanité, mais ils ne l'ont pas suffisamment respectée, ni en eux-mêmes, ni dans les autres. Rousseau en a trop souvent profané l'image par le cynisme affecté de quelques pages de ses *Confessions*, par le mépris des devoirs les plus simples que la vie impose. Voltaire se moque de l'humanité tout en l'aimant. Il raille ses misères, il les énumère à plaisir, il en triomphe avec

des sarcasmes contre la Providence. Il défend bien des causes où la dignité de l'homme est intéressée. Mais quel mélange d'idées et de tons disparates! Que de fois il mésuse de la plume vouée à ces nobles causes! Est-ce donc aimer de la bonne manière l'homme que de vouloir l'affranchir sans l'élever, de prétendre *briser ses fers*, le soustraire à la superstition et au despotisme tout en souillant son imagination?

Ce qui manque surtout à l'esprit du dix-huitième siècle, c'est l'intelligence et le sentiment du christianisme, qu'il interprète avec une ignorance, qu'il discute avec une légèreté incomparable, qu'il détruit dans les âmes sans le remplacer. Au delà de cette critique implacable et pourtant superficielle des dogmes chrétiens, on rencontre une critique non moins vive, sinon plus approfondie, des dogmes philosophiques. La haine du dix-huitième siècle pour la religion n'a d'égale que son mépris pour la métaphysique. Le doute théologique produit l'incrédulité; du doute métaphysique sort le scepticisme absolu. Dans ces différentes formes de la critique appliquée soit à la religion chrétienne, soit à la philosophie cartésienne, on chercherait en vain quelque sentiment des vérités supérieures, une émotion ou un regret, quelque chose qui marque l'élévation ou la gravité de l'esprit. On fait des ruines, on les entasse en riant. Seul, Rousseau s'est occupé de retrouver Dieu, et cette recherche nous a valu ses pages les plus éloquentes. Montesquieu et Buffon s'occupaient ailleurs. Quant au Dieu de Voltaire, on sent trop qu'il ne remplit, dans son système, qu'un rôle de magistrat. C'est sur une nécessité sociale plutôt que sur une né-

cessité philosophique que repose son existence officielle. On se tient tout prêt à l'inventer, s'il est démontré qu'il n'existe pas. On a besoin, pour le bon ordre de la société, qu'il y ait un ministre surnaturel de la police, auquel n'échappe aucun délit contre la propriété ou la vie des citoyens. S'il a bien rempli cet office, on le dispense du reste.

On a prétendu que le sacrifice de la métaphysique était un sacrifice nécessaire dans l'intérêt de la tolérance, que toutes ces questions n'étaient bonnes qu'à entretenir dans cette pauvre humanité de puérils et lamentables conflits, que renoncer à cet ordre de questions était le commencement de la sagesse. C'est une grande erreur qui finira par devenir évidente à tous les yeux. On finira par voir que ce fut là précisément l'erreur fondamentale du dix-huitième siècle, de croire que la morale politique pouvait se passer de principes, de croyances métaphysiques et de foi. L'incrédulité et le scepticisme, à la longue, isoleraient l'homme de l'homme. Si j'aime mon semblable, si je le respecte, c'est que je respecte et que j'aime en lui cette humanité vraiment divine par son origine et par sa fin, cette humanité qui ne peut m'intéresser que si j'y vois une réunion auguste, une perpétuité de pensées, de cœurs, de volontés libres, soumises à une loi immuable, créées par le même principe pour la même épreuve. Voilà la source véritable du sentiment social. Là, seulement là, dans l'âme immortelle et libre, est le foyer sacré de la justice, du droit, du devoir. Là seulement est la raison dernière et suffisante de toute vertu, de tout dévouement. Si l'homme n'est que la manifestation aussi fortuite que passagère de

forces purement physiques, donnant ou retirant la vie, selon des lois mécaniques, à un concours d'atomes, j'ai beau faire, j'ai beau exciter ma sensibilité et mon imagination, tout languit, tout reste froid en moi. Je ne puis m'intéresser bien vivement à cette humanité à laquelle aucune espérance commune ne me rattache, avec laquelle je n'ai de commun que le supplice de la pensée dans la misère d'une destinée accidentelle, sans autre issue que le néant.

Malgré toutes ces imperfections et ces lacunes, l'esprit du dix-huitième siècle nous offre de grandes parties et a légitimement remporté de grandes victoires. Les dissimuler ou les amoindrir ne serait pas de notre goût. Ce n'est pas un réquisitoire que nous avons voulu dresser, ce ne sont pas des motifs d'ingratitude que nous avons cherché à nous donner à nous-mêmes; il nous restera encore, après cela, une admiration sincère pour les grandeurs et les bienfaits de cet esprit, immortel dans quelques-unes de ses inspirations. Nous avons voulu seulement écarter les prestiges et les ombres qui le voilent ou l'altèrent, pour en mieux contempler l'image durable et pour n'admirer qu'elle.

Mais, ici, qu'avons-nous à dire que chacun n'ait présent à sa pensée? Qui ne connaît ces impérissables résultats conquis par la raison humaine sur l'opiniâtre immobilité des gouvernements, la conscience affranchie, la justice sociale, l'équité rétablies, l'humanité intrépidement défendue, la pénalité réformée, les législations adoucies, la naissance de l'esprit politique, la science sociale se créant, s'organisant, le droit d'examen et de contrôle revendiqué par l'opinion pu-

blique sur les actes des gouvernements, tout un vaste ensemble de théories se développant simultanément, agitant les intelligences, passionnant le cœur d'un grand pays, aboutissant enfin à ce mouvement de 89, qui fut une magnifique explosion de raison et de liberté, de bon sens et d'enthousiasme, avant les excès, avant les crimes?

A quoi bon retracer, en traits affaiblis, des tableaux qui vivent dans toutes les mémoires? Dans cette œuvre collective des grands esprits du dernier siècle, chacun d'eux peut revendiquer sa part et comme son œuvre propre. Voltaire a défendu la liberté de conscience; il a aimé et défendu l'esprit humain, ses droits, ses progrès surtout dans l'ordre intellectuel ; il a poursuivi constamment un état social où les lumières plus répandues fissent des mœurs plus douces, et, bien que son idéal ne soit pas des plus élevés, il l'a soutenu avec une énergie et une persévérance dont l'histoire lui saura gré. Le véritable nom de l'œuvre qu'il a entreprise, pour laquelle il s'est passionné, c'est la civilisation. A Montesquieu revient une gloire moins bruyante, plus solide peut-être, moins mélangée et plus pure assurément. Comme Voltaire, il a soutenu la cause de la tolérance; mieux que lui et par des vues plus profondes, il a poursuivi la réforme de la pénalité, l'idée de l'humanité et de l'équité à introduire dans les lois criminelles. Le premier, dans son siècle, il a élevé la voix contre le scandale de l'esclavage; et ce qui restera la marque propre de son génie, c'est la science politique définitivement créée, fondée non sur de vagues spéculations, mais sur une comparaison approfondie des différentes constitutions;

c'est enfin la théorie de la séparation des trois pouvoirs, l'analyse de ce qui fait l'essence des gouvernements modérés, de ce qui est à la fois le principe et la règle de la liberté. Rousseau osa parler de Dieu et de l'âme à ce siècle, et parmi ses contemporains, qui ne connaissaient guère que de nom la nature, il osa l'aimer. Tout n'est pas erreur, même au milieu de ses utopies politiques. Et quelque peu de goût que l'on puisse avoir pour le *Contrat social*, il faut bien reconnaître qu'il y a développé deux des principes de la démocratie moderne : l'égalité absolue et la souveraineté du peuple.

L'œuvre politique du dix-neuvième siècle semble être de faire entrer un troisième principe dans ce mélange des deux principes de Rousseau, d'où résulte la démocratie. La démocratie ne sera réellement fondée dans le monde que le jour où elle aura démontré qu'elle n'est pas incompatible avec la liberté de l'individu.

Son œuvre religieuse est particulièrement délicate. C'est de rétablir Dieu au sommet de la morale sociale, d'où l'avait exilé la philosophie du siècle précédent, et de montrer que le christianisme, entendu, accepté et respecté comme il doit l'être, ne répugne à aucun des résultats politiques de l'esprit du dernier siècle, chacun des résultats n'étant qu'une juste conquête de la raison, et le christianisme s'honorant lui-même par ces conquêtes de la justice et de la vérité qu'il a provoquées dans la vie des peuples.

Nous ne voulions que définir l'Opinion publique dans ses origines et dans ses rapports avec la philosophie du dernier siècle. Mais en pareille matière

on se laisserait volontiers entraîner, il faut se borner.

L'étude du dix-huitième siècle offre des aspects infinis et un intérêt inépuisable. On y revient toujours avec une véritable passion de savoir plus et mieux, de connaître plus à fond le mouvement des idées, le caractère des personnages, l'attitude des divers groupes littéraires ou politiques. A quoi tient cette attraction invincible qui nous ramène sans cesse de ce côté? Est-ce l'affinité de notre situation politique, de notre état social, de nos mœurs? Mais, sur ces divers points, entre nos pères et nous tout diffère, en apparence au moins; le monde s'est, dans l'intervalle, entièrement renouvelé. Est-ce l'intérêt dramatique, le spectacle d'une société qui se dissout et dans les ruines de laquelle germe déjà obscurément une société nouvelle? Est-ce le contraste entre cette civilisation agitée dans son esprit et dans sa pensée, calme à la surface, du moins jusqu'aux dernières années du siècle, et la nôtre, cette civilisation, née dans la tempête, encore aujourd'hui livrée à tous les orages, sans pouvoir se fixer à une forme stable et reprendre le cours de ses tranquilles destins? Peut-être, en effet, goûtons-nous un plaisir étrange à nous donner le spectacle de cette littérature hardie du dernier siècle, de cette philosophie politique et sociale qui transformait les idées sans mettre en péril, comme aujourd'hui, la vie publique et la sécurité du lendemain.

Quoi qu'il en soit de ces divers motifs, sympathie ou contraste, il y a je ne sais quelle fraternité mystérieuse entre les deux siècles. Nous sentons d'instinct qu'à chacun des noms ou des écrits célèbres qui ont marqué cette époque répond quelque grand espoir

ou quelque grande déception, des illusions enivrantes et de cruels mécomptes, quelque inspiration réalisée ou avortée, qu'il y a enfin dans notre conscience un contre-coup de ce qui s'est pensé ou préparé dans le dernier siècle. De sorte qu'en revenant à lui avec cette curiosité obstinée il semble que nous voulions l'interroger de plus près, le presser de nos questions et de nos doutes, comme s'il devait les résoudre, les ayant entrevus pour la première fois, lui arracher enfin le secret de nos agitations, le dernier mot de nos laborieuses et tragiques destinées.

CHAPITRE II

MONTESQUIEU D'APRÈS UNE PUBLICATION NOUVELLE [1].

I

M. Sainte-Beuve, au commencement de son étude sur Montesquieu, expliquait, il y a une vingtaine d'années, pourquoi dans ses explorations longues et variées à travers le dix-septième siècle, rencontrant maintes fois ce grand nom et cette imposante figure, il ne s'y était pas encore arrêté. « Pourquoi ? pour bien des raisons, disait-il. La première est que Montesquieu est un de ces hommes qu'on n'aborde qu'avec crainte, à cause du respect réel qu'ils inspirent et de l'espèce de religion qui s'est faite autour d'eux. La seconde raison, c'est qu'il en a été excellemment parlé par des maîtres, et qu'il est inutile de venir répéter faiblement ce qui a été bien dit. » Ces deux raisons subsistent, aggravées encore par le fait que l'étude de M. Sainte-Beuve lui-même et une série de travaux ultérieurs, dus à des écrivains tels que

1. *Histoire de Montesquieu, sa vie et ses œuvres, d'après des documents nouveaux et inédits*, par Louis Vian.

MM. Franck, Bersot, Gandar, ont semblé rendre plus inutile encore ce qui le paraissait déjà, en 1852, à un maître. Mais une troisième raison qu'alléguait M. Sainte-Beuve n'existe plus pour nous.

Dans le choix d'un travail, il faut bien chercher l'à-propos, ajoutait le critique des *Causeries du lundi*, resté toujours par quelque endroit journaliste; on attend l'occasion, on désire que quelque circonstance naturelle nous ramène aux ouvrages ou aux noms déjà anciens et permette d'y ramener l'attention publique. Or, cette circonstance ne s'étant pas offerte à lui, il sut s'en passer et il fit bien ; mais voici qu'elle se présente à nous d'elle-même ; elle nous servira d'excuse pour entretenir le public d'un si grand sujet. Nous avons aujourd'hui ce que souhaitait M. Sainte-Beuve, ce qu'il avait toujours espéré, sinon une histoire, du moins une esquisse de la vie et des ouvrages de Montesquieu, plus complète que les Notices et les Éloges qui, pour la partie biographique, puisant toujours aux mêmes sources et à des sources très restreintes, les ont eu bientôt taries. L'auteur, M. Louis Vian, est de cette race utile des érudits passionnés qui se dévouent au culte d'un grand homme, mettant leur gloire à faire revivre devant nos yeux tous les traits de l'image effacée par la négligence des contemporains et le facile oubli des générations qui les ont suivis, apportant à leur œuvre de reconstruction une sorte de piété domestique qui les anime et les soutient à travers les recherches les plus ardues et parfois les plus insignifiantes en apparence. Rien n'est médiocre à leurs yeux de ce qui touche à leur sujet de prédilection. Et de fait, ils ont raison ; ce n'est qu'au prix

de cette exactitude minutieuse qui s'acharne à la recherche d'une particularité, d'un nom propre, d'une date, ce n'est que par ces sollicitudes jalouses que l'on renouvelle les sources épuisées et que l'on rajeunit les grandes figures historiques. Il suffira, pour faire apprécier le zèle de notre auteur, de rappeler qu'il a voué une part considérable de sa vie, quinze années d'un labeur assidu, à cette œuvre qui tient en trois cents pages.

Je n'irai pourtant pas jusqu'à dire avec M. Laboulaye, dans une préface qui est pour le livre une flatteuse garantie, que M. Louis Vian nous apporte « un Montesquieu tout nouveau. » De découverte importante, de révélation inattendue, propre à renouveler un portrait, il n'y en a réellement pas ; mais on y trouve, avec des détails nouveaux, quelques-unes de ces bonnes fortunes d'érudits qui n'arrivent qu'aux écrivains amoureux de leur sujet, et dont parfois aussi, comme tous les amoureux, ils sont portés à s'exagérer l'importance. L'intérêt de cet ouvrage, c'est qu'il répond aux exigences des lecteurs modernes, à la curiosité d'esprit du public contemporain qui cherche avidement l'homme dans l'auteur, friand de détails intimes sur la manière de vivre d'un grand écrivain, sur ses mœurs, ses habitudes, ses relations, sa méthode de travail, les circonstances de la composition ou de la publication de ses écrits, tout le côté anecdotique du génie.

C'est en cela qu'excelle notre auteur ; il s'est fait l'hôte familier de Montesquieu, son disciple pieux, un *famulus* un peu bavard et légèrement indiscret à l'occasion, quelque chose comme Eckermann auprès de Goethe. — On regrette seulement que dans une si

haute intimité d'esprit et à pareille école il n'ait pas pris des habitudes plus sévères de méthode et de style. De justes critiques ont été adressées à l'auteur soit pour des suppositions trop faciles et gratuites, soit pour des inadvertances graves ou des négligences. Est-ce une raison pour nous priver des informations vraiment neuves que le biographe dévoué a recueillies avec tant de patience et de sollicitude ? Nous ne l'avons pas pensé. Par malheur, à lui comme à ses prédécesseurs, la source principale d'informations est restée inexorablement fermée. Il nous raconte, avec une mauvaise humeur bien naturelle, que cette fois encore il a échoué devant l'obstination héréditaire du dernier descendant, qui garde avec un soin jaloux le trésor des correspondances et des manuscrits inédits. C'est, paraît-il, une véritable tradition de famille d'éconduire poliment les savants et les curieux. Ni M. Walckenaër, qui avait contribué à faire lever le séquestre mis sur les biens du petit-fils de Montesquieu émigré, ni M. Lainé ni M. Cousin lui-même, malgré toutes les ressources d'une passion tour à tour impérieuse et insinuante, ni notre savant confrère M. Giraud, malgré la plus habile diplomatie, n'ont été heureux dans leurs tentatives plusieurs fois renouvelées. C'est en cette illustre compagnie et de la même sorte que M. Vian a été traité à son tour par ce dépositaire trop scrupuleux qu'il appelle « le gardien des Hespérides ».

Parmi tous les problèmes divers qui trouveraient une solution dans les archives de famille, il en est un du plus haut intérêt pour les érudits et les historiens, c'est celui qui se rapporte à cette *Histoire de Louis XI*, qui dut être ébauchée ou composée vers 1739, quel-

ques années après la publication de la *Grandeur des Romains*. M. Walckenaër nous parle d'un manuscrit qu'il a vu et qui contient une sorte d'introduction ; il a même donné l'analyse de ce morceau qui se termine par deux parallèles, l'un dans lequel Louis XI est comparé à Tibère, et l'autre, à Richelieu ; on y remarque quelques aphorismes qui portent la marque de l'ouvrier, tels que celui-ci : « Il ne vit dans le commencement de son règne que le commencement de sa vengeance. » — Et cet autre : « Il lui semblait que, pour qu'il vécût, il fallait qu'il fît violence à tous les gens de bien. » — Une question préalable se pose à l'occasion de cette *Histoire :* fut-elle achevée ou ne s'agit-il que d'une ébauche ? M. Walckenaër donne les raisons qui lui font croire qu'il n'y eut, dans le dessein de cet ouvrage, qu'une fantaisie, une idée passagère.

M. Louis Vian est d'un avis contraire ; il cite des lettres de Montesquieu, une surtout d'octobre 1847, d'où l'on pourrait induire que l'ouvrage fut achevé ; il invoque en même temps le témoignage des ducs de Luynes et de Richelieu, qui avaient beaucoup connu Montesquieu, et celui de Fréron, dans l'*Année littéraire* de 1755. — Ce qui paraît plus douteux que l'existence de l'ouvrage, c'est la légende sur la manière dont il disparut. On nous raconte que, le livre achevé, Montesquieu le fit transcrire et ordonna d'en mettre au feu le brouillon. C'est la copie qui fut brûlée par une erreur du secrétaire. Le lendemain l'auteur trouva l'original sur sa table et, croyant que ses désirs n'avaient pas été exécutés, le brûla. Ainsi aurait péri l'œuvre, et Montesquieu ne voulut jamais la recommencer. Cette anecdote, à laquelle Montesquieu n'a jamais fait d'al-

lusion, ne paraît guère authentique, et, si l'ouvrage a été achevé, je présume qu'il dort dans les cartons de famille, en attendant le rayon tardif de soleil qui doit l'éclairer un jour.

Le zèle de M. Vian, son ardeur à tout savoir de ce qui touche à Montesquieu, trompés du côté de la famille, ont dû se rabattre sur les mémoires, les chroniques et les correspondances du temps, sur les publications locales, particulièrement celles qui ont été faites à Agen ou à Bordeaux, sur les manuscrits d'un de ces avocats très curieux d'anecdotes intimes, quelque chose comme un avocat Barbier du parlement de Bordeaux, le sire Bernadeau, qui avait tenu note de toutes ses conversations avec les contemporains de Montesquieu. Il y faut joindre un assez grand nombre de productions de son auteur égarées dans divers recueils du temps, enfin les pièces et les lettres que la passion de l'érudit a découvertes dans les dépôts publics ou qu'elle a mérité d'obtenir de quelques amateurs distingués, MM. Étienne et Gabriel Charavay, Prospère Faugère, Victor Cousin et d'autres. — Dans l'introduction qui raconte les bonheurs et les déceptions de l'auteur à la recherche du nouveau, il prend soin de nous avertir qu'il appellera inédits dans le courant de son ouvrage, non seulement tous les morceaux non imprimés, mais tous ceux qui n'ont pas encore été publiés dans la collection de ses œuvres.

Il y a plusieurs hommes à considérer dans Montesquieu, et chacun d'eux apparaît à son tour dans ce livre avec son caractère et un grand air de vérité. C'est d'abord le noble Gascon, le seigneur d'un fief, qui fait dresser avec soin sa généalogie, qui sollicite l'érection de

sa terre de la Brède en marquisat, et exerce (sans trop de rigueur) ses droits féodaux ; c'est le chef d'une famille respectée, qui, par une singularité bien rare à cette époque, a épousé une protestante ,ce qui explique certains passages de l'*Esprit des Lois*. Il semble bien, d'ailleurs, que ce mari un peu distrait n'ait considéré dans le mariage que la descendance à garantir et, comme il le dit lui-même, « qu'il ait aimé sa famille pour ce qui allait au bien dans les choses essentielles, s'affranchissant des menus détails », étendant même fort loin ce privilège de l'affranchissement; plus tendre, du reste, et plus attentif comme père que comme époux, ainsi que le démontre son affection particulière pour son fils et sa fille cadette. — Puis c'est le magistrat, le président à mortier du parlement de Bordeaux, qui se rendait cette justice « qu'ayant le cœur très droit, il comprenait les questions en elles-mêmes, mais que, quant à la procédure, il n'y entendait rien » ; très estimé, malgré cela, de sa compagnie, qui le chargea, en 1725, de faire le discours de rentrée au parlement de Guyenne, ce dont Montesquieu s'acquitta avec un tel succès, que jusqu'à la Révolution on réimprima sa mercuriale tous les ans, au même anniversaire, et qu'on la vendait ce jour-là aux portes du palais de justice. En cette qualité, en 1722, il avait été délégué à Paris pour présenter au Régent des remontrances, au nom du même parlement, contre l'impôt de quarante sols qui frappait chaque tonneau de vin sortant de la Guyenne. Grâce à cet habile représentant, d'autant plus habile comme délégué du parlement qu'il était intéressé dans la question comme propriétaire d'importants vignobles, l'impôt fut en partie retiré. A cette

occasion, l'avocat Bernadeau nous conte une anecdote sur la conversation que le président eut avec le Régent, le jour où il lui apporta les remontrances du parlement de Bordeaux. Les *Lettres persanes* étaient alors dans toutes les mains. — « Monsieur le président, lui dit le duc d'Orléans, qui devait avoir sur le cœur plus d'une épigramme, votre livre est plein de bonnes choses, que vous a-t-il coûté à composer? — Le papier, monseigneur, » répondit le président gascon, avec une fierté d'à-propos qui sentait son cru.

Ce qu'on nous montre aussi avec plus de détails qu'on ne l'avait fait, c'est le savant de province, très attaché à l'Académie des sciences, lettres et arts de Bordeaux, et la part très active qu'il prit pendant plusieurs années aux travaux de cette société; ce sont aussi ses rapports avec le fondateur et le secrétaire perpétuel de la compagnie, Melon, un économiste distingué, qui plus tard fut contrôleur des finances et secrétaire de Law, et certainement dut avoir une grande part sur quelques idées du président. L'analyse des mémoires que Montesquieu écrivit pour cette Académie, et dont plusieurs n'existent plus qu'à l'état de fragments, est une des parties les plus curieuses du livre. Nous y remarquons des dissertations sur les sujets les plus divers, une de 1716 sur le *Système des Idées* de Malebranche, une autre de 1717 sur la *Différence des génies*, ainsi qu'un grand nombre de travaux scientifiques pour lesquels Montesquieu avait une prédilection particulière et qu'il pensait encore à publier en 1737, des discours, des observations, des réponses aux correspondants, des *résomptions* ou résumés de lectures faites à l'Académie

sur les sujets les plus variés de médecine, de physique, d'histoire naturelle (sur la question de savoir s'il y a une *essence des maladies*, sur l'*usage des glandes rénales*, sur la *cause de l'écho*, sur la *transparence des corps*, sur la *pesanteur des corps*, sur le *flux et le reflux de la mer*, sur le *mouvement relatif*, etc., etc.). Dans tous ces travaux, Montesquieu adopte la physique de Descartes et en défend les principes. Quelques beaux passages se détachent sur le fonds un peu terne de ces mémoires ; en d'autres endroits, l'auteur des *Lettres persanes* se révèle, et l'on dirait d'un bon élève de Fontenelle enjolivant la science.

Un des hommes que l'on n'est pas habitué à voir dans Montesquieu, c'est le seigneur terrien, le propriétaire de vignobles, le maître de la Brède. Il est très piquant de voir se révéler à nous dans le détail l'administrateur économe et habile qui disait : « Je n'ai pas laissé d'augmenter mon bien ; j'ai fait de grandes améliorations à mes terres ; mais je sentais que c'était plutôt pour une certaine idée d'habileté que cela me donnerait que pour l'idée de devenir riche. » Il n'est pas bien sûr que cette idée elle-même, quoi qu'il en dît, ne jouât pas son jeu dans sa vie, à voir comme il prend plaisir à étendre et à cultiver ses vignes ainsi qu'à placer ses vins en France et à l'étranger, profitant du succès de ses livres pour assurer celui de ses crus, obtenant même en faveur de ses produits une dispense du droit d'entrée en Angleterre, comme un hommage inattendu et lucratif à l'*Esprit des Lois*. Il faut voir aussi de quelle façon et avec quelle vigueur il protégeait ses terres et contre les prétentions du fisc et contre les empiétements des

voisins; du reste, très avisé en culture et en améliorations de tout genre, empressé à introduire chez lui ce qu'il a vu et expérimenté dans ses voyages, arrangeant le parc de la Brède à la façon anglaise, sans doute pour se consoler de ne pouvoir en faire autant de la constitution de son pays; généreux aussi, dans les grandes circonstances, sinon dans les petites, comme il le prouva bien en 1748, quand il fit distribuer à ses vassaux menacés de la famine plus de deux cents boisseaux de froment (le boisseau valait alors trente-deux francs), et quand il établit sur ses domaines, en prévision de pareils accidents, des greniers de charité, ce qui réfute suffisamment je ne sais quelle légende d'avarice attachée à son nom. Gentilhomme campagnard pour une part de sa vie, un vrai lord anglais, aimant à vivre sur ses terres, les connaissant bien, mais tout prêt, quand il le fallait, à les quitter soit pour aller à Paris où il fréquentait la plus brillante société, essayant ses idées sur les autres ou en acquérant de nouvelles, soit pour voyager dans les pays étrangers, en un temps où les voyages étaient rares; variant le genre de son existence, changeant d'habitudes avec une souplesse aisée, étudiant avec la même curiosité et le même entrain la terre, les climats, les sociétés diverses, les hommes et les livres : avec cela, une intelligence très complète et très équilibrée: une vie habilement distribuée, administrée avec esprit et suite, où chaque chose avait sa place et son temps marqués, l'étude, la famille, le plaisir même. Ne cherchez là rien qui ressemble à un savant de profession, à un érudit de cabinet, ni même à un magistrat enfermé dans la chambre d'audience. C'est bien plutôt

un homme du monde, tout en étant de robe, portant légèrement le poids d'une érudition très vaste et toujours croissante, observateur curieux et pénétrant des mœurs autant que des lois; un penseur mêlé au mouvement de la vie, à toutes les réalités sociales dont le contact peut garantir une haute pensée contre le double péril de l'abstraction ou de la chimère.

Tel est le portrait qui ressort, en traits accentués, de l'étude nouvelle que nous avons sous les yeux. Encore une fois, cette figure ne diffère par aucun élément essentiel de celle que l'on connaissait déjà, mais elle est plus complète, plus vivante; le milieu où elle est posée se reforme devant nous avec une abondance de détails qui jettent la lumière sur l'homme et son temps; s'il n'y a pas interprétation vraiment neuve et créatrice, il y a élargissement du tableau et à certains égards renouvellement en vigueur et en relief de certaines parties effacées ou laissées dans l'ombre.

Prenons quelques traits au hasard. On nous apprend qu'après un an d'un succès extraordinaire les *Lettres persanes* cessèrent tout d'un coup de paraître, et de 1722 à 1728 aucun catalogue ne fait mention d'une édition nouvelle de ce livre qui en avait eu huit dans la première année. Il y a là un fait qui demande explication. Peut-on croire que Montesquieu, par égard pour son caractère de magistrat, ait renoncé à les réimprimer, quoique l'ouvrage ne fût pas signé? On pourrait le penser, si l'on prenait au pied de la lettre cet aveu échappé à Montesquieu : « J'ai la maladie de faire des livres et d'en être honteux quand je les ai faits; » ou bien encore

ce mot du duc de Luynes, qui d'ailleurs n'a connu Montesquieu que vers la fin de sa vie, et qui nous dit dans ses Mémoires que, quand on lui parlait de cette œuvre, à peine convenait-il de l'avoir faite et il disait qu'il n'y en avait pas un seul exemplaire chez lui. Mais ce serait une grande naïveté que d'attacher de l'importance à cette sorte de repentir. Nous savons, au contraire, que Montesquieu jouissait fort du succès de son livre, tout en le désavouant du bout des lèvres. On paraît avoir deviné juste en supposant que Dubois, nommé cardinal en 1721 et premier ministre un an après, crut devoir à sa dignité d'interdire l'ouvrage, et cette supposition est confirmée par le témoignage de Malesherbes qui, dans ses *Mémoires sur la liberté de la presse*, nous apprend qu'en effet les *Lettres persanes* furent défendues. C'est à ces tracasseries que Montesquieu faisait sans doute allusion dans une de ses *Pensées* : « Lorsque par le succès des *Lettres persanes* j'eus peut-être prouvé que j'avais de l'esprit, et que j'eus obtenu quelque estime de la part du public, celle des gens en place se refroidit; j'essuyai mille dégoûts. »

C'est alors qu'il quitta Bordeaux et vint passer quelque temps à Paris, rue de la Verrerie, au Marais, qui était, on le sait, le quartier à la mode. Ce premier séjour à Paris eut les plus grandes conséquences dans la suite de la vie de Montesquieu, à cause des relations qu'il y fit et de la résolution qu'il y conçut de céder sa charge au parlement de Bordeaux et de se rendre libre pour ses études, pour ses voyages, pour son grand ouvrage, c'est-à-dire pour la plus haute culture de son esprit et pour sa gloire.

Ce fut à l'occasion d'une singulière circonstance, bien rare dans l'histoire des Académies, que cette résolution se forma dans son esprit. Pendant ce séjour à Paris, en 1725, il fut nommé à l'Académie française. Il prépara son discours de réception, Fontenelle devait lui répondre; on assure même que le discours de Fontenelle fut composé et communiqué à Montesquieu. Mais les adversaires du nouvel élu lui opposèrent l'article du règlement qui exigeait la résidence : l'élection fut cassée.

Il fallut, deux ans plus tard, subir l'ennui d'une nouvelle candidature et les risques d'une nouvelle élection. Dans l'intervalle, Montesquieu composa pour l'Académie de Bordeaux, sans doute pour se venger de celle de Paris qui avait refermé si brusquement sa porte un instant entr'ouverte, deux opuscules dont la découverte est toute récente : un *Traité général des devoirs de l'homme*, lu le 1er mai 1725, et un *Discours sur la différence entre la considération et la réputation*, prononcé le 25 août de la même année. Un critique enlevé récemment aux lettres sérieuses qu'il honorait, M. Despois[1], a découvert dans la *Bibliothèque française* ou *Histoire littéraire de la France*, qui se publiait en Hollande, un compte rendu de ces deux écrits, accompagné de nombreuses citations. On nous saura gré d'en donner quelques-unes.

Voici dans quel beau et ferme langage Montesquieu traite de nos devoirs envers Dieu : « Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que

1. Voir la *Revue politique et littéraire* du 14 novembre 1874.

nous voyons, ont dit une grande absurdité ; car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui produit des êtres qui ne le sont pas? Si Dieu est plus puissant que nous, il faut le craindre ; s'il est un être bienfaisant, il faut l'aimer ; et comme il ne s'est pas rendu visible, l'aimer c'est le servir avec cette satisfaction intérieure que l'on sent, lorsque l'on donne à quelqu'un des marques de reconnaissance. » On reconnaît dans la première phrase le trait célèbre contre l'athéisme dans le premier chapitre de l'*Esprit des Lois*. Montesquieu ne perdait rien de ce qui lui plaisait dans ses écrits de circonstance : témoin le bel éloge du Stoïcisme que l'on trouve également au dixième chapitre du vingt-quatrième livre et qui avait paru pour la première fois dans ce petit *Traité des devoirs de l'homme*. — Citons aussi une appréciation bien ingénieuse des causes secrètes qui agissent dans l'histoire et qui dépendent des passions et des caprices plus encore que des desseins raisonnés et suivis : « Qui aurait dit aux Huguenots qui venaient avec une armée conduire Henri IV sur le trône, que leur secte serait abattue par son fils et anéantie par son petit-fils? Leur ruine totale était liée à des accidents qu'ils ne pouvaient pas prévoir ; ce qui fait que la politique a si peu de succès, c'est que ses sectateurs ne connaissent jamais les hommes : comme ils ont des vues fines et adroites, ils croient que tous les hommes les ont de même ; mais il s'en faut bien que tous les hommes soient fins ; ils agissent au contraire presque toujours par caprice ou par passion, ou agissent pour agir ou pour qu'on ne dise pas qu'ils ne font rien. Mais ce qui ruine les plus grands politiques, c'est que

la réputation qu'ils ont d'exceller dans leur art, dégoûte presque tout le monde de traiter avec eux et qu'ils se trouvent par là privés de tous les avantages des conventions (où ils excellent)... »

Pendant qu'il était livré à ces travaux qui remplissaient l'intervalle des études consacrées à son grand ouvrage , Montesquieu préparait les moyens de réparer l'échec de son élection académique, et la première condition, c'était d'habiter Paris. Il y eut là une lutte intéressante et presque pathétique entre ses amis de Bordeaux, ses confrères de l'Académie provinciale, ses collègues du parlement, d'autre part la brillante société parisienne qui l'attirait irrésistiblement et ses partisans de l'Académie française qui avaient un échec personnel à réparer. Le parlement de Bordeaux était inconsolable de perdre un homme qui était la gloire de la compagnie. On voulut le retenir par les honneurs ; on le chargea du discours de rentrée, on le délégua à la place du premier président, vacante par la mort du titulaire. Rien n'y fit. Il aurait pu aisément se faire confirmer dans cette place considérable, il s'y refusa ; nous avons sous les yeux la mercuriale inédite qu'il prononça en installant son successeur définitif, et qui fait partie de la bibliothèque Victor Cousin. Décidé à résigner toutes les fonctions qui entravaient la liberté, il céda, pour la vie de l'acquéreur, sa charge de président à mortier, en prenant des dispositions pour qu'elle retournât plus tard à son fils, qui était alors un enfant. Le motif qu'il fit valoir auprès du gouvernement et dont M. d'Argenson nous a laissé la mention curieuse dans ses *Loisirs d'un ministre*, c'est qu'il voulait consa-

crer son temps à un ouvrage sur la législation. On nous rappelle à cette occasion que la retraite du magistrat fut diversement commentée par les amis et les ennemis, les uns rappelant avec quelque emphase « que quand Lycurgue voulut donner des lois à sa patrie il commença par abdiquer la royauté »; les autres lui opposant l'opinion qu'il avait exprimée lui-même dans les *Lettres persanes* sur la faiblesse de « ceux qui se trouvant au-dessous de leur état, le quittent par une espèce de désertion ». Les railleurs disaient de lui ainsi que du président Hénault qui venait de l'imiter : « Ces messieurs quittent leur métier pour aller l'apprendre. » Sourd aux critiques et tout entier à sa résolution, il dénoua les liens qui le retenaient, « son académie de Bordeaux, son Parlement et sa femme »; dès lors il fit deux parts de sa vie : une moitié de l'année pour Paris, où il habitait un petit appartement de la rue Saint-Dominique; l'autre moitié pour son château de la Brède, où il allait se recueillir et mettre en ordre les éléments qu'il avait amassés dans ses voyages soit à travers l'Europe et les salons de Paris, soit à travers les livres dont il était avide.

II

Montesquieu est bien un homme du dix-huitième siècle, il est quelque chose de plus; par certains côtés même on peut dire qu'il appartient à la Régence. Les *Lettres persanes* nous avaient révélé, en bien des

passages, cette influence subie, acceptée, ce tour d'esprit qui mêle aux observations les plus sérieuses une liberté d'imagination qui va parfois au libertinage. Sa vie à Paris suivit, sans trop de lutte ni de contrainte, la pente de son imagination. Un goût très vif le portait vers la société des femmes. Lui-même, dans un grave chapitre de l'*Esprit des Lois*, se félicite « de vivre dans ces climats qui permettent qu'on se communique, où le sexe qui a le plus d'agrément semble parer la société et où les femmes, se réservant aux plaisirs d'un seul, servent encore à l'amusement de tous[1]. »

Il goûtait fort *l'amusement*, sans s'interdire le reste. On nous révèle aujourd'hui quelques incidents ignorés de sa liaison avec une grande dame que le biographe, peut-être sans preuves suffisantes, suppose être la sœur de la fameuse marquise de Prie, Mlle de Clermont (Marie-Anne de Bourbon), alors dans l'éclat de ses vingt-sept ans. C'est à ce moment que Natier l'a peinte, dans un frais paysage, sous les traits d'une naïade, assise sur un tertre de roseaux, un bras accoudé sur son urne penchante; l'amour gouverne le flot qui sort de l'urne. — Il paraîtrait que ce flot avait ses caprices et que Montesquieu en eut sa part en même temps que le comte de Melun, celui dont Voltaire dit dans ses lettres « qu'il avait peu d'agrément, mais beaucoup de vertu ». On était coulant sur le mot de vertu, en ce temps-là, et il ne faut pas y attacher un sens trop rigoureux. Ni le comte de Melun ni Montesquieu ne perdirent à ce commerce galant

[1] Livre XVI, chapitre XI.

leur réputation de vertu ; il ne paraît pas non plus que Mlle de Clermont ait gravement compromis la sienne dans cette double intrigue qui semble avoir duré quelques années. C'est probablement pour elle que Montesquieu écrivit deux petits poèmes en prose, le *Temple de Gnide* en 1725 et le *Voyage de Paphos* en 1727, dont Sainte-Beuve dit fort justement que c'est une erreur de goût et une méprise de talent : « Chez Montesquieu, ce qui est de la vigueur et du nerf dans les grandes choses est de la roideur dans les petites. Il n'a pas la grâce[1]. »

Ce qui le prouve bien, et ce que Sainte-Beuve avait deviné par une intuition de vrai critique, c'est l'effort sensible dans quelques-unes de ses lettres d'amour que l'on a retrouvées, assez inutilement pour la gloire de Montesquieu. M. Louis Vian nous donne trois de ses lettres, qu'il pense être adressées à Mlle de Clermont, égarées on ne sait comment dans le cabinet de M. Demetz, le fondateur de Mettray, et que l'on a, paraît-il, beaucoup de peine à déchiffrer sous les ratures du plus laborieux brouillon. On est étonné de voir combien de variantes essayées, rejetées avant d'être définitivement choisies pour des choses aussi intimes et qui, à ce qu'il semble, exigent avant tout un jet rapide et naturel, comme celui d'une émotion vraie.

Il paraît qu'un jour les deux amants faillirent être surpris ou le furent en effet, soit par le comte de Melun qui avait des droits, soit par le frère de la dame, le duc de Bourbon. Le lendemain de ce jour, voici quelques fragments de la lettre qu'envoie Mon-

1. *Causeries du lundi*, t. VII.

tesquieu : « [*J'ai été cent pieds sous terre*] [1]... Je suis dans le désespoir depuis que je vous ai quittée... [*J'ai eu peur et j'ai peur encore*] j'ai craint et je crains encore que la personne que vous savez [*ne se soit aperçu de ce que*] n'aye [*vu ou*] deviné [*et la peine que cela vous*] et je me reproche toute la peine que cela peut vous faire. Pardonnez-moi jusques à mon amour. J'ai mille choses à vous dire. Avouez que j'ai été bien sot. Je n'ai jamais été si embarrassé de mon désordre et du vôtre. [*Adieu je vous embrasse*]. Mais vous aviez encore de l'esprit et je n'en avais plus. [*Adieu, je vous donne*]. Je ne compte pas dans ma vie et je ne daigne pas vous offrir les moments qui jusques à samedi ne sont rien, puisque je ne les passerai pas avec vous » On voit que tout cela ne coule guère de source.

Ce qui est singulier, c'est que Montesquieu ait conservé une masse de brouillons de billets de ce genre. M. Lainé avait déjà constaté le fait, lorsqu'il avait obtenu de la famille la permission, vite retirée, de faire des recherches dans les papiers de Montesquieu. C'est même probablement, en raison de la nature de cette correspondance assez inattendue et par crainte d'un tardif scandale, que la famille s'est décidée à refermer le secrétaire où le célèbre écrivain entassait les petits mystères de sa vie mondaine.

Un des salons que Montesquieu fréquentait le plus dans les premières années de son séjour à Paris, était celui de la marquise de Lambert, que l'on considérait alors comme le vestibule de l'Académie. « Il est cer-

1. Je place entre crochets les variantes effacées dans le brouillon de la lettre.

tain, disait d'Argenson, que la marquise a bien fait la moitié des académiciens actuels. » Veuve d'un lieutenant général des armées du roi, correspondante de Fénelon, auteur des *Avis d'une mère*, Mme de Lambert recevait une société choisie parmi les beaux esprits de cette période du siècle qui va de la Régence à l'année 1755, époque de la mort de la marquise. On rencontrait chez elle Fontenelle, Mairan, le père Buffier, le président Hénault, l'avocat de Sacy, le marquis de Sainte-Aulaire. Montesquieu y avait sa place marquée d'avance par la prédilection que la marquise avait pour ses écrits avant de connaître l'homme même: elle faisait de sa main des extraits de ces écrits, si bien que les éditeurs de la marquise s'y sont trompés et ont inséré parmi ses œuvres un fragment du discours lu devant l'Académie de Bordeaux sur la *Différence de la considération et de la réputation*. Plus tard, ce fut chez mesdames de Tencin, Geoffrin, du Deffand, de Rochefort et surtout chez la duchesse d'Aiguillon, que Montesquieu se montra le plus assidu. Il dut même plus d'une fois, dans l'intervalle des conversations sérieuses, payer son tribut à la manie du temps qui exigeait que chacun s'acquittât envers la maîtresse de la maison en petits vers, impromptus, madrigaux galants. On nous donne quelques-uns de ces vers de circonstance qui n'ajouteront pas grand'chose à la réputation de l'écrivain. C'était d'ailleurs un causeur fort apprécié. Sainte-Beuve rappelle, d'après d'Alembert, que quelques pages de ses livres, particulièrement celles qui terminent la *Défense de l'Esprit des Lois*, représentent assez bien ce qu'il devait être en causant et nous donnent le ton de

sa conversation vive, saccadée, figurée, avec ce léger accent gascon qui donne tant de relief aux mots et aux idées, quand il n'est pas exagéré. Ajoutez-y ce maintien modeste et libre, cette taille bien proportionnée, cette physionomie grave avec douceur, louée par Maupertuis, cette figure élégante dans sa maigreur, un type d'un beau caractère et qui, comme on l'a dit, semblait fait pour la médaille, vous aurez l'idée de ce que devait être Montesquieu dans les plus célèbres salons de Paris et de la figure qu'il y devait faire à mesure que grandissait la renommée de ses écrits et que son influence rayonnait autour de lui. Parfois cependant il ressentait une sorte de fatigue et de satiété dans cette atmosphère artificielle des salons où l'on poussait l'esprit jusqu'au raffinement. C'est un de ces soirs que rentré chez lui, il écrivit cette pensée sur une page confidente de son ennui : « J'aime les maisons où je puis me tirer d'affaire avec mon esprit de tous les jours. »

Une partie de son temps à Paris était réservée pour diverses sociétés savantes auxquelles il fut mêlé et qu'il traversa plus ou moins rapidement ; nulle part il ne se sentait chez lui comme dans sa chère Académie de Bordeaux. Ce fut d'abord à l'hôtel de Soubise qu'il parut, au milieu des gens de lettres qu'y réunissait une fois par semaine l'abbé d'Oliva, bibliothécaire du cardinal de Rohan. Mais il n'y resta pas longtemps, gêné qu'il était par les airs de domination qu'y prenait volontiers le père Tournemine, directeur du *Journal de Trévoux*. Il s'éloigna sans cacher le motif de sa retraite, et dès lors ce fut une guerre sourde qui produisit ses effets plus tard entre le puissant jésuite et l'au-

teur des *Lettres persanes*, ce qui faisait dire à Montesquieu : « N'écoutez ni le père Tournemine ni moi parlant l'un de l'autre, nous avons cessé d'être amis. »

Son séjour fut plus long à ce club de l'Entresol, dont on nous a raconté, d'après les Mémoires de d'Argenson, la piquante histoire [1]. On nous a bien fait sentir l'importance de cette petite académie qui avait été entre 1720 et 1730 le premier symptôme de l'éveil de l'opinion et de son intervention dans les affaires publiques. « Cette société, composée de publicistes, de diplomates et d'hommes d'État, essaya pour la politique ce qui avait si bien réussi dans les lettres à l'Académie française ; elle aurait pu devenir le berceau de notre Académie des sciences morales, si la politique ombrageuse du cardinal de Fleury ne l'avait interdite après l'avoir quelque temps protégée et encouragée... Elle fut un lien entre le siècle qui vient de finir et celui qui commence. Par Ramsai et l'abbé de Saint-Pierre, elle se rattache à Fénelon et à la petite cour du duc de Bourgogne, dont cet admirable génie était le guide et l'idole ; par d'Argenson, au contraire, l'Entresol se relie à Voltaire, à Montesquieu, au siècle nouveau. » Montesquieu y rencontra le fameux

1. *Une Académie politique sous le cardinal de Fleury*, lecture faite à la séance des cinq Académies par M. Paul Janet, dans la séance du mois d'août 1865. M. Janet a trouvé un document curieux d'où il résulte que Montesquieu fit bien réellement partie du club de l'Entresol. « Dans une édition de Montesquieu (1817, chez Belin, in-8) on lit ces paroles : « *Le dialogue de Sylla et d'Eucrate* fut composé pour une société politique et littéraire qui s'assemblait tous les samedis chez l'abbé Fleury... » Et en note, l'auteur, se nommant lui-même, ajoute : « M. Villeneuve conserve le manuscrit de Montesquieu, ainsi que tous les manuscrits de l'abbé Alary et plusieurs de ceux de l'abbé de Saint-Pierre... » *Histoire de la science politique*, 2e édition, page 425.

Bolingbroke, qui paraît avoir été le vrai créateur de cette société et qui, quand il fut rappelé en 1724 dans son pays, écrivait à son ami l'abbé Alary, le fondateur nominal de l'Entresol : « Chargez-vous de mes très humbles compliments à toute notre petite Académie. Si je ne comptais pas les revoir dans le mois prochain, j'en serais inconsolable. » On peut croire que les entretiens de Montesquieu avec le célèbre orateur anglais ne durent pas être inutiles à ses méditations sur les institutions politiques des différents pays ni indifférents à la direction de ses idées. C'est devant le club de l'Entresol et probablement pour payer son tribut d'entrée, que Montesquieu lut le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*. Cependant on a quelque raison de croire que cette œuvre de belle rhétorique avait été déjà produite devant l'Académie de Bordeaux et que l'Entresol n'en eut pas la primeur. Il y a aussi quelque vraisemblance que c'est pour cette société que Montesquieu écrivit un mémoire d'une quarantaine de pages « sur les finances de l'Espagne », qu'il a fondu dans l'*Esprit des Lois* [1]. Il se marque de notables différences dans l'expression, sinon dans la pensée même : « Il existe deux espèces de richesses, la richesse réelle et la richesse de fiction. La première tient à la terre, à l'industrie, à la production ; elle se détruit et se renouvelle sans cesse ; la seconde, celle de l'argent, ne se détruit pas, mais comme chaque jour elle augmente dans sa représentation, elle va sans cesse en se détériorant dans sa valeur réelle... Il n'est pas bon que la richesse d'un

1. Liv. XXI, chap. XXII.

prince lui vienne immédiatement et par voie accidentelle ; elle doit lui arriver par la voie des impôts qui doivent toujours être l'expression de l'aisance de ses sujets. » Voilà une idée très juste et très vraie en économie politique, qu'il reprendra plus tard avec insistance dans l'*Esprit des Lois*, et cet exemple, pris entre mille, nous montrera comment une pensée mûrit, se développe et arrive chez Montesquieu à son expression définitive : « C'est une mauvaise espèce de richesse, écrit-il vingt ans plus tard, qu'un tribut d'accident et qui ne dépend pas de l'industrie de la nation, du nombre de ses habitants, ni de la culture de ses terres. Le roi d'Espagne, qui reçoit de grandes sommes de sa douane de Cadix, n'est à cet égard qu'un particulier très riche dans un État très pauvre. » Le mémoire lu à l'Entresol se terminait par ce vœu patriotique, qui était en même temps un retour sur les sources de la vraie richesse : « Jouissons donc de notre terre et de notre soleil ; nos richesses en seront plus solides, parce qu'une abondance toujours nouvelle viendra satisfaire des besoins toujours nouveaux. »

L'économie politique et la politique devenaient insensiblement la grande affaire du club de l'Entresol, et il n'est pas étonnant que ce petit parlement scientifique ait fini par éveiller les ombrages d'un despotisme même aussi doux que celui du cardinal de Fleury. « Quelles nouvelles ? » demandait-on chaque samedi soir dans les salons de Paris. « Quelles nouvelles ? car vous venez de l'Entresol. » Lors des traités de 1751, le bruit de ces libres discussions, trop libres pour le temps, vint jusqu'aux oreilles de quelques ministres

étrangers, et le cardinal Fleury se crut obligé de prévenir, en ces termes, l'abbé Alary : « Dites à vos messieurs de l'Entresol qu'ils prennent garde à leurs discours et que des étrangers mêmes sont venus s'en plaindre à moi. » Une mesure plus grave suivit de près la menace. Des dénonciations de candidats évincés, des vanteries imprudentes de l'abbé Alary, des indiscrétions de l'abbé de Pomponne amenèrent une défense formelle du cardinal de parler des choses du gouvernement. Cela ne doit guère nous étonner ; nous avons l'aveu de d'Argenson qui dit sans périphrase : « Nous frondions tout notre soûl. » La défense du ministre ne visait que là ; ce n'était pas une interdiction formelle du club, c'était une interdiction de certains sujets et spécialement « des ouvrages de politique, disait la lettre du cardinal, ces sortes de matières conduisant ordinairement plus loin qu'on ne voudrait. » Mais on avait goûté au plaisir de fronder. Quand cela devint impossible, le plaisir de causer sembla fade et l'on se sépara. L'effet de ces discussions savantes n'avait été perdu pour aucun de ceux qui y avaient pris part et l'on put supposer que pendant les huit années qu'il fut membre de l'Entresol, Montesquieu n'avait pas négligé d'essayer devant des juges si compétents ses réflexions à mesure qu'elles naissaient dans son esprit et s'organisaient en théories.

Trois ans avant l'interdiction qui mit fin à cette petite fronde de savants et de lettrés, Montesquieu avait été, pour la seconde fois, élu à l'Académie française. On se rappelle qu'en 1725 la première élection avait été cassée pour cause de non-résidence de l'élu à Paris. Cette fois, un pareil prétexte ne pouvait

plus être invoqué; l'affaire, cependant, n'alla pas toute seule. Décidément, Montesquieu avait bien des ennemis et qui avaient le bras long; l'intrigue fut menée par l'infatigable directeur du *Journal de Trévoux*, dont Montesquieu avait encouru et bravé l'inimitié.

Le traducteur de Pline, Louis de Sacy, était mort le 26 octobre 1727, laissant un fauteuil vacant qui semblait devoir revenir tout naturellement à Montesquieu. L'Académie avait une dette d'honneur à payer à l'élu invalidé de 1725, l'opinion publique le désignait, les salons et les lettrés applaudissaient d'avance à ce choix. Dès le lendemain de la mort de M. de Sacy, le cardinal Fleury, consulté par l'abbé Dubos, secrétaire perpétuel de l'Académie, déclarait qu'il se rangerait à la décision de la Compagnie, et qu'il n'avait pris aucun engagement, en cette occasion, ni pour ni contre M. le président de Montesquieu. Tout semblait donc aller de soi, et bien que Montesquieu n'eût publié aucun ouvrage sous son nom, ce n'était pas un candidat ordinaire que l'auteur des *Lettres persanes*, auxquelles venaient se joindre tant d'autres écrits où se marquaient la variété et la fécondité du plus solide et du plus brillant esprit, les dissertations à l'Académie de Bordeaux, l'ébauche du *Traité des Devoirs*, le *Discours sur la considération*, le *Mémoire sur les richesses de l'Espagne*, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, sans parler du *Temple de Gnide* et du *Voyage à Paphos* qui, écrits dans le goût du temps, avaient eu du succès et valaient pour une candidature bien des ouvrages sérieux. Ses concurrents étaient médiocres : c'était le garde des sceaux, Chauvelin; c'était l'avocat Mathieu

Marais. L'amie du président, la marquise de Lambert, écrivait quelques-unes de ces lettres qui étaient, à l'occasion, un titre. Après avoir remercié un de ses amis de l'Académie des condoléances qu'il lui avait adressées au sujet de la mort de M. de Sacy, elle ajoutait : « M. le président de Montesquieu va le remplacer. Cela se passe très agréablement pour lui. Je voudrais bien, Monsieur, que vous fussiez à portée de lui donner vos suffrages. *Nous aurons au moins la consolation que notre ami sera bien loué par lui*[1]. » On croirait lire quelque lettre contemporaine; cet argument est de mode aujourd'hui, comme il l'était alors. Il y a des choses de pure convention qui ne changent pas d'un siècle à un autre, quand tout a changé. Bref, le succès semblait certain et tous les auspices, ceux des salons et de la cour, étaient favorables. Mais on comptait sans les envieux et les adversaires. Le père Tournemine avait composé à la hâte un extrait des passages les plus licencieux et les plus irrévérencieux des *Lettres persanes* (particulièrement la lettre vingt-deuxième sur le pape et le roi qui y sont nommés les deux magiciens) ; il fit mettre cet extrait sous les yeux du cardinal Fleury, qui, sans doute, ne connaissait le livre que de réputation. Le coup de foudre éclata dans un ciel qui paraissait serein. On apprit tout à coup à l'Académie, le jeudi 11 décembre, jour fixé pour la proposition d'un candidat au roi, que le cardinal avait dit la veille, en propres termes, à l'un des académiciens, l'abbé Bignon, « que le choix que l'Académie voulait faire serait désapprouvé de tous

1. *Lettre inédite*, collection Victor Cousin.

les honnêtes gens. » C'était un *veto* à l'encontre duquel l'Académie, d'après les usages du temps, ne pouvait pas aller.

Montesquieu irrité déclara bien haut qu'après l'outrage qu'on lui faisait, il irait chercher à l'étranger les récompenses qu'il ne pouvait espérer dans son pays. Pour le calmer on lui fit offrir une pension ; il répondit fièrement « que n'ayant pas fait de bassesses, il n'avait pas besoin d'être consolé par des grâces. » Cependant, le maréchal d'Estrées, alors directeur de l'Académie française et grand ami de Montesquieu, avait réussi à gagner du temps, à faire remettre la proposition de l'Académie à huitaine, sous le prétexte que la Compagnie n'était pas en nombre, et il couronna son œuvre diplomatique en procurant à Montesquieu une entrevue avec le cardinal. D'après le récit de son fils, Montesquieu déclara « qu'il ne se disait point auteur des *Lettres persanes*, mais qu'il ne donnerait pas le désaveu qu'il les eût faites, qu'il renonçait à la place d'académicien, s'il fallait l'acheter à ce prix. » M. le cardinal fut content de ce procédé ; il lut les *Lettres persanes* et la paix fut faite. Voltaire raconte que, grâce à des cartons introduits à la hâte, on fit lire au cardinal un exemplaire préparé dans lequel on avait retranché ou adouci *tout ce qui pouvait être condamné par un cardinal ou par un ministre*. Quoi qu'il en soit de cette plaisante histoire, la liberté du vote fut rendue à l'Académie, et sur la proposition qui fut faite de M. de Montesquieu au roi, le cardinal écrivit au secrétaire perpétuel une lettre qui prouve bien qu'il n'avait pas été dupe un seul instant, et que s'il y avait eu quelque stratagème

autour de lui, il s'y était prêté de bonne grâce : « Il y a de certaines choses, disait cette habile épître, qu'il vaut mieux ne pas approfondir par les suites qu'elles pourraient avoir, et si on voulait aller trop loin, on n'en dirait jamais assez ou on en dirait trop. La soumission de M. le président de Montesquieu a été si entière, qu'il ne mérite pas qu'on laisse aucun vestige de ce qui pourrait porter quelque préjudice à sa réputation, et tout le monde est si instruit de ce qui s'est passé, qu'il n'y a aucun inconvénient à craindre du silence que gardera l'Académie... En général, je ne puis m'empêcher de penser que le parti de prévenir les tracasseries est toujours le plus prudent. » Tout l'esprit du gouvernement du cardinal est là.

Cette lettre arriva à l'Académie au jour fixé pour le scrutin définitif, le 5 janvier 1728. Le second scrutin confirma le premier, et, séance tenante, la réception fut fixée au 24 janvier. On n'attendait pas alors six mois ou un an pour le baptême académique du néophyte, comme il est de mode aujourd'hui, et les discours n'en valaient pas moins pour cela. Montesquieu, dans son discours de réception, acquitta de bonne grâce sa dette envers le cardinal, « toujours prêt à faire le bien qu'on lui propose ou à réparer le mal qu'il n'a point fait et que le temps a produit. » Le public souligna par ses applaudissements quelques allusions malignes à la prudence exagérée du nouvel académicien, dans la réponse du directeur, un écrivain assez obscur d'ailleurs, Mallet. Ce n'est pas notre temps, on le voit, qui a inventé ces petites exécutions académiques, dont se sont plaints amèrement quelques-uns de nos contem-

porains. « Vous serez prévenu par le public, disait l'orateur à Montesquieu, si vous ne le prévenez. Le génie qu'il remarquera en vous le déterminera à vous attribuer les ouvrages anonymes où il trouvera de l'imagination, de la vivacité et des traits hardis, et pour faire honneur à votre esprit, il vous les donnera malgré les précautions que vous suggérera votre prudence... Rendez donc au plus tôt vos ouvrages publics... Notre ambition est d'écrire des choses dignes d'être lues.... » etc., etc. Au sortir de cette séance, Montesquieu fit exactement ce que fit, au siècle suivant, M. Alfred de Vigny dans une circonstance analogue : il bouda l'Académie. Il exigea que son discours fût publié à part, ne permettant pas qu'on le joignît à celui du directeur, selon l'usage; il vint trois fois à l'Académie, n'y ouvrit pas la bouche et n'y reparut plus. Quant au père Tournemine, l'éditeur responsable du scandale, l'auteur de toutes les difficultés, Montesquieu se vengea de lui par un bon tour qui rappelle le Gascon. Dans la suite, chaque fois qu'on prononçait le nom du jésuite devant lui : « Le père Tournemine ? disait-il. Qu'est-ce que le père Tournemine ? Je n'en ai jamais entendu parler. » C'était le plus cruel châtiment pour la vanité du Révérend, fort amoureux de célébrité, et qui mourait de dépit sous cette vengeance prolongée.

Trois mois après son entrée à l'Académie, Montesquieu partait pour ce long voyage qu'il considérait comme le complément indispensable de ses études sur les institutions, et il parcourut successivement l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la Hollande, l'Angleterre surtout, qui fut pour lui la principale école de politi-

que constitutionnelle et où il séjourna dix-huit mois, de novembre 1729 à avril 1731. Le récit que l'on nous donne de ces voyages n'offre rien de piquant ni de bien neuf, particulièrement pour ce qui a trait au séjour en Angleterre, qui eut pourtant une influence décisive sur l'*Esprit des Lois*. C'est ne nous rien apprendre que de nous dire « que les ressorts de la Constitution anglaise attirèrent surtout son attention et lui dévoilèrent leurs secrets dans les discussions parlementaires; » ou bien encore : « qu'il approfondit les hommes et les institutions et les jugea, sans se préoccuper de la corruption des mœurs politiques, de la vénalité des consciences, de l'égoïsme des grands et du mercantilisme du peuple. » Tout cela est vague et n'ajoute guère à ce que nous savions par les *Notes sur l'Angleterre*. Nous aurions voulu voir Montesquieu non seulement aux séances de la Chambre des communes ou aux réceptions de la Cour, mais à l'école des philosophes anglais, de Locke particulièrement, des écrivains politiques, des naturalistes et des voyageurs qu'il dut consulter avec ardeur, aux bibliothèques et aux librairies qu'il interrogea avec une curiosité passionnée et dans lesquelles il trouvait les sources si rares alors d'information sur la Constitution anglaise et son histoire. Ces sources furent sans doute les pamphlets du parti des Whighs et des Tories sous Georges II, pamphlets dans lesquels, selon la remarque de Rudolf Gneist, le plus savant historien de la Constitution anglaise, les bases légales primitives de la Constitution étaient déjà, du consentement tacite des deux partis, entièrement déplacées [1]. Qu'on se

1. *Der Rechtsstaat*, page 189.

rappelle qu'en 1731, à l'époque du voyage de Montesquieu, il n'y avait en Angleterre aucun ouvrage d'exégèse sur cette Constitution. La première édition des *Commentaires* de Blackstone ne devait paraître qu'en 1765 et l'auteur anglais, comme dix ans après le Genevois Delolme, s'appuyait pour une grande partie de son œuvre sur les recherches de Montesquieu et les résultats auxquels il était arrivé le premier. Il eût été bien intéressant que l'on nous débrouillât cette partie encore obscure de la biographie de Montesquieu et de l'histoire de son esprit.

On nous donne plus de renseignements et d'informations précises sur la méthode de travail de Montesquieu, sur la composition, l'impression de l'*Esprit des Lois* et les divers incidents qui suivirent cette publication.

Montesquieu avait ébauché l'*Esprit des Lois* dès 1724, aussitôt après la publication des *Lettres persanes*. Il n'avait pas cessé de porter cet ouvrage dans sa tête, à travers les salons de Paris, à travers les pays étrangers et dans sa solitude de la Brède. Les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, parues en 1734, ne sont à certains égards qu'un chapitre agrandi et détaché du grand ouvrage. Ses amis étaient dans la confidence de l'œuvre future : dès 1736, d'Argenson qui avait entendu sans doute l'auteur lire quelques fragments au club de l'Entresol, en portait ce jugement : « Je crains bien que l'ensemble n'y manque et qu'il n'y ait plus de chapitres agréables à lire, plus d'idées ingénieuses et séduisantes que de véritables et utiles instructions sur la façon de ré-

diger et d'entendre les lois [1]. » Mais ce ne fut qu'à dater de 1743, d'après la correspondance de Montesquieu lui-même, qu'il se livra à un labeur continu, loin de Paris, au milieu de ses instruments de travail, de ses notes, de ses extraits, près de sa belle bibliothèque, dans une paix profonde, favorable à la méditation et à l'inspiration, avec l'aide dévouée de son fils Secondat, l'héritier de son nom et de sa charge au parlement de Guienne, et de sa charmante fille Denise qui, tous les deux, faisaient des recherches sous sa direction, avec son secrétaire d'Arcet, destiné à devenir un des meilleurs chimistes du siècle, avec l'abbé de Guasco, enfin, l'aumônier volontaire du château, l'ami intime du châtelain, homme de bon conseil et d'agréable érudition. C'étaient là ses collaborateurs intimes, et ce fut grâce à eux qu'en deux années, de 1743 à 1745, il eut dégrossi la matière de son ouvrage; il lui fallut deux ans encore pour mettre la dernière main à la rédaction : au mois de juin 1747, l'œuvre était achevée.

C'était le résultat de vingt-trois années de méditations poursuivies sans relâche à travers les distractions apparentes de la vie du monde ou des voyages. Cet ouvrage, Montesquieu le faisait partout, comme le montre fort bien son biographe, aussi bien dans les salons de Paris que dans ceux de Bordeaux, et aussi dans les champs de la Brède. La conversation était pour lui une méthode familière de travail et d'enquête sur chaque science, soit qu'il causât diplomatie en chaise de poste avec lord Waldegrave, stratégie et art militaire

1. *Loisirs d'un ministre*, Liège, 1787.

à Vienne avec le prince Eugène, finances avec Law, qu'il rencontre à Venise, soit qu'il étudiât le mouvement social et les mœurs dans un salon. La duchesse de Chaulnes est, de toutes les grandes dames qu'il fréquentait à Paris, celle qui l'a le mieux jugé : « Cet homme-là, disait-elle, venait faire son livre dans la société; il retenait tout ce qui s'y rapportait; il ne parlait qu'aux étrangers dont il croyait tirer quelque chose d'utile. » Une lettre récemment publiée par Hill Burton dans *La Vie et la Correspondance de David Hume*, nous apporte une preuve nouvelle de cette préoccupation constante. Montesquieu, dans une lettre inédite, remercie le savant Anglais de lui avoir fait comprendre la manière dont le jury fonctionne en Angleterre et en Écosse : « L'endroit de mon livre, ajoute-t-il, où j'ai traité cette matière, est celui qui m'a fait le plus de peine et où j'ai le plus souvent changé ce que j'avais fait, parce que je n'avais trouvé personne qui eût là-dessus des idées aussi nettes que vous avez. »

M. Walckenaër, qui a été admis à les parcourir, a compté jusqu'à six volumes in-quarto d'extraits et de réflexions, qui contiennent les vraies sources de l'*Esprit des Lois*. Les ouvrages les plus divers, quelques-uns les plus frivoles, y sont représentés pêle-mêle avec les plus graves et les plus savants. Lui aussi, il prenait son bien partout où il le trouvait. Une lecture immense et variée, une fréquentation assidue des esprits les plus divers et les plus mêlés dans la vie du monde, une curiosité universelle des hommes et des livres dont chacun laissait au passage dans cet esprit qui ne laissait rien perdre une note, une observation,

un trait d'esprit, une vue profonde, une saillie même, rien de tout cela n'a diminué en quoi que ce soit l'originalité de Montesquieu. Il y a des esprits qui, en pensant par eux-mêmes, ne trouvent rien que de banal; d'autres transforment tout ce qu'ils touchent et mettent leur marque même sur ce qu'ils empruntent. Tel se montre à nous Montesquieu dans la préparation de ses ouvrages. M. Robert Flint, dans sa récente étude sur l'*Esprit des Lois*, me paraît avoir défini très justement ce genre d'originalité qui survit par sa propre force à tant de lecture et d'emprunts. J'abrège les réflexions que fait à cet égard l'historien anglais[1]. Montesquieu, nous dit-il, eut au plus haut degré ce don de personnalité inventive qui rend un homme capable de puiser avec indépendance aux sources les plus diverses, et de se servir de ce qu'il acquiert ainsi conformément à un plan et à des principes qui lui appartiennent et en vue d'un but qui lui est propre. C'est aussi là le genre d'originalité d'Aristote et d'Adam Smith. On l'a soupçonné d'avoir beaucoup emprunté à Vico, et d'avoir dissimulé les obligations qu'il lui avait. Ce soupçon prouve que ceux qui l'ont émis connaissaient peu ces deux auteurs, tant il y a de dissemblance entre eux (par exemple sur le caractère évolutif des phénomènes sociaux, méconnu par Montesquieu, et sur l'emploi du procédé inductif, étranger à sa méthode toute théorique). Montesquieu a lu très probablement l'ouvrage de Vico (que l'abbé de Guasco n'a pu lui laisser ignorer), mais il ne semble pas en avoir gardé une profonde impression. Néanmoins, il dut beaucoup à nombre d'écri-

1. Robert Flint, *Philosophie de l'Histoire de France*, traduction de M. L. Carrau, page 49.

vains, aux auteurs classiques dont sa mémoire et son imagination sont nourries, aux pamphlétaires protestants du quinzième siècle, comme Hotman, Languet, à Bodin, Charron, Machiavel, à Locke et à une foule d'écrivains anglais plus ou moins connus. Mais tout cela est venu se fondre dans l'ardent creuset de ce puissant cerveau; l'idée fixe a été le moule où cette matière infinie et diverse a pris sa forme avec la marque souveraine de l'esprit qui la lui a imposée.

Ce n'est pas d'ailleurs tout d'un coup et d'emblée que Montesquieu a composé ce magistral ouvrage. On peut considérer que la plupart de ses écrits n'ont été que les degrés successifs de ce vaste monument. Les *Lettres persanes* contiennent déjà, sous une forme frivole, plusieurs des aperçus qui seront repris plus tard : le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, peuvent être considérés comme des ébauches ou des fragments de l'œuvre. Une liasse de papiers, trouvée dans les archives de la Brède, porte ce titre : « Morceaux qui n'ont pu entrer dans l'*Esprit des Lois*, et qui pourraient former des dissertations particulières. » Les principaux sont des Mémoires sur la *Puissance paternelle*, les *Obligations sur parole*, les *Successions*. — D'autres, comme les *Richesses d'Espagne*, les *Réflexions sur la Monarchie universelle en Europe*, ont été résumés et fondus dans le grand courant du livre. Selon la remarque de son biographe, Montesquieu *essayait* ses sujets. On pourrait suivre, à la trace de ces essais, les lignes de la construction qui d'abord s'ébauche, puis s'élève graduellement jusqu'à l'ensemble définitif où toutes les parties se rejoignent

et reprennent leur vraie mesure et leur proportion dans la perspective de l'œuvre.

Je ne prétends pas épuiser cette riche matière. Je laisse donc aux lettrés l'agréable tâche de chercher dans l'ouvrage nouveau les divers épisodes qui se rattachent à l'histoire de ce livre, les lectures préalables de l'*Esprit des Lois*, faites par le président d'abord à Bordeaux, puis à Paris, les opinions diverses qui s'échangent entre Fontenelle, Hénault, Helvétius, Saurin, l'impression de l'ouvrage à Genève confiée à un pasteur protestant, Vernet, qui se montra homme de goût et de bon conseil à l'occasion, la prudence connue de Montesquieu qui ne cessait de répéter à tous ses amis : « Je veux éviter toute occasion de chicane ; » les quatorze cartons exigés par le comte d'Argenson, directeur de la librairie, qui crut, malgré cela, devoir interdire le livre en France, interdiction assez douce cependant, puisqu'il se répandit un certain nombre d'exemplaires qui suffirent à édifier l'opinion publique sur le mérite de l'œuvre, malgré les détracteurs de parti pris, les gens frivoles qui ne comprirent pas et les envieux qui comprirent trop. Je veux indiquer, en finissant, un seul point, où le droit de premier occupant de M. Louis Vian est plus fortement marqué que partout ailleurs : c'est dans tout ce qui concerne les démêlés de Montesquieu avec la congrégation de l'Index. Il y a là de curieux incidents que le nouveau biographe a démêlés avec sagacité, aidé, comme il arrive en pareil cas, par d'heureuses rencontres.

L'*Esprit des Lois* avait comparu, presque aussitôt après sa publication, devant les autorités religieuses

dont l'avis était loin d'être indifférent alors à la tranquillité des écrivains. En raison du génie de l'auteur qui touchait aux plus graves sujets de la politique ou de la religion, en raison aussi de l'immense effet produit par cette œuvre qui agitait les esprits dans les sens les plus divers, le livre ne pouvait échapper à cette juridiction suprême. La Sorbonne s'émut et dressa la liste de treize propositions contre lesquelles on invoqua la censure. Montesquieu n'échappa qu'avec beaucoup de peine à cette sentence, d'abord par l'offre des corrections que l'on jugerait nécessaires, puis grâce à l'intervention pacifique de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. Mais la grosse affaire fut avec la congrégation de l'*Index* à laquelle le rédacteur janséniste des *Nouvelles ecclésiastiques* avait dénoncé l'*Esprit des Lois* comme un livre suspect d'irréligion et d'athéisme. Il y eut là une lutte fort intéressante de diplomatie, d'une part, entre les prélats qui présidaient ce tribunal, et qui d'ailleurs ne mettaient qu'un zèle modéré à poursuivre le livre, d'autre part l'auteur lui-même, le duc de Nivernais, ambassadeur de France à Rome, qui avait beaucoup vu Montesquieu chez Mme de Rochefort à Paris, puis l'un des membres les plus éclairés du sacré collège, le cardinal Passionei, que notre ambassadeur avait mis dans ses intérêts. Après bien des ajournements obtenus, des délais de complaisance, d'habiles apologies de l'auteur, mises sous les yeux du président de la congrégation de l'*Index* et du pape, des promesses toujours faites par l'auteur de corrections projetées pour la nouvelle édition, on crut tout sauvé quand Benoît XIV défendit à la congrégation de statuer.

Mais tout cela n'était que du temps gagné et, en attendant, les nouvelles éditions se succédaient sans contenir de corrections sérieuses. Il fallut conclure : la congrégation rendit un décret de censure, daté du 2 mars 1752, contre l'*Esprit des Lois*, tel que l'ouvrage existait dans la première édition, et contre la traduction en italien. Mais ce fut une sentence rendue presque à huis clos ; elle fut même gardée secrète ; aucun contemporain n'en parle et M. Sainte-Beuve en niait encore l'existence dans un article sur le duc de Nivernais, publié en 1857. D'Alembert, dans l'*Éloge de Montesquieu*, menace et raille la Sorbonne qui n'avait pas encore rendu son arrêt et ne dit rien de l'*Index ;* enfin trois mois après la sentence du tribunal romain, les *Nouvelles ecclésiastiques* recommencent leurs attaques contre Montesquieu, et le pieux journal semble ignorer complètement cette sentence qui fût devenue, entre ses mains, une arme redoutable.

La conclusion du nouveau biographe est que la conduite de Montesquieu, habile et déférente envers l'Église, avait éteint ses foudres. Cette déférence était d'ailleurs dans les goûts et les habitudes de Montesquieu qui, comme Buffon, détestait par-dessus tout les chicanes ecclésiastiques. Dès le commencement de l'affaire, il écrivait au duc de Nivernais qu'il pensait que quand la congrégation de l'*Index* connaîtrait le sens dans lequel il avait dit les choses qu'on lui reproche, on le laisserait en repos à Rome, et « que lui, de son côté, changerait les expressions qui ont pu faire quelque peine aux gens simples, ce qui est une chose, ajouta-t-il, à laquelle je suis naturellement porté. » M. Laboulaye a cherché les traces de ces corrections.

Il s'est demandé si Montesquieu était de bonne foi quand il promettait de corriger son ouvrage et de tenir compte des critiques de la congrégation. Qu'est devenue cette édition tant de fois promise ? Elle existe, c'est celle que nous lisons tous les jours, et qui a été donnée après la mort de l'auteur par ses héritiers. M. Laboulaye nous déclare avec franchise qu'il ne s'en est aperçu qu'après avoir imprimé, dans sa belle et savante édition, l'*Esprit des Lois ;* mais depuis cette époque, il a conféré avec soin les variantes des chapitres qui traitent de la religion, et il s'est facilement aperçu que Montesquieu a beaucoup adouci et souvent corrigé son langage. « L'ancien texte, nous dit-il, y a perdu en netteté et en vivacité; les opinions y ont gagné en justesse. C'est une nouvelle preuve de l'esprit de modération qui est le signe caractéristique de Montesquieu. »

Ce procès de l'*Esprit des Lois* devant l'*Index* est produit pour la première fois dans ses divers incidents et dans son ensemble, jusqu'à la sentence qui le termine. Mais il reste établi que cette sentence fut étouffée avec préméditation, comme cela devait être dans un tribunal présidé par un prélat instruit, Aimaldi, admirateur du génie de Montesquieu, sous les auspices de ce spirituel pontife Benoit XIV, qui acceptait en souriant de Voltaire la dédicace de *Mahomet*, et qui aimait à dire : « Sachez que le pape n'a la main libre que pour les bénédictions. »

CHAPITRE III

UN NOUVEL HISTORIEN DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU[1]. LA SENSIBILITÉ AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

I

Un livre posthume de M. Saint-Marc Girardin est l'occasion de cette étude. C'est un de ceux qui garderont le mieux la mémoire de l'écrivain moraliste, du professeur de la Sorbonne et l'honneur de son enseignement; nulle part ailleurs ne s'est plus fidèlement empreinte l'image de son esprit. Ce n'est peut-être pas le meilleur de ses ouvrages, en ce sens qu'il en est d'autres, composés avec plus d'art, en de plus justes proportions; il n'en est pas de plus ressemblant à l'auteur lui-même, ni de plus vivant. Le sujet, c'est la vie et l'œuvre de J.-J. Rousseau; mais ce n'est, à proprement parler, ni une étude biographique, ni un morceau de critique littéraire, bien que la critique n'en soit pas absente, c'est l'analyse de l'âme de Rousseau, prise comme un type de certaines maladies et de

1. *Jean-Jacques Rousseau, sa vie et ses ouvrages*, par M. Saint-Marc Girardin, de l'Académie française, 1875.

certaines infirmités modernes; c'est un vrai cours de clinique morale, fait sur le vif. La vocation véritable de M. Saint-Marc Girardin s'y révèle en plein, celle du moraliste. Là, se montrent sans réserve ce sens élevé et délicat, ce goût du devoir et de la règle, la passion de recommander ce qu'il aimait, de faire des prosélytes, de ramener au vrai et au bien les esprits qui s'en étaient écartés. Il lui arrivait même parfois de se tromper de chaire et de donner à son enseignement les allures et le ton d'une sorte de prédication; mais tout cela avec tant de bonne humeur et de bon goût qu'il faisait accepter à tous ses auditeurs le plus piquant sermon et que ceux même qu'il ne renvoyait pas convertis de la Sorbonne s'en allaient charmés.

Ce serait mal s'y prendre pour faire connaître cette nouvelle histoire de Rousseau que d'en faire l'analyse. L'ouvrage n'est pas terminé. L'auteur, au début de son cours qui coïncidait avec une révolution, s'était proposé de traiter une question de politique sociale, il l'abandonne en chemin pour d'autres sujets dont l'attrait varié disperse l'intérêt de l'œuvre et l'attention du lecteur; la proportion manque entre les différentes parties du livre; chaque question y trouve un développement qui ne se mesure que sur les convenances personnelles, sur le goût du professeur, sur l'abondance des souvenirs qu'elle éveille en lui ou des comparaisons qu'elle lui suggère. — M. Saint-Marc Girardin nous dit lui-même qu'en 1848, lorsqu'il se décida à faire ce cours, c'était surtout le *Contrat social* qu'il voulait examiner, afin d'attaquer dans son principe la plus funeste erreur de toutes celles qui égaraient à ce moment la société, la doctrine du pouvoir

absolu de l'État et la menace contre les droits de la conscience individuelle; théorie fatale qui s'accommode de tous les principes extrêmes du droit divin comme de la souveraineté du peuple, et qui les pousse également à la tyrannie.

Il arriva que ce qui devait être l'objet principal de son enseignement, n'en fut qu'une sorte d'épisode; le dernier chapitre de ces deux volumes est seul consacré à cette grave question. Mais, à perdre ainsi, nous avons gagné. En attendant le sujet du livre, nous avons fait une connaissance approfondie avec la vie de Rousseau, avec ses premiers discours, avec *la Nouvelle Héloïse;* nous l'avons suivi dans ses différents séjours à l'Ermitage et à Montmorency; nous avons étudié, comme des cas pathologiques, son amour pour Mme d'Houdetot et l'histoire si curieuse de sa rupture avec Mme d'Épinay, Grimm, Diderot et le parti philosophique; nous avons examiné de près, et dans le dernier détail, son paradoxe célèbre sur le théâtre; nous avons discuté à fond le sujet de l'éducation à propos de l'*Émile.* L'ouvrage est bien près de s'achever quand nous touchons au problème qui devait en être le point culminant. Les longues préparations ont épuisé le temps et les forces de l'écrivain. Ne le regrettons pas trop. Le cours et le livre ne se sont pas développés selon le dessein primitif de l'auteur. Mais, sur la route, il a semé des trésors d'observation morale : il nous a donné autre chose que ce qu'il nous promettait; ce qu'il nous donne est en grande partie excellent, parfois exquis; nous serions bien difficiles si nous n'étions pas déjà consolés.

II

Prenons, à travers cette variété de sujets, un des traits de la physionomie de Rousseau que M. Saint-Marc Girardin a mis le plus heureusement en pleine lumière. C'est la vraie manière de donner une idée de la méthode de l'auteur et une marque de la valeur du livre.

Comment vit l'homme qui n'a que ses instincts ou ses sentiments pour guides? L'homme peut-il se créer une règle de vie uniquement avec des sentiments ou des instincts? Rousseau a essayé d'être cet homme; voyons s'il y a réussi. C'est le caractère original avec lequel il se produit, au milieu du dix-huitième siècle, dans cette société sceptique et blasée, raisonneuse et fine, qui ne croit plus, avec Voltaire, qu'au bon sens, à l'analyse et à la logique. « Rousseau est le chef d'une école qui prend la sensibilité pour la règle souveraine de la vie. Quiconque se laisse conduire par la sensibilité ne peut pas s'égarer, ou du moins ne peut avoir que d'honnêtes égarements. » Quelle chimère! répond M. Saint-Marc Girardin, et dans une implacable analyse que nous résumons, il nous fait toucher au doigt les illusions et les périls de cette décevante morale.

La sensibilité n'est pas, comme on le croit communément, la tendresse de l'âme; elle tient beaucoup des sens. La jeunesse et l'ardeur du sang y sont pour

beaucoup ; aussi les gens sensibles à trente ans sont, en général, durs et égoïstes à soixante. De plus, la sensibilité est ouvrière de mensonges ; elle trompe l'homme sur lui-même, elle lui fait croire qu'il a la force des bons sentiments dont il a l'émotion. Ainsi trompé sur lui-même, l'homme trompe aisément les autres, et de dupe il devient charlatan. La sensibilité étant à la fois ardente et faible, est le moins sûr des guides. Aussi, malheur à un homme sensible quand il aura à se conduire sans avoir ni un état qui règle ses actions et trace d'avance sa carrière, ni une famille qui lui serve d'appui et de barrière contre ses fantaisies, ou, à défaut de famille, un ami sûr, un conseiller clairvoyant. Il ne fait pas lui-même sa destinée, il la reçoit du hasard ou des passions. Il est condamné, dès lors, à une vie d'exception, qui, par là même, risque fort de n'être ni douce, ni honorable, et qui ne compense guère par les émotions et par les troubles qu'elle donne la singularité qui en est la condition. Et qu'on n'espère pas que cette singularité de vie soit nécessairement de la poésie. La sensibilité aspire haut, quand elle ne fait que rêver, elle tombe souvent bien bas, quand elle agit ; elle est à la fois romanesque et brutale : elle est brutale, parce que les sens y sont pour beaucoup ; elle est romanesque, parce que l'ardeur des sens produit une sorte d'ivresse et d'illusion qui embellit tout passagèrement. Ne croyez pas non plus, parce qu'elle est capable des plus belles paroles, qu'elle soit capable de dévouement ; elle n'est même pas capable de reconnaître ou de faire le simple devoir, quand le devoir se montre sous la forme d'un embarras ou d'un sacrifice, quand il n'est pas accom-

pagné d'une émotion ou d'un plaisir. Enfin, en exaltant l'imagination, la sensibilité prépare à l'homme qui n'existe que par elle les plus cruelles déceptions. Elle nous fait vivre dans un monde chimérique, peuplé des plus nobles amitiés, des plus sublimes amours qui naissent spontanément sous nos pas, sans que nous ayons besoin de prendre la peine de les conquérir ou de les mériter. Et de là que de souffrances, que de démentis de la réalité qui semble prendre à tâche de désappointer le rêveur et de le railler! De là aussi les plus profondes altérations du caractère, les susceptibilités, les ombrages, les défiances déraisonnables, les soupçons de complots imaginaires; châtiment bizarre de l'homme qui a trop rêvé et qui n'a fait de sa vie qu'une émotion continue, un roman de sensations, au lieu d'en faire un emploi utile et raisonné. Tout cela, n'est-ce pas en quelques lignes l'histoire de Rousseau, de sa destinée errante, de son génie inquiet, de ses infortunes réelles et de ses persécutions imaginaires?

Recueillons quelques traits qui expriment bien dans la vie de Rousseau ce type et cette histoire de l'homme sensible, si populaire dans la société du dix-huitième siècle. Le premier malheur de Rousseau, avec cette disposition à ne choisir pour guide que le sentiment dans la vie, ce fut de rencontrer Mme de Warens : « c'est dès ce moment que commença pour Jean-Jacques cette vie d'exception qu'il a toujours menée, et que l'éclat de sa gloire n'a fait que rendre plus singulière, sans la rendre jamais plus douce et plus honorable. » Et, à ce propos, on nous montre à merveille comment la femme est encore plus faite que l'homme pour vivre sous la

règle : « Elle ne peut pas vivre seule..... Quand elle est hors de ce milieu grave et doux de la famille, elle se consume par le chagrin et par l'erreur, ou elle s'altère par la corruption. La femme philosophe a la prétention de vivre en dehors de la famille et de pouvoir s'en passer. Elle se fait un système de morale dont elle exclut, comme des faiblesses, les qualités les plus naturelles à son sexe et les plus nécessaires à l'honneur et à l'union de la famille. C'est ainsi que Mme de Warens avait retranché la pudeur du système de morale qu'elle s'était fait, sans comprendre que cette vertu est dans la femme la garantie de toutes les autres, comme l'honneur dans l'homme..... Aussi Rousseau a beau faire, dans ses *Confessions*, pour parer et pour embellir ses amours des Charmettes : l'amour aux Charmettes est embarrassé et confus ; il n'a ni la grâce d'un sentiment pur, ni l'aisance d'un sentiment fier. Moitié amant et moitié élève, j'allais presque dire moitié domestique, Rousseau n'a pas la dignité qui sied à un homme qui s'est fait aimer, et il n'a pas non plus la grâce de l'homme qui n'obéit que parce qu'il aime, et à qui la tendresse seule ôte la liberté..... Il sied aux amants d'être des esclaves, il ne leur sied pas d'être des valets. » Il ne faut pas s'étonner des circonstances déplorables et ridicules qui survinrent à travers des amours pareilles, et de la triste fin qui les couronne. On finit par se quitter, et Rousseau avoue que ce fut sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation dont auparavant la seule idée leur eût donné à tous deux les angoisses de la mort. « Voilà bien les héros et les héroïnes de la sensibilité ! ils croient qu'ils sont nés

pour vivre et pour mourir ensemble. Vienne le moindre accident, une contrariété, une absence : aussitôt l'oubli et l'indifférence arrivent, inévitable dénoûment des affections que l'âme prend mal à propos à son compte et qui ne viennent que de l'ardeur de la jeunesse et de l'occasion. Ce moment de la répugnance et de la séparation est un moment que les romans cachent avec soin ; ils font mourir leurs héros plutôt que de les séparer, et ils ont raison ; la séparation que fait la mort est moins triste que celle que fait l'indifférence. »

Le mariage bizarre qui pesa si lourdement sur toute sa vie fut l'effet de cette même sensibilité à la fois romanesque et brutale qui guidait Rousseau dans ses relations avec les femmes. Quand il vint à Paris, en 1741, et qu'il alla loger rue des Cordiers, à l'hôtel Saint-Quentin, près de la Sorbonne, il ne manqua pas de tomber dans le premier piège que lui tendirent ses sens, qu'il appelait fastueusement son cœur, et une fortune ironique, qui lui préparait cette irréparable raillerie. C'est alors qu'il se lia avec Thérèse, une servante d'hôtel garni qui n'avait ni sa première vertu, ni beauté, ni esprit. Tous ces faits si connus, on en cherche curieusement l'explication dans l'âme même de Rousseau, et l'on nous en donne la triste moralité. Comment fut-il séduit? « Il était timide et pauvre, et, dans le monde, il était gauche et embarrassé; Thérèse était bonne et douce, et surtout elle était là et à sa portée : voilà ce qui fit la liaison et ce qui l'entretint ..... Dans son noviciat des Charmettes, il n'avait guère pu apprendre à goûter les délicatesses de l'amour; il fut donc avec Thérèse ce qu'il avait été

avec Mme de Warens : la facilité de l'occasion en fit le charme, et, comme auprès de Mme de Warens, il rêva le reste. » Cependant entre Mme de Warens et Thérèse il y a une différence notable, à l'honneur de Thérèse : elle est plus femme, car elle est mère, elle veut garder et élever ses enfants. Quand Rousseau nous raconte comment il les mit à l'hôpital, il nous dit qu'il s'y détermina *gaillardement et sans le moindre scrupule :* le seul qu'il eut à vaincre fut celui de Thérèse à qui il ne fit adopter qu'avec beaucoup de peine « cet unique moyen de sauver son honneur. » Ce trait n'échappe pas à l'analyse du moraliste. Une pauvre servante d'auberge, sans esprit et sans instruction, un irrésistible sentiment de son devoir l'élève et l'affermit contre les sophismes de son amant. Pour lui, c'est autre chose : l'égoïste sensibilité où il a pris la règle de sa vie est incapable de reconnaître le devoir, quand le devoir se montre sous la forme d'un embarras ou d'un sacrifice. Toute cette biographie devient ainsi une psychologie en acte. Elle montre, en traits saisissants, l'insuffisance, les lacunes et les défaillances de cette *morale du cœur*, de celle qui cherche les devoirs dans les émotions, et qui ne croit l'homme obligé que lorsqu'il est attendri. L'idée du devoir a cela de bon qu'elle résiste à la lassitude, à la distraction. à l'oubli. « Quand, au contraire, l'obligation vient du sentiment, elle s'efface avec le sentiment même qui l'a créée. »

Tel il avait été avec Mme de Warens et avec Thérèse, esclave de l'émotion présente, sans défense contre elle, livré aux occasions faciles, sensible et peu délicat, exalté et dur, tel il fut, plus tard, sauf les nuan-

ces sociales, avec les grandes dames dont il fut épris ou tenté de l'être, Mme d'Epinay, Mme d'Houdetot, Mme de Luxembourg. A l'occasion de cette dernière surprise d'imagination, bien vite réprimée d'ailleurs par celle qui en fut l'objet, on remarque avec beaucoup d'à-propos que Rousseau a partout, dans ses *Confessions*, ce trait caractéristique des hommes du dix-huitième siècle : il est volontiers amoureux de toutes les femmes qu'il rencontre, et il croit qu'elles sont toutes favorables à ses sentiments[1]. Écoutons-le nous racontant sa première entrevue avec Mme de Luxembourg : « A peine l'eus-je vue, que je fus subjugué. Je la trouvai charmante, de ce charme à l'épreuve du temps, le plus fait pour agir sur mon cœur..... *Je crus m'apercevoir, dès la première visite*, que, malgré mon air gauche et mes lourdes phrases, *je ne lui déplaisais pas*. Toutes les femmes de la cour savent vous persuader cela, quand elles veulent, vrai ou non; mais toutes ne savent pas, comme Mme de Luxembourg, vous rendre cette persuasion si douce, qu'on ne s'avise plus d'en vouloir douter. »

Il en doutait trop peu et trop rarement : témoin l'étrange histoire de sa passion pour Mme d'Houdetot, qui agita si furieusement sa vie, troubla son imagination, développa, avec une rapidité effrayante, le germe de folie caché dans un des replis de son cerveau, et amena les scènes théâtrales de sa rupture avec le parti des philosophes, avec Grimm, avec Diderot. C'est tout un chapitre de psychologie morbide que cet

1. Tome II, page 255.

épisode passionné, douloureux, auquel la sympathie fait défaut parce que tout y paraît déclamatoire et forcé, où il y avait cependant une part de sincérité, puisque l'on vit plus d'une fois l'intelligence du philosophe prête à sombrer, et dont le seul résultat heureux fut d'avoir excité et soutenu l'inspiration de l'auteur dans la composition de *la Nouvelle Héloïse*. Cette œuvre fut dans la vie de Rousseau quelque chose comme ce que devait être plus tard *Werther* pour Goethe, une œuvre d'apaisement relatif, d'affranchissement de la passion réelle par la passion rêvée, de purification par l'art, bien que tout n'y soit pas pur assurément et qu'on y sente encore les frémissements de cet orage auquel le pauvre poète eut tant de peine à échapper avec les débris de son honneur légèrement atteint et de sa raison qui ne s'en releva jamais entièrement.

L'établissement de Rousseau à l'Hermitage en 1756 est un des plus curieux incidents de l'histoire littéraire du dix-huitième siècle ; on y trouve rassemblés, comme à plaisir, beaucoup des personnages qui font figure dans ce temps, et les traits de mœurs y abondent. « Tout s'y mêle, l'engouement d'une femme bonne, aimable et frivole, qui veut avoir son philosophe près d'elle, comme une curiosité et comme une ressource de conversation dans la solitude ; les amis impérieux (comme Diderot) qui veulent régler la vie d'autrui sur la leur, et qui croient impossible tout ce qu'ils ne font pas ; le contraste inévitable et plein d'embarras de la famille de Thérèse, dont Rousseau avait fait la sienne, avec les amis et la société que lui faisait son génie ; la finesse et la cu-

pidité des petites gens (comme Mme Levasseur) en face de l'étourderie vaniteuse et prodigue des belles dames, et de la sentimentalité déclamatoire des philosophes, tout cela animé et mis en fermentation, si je l'ose dire, par le caractère à la fois affectueux et soupçonneux de Rousseau qui se donne et se retire tour à tour, si bien qu'à n'y pas regarder de près on est tenté de prendre pour des inégalités d'humeur ce qui n'est que le contre-coup de toutes les disparates de goûts, d'idées, d'habitudes, de conditions, de manières de vivre amoncelées autour de Rousseau, et dont il est le centre agité et flottant. »

Rousseau nous a laissé de son séjour à l'Hermitage un récit très complet, sinon très exact, certainement arrangé et composé, mais que nous pouvons contrôler et rectifier à l'aide des *Mémoires* de Mme d'Épinay. C'est là que l'on peut suivre les agitations de ce cœur malade et les incroyables sophismes par lesquels il les veut justifier, s'abandonnant sans résistance aux entraînements d'une sensibilité déréglée et s'efforçant, après coup, de déplacer les responsabilités, de transformer chacune de ses émotions, même les plus étranges, en un sentiment noble et presque en une vertu, et d'imputer à la méchanceté des autres les mésaventures et les humiliations que lui attirent les accès de sa maladie. Il s'établit un rapprochement perpétuel et continu entre les œuvres de Rousseau et de sa vie, particulièrement entre la composition de *la Nouvelle Héloïse* et son amour pour Mme d'Houdetot. Au moment où il rencontra cette dame, il commençait son roman, et comme, il le dit lui-même, « il était ivre d'amour sans objet. » Par

un effet de cette imagination puissante et troublée qui ne distingua jamais très clairement la vie réelle de celle de ses rêves, « il vit sa Julie en Mme d'Houdetot et il vit Mme d'Houdetot telle qu'il rêvait Julie. » La voyant sous cet aspect et comme transfigurée par sa chimère, et l'entendant parler d'amour (quoique un autre en fût l'objet, Saint-Lambert absent), il ressentit pour elle tout ce qu'elle exprimait pour son amant. Lui-même raconte avec une ingénuité un peu étudiée comment se firent et cette singulière substitution et ce mélange de sentiments chimériques et réels, comment se confondirent les deux romans, celui qu'il composait dans sa tête et celui qu'il essaya de réaliser dans sa vie. « Malgré les mouvements extraordinaires que j'avais éprouvés auprès d'elle, je ne m'aperçus pas d'abord de ce qui m'était arrivé : ce ne fut qu'après son départ que, voulant penser à Julie, je fus frappé de ne pouvoir plus penser qu'à Mme d'Houdetot. Alors mes yeux se dessillèrent. » Il fut d'abord effrayé de sa découverte. Il appela, dit-il, à son aide, pour triompher de cet amour, ses mœurs, ses sentiments, ses principes, la honte, l'infidélité, le crime, l'abus d'un dépôt confié par l'amitié, le ridicule enfin de brûler à son âge de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvait lui rendre aucun retour ni lui laisser aucun espoir. Vains efforts ! Il faut suivre dans le détail l'analyse presque effrayante de cette passion qui grandit contre toute raison, qui essaie de se rassurer par des raisonnements complaisants, puis qui s'exalte par la défiance, par l'inquiétude, par la peur qu'on ne se moque d'elle, qui éclate par des transports de rage,

comme ceux d'un maniaque, et qui finit par un dénoûment emprunté à l'histoire naturelle. « Il y a de tout dans cet amour, il y a de l'enthousiaste et du séducteur, du satyre et du malade : il n'y manque que l'amour vrai, simple et décent. Comment de plus, dans ces étranges confidences, ne pas remarquer la folie de cette vanité qui fut la grande maladie de Rousseau et qui est devenue la maladie épidémique de notre siècle, de cette vanité qui fait que chaque homme veut avoir tout et être tout, changeant de prétentions selon les goûts mobiles du temps, et dans chaque prétention visant à l'excès qui semble la perfection... Si j'ai le génie, pourquoi n'aurais-je pas le pouvoir? Si j'ai le pouvoir, pourquoi n'aurais-je pas le plaisir? Et si j'ai le plaisir, pourquoi n'aurais-je pas, pour le trouver et le sentir plus vite et mieux que les autres, une inépuisable sensibilité? Que dis-je? Être sensible, c'est trop peu au siècle où tout le monde veut l'être... il faut primer en tout; il faut être en tout, en bien ou en mal, le plus grand effort de la nature; il faut être dieu[1]. »

Rousseau n'a jamais connu l'amour vrai, parce qu'il n'a jamais aimé avec respect. Le nouveau biographe, qui donne avec raison une grande importance à l'histoire des chimères de Jean-Jacques, à ce qu'on pourrait appeler sa mythologie amoureuse, démontre à merveille l'illusion commune de Rousseau et de son siècle, de Rousseau qui dans *la Nouvelle Héloïse* a la prétention de peindre la femme ou dans l'*Émile* de faire son éducation, et de son siècle qui a semblé croire

1. Tome I, page 242.

qu'il y avait réussi. On nous montre que tout au contraire, de toutes les choses humaines que Rousseau ignore, la femme est ce qu'il ignore le plus. Il connaît Mme de Warens, triste idéal ; il a connu Mme d'Épinay, la femme sensible, philosophe, pervertie par un odieux mari ; il connaît Mme d'Houdetot, vertueuse à la façon de son temps, parce qu'elle resta toujours fidèle à M. de Saint-Lambert, pendant que M. d'Houdetot, de son côté, restait fidèle à la maîtresse qu'il aimait avant son mariage, ce qui lui faisait dire fort spirituellement : « Nous avions, Mme d'Houdetot et moi, la vocation de la fidélité ; seulement il y a eu malentendu. » Il n'avait rencontré, dans cette singulière société du dix-huitième siècle, que des femmes naïvement abandonnées aux entraînements de leur cœur et qui s'en faisaient gloire, ou des femmes qui raisonnaient leurs passions et les réglaient philosophiquement, d'autres enfin qui n'étaient pas étrangères à l'honneur, au devoir, mais qui les transposaient, faisant consister l'honnêteté à ne déguiser aucun de leurs sentiments et la vertu à ne pas en changer. Ajoutez à cela l'étrange facilité des mœurs du siècle, les usages de ce monde artificiel, l'insouciance des maris ou même l'embarras qu'ils avaient à aimer leurs femmes ; on comprendra facilement que, bien que Rousseau poursuive obstinément un certain idéal de la femme et qu'il en soit comme obsédé dans plusieurs de ses ouvrages, comme il le fut dans sa vie, il n'ait jamais réussi à l'atteindre, et même qu'il en soit resté bien éloigné dans ses efforts successifs vers une image plus belle et plus pure que celles qu'il avait devant les yeux.

On voit à merveille ce qui manque à toutes les filles chéries de l'imagination du poète, à Julie, à Claire, à Sophie : à toutes, c'est la pureté qui fait défaut, même quand elles sont vertueuses ou qu'elles le redeviennent ; ce sont des filles élevées par des livres plutôt que par leurs mères, par des livres de science, de philosophie, parfois de médecine ; elles manquent en même temps, et à cause de cela même, de vraie délicatesse ; elles ne sont pas de bonne compagnie, parce qu'elles ne sont pas de bonne famille. Il y a quelque chose de grossier et de hardi dans leurs sentiments, qui se ressent de la société exclusive de l'homme ou des livres[1]. Elles ont beau couvrir tout cela de je ne sais quel vernis sentimental, la grossièreté perce. Qu'on se rappelle seulement les lettres que Julie écrit à son amant, quand Saint-Preux est à Paris, les conseils qu'elle lui donne, et qui sont un étonnant mélange du langage de l'hygiène avec celui de l'amour. C'est chez Mme de Warens que Julie a dû s'instruire ainsi ; elle est la fille de Mme de Warens, au lieu d'appartenir à une vraie mère de famille. Elle a beau concevoir les plus nobles sentiments, faire effort pour s'y élever, sans cesse le secret de sa fatale éducation lui échappe. Même absence de délicatesse chez Sophie. Elle songe beaucoup trop à la santé d'Émile, son mari ; elle le lui dit, ce qui est au moins bizarre. Et que penser enfin de Rousseau, devenu le confesseur et le médecin des deux jeunes époux ? « Il n'y a que quelques pages de la *République* de Platon, quand le philosophe règle effrontément l'union des guerriers

1. Tome I, page 192.

et des femmes de la cité idéale, qui approchent de la grossièreté de celles de Rousseau; et dans l'*Émile*, comme dans la *République*, la grossièreté procède de l'esprit de système et de la prétention qu'ont les deux philosophes de substituer les lois insolentes de ce qu'ils appellent la raison aux lois chastes et mystérieuses de la nature. »

Toujours un coin de physiologie dans l'amour, un mélange de brutalité et d'idolâtrie, voilà ce qui se marque dans Rousseau, quand il parle des femmes dans ses livres ou qu'il les rencontre dans la vie. Personne d'ailleurs, d'un ton plus rude et plus morose, n'a fait la guerre à cette sorte de culte sentimental que la société du dix-huitième siècle rendait à la femme sous le nom de galanterie. Qu'on se rappelle l'admirable page de la *Lettre sur les spectacles*, où il trace d'une plume si mordante le tableau de l'homme et de la femme du monde : « Faute de pouvoir se rendre hommes, les femmes nous rendent femmes... Lâchement dévoués aux volontés du sexe que nous devrions protéger et non servir, nous avons appris à le mépriser en lui obéissant, à l'outrager par nos soins railleurs, et chaque femme de Paris rassemble dans son appartement un sérail d'hommes plus femmes qu'elle, qui savent rendre à la beauté toutes sortes d'hommages, hors celui du cœur dont elle est digne... Au lieu de gagner à ces usages, les femmes y perdent. On les flatte sans les aimer; on les sert sans les honorer : elles sont entourées d'agréables, mais elles n'ont plus d'amants... Il faudrait avoir d'étranges idées de l'amour pour en croire capables les complimenteurs de boudoir, et rien n'est

plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. »

Dans cette même *Lettre sur les spectacles*, le reproche principal qu'il fait au théâtre, c'est qu'étant voué presque exclusivement à l'amour, il aide singulièrement à l'ascendant des femmes dans la société : « Or, pensez-vous, monsieur, dit-il à d'Alembert, que les hommes en seront mieux gouvernés ? » Dans presque tous ses ouvrages, il attaque et censure les femmes, il les morigène, il les humilie même, il dit tout le mal possible de leur frivolité, de leur négligence à remplir les devoirs de la maternité, de leur vanité, de leur faiblesse. Chose singulière ! ce sont pourtant les femmes qui, au dix-huitième siècle, ont fait le succès de Rousseau ; ce sont elles qui ont mis sur le pavois ce prêcheur sauvage, cet homme mal vêtu et négligé, qui faisait tache au milieu des salons et de la belle société du temps. D'où vient cela ? M. Saint-Marc Girardin pose la question et y répond avec bien de l'esprit. « En faisant le succès de Rousseau les femmes ont eu raison. Je ne veux pas dire que, comme la Martine de Molière, elles aiment à être battues, mais elles se soucient peu qu'on les batte, pourvu qu'on les aime. Or elles ont compris que Rousseau les aimait... Au fond, elles ne tiennent guère à être supérieures par l'esprit et par la raison ; elles sont supérieures parce qu'elles sont aimées, et cette supériorité-là vaut pour elles toutes les autres. Quiconque la leur accorde, et surtout quiconque, comme Rousseau, semble la leur accorder malgré lui-même, est de leur église, eût-il cent défauts insupportables ; de même que quiconque la leur refuse, eût-il cent bonnes qualités, est à l'instant même excommunié.

Les hommes que les femmes détestent le plus ne sont pas ceux qui les battent, mais ceux qui les jugent; non pas ceux qui les censurent, mais ceux qui même les admirent sans les aimer. Pour elles, la foi sans l'amour est un péché mortel. » Voilà pourquoi elles ont eu raison de faire le succès de Jean-Jacques Rousseau. Elles sentaient, sans bien s'en rendre compte à elles-mêmes, que tout ce qu'il ôtait à la galanterie, il le rendait à l'amour[1], que plus il détruisait le cérémonial du faux monde amoureux, plus il refaisait le vrai culte des femmes; elles ne se trompaient donc pas tant en devinant leur apothéose dans les censures du moraliste; elles comprenaient et aimaient sa colère, qui n'était que ce qu'elle est presque toujours, en pareil cas, de l'amour irrité.

A ces explications j'en ajoute une autre qui les résume toutes : Les femmes sentirent instinctivement que cette glorification de la sensibilité, qui est au fond de toutes les œuvres de Rousseau, et qui est comme un des ressorts moteurs de son éloquence et de son génie, devait tourner à leur propre gloire. Quand l'homme remet la direction de sa vie et de ses idées au sentiment, il est bien rare que ce ne soit pas la femme qui en devienne l'inspiratrice secrète ou déclarée. Quand c'est la sensibilité qui règne dans la société ou dans la vie, c'est la femme qui gouverne. Or, quel est le sens philosophique des ouvrages de Rousseau, sinon un appel perpétuel à la sensibilité, comme à un guide plus sûr que la raison, à l'instinct, comme à une lumière infaillible bien

1. Tome II, pages 52, 54, et suiv.

supérieure aux douteuses clartés du raisonnement? L'instinct, le sentiment, n'est-ce pas là proprement le triomphe de la femme? Et ne sait-elle pas que son influence s'accroît de tout ce que perd la raison abstraite et scientifique? Aussi, voyez les étranges inconséquences du philosophe. Il censure amèrement la femme, il déclame contre son ascendant, et il s'empresse de le subir lui-même dans sa vie et de l'imposer à ses héros dans ses romans. D'ordinaire, dans les romans au moins, dit quelque part M. Saint-Marc Girardin, c'est l'homme qui fait l'éducation de la femme ; ici c'est le contraire. C'est Mme de Warens qui a été à la fois la préceptrice et la maîtresse de Jean-Jacques. Ce qui a été si funeste dans sa vie, il l'a reproduit avec empressement dans ses fictions. Dans *la Nouvelle Héloïse*, comme aux Charmettes, c'est la femme qui fait l'éducation de l'homme, qui lui enseigne la morale et la philosophie qu'il doit suivre. Julie n'est pas seulement l'amante de Saint-Preux, c'est sa directrice et sa casuiste. Ainsi, à l'encontre de toutes les censures de Jean-Jacques, de ses boutades, de ses colères, c'est la femme qui, étant l'interprète du sentiment, prend le rôle principal dans sa vie et ses romans; elle est initiatrice et guide. Combien donc a-t-elle eu raison d'assurer au dernier siècle le triomphe de Rousseau! C'était le sien qu'elle assurait; elle était le dieu véritable de la religion nouvelle dont Rousseau n'était que le prophète.

C'est elle aussi qui aida à la confusion de deux idées qui paraît être un des paradoxes les plus chers de Rousseau, et qu'il fit partager à la société de son temps, s'il ne le lui emprunta pas : je veux dire la confusion

de l'amour et de la vertu. Julie et Saint-Preux confondent sans cesse dans leurs discours ces deux mots et ces deux idées ; ils semblent enthousiastes de l'honneur, de la sagesse ; ils en parlent sans cesse, au lieu de parler du plaisir comme faisaient leurs devanciers. Le siècle les prit au mot, dit M. Saint-Marc Girardin, et ce que nous regardons comme une déclamation et comme un sophisme passait alors pour une protestation en faveur de la vertu. Tout dépend du point de départ. « A qui part des petites maisons de la Régence les Charmettes peuvent sembler un lieu de purification, et, à coup sûr, au lendemain des romans de Crébillon fils, les bosquets de Clarens sont un sanctuaire. On s'éprit d'admiration pour ces héros qui faisaient de la morale sans renoncer aux douceurs de l'amour, qui se piquaient même de prendre leur vertu dans leur amour, et d'être d'autant plus honnêtes qu'ils étaient plus passionnés. La société aimait à se trouver purifiée sans se convertir ; elle se prêtait de bonne grâce à un repentir qui n'était pas une mortification. »

Voilà certainement ce qui valut à Rousseau l'accueil enthousiaste et l'engouement des femmes, je parle même des meilleures et des plus distinguées de ce temps : la glorification de la sensibilité qui préparait leur règne en mettant au second rang la raison, et la confusion de l'amour avec la vertu qui assurait ce règne en faisant passer l'honnêteté du côté de la passion.

III

Nous avons vu comment la vie de Rousseau, n'acceptant pour guide que le sentiment, se condamna elle-même à être la proie des agitations les plus douloureuses, à errer sans cesse, sans trouver d'abri contre son propre cœur, entre des souffrances trop réelles et des humiliations trop méritées. Il nous reste à montrer comment ses ouvrages se ressentirent de cette influence, quelles difficultés le génie de Jean-Jacques rencontra en lui et autour de lui, quand il prétendit régler le monde à l'aide de ses instincts, qui ne pouvaient produire que des idées excessives et toutes personnelles, que de chimères enfin, se mêlant aux plus nobles inspirations, durent en détruire l'effet bienfaisant et en compromettre la fortune.

A l'origine de tous ses écrits on trouve toujours une première impulsion soudaine, excessive, vague et confuse, comme tout ce qui vient de la sensibilité plus que de la raison, de l'émotion plus que de la pensée. Il ne faut pas s'étonner, si l'idée qui sort d'une pareille source en garde encore la marque : plus de force que de clarté, une vivacité exagérée jusqu'au moment où elle se heurte à l'obstacle des réalités ou des contradictions humaines, où elle se tempère pour se faire accepter, où elle prend un cours plus régulier sous la contrainte des milieux qu'elle traverse et des résistances de toutes sortes auxquelles se brise son premier élan. C'est le fait de l'inspiration, quand elle jaillit

directement d'une émotion non surveillée, non contenue, sans aucun de ces arrêts provisoires ou de ces contre-poids qu'elle doit trouver dans la réflexion, dont l'œuvre et la fonction sont précisément de lui donner une règle en lui assignant un but. Elle s'exagère, elle se dissipe en efforts sans portée parce qu'ils sont sans mesure, et, si elle a un but, elle le dépasse. Il y a ainsi comme une affinité naturelle entre le sentiment sans règle et le paradoxe. Le sentiment est de sa nature absolu, tyrannique, impérieux, personnel; ce sont là précisément les caractères des intelligences paradoxales. Leur tort est de partir d'une émotion au lieu de partir d'une idée; elles veulent imposer leur manière individuelle de sentir comme la seule vraie, la seule juste; elles révoltent par leurs exigences les esprits qu'elles auraient pu gagner en se modérant. Leur éloquence a pour tout ce qui pense autrement un air de mépris qui donne envie de mériter ce mépris; elle a des allures de despotisme qui donnent la tentation de s'y soustraire; elle produit des effets diamétralement contraires à cet art de persuader qui est le don et le signe de la vraie éloquence; elle éloigne au lieu de ramener à soi; partout où elle passe, elle suscite et multiplie les résistances, et, quand elle a passé, il se trouve que son éclat stérile n'a rien fécondé. Elle-même quelquefois s'en aperçoit; elle revient alors en arrière, plus calme, plus sage, avertie par son échec même; elle reprend son œuvre avec plus de raison et de mesure; elle atténue l'idée première, l'explique, fait effort pour l'ajuster au milieu social où elle doit vivre. C'est ce qui arrive presque toujours à Jean-Jacques Rousseau. Quand il a frappé un grand

coup, éclatant et inutile, sur l'esprit de son siècle, il reprend son paradoxe du milieu de la mêlée, pour lui faire un sort dans le monde qui le repousse; il lui donne des formes moins aiguës, moins tranchantes; il finit, sous la contrainte de la controverse, par le changer en une demi-vérité. Le premier mouvement chez lui est tout à la passion, c'est-à-dire à l'exagération; le second mouvement est à la réflexion qui applique les ressources d'une subtilité ingénieuse à diminuer l'apparence de l'exagération, à expliquer et commenter ce qu'il y avait d'excessif et d'insoutenable dans la thèse, sans avouer pourtant cette part d'excès, à prouver que l'auteur a raison et pourtant qu'il n'a rien changé à la thèse primitive, quand au contraire il l'a ramenée par des réductions successives à des formes et à des proportions presque acceptables. Ces métamorphoses sont si habiles et si profondes qu'il arrive à certains ouvrages de Rousseau de commencer par un paradoxe et de finir par un lieu commun. Demi-vérités et parfois même lieux communs, voilà ce qu'il fait de ses plus illustres paradoxes, obligé de se châtier lui-même devant le public pour ne s'être pas suffisamment surveillé dans la préparation de ses écrits et pour avoir jeté dans la controverse, d'un premier jet irréfléchi et sans un contrôle suffisant, ses émotions, ses colères, ses indignations, ses rancunes mêmes, sous l'apparence de vérités absolues à révéler et de réformes inédites à imposer au monde.

Prenons quelques exemples. Le premier écrit de Rousseau, le *Discours sur les sciences et les arts*, s'offre tout naturellement à nous dans cet ordre d'idées. S'il y a une œuvre où se marque une inspi-

ration de sentiment, non de raison, c'est celle-là, à tel point que l'auteur l'attribue à une sorte d'inspiration surnaturelle. On se rappelle le récit du fameux voyage à Vincennes où il allait voir Diderot, prisonnier au Donjon. Il feuilletait, en marchant, le *Mercure de France*, et il tomba sur cette question proposée par l'Académie de Dijon : « Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs. » — « Tout à coup, dit-il, je me sens l'esprit ébloui de mille lumières; des foules d'idées neuves s'y présentent à la fois avec une force et une confusion qui me jettent dans un trouble inexprimable; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine. Ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes sans avoir senti que j'en répandais[1]. » — C'est une sorte d'obsession ou de possession de l'écrivain futur par un sentiment impérieux, tyrannique, qui l'accable à la fois et l'exalte. On sent d'avance le parti pris, on devine le paradoxe qui va naître. Ce n'est pas là le procédé de la méditation qui cherche la vérité; c'est le procédé de l'extase qui la ravit par une faveur d'en haut; l'écrivain est tellement emporté par l'orgueil et l'ivresse de son sentiment personnel qu'il n'est pas éloigné de croire que tout cela est divin et que dans le choix du sujet, dans le choix du parti

1. Deuxième lettre à M. de Malesherbes.

à prendre, il y a des signes que Dieu s'en est mêlé.

Il est vrai que La Harpe raconte la chose différemment. Rousseau allait voir Diderot à Vincennes, et il lui parla de la question proposée par l'Académie de Dijon. « Quel parti allez-vous prendre? dit Diderot à Rousseau. — Je vais prouver, répond Rousseau, que le progrès des sciences et des arts épure les mœurs. — Eh! c'est le pont aux ânes! s'écria Diderot; prenez le parti contraire, et vous ferez un bruit du diable! » — Auquel croire des deux récits? M. Saint-Marc Girardin croit aux deux. Rousseau, dit-il, allant à Vincennes et lisant la question de l'Académie de Dijon, a sans doute été frappé du doute que contient cette question. Il en a parlé à Diderot, qui lui a conseillé de prendre parti contre les sciences et les arts, afin de faire plus de bruit. Dans la suite, l'imagination de Rousseau a travaillé sur cette journée qui a marqué une date dans sa vie. « Il a embelli peu à peu l'évènement, et l'idée est devenue une inspiration qu'il a décrite comme il croyait s'en souvenir. » Dans les deux cas, qu'il ait tiré ce paradoxe de son fonds propre ou de celui de Diderot, en prenant parti contre les sciences et les arts, Rousseau prenait pour guide sa sensibilité d'artiste, intéressée à éviter le lieu commun et à étonner le monde.

A cette raison toute de sentiment et d'amour-propre s'en joignit une autre du même ordre, mais plus particulière, qui tenait à des rancunes toutes personnelles contre le monde des salons et contre les philosophes du temps qui y régnaient. De là ces traits de satire toute contemporaine répandus dans le discours. Voici pour les salons qu'il a traversés : « Les

soupçons, dit-il en énumérant les vices des sociétés civilisées, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la trahison, se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle. » Voici pour les gens de lettres en particulier : « On ne vantera pas son propre mérite, mais on rabaissera celui d'autrui ; on n'outragera point grossièrement son ennemi, mais on le calomniera avec adresse... Il y aura des vices proscrits, des vices déshonorés, mais d'autres seront décorés du nom de vertus ; il faudra les aimer. Vantera qui voudra la sobriété des sages du temps ; je n'y vois pour moi qu'un raffinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité. » Et de peur qu'on ne s'y méprenne, il ajoute en note une phrase de Montaigne sur les gens d'esprit qui se font les parasites des grands seigneurs. — C'est déjà là une déclaration de guerre de l'homme encore obscur, pauvre, gauche et gêné dans le monde, contre ces hommes de lettres façonnés aux beaux usages, accrédités parmi les grands, et qui avaient partout le ton haut et l'allure aisée. Un mobile plus noble se mêle à ces griefs et les relève : c'est un sentiment de révolte contre la philosophie triomphante dans les salons et qui tournait de plus en plus au matérialisme et à l'incrédulité. Mais c'était singulièrement dépasser le but du premier coup que de mêler la censure des lettres à la satire des littérateurs et d'avoir l'air de proscrire les sciences et les arts quand, au fond, Rousseau ne faisait la guerre qu'à l'esprit de son siècle qui en avait fait l'objet d'une foi presque superstitieuse.

Aussi, qu'advint-il de cette violente sortie? Lorsque Rousseau a produit son effet de scandale sur les uns, d'enthousiasme sur les autres, quand le succès est assez assuré par ces deux sentiments contraires pour que l'auteur soit hors de pair, Rousseau va s'appliquer à reprendre sa thèse, à l'atténuer en l'expliquant, à lui ôter son allure trop belliqueuse. Il s'efforce de convertir la thèse de passion en thèse de raison. A ce point de vue, la discussion qu'il soutint à l'occasion de ce discours est plus curieuse que le discours même. M. Saint-Marc Girardin explique avec une grande justesse les deux moments successifs et contraires de la pensée de Rousseau, la première inspiration qui procède d'un sentiment exclusif et violent, et la méthode de discussion, la tactique, où la réflexion intervient et reprend ses droits. Suivons-le dans son commentaire, en l'abrégeant.

Que disait Fabricius dans la trop célèbre prosopopée qui n'a pas nui au succès du discours? « Hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres, brisez ces marbres, brûlez ces tableaux! » Voilà la déclamation. Que dit Rousseau, au contraire, dans sa réponse au roi de Pologne, Stanislas, qui, en véritable prince philosophe du dix-huitième siècle, avait pris fait et cause pour les sciences et les arts? « Gardons-nous de conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliothèques et détruire les universités et les académies; nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie, et les mœurs n'y gagneraient rien. Les vices nous resteraient et nous aurions l'ignorance de plus... On n'a jamais vu de peuple, une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous prétendriez détruire les sources

du mal... Il n'y a plus de remède, à moins de quelque grande révolution, presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourrait guérir, et qu'il est blâmable de désirer et impossible de prévoir. *Laissez donc les sciences et les arts adoucir, en quelque sorte, la férocité des hommes qu'ils ont corrompus...* Les lumières du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité. » Soit, mais alors, à quoi bon tout le discours? à démontrer qu'il eût mieux valu pour l'homme qu'il n'y eût ni sciences, ni arts dans le monde? à faire regretter que l'homme ait goûté des fruits de l'arbre de la science? C'est une thèse mystique et religieuse à débattre, et ce n'est pas le seul point où se révèle une curieuse analogie entre la doctrine de Jean-Jacques et la doctrine chrétienne. Mais la doctrine chrétienne complète le dogme de la chute par celui de la rédemption, elle aboutit à dire qu'en somme la faute d'Adam a été une faute heureuse, puisqu'elle a produit, à si grand prix, le rachat de l'humanité déchue; elle s'écrie : *Felix culpa!* La doctrine de Jean-Jacques ne se complète pas d'une manière aussi péremptoire; elle exprime des regrets, elle hésite sur les remèdes, ou, du moins, ceux-là même qu'elle indique à grand renfort d'éloquence dans le discours lui répugnent par leur violence même, et Rousseau en vient à plaider contre Fabricius la cause des sciences et des arts qui, du moins, adoucissent la férocité des hommes, après les avoir corrompus. — C'est que le discours appartient presque entièrement au paradoxe et à la rhétorique; dans la discussion, Rousseau restreint singulièrement sa thèse; il recule devant sa propre logique, et, par cela même

qu'il écarte la partie violente et paradoxale de sa proposition, il met d'autant mieux en lumière ce qu'il y a de vrai dans ses réflexions sur la trop grande part que le dix-huitième siècle faisait aux sciences et aux arts, sur la prédominance accordée à l'élément intellectuel et la subordination de l'élément moral trop sacrifié à l'esprit.

Ce n'en est pas moins une méthode bien dangereuse que suit Rousseau dans la révélation et la démonstration des vérités qu'il veut imposer à son siècle. Son intention est souvent bonne ; mais pour attirer la foule à lui, il compte sur le paradoxe, lequel a le double inconvénient de discréditer l'homme et de compromettre l'idée. C'est mal aimer la vérité que de l'aimer ainsi, parce que, au fond, c'est se préférer soi-même, préférer son nom, sa célébrité, à l'intérêt de la cause que l'on doit et que l'on veut servir. Chez Rousseau, on ne trouve jamais le désintéressement vrai du philosophe ; ses meilleures inspirations sont gâtées par ce mal tout moderne, la sensibilité ombrageuse et la personnalité de l'artiste. Par là, on peut expliquer ce phénomène de la vanité littéraire de Rousseau, qui a troublé plus d'intelligences qu'il n'en a éclairé, et qui, autour de lui et après lui, a soulevé plus d'orages, ce qui est le fait de la passion, qu'il n'a jeté de germes féconds dans l'esprit humain, ce qui est le signe des génies vraiment bienfaisants.

Les réflexions que l'on peut faire, à propos du *Discours sur les sciences et les arts*, s'appliquent à presque tous les ouvrages les plus célèbres de Rousseau. Nous croyons utile d'en montrer un autre exemple non moins saisissant. Le premier discours avait fait

grand bruit et tiré Rousseau de son obscurité. Nous ne sommes pas obligés de le croire entièrement sur parole quand il nous dit qu'il la regrette et que ce succès a fait son malheur. Il a pu regretter plus tard son obscurité ; c'est ce qui arrive parfois aux plus grands esprits et même aux plus sincères, mais seulement après qu'ils sont assurés de leur gloire. Ce qui est certain, c'est qu'en 1750 il accueillit avec ivresse le premier rayon de la sienne, et que, loin de la repousser, il la chercha partout et par tous les moyens, ayant recours même à certains procédés, tâchant d'étonner le monde par la singularité de ses habitudes, particulièrement par cette réforme somptuaire dont il parle avec complaisance dans les *Confessions*, quittant la dorure et les bas blancs, prenant une perruque ronde, posant l'épée, prenant un métier, et choisissant celui de copiste. « Je jugeai, dit-il, qu'un copiste de quelque célébrité ne manquerait vraisemblablement pas de travail. » Sur quoi on remarque avec raison que, s'il n'est pas bon de faire des lettres un métier, il n'est guère meilleur d'en faire l'affiche d'un autre métier. En tout cas, moins que jamais, Rousseau consentit à rentrer dans son obscurité ; il continua de chercher les occasions de produire ses idées avec le plus de bruit possible, tâchant de surprendre le succès par l'étrangeté plutôt que par la justesse. Il continua même de se servir de ce procédé qui lui avait réussi une première fois avec tant d'éclat, mettant le paradoxe au frontispice de tous ses ouvrages, pour attirer les yeux du public, plaçant le bon sens au fond de l'édifice et comme dans le sanctuaire. Mais, ajoute M. Saint-Marc Girardin, il arrive que le plus

grand nombre de ses lecteurs s'arrête dans le vestibule, sans passer plus avant.

C'est ce qui advint encore pour le second discours, celui sur l'*Inégalité des conditions humaines*. Certes, s'il y a une question au monde qui prête à l'exagération des idées dans un sens ou dans un autre, à la violence des sentiments, à la déclamation, c'est bien celle-là. Elle obsède la raison de l'homme; elle tourmente son cœur, elle suscite en nous les plaintes, le doute, la révolte. Aucune autre question ne demande à être traitée avec plus de précautions, plus de calme d'imagination, plus d'études scientifiques. Tout cela manque à Rousseau. Du premier bond, il se précipite dans la passion, c'est-à-dire dans le parti pris, dans la thèse excessive et à outrance. — Pourquoi les conditions humaines sont-elles inégales? dit Rousseau. Parce que l'homme se développe et il se développe surtout dans la société. « L'inégalité, étant presque nulle dans l'état de nature, tire sa force et son accroissement du développement de nos facultés et du progrès de l'esprit humain. » Ce que Rousseau oppose à la société, c'est l'état de l'homme abandonné à lui-même et sortant des mains de la nature. L'égalité n'a jamais existé que là, si cet homme a jamais existé lui-même. Aussitôt qu'il a réfléchi, tout est perdu, plus d'égalité possible, et, une fois l'égalité primitive perdue, tous les maux de la civilisation se produisent. C'est ainsi que Rousseau arrive à son fameux aphorisme : « L'état de réflexion est un état contre nature, et l'homme qui médite est un animal dépravé. » On se récrie, l'homme civilisé réclame, il ne veut pas abdiquer son droit de penser, dût-il l'acheter

plus cher encore. Rousseau insiste avec plus de force, et il pousse jusqu'à la brutalité : « Eh ! quand vous ne penseriez pas, où serait le mal ? L'imbécillité n'est pas un si grand malheur, et ce fut un être bienfaisant qui le premier suggéra à un habitant des rives de l'Orénoque l'usage de ces ais qu'il applique sur les tempes de ses enfants et qui leur assurent du moins *une partie de leur imbécillité et de leur bonheur originel.* » La santé et l'imbécillité, voilà l'état de nature ; un imbécile bien portant, voilà l'homme naturel : « Ses désirs ne passent pas ses besoins physiques; les seuls biens qu'il connaisse dans l'univers sont la nourriture, une femelle et le repos; les seuls maux qu'ils craigne sont la douleur et la faim. » — C'est exactement le mot de Mlle Quinault, un soir que l'on discutait, à souper, chez elle, sur le plaisir et le bonheur, et que Duclos, un des convives, s'était écrié : « Eh ! messieurs, il est absurde de discuter sur une chose qui est entre les mains de tout le monde. On est heureux quand on veut et quand on peut. — Parlez pour vous, lui répondit la dame du logis, pour vous à qui il ne faut, pour être heureux, que du pain, du fromage et la première venue. »

Tel est, en trois mots, le bonheur de l'homme selon la nature. Comment l'homme a-t-il passé à un nouvel état si différent de celui par lequel il a commencé ? Quelle est la suite étonnante de ces différents hasards qui ont pu perfectionner la raison humaine en détériorant l'espèce, rendre un être méchant en le rendant sociable, et d'un terme si éloigné amener enfin l'homme et le monde au point où nous les voyons? Le premier pas dans ce passage de l'état naturel à

l'état social a été l'établissement de la propriété. La première forme de la propriété a été l'établissement et la distinction des familles ; de là peut-être naquirent déjà bien des querelles et des combats..... L'homme sort de la promiscuité, qui est la plus radicale égalité du monde, il distingue sa famille, premier pas vers la décadence ; il a une cabane qu'il dit sienne, second pas. La cabane amène le jardin ou l'agriculture, l'agriculture amène la propriété. Les choses en cet état eussent encore pu demeurer égales, remarque mélancoliquement Rousseau, si les talents eussent été égaux. — Mais, voilà le malheur. Il y avait des forts et des faibles, des adroits et des maladroits, et, en travaillant également, l'un gagnait beaucoup, tandis que l'autre avait peine à vivre. Dès lors, la décadence est consommée ; nous sommes arrivés à la société par l'inégalité[1]. Dès lors aussi voici que naissent la richesse, et le faste, et la ruse, et tous les vices qui leur servent de cortège ; l'homme par la multitude de ses besoins est assujetti à toute la nature, et surtout à ses semblables, ce qui le rend fourbe et artificieux avec les uns, impérieux et dur avec les autres. Une jalousie secrète et la fureur de nuire, la concurrence et la rivalité, l'opposition des passions et des intérêts, voilà l'état de société qui devient ainsi cette guerre de tous contre tous, *bellum omnium contra omnes*, dont Hobbes, contrairement à Rousseau et avec bien plus de raison que lui, avait fait l'apanage de l'état de nature.

Tel est le *Discours* dans la rigueur outrée de ses raisonnements et la crudité de ses propositions ; c'est

1. Tome I, page 116.

de la passion revêtue de logique ; c'est un sentiment exalté, tyrannique, qui produit cette série d'insoutenables paradoxes. Voyons maintenant comment les idées du *Discours* se modifient graduellement, comment les aspects de la thèse changent dans la longue controverse que Rousseau soutint toute sa vie sur cet inépuisable sujet. Plaçons ces propositions paradoxales en regard des conclusions pleines de modération et de justesse relative que Rousseau va développer. L'effet une fois produit et la vanité satisfaite, c'est une période de bon sens qui succède à cette tempête dialectique où la raison de l'auteur a été emportée dans une sorte d'ivresse. Dans les notes ajoutées après coup à ce *Discours*, on lit ces paroles qui contiennent un désaveu ou une restriction telle qu'on ne sait pas ce qui reste du système : « Quoi donc ! nous dit Rousseau (ayant l'air de se fâcher contre ceux qui prendraient le *Discours* trop au sérieux), faut-il détruire les sociétés, anéantir le tien et le mien, et retourner vivre dans les forêts avec les ours ? Conséquences à la manière de mes adversaires, que j'aime autant prévenir que de leur laisser la honte de les tirer..... Les hommes semblables à moi, dont les passions ont détruit pour toujours l'originelle simplicité, qui ne peuvent plus se nourrir d'herbes et de glands, ni se passer de lois et de chefs, tous ceux-là respecteront les sacrés liens des sociétés dont ils sont les membres, ils obéiront scrupuleusement aux lois et aux hommes qui en sont les auteurs et les ministres ; ils honoreront surtout les bons et sages princes qui sauront guérir ou pallier cette sorte d'abus et de maux toujours prêts à nous accabler..... »

Était-ce donc la peine d'écrire un long anathème

contre la société, pour en arriver là? Voici que l'on nous conseille de maintenir la société dont nous sommes membres, de respecter les lois, les magistrats, les ministres, les princes, c'est-à-dire de ne rien changer au train du monde, tout en tâchant de l'améliorer [1]. En vérité! c'était un simple appel aux réformes que faisait Rousseau, quand il proposait aux hommes d'aller au désert ou, comme le disait Voltaire, « de marcher à quatre pattes. » On surprend ici en flagrant délit le procédé, ou, si l'on ne veut pas y voir de calcul, l'antithèse perpétuelle de cette imagination passionnée qui se porte aux excès et qui déclame, et de la réflexion tardive qui rétablit la pensée de l'auteur dans ses proportions et sa mesure. Seulement, tout en conseillant aux hommes l'obéissance aux lois et aux princes, Rousseau leur permet de « mépriser au fond une constitution qui ne peut se maintenir qu'à l'aide de tant de gens respectables qu'on désire plus souvent qu'on ne les obtient, et de laquelle, malgré tous leurs soins, naissent toujours plus de calamités réelles que d'avantages apparents. C'est là un dernier et innocent hommage que Rousseau rend aux maximes de son discours. »

Cet hommage n'est peut-être pas aussi innocent qu'il en a l'air. On ne peut se dévouer réellement à la société, à la civilisation, au progrès, que si on les aime, que si l'on suppose que l'œuvre est bonne et qu'il est noble d'y travailler. C'est un mauvais germe à jeter dans les âmes que le mépris ou la haine de la société. Mais enfin c'était une dernière concession

1. Tome I, page 128.

que Rousseau faisait à son système, tout en le déclarant impraticable. A ce point de vue, rien n'est plus curieux que les *Dialogues*, où il s'applique à justifier, à expliquer ses premiers écrits avec cette préoccupation du moi, cette exaltation du sens propre qui, bien qu'averti par la réflexion et par la controverse, ne veut pas confesser ses erreurs et s'obstine, contre l'évidence, à mettre d'accord la thèse primitive avec la raison publique : « Dans ses premiers écrits, dit-il en parlant de lui-même à la troisième personne, Rousseau s'attache à détruire ce prestige d'illusion qui nous donne une admiration stupide pour les instruments de nos misères, et à corriger cette estimation trompeuse qui nous fait honorer des talents pernicieux et mépriser des vertus utiles. Partout il nous fait voir l'espèce humaine meilleure, plus sage et plus heureuse dans sa constitution primitive... Mais la nature humaine ne rétrograde pas, et jamais on ne remonte vers les temps d'innocence et d'égalité, quand une fois on s'en est éloigné... » Nous pouvons répondre à Rousseau : « Que vouliez-vous donc alors, et à quoi bon tout ce bruit, tout cet éclat? » Il nous dirait à son tour que l'on s'est trompé sur son but ; que son objet ne pouvait être de ramener les peuples nombreux ni les grands États à la première simplicité, mais seulement d'arrêter, s'il était possible encore, le progrès de ceux dont la petitesse et la situation les ont préservés d'une marche aussi rapide vers la perfection de la société et vers la détérioration de l'espèce[1]. Il n'a eu en vue que les petits États : dans l'antiquité, les républiques de la

1. *Troisième dialogue.*

Grèce, dans les temps modernes, celles de la Suisse. Au fond il n'a prétendu travailler que pour sa patrie.

Dieu le garde d'avoir voulu détruire, comme on l'accuse, les sciences, les arts, les théâtres, et replonger l'univers dans sa première barbarie ! Il a voulu simplement retarder les petits États sur la pente qui les conduit, par l'imitation des grands, à la décadence ; mais il a toujours insisté sur la *conservation des institutions existantes*, soutenant que leur destruction ne ferait qu'ôter les palliatifs en laissant les vices, et substituer le brigandage à la corruption. On l'a mal compris, ou du moins on affecte de le mal comprendre. Et, comme c'est une méthode aisée de s'excuser soi-même en accusant les autres, voilà qu'il s'en prend à la conspiration de ses ennemis, à la mauvaise foi des gens de lettres, à la sottise de l'amour-propre qui persuade à chacun que c'est toujours de lui que l'on s'occupe, de ce que de grandes nations, comme la France, ont pris pour elles ce qui n'avait pour objet que les petites républiques ; et l'on s'est obstiné à dénoncer comme un promoteur de bouleversements et de troubles l'homme du monde qui porte le plus vrai respect aux lois et aux constitutions nationales et qui a le plus d'aversion pour les révolutions et pour les ligueurs de toute espèce, lesquels, ajoute-t-il, le lui rendent bien.

Tel fut l'effet des bruyants débats soulevés par les paradoxes des deux discours *Sur les sciences et les arts* et *Sur l'inégalité des conditions humaines ;* tel fut le dernier résultat des épigrammes légères et charmantes de Voltaire, des arguments vifs et profonds de Bonnet de Genève, et de tant d'autres qui entrèrent en lice contre la doctrine nouvelle et l'apologie de la

vie sauvage. Mais ce qui est à noter comme un trait de mœurs, c'est que Rousseau se rectifie lui-même, sans avouer qu'il se dément, sans le croire même peut-être. Il n'en corrige pas moins ses thèses, quoi qu'il veuille et quoi qu'il dise. Le paradoxe se dégonfle à vue d'œil sous les coups d'épingle ou les coups de lance qu'il a reçus. C'est l'ordinaire et utile effet de la controverse qui force l'homme à revenir au bon sens. « Quand nous sommes en face de notre pensée seulement, nous abondons volontiers dans notre propre sens; mais, quand nous sommes en face de la pensée des autres, nous revenons au sens commun, souvent même au lieu commun, comme à notre plus sûr abri, et nous désavouons, sans nous en apercevoir, les paradoxes dont nous étions le plus fiers[1]. » C'est ainsi que Rousseau, qui semblait vouloir abolir la société, se rabat à dire que tous les progrès ne sont pas des améliorations pour l'humanité ou pour l'individu, qu'il y a de prétendus progrès qui coûtent cher, qu'il faut opposer beaucoup de vertus aux vices croissants de la civilisation, ou bien encore que les petits États sont sur la voie de la décadence quand ils veulent imiter, par leurs institutions et leurs mœurs, les grandes nations. C'est là sa dernière conclusion, et l'on peut dire que, si l'auteur n'est pas converti, la pensée première du moins a bien changé.

C'est dans les remarques de ce genre que se montre l'originalité du nouvel historien de Rousseau. Il excelle à faire voir ces perpétuelles corrections que la raison de Jean-Jacques, avertie par ses propres ré-

1. Tome I, p. 132.

flexions, apporte à ses idées les plus absolues. Souvent mêmes ces corrections ne viennent pas après coup; elles se produisent au cours de l'ouvrage. Je recommande tout particulièrement, dans ce genre d'observations qui renouvellent l'étude d'une œuvre, la distinction profonde de deux hommes et de deux auteurs qui se mêlent dans le *Contrat social*, le philosophe et le publiciste: l'un, le premier, qui définit impérieusement et en formules rigides ce que c'est que la souveraineté et ce que c'est que l'État, l'autre qui étudie les rapports entre la constitution physique d'un peuple, son territoire, ses mœurs et la forme de son gouvernement; le philosophe, tranchant, hautain, déclarant l'absolu et le nécessaire, le publiciste, sage, réservé, judicieux, effrayé lui-même du pouvoir qu'il confère à l'État ou à ceux qui se prétendent ses représentants, essayant d'apporter d'utiles restrictions à la souveraineté qu'il a créée, de la limiter, changeant complètement de formules et de ton, n'ayant plus rien de systématique et de rigoureux, ne craignant pas même d'avouer que l'on a trop disputé dans tous les temps sur la meilleure forme du gouvernement, sans « considérer que chacune est la meilleure en certains cas et la pire en d'autres », tempérant ainsi par une intelligente impartialité les conséquences auxquelles aboutit cette souveraineté absolue de l'État, érigée ailleurs en doctrine et qui est devenue le fondement de toutes les constitutions révolutionnaires et despotiques[1]. Le philosophe a l'orgueil et l'ivresse de l'idée pure; il est l'homme de l'absolu, c'est-à-dire du

1. Tome II, p. 365, 370, 408, etc.

paradoxe; le publiciste en a le regret, presque le repentir, il est l'homme de l'expérience et l'interprète du possible; or, en matière politique, la vérité, c'est le possible, et c'est l'expérience, c'est-à-dire la raison pratique, qui est chargée de l'interpréter et de la traduire dans les grands faits sociaux, c'est-à-dire dans les institutions et les lois.

Expérimentons encore dans un exemple, en dehors des paradoxes politiques, la justesse de cette vue critique, appliquée à l'examen des œuvres de Rousseau. Prenons *la Nouvelle Héloïse*. La première partie du roman s'inspire visiblement de cette idée, que l'amour conduit à la vertu et même qu'il en tient lieu; la seconde s'inspire de cette idée, que la sagesse humaine suffit pour soutenir la vertu dans les plus rudes et les plus délicates épreuves [1]. Voilà bien évidemment les deux thèses qui ont été le point de départ du roman. « Où sont-ils, s'écrie Saint-Preux, ces hommes grossiers qui ne prennent les transports de l'amour que pour une fièvre des sens, pour un désir de la nature avilie? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qu'ils sentent ce qui se passe au fond de mon cœur... Ah! Julie, qu'aurais-je été sans toi? La froide raison m'eût éclairé peut-être. Tiède admirateur du bien, je l'aurais du moins aimé dans autrui. Je ferai plus, je saurai le pratiquer avec zèle; et pénétré de tes sages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus: Oh! quels hommes nous serions tous, si le monde était plein de Julies et de cœurs qui les sussent aimer! » Voilà le langage de Saint-Preux; Julie ne

1. Tome I, p. 199 et sq.

parle pas autrement. Le critique a beau jeu dans cette exaltation et cette interversion de sentiments. Saint-Preux est tout près de se prendre pour un héros ou pour un saint, uniquement parce qu'il est amoureux. C'est être vertueux à bon marché. Les deux amants se tiennent pour bons parce qu'ils sont tendres. Les emportements de la passion passent, à leurs yeux, pour des qualités exquises et rares; les aveux les plus vifs et les épanchements irréfléchis de l'amour deviennent les signes d'une belle âme et sont regardés comme de bonnes actions. Où les mène pourtant cette sensibilité romanesque qui se transforme si facilement en héroïsme, bien que les combats ne durent pas longtemps et que la résistance de Julie soit singulièrement abrégée? C'est Julie elle-même qui nous le dira dans sa dernière lettre : « Avec du sentiment et des lumières, j'ai voulu me gouverner, et je me suis mal conduite. » Voilà la vue claire des choses, quand l'ivresse de la passion est tombée. Julie avoue qu'elle s'est mal conduite, tout comme l'avouerait une petite bourgeoise qui ne se serait pas guindée à la hauteur de cette vertu imaginaire et de cette grandeur factice, si voisine de la chute.

Ainsi Rousseau lui-même restreint la première thèse de son roman, ou plutôt il la répudie et la condamne, sans avoir l'air de s'en apercevoir. La seconde thèse de *la Nouvelle Héloïse* est celle-ci : la sagesse humaine, la morale sans Dieu, peut-elle suffire à corriger les passions de l'homme et à donner la vertu?

On nous montre, textes en mains, que Rousseau soutient cette doctrine par ses réflexions, en même

temps qu'il la combat par l'expérience et même par les sentiments de son héroïne. C'est cette expérience qui fait l'intérêt de la seconde partie du roman, que Rousseau laisse au compte des évènements de son histoire plutôt qu'il ne la proclame hardiment, et qui doit même faire vivre le roman tout entier. Qu'arrive-t-il, en effet, dans la conclusion de *la Nouvelle Héloïse*, où il faut évidemment chercher sinon l'inspiration de l'auteur, du moins sa dernière pensée et son dernier mot, après que les évènements se sont déroulés comme d'eux-mêmes sous sa plume, l'auteur ne paraissant plus les diriger selon son plan primitif et se laissant conduire par eux plutôt qu'il ne les conduit? M. de Volmar représente à merveille cette sagesse tout humaine qui se prive de tout autre secours que l'idée pure du devoir. C'est Julie qui va nous dire combien cet appui lui a paru précaire et faible devant l'assaut de ses souvenirs et de sa passion. M. de Volmar a beau la rassurer en lui disant sans cesse : « Fiez-vous à votre âme qui est grande et forte, fiez-vous à votre goût de l'honnêteté et de la vertu ; n'ayez pas de doutes injurieux sur vous-même. » Julie se sent bien faible, et dès la première occasion elle est emportée par l'orage de son cœur. En vain M. de Volmar s'est rassuré lui-même, en pensant que Saint-Preux n'aime Julie que dans le passé ; en vain il veut montrer aux deux anciens amants qu'ils sont plus forts qu'ils ne l'imaginent, il les éprouve en les laissant seuls quelques jours. Comme tous ces raisonnements subtils s'écroulent vite sous le souffle de la tempête qui agite le lac de Genève et jette les deux amants sur le rocher fatal de la Meillerie !

On dirait vraiment que Rousseau prend à tâche de démentir lui-même la thèse apparente qu'il a soutenue et de montrer enfin le vrai sens moral du roman, en dépit des raisonnements des personnages, en dépit de ceux de l'auteur. Écoutons la dernière et sublime confession de Julie : « Mon ami! c'est l'orgueil qui m'a élevée et c'est l'orgueil qui m'a humiliée. Je crois valoir autant qu'une autre, et mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avaient donc *des ressources que je n'avais pas*... Je ne connaissais que ma force; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi, je crois l'avoir faite, et toutefois j'ai succombé : comment donc font celles qui résistent? Elles ont un meilleur appui. »

Ainsi tombe à la fin cette apothéose de la sensibilité, de la passion prise comme principe et règle de la vertu. La défiance de la passion est la dernière leçon de ce roman entrepris pour la glorifier. Ainsi Rousseau suivi, étudié de près et dans la continuité de son œuvre, devient pour lui-même un censeur sévère, un juge inexorable; c'est chez lui qu'on peut trouver les plus utiles amendements à ses thèses absolues, les plus sages restrictions à ses paradoxes. Il n'y a presque pas d'idée fausse qu'il ait produite dans le monde sans la retirer plus tard, sans la désavouer indirectement, sans lui ôter au moins son aspect le plus choquant et le plus dangereux.

Il restera établi, plus clairement qu'il ne l'avait été jusqu'ici, qu'il y a deux hommes bien distincts dans Rousseau, l'auteur dominé par son émotion et sa passion et qui se jette furieusement dans le paradoxe, puis le critique qui, averti par lui-même ou par l'opi-

nion, revient en arrière, corrige sa pensée, l'amende jusqu'à la rendre supportable, souvent même juste.

C'est qu'il y a deux espèces de paradoxes bien différents : les uns qui viennent de l'intelligence, et ceux-là sont incurables ; les autres qui proviennent d'une sensibilité exagérée. Les uns sont la marque des esprits faux et je n'y connais pas de remèdes ; les autres ne sont que le contre-coup des émotions trop fortes, qui dominent passagèrement et troublent la raison ; ceux-là peuvent se corriger d'eux-mêmes, quand le calme revient et que l'esprit est plus libre. C'est à ce genre et à cette race de paradoxes qu'appartiennent ceux de Rousseau. Au fond de chacun d'eux vous êtes sûr de trouver toujours une impulsion violente, une passion, un sentiment excessif et fantasque, presque toujours cette préoccupation maladive du *moi* qui était la folie de Jean-Jacques. Laissez-le faire, de sang-froid il se reprendra et se corrigera ; l'amour-propre exagéré qui le possède arrêtera peut-être le désaveu formel sous sa plume ou sur ses lèvres, il n'empêchera pas le démenti réel ou du moins l'atténuation raisonnable. Chez lui, le jugement est naturellement droit, l'intelligence saine, la raison haute, la logique aussi forte que l'éloquence qu'elle anime et qu'elle soutient ; mais la sensibilité le trouble, l'obsède de ses fantômes, de ses chimères, de ses mensonges. Pour tout dire en un mot, c'était un grand esprit avec l'imagination et le cœur malades ; c'est la contrariété et la lutte de ces deux éléments qui expliquent les misères avec la grandeur de son génie, et ce qu'il y aura toujours de contestable ou d'obscur dans son œuvre et dans sa gloire.

CHAPITRE IV

UN ÉPISODE DE LA VIE DE VOLTAIRE. — SA POLÉMIQUE AVEC ROUSSEAU.

I

C'est vers 1756 que le premier malentendu grave éclata entre Voltaire et Rousseau. Jusque-là une sorte de neutralité avait régné entre eux, non sans une certaine déférence d'un côté et même avec une certaine sympathie de l'autre. Voltaire, dès le commencement, avait éprouvé quelque attrait pour cet esprit inquiet, excessif, mais où il sentait la puissance et la flamme. « On m'a fort alarmé sur la santé de M. Rousseau, écrivait-il à d'Alembert, le 9 décembre 1755; je voudrais bien en savoir des nouvelles. » Rousseau, de son côté, tant qu'il avait été obscur, tant qu'il avait ignoré son génie et sa force, reconnaissait de bonne grâce la royauté intellectuelle de Voltaire. Il avait assisté les « larmes aux yeux, la poitrine haletante, presque suffoquant », à la tragédie d'*Alzire*. Mais, à mesure que sa

1. *Voltaire et Jean-Jacques Rousseau*, par Desnoiresterres.

réputation monte, que ses fameux *Discours* répandent son nom avec ses paradoxes dans le public, qu'il sent venir à lui l'influence et mille échos répondre à sa voix, il se mesure en pensée avec Voltaire de qui tout le sépare, les idées et le genre de talent, la naissance et le rang social; il s'étonne que ce soit ce rival (rival encore imaginaire) qui prenne sa place dans sa propre patrie. Une pointe de jalousie, presque indéfinissable d'abord, stimule cette susceptibilité maladive. Ce qu'il ne pardonnera pas à Voltaire, c'est l'accueil que le familier des rois a trouvé auprès de ses compatriotes républicains. On dirait qu'il a charge d'âmes; il se donne je ne sais quelle mission de veiller sur les mœurs et les vertus de ses concitoyens. Il s'irrite de voir cet étranger, ce bel esprit, ce courtisan sceptique s'établir sur les bords du lac Léman, régner dans cette ville de Genève où il a lui-même si peu d'amis, où son talent, applaudi ailleurs, et qui devrait être là un sujet d'orgueil national, ne domine pas encore les hostilités persistantes, les préjugés de naissance, les fâcheux souvenirs. Cette diversité d'accueil et de bienvenue l'exaspère. Il saisira toutes les occasions d'en faire sentir le scandale à l'Europe qui regarde, à Paris qui juge, à sa propre patrie ingrate qui préfère être corrompue par ce brillant Voltaire plutôt que d'être éclairée et guidée par un austère moraliste, son fils méconnu. C'est dans ce sentiment de jalousie inquiète qu'il faut chercher la première et la plus simple explication des dissensions qui vont éclater.

Une partie du clergé calviniste de Genève avait deviné ces dispositions, ou mieux, les avait connues

par quelques-unes de ces confidences que l'orgueil de Rousseau semait à tous les vents. On résolut d'en profiter à la première occasion. C'était une bonne fortune d'avoir sous la main un adversaire de cette force à lancer contre le hardi railleur, dont la propagande effrayait plus d'une conscience parmi les protestants zélés. Cette occasion s'offrit avec le poème sur le *Désastre de Lisbonne*. Le pasteur Roustan envoie le poème à Rousseau, aussitôt qu'il a paru, et l'encourage à entrer en lice contre la thèse du poète qui se mêle de métaphysique et semble prendre parti contre la Providence. Rousseau saisit sa plume de combat et adresse à Voltaire une lettre remarquable, où les objections se produisent avec une éloquence pressée et nerveuse, qui ne manqua pas de mettre Voltaire dans un assez grand embarras. C'était le premier acte de Rousseau dans ce rôle de redresseur de torts métaphysiques, de moraliste incorruptible et de justicier religieux, qu'il va prendre jusqu'à la fin vis-à-vis de Voltaire et qui lui attirera de si rudes représailles. Pour le moment Voltaire décline le combat en mettant en avant des raisons de santé, qui ne manquaient jamais à l'habile athlète, quand l'heure de la lutte ne lui semblait pas venue, ou que l'occasion lui paraissait mal choisie. Rien d'ailleurs, en cette première passe d'armes offerte par l'un, déclinée par l'autre, rien d'irréparable. La lettre de Rousseau était tenue pour secrète, et malgré la dissidence des doctrines et la vivacité des objections qu'elle contenait, les termes en étaient des plus convenables et même respectueux. Malgré cela, il y avait quelque chose d'irrévocablement changé dans les relations entre les deux écri-

vains. On n'en était plus à la sympathie des premiers jours. On en était à la période diplomatique, à l'échange des notes cérémonieuses, où la courtoisie presque affectueuse des termes cache mal une mésintelligence qui s'aggrave, une haine qui se prépare, la guerre enfin, qui n'attend plus qu'un signal et ne dépend plus que d'un hasard.

Ces sortes de hasards ne manquent jamais, quand on les désire. Une nouvelle occasion s'offrit bientôt pour Rousseau d'engager le fer avec le solitaire des Délices; mais cette fois encore il ne combattit qu'en mesurant ses coups et sans rompre à fond. Ce fut dans la fameuse lettre sur l'article *Genève*, où il prend à partie Voltaire, pour l'entreprise qu'il tente de faire goûter le théâtre dans la patrie de Rousseau. Il a soin d'ajouter, il est vrai, que, si quelque exception pouvait être faite au système d'exclusion qu'il recommande, ce serait en faveur de tragédies telles que *Mahomet* et la *Mort de César*. Aussi le poète, si choqué qu'il puisse être de ce rigorisme déclamatoire et de cette affectation d'austérité, n'éclate pas en public ; mais il offre à sa colère comprimée et à son bon goût offensé de larges compensations, quand il cause à cœur ouvert avec ses amis. Il écrit à d'Alembert : « Vous avez daigné accabler ce fou de Jean-Jacques par des raisons, et moi je fais comme celui qui, pour toute réponse à des arguments contre le mouvement, se mit à marcher. Jean-Jacques démontre qu'un théâtre ne peut convenir à Genève, et moi j'en bâtis[1]. » Il reviendra souvent sur cette sotte affaire et l'on sent que la

1. 15 octobre 1760.

blessure est encore au vif. Il écrira à Hume, six ans après : « Cette lettre, de la part d'un homme qui venait de donner à Paris un grave opéra et une comédie, n'était pas cependant datée des Petites-Maisons. Je n'y fis point de réponse, comme vous le croyez bien, et je priai M. Tronchin, le médecin, de vouloir bien lui envoyer une ordonnance pour cette maladie. » Et la note gaie reprenant le dessus, il ajoute : « M. Tronchin me répondit que, puisqu'il ne pouvait pas me guérir de la manie de faire encore des pièces de théâtre à mon âge, il désespérait de guérir Jean-Jacques. Nous restâmes l'un et l'autre fort malades, chacun de notre côté. »

Mais à peine cet incident de l'article *Genève* est-il clos, pacifiquement en apparence, qu'un autre bien plus grave par ses conséquences, et cette fois irréparable, s'émeut entre les deux auteurs, désormais en défiance et sur leurs gardes. Ce fut comme un contre-coup inattendu de la lettre de Rousseau sur le poème du *Désastre de Lisbonne*. Cette lettre n'avait pas été écrite pour être imprimée; mais Rousseau n'aurait pas été fâché de la donner au public, et Voltaire, à qui l'autorisation fut demandée, l'avait formellement refusée. Tout à coup, on apprend qu'elle vient de paraître dans le journal du Prussien Formey, « *un effronté pillard* ». Grand émoi de Voltaire. Rousseau sent la convenance et même la nécessité d'une justification. Il écrit une seconde lettre pour se défendre de ce qui serait un mauvais procédé. Il a, il est vrai, communiqué sa lettre à trois personnes, auxquelles les droits de l'amitié ne lui avaient point permis d'en refuser communication. L'infidélité ne

pouvait provenir que de l'une d'elles ou de M. de Voltaire lui-même, ce qui n'était guère vraisemblable.

Au fond, rien de plus simple que le fait de cette publication, et de pareils traits n'étaient pour surprendre personne au dix-huitième siècle, Voltaire moins que personne. C'est le siècle par excellence des indiscrétions et de la publicité à outrance. Il y a, parmi les innombrables correspondants des petites cours allemandes, et dans tous les centres de la librairie interlope, fixés sur les frontières de France, en Suisse et jusqu'en Hollande, des milliers d'échos tout préparés pour recueillir et grossir chaque rumeur qui s'élève, le vrai et le faux, l'évènement d'hier, celui du jour, surtout celui de demain ; c'est par centaines que l'on compterait les presses clandestines qui vivent de larcins faits à l'intimité des grands écrivains. Les copies complètes ou non, plus ou moins fidèles, de tout ce qui s'écrit ou se dit, passent de mains en mains, s'altèrent plus ou moins, comme la monnaie dont une circulation excessive use le métal et ternit l'effigie. Voltaire surtout, qui avait tant et si souvent profité de ces industries secrètes et de la librairie aux aguets des feuilles volantes, Voltaire, s'il n'avait été personnellement en cause, s'il n'eût été heureux de prendre Rousseau en faute, n'aurait pas dû s'étonner d'une aventure pareille. La réponse de Rousseau eût été bien aisée sur ce point. Il aurait pu plaisanter; il aime mieux s'indigner; au lieu d'être fin, il est éloquent; au lieu de rire, il récrimine; il va tout perdre, pour n'avoir pu résister à la tentation d'une belle tirade. On la connaît :

« Je ne vous aime point, Monsieur; vous m'avez

fait les maux qui pouvaient m'être les plus sensibles, à moi, votre disciple et votre enthousiaste. Vous avez perdu Genève pour le prix de l'asile que vous y avez reçu ; vous avez aliéné de moi mes concitoyens, pour le prix des applaudissements que je vous ai prodigués parmi eux : c'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable ; c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les consolations des mourants, et jeté, pour tout honneur, dans une voirie, tandis que tous les honneurs qu'un homme peut attendre vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais enfin, puisque vous l'avez voulu ; mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer, si vous l'aviez voulu. De tous les sentiments dont mon cœur était pénétré pour vous, il n'y reste que l'admiration qu'on ne peut refuser à votre beau génie, et l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que vos talents, ce n'est pas ma faute. Je ne manquerai jamais au respect qui leur est dû, ni aux procédés que ce respect exige. Adieu, Monsieur.[1] »

Cette fois, le coup avait porté. Ce qu'il y a de piquant, c'est que Rousseau en fut surpris. Dans ses *Confessions*, il s'étonne que Voltaire ne lui ait pas répondu, et il ajoute que, « pour mettre sa brutalité plus à l'aise, il fit semblant d'être irrité jusqu'à la fureur ». Plaisante réflexion ! Comme si Rousseau avait écrit cette lettre pour plaire à Voltaire ! Quoi qu'il en soit, Rousseau avait laissé éclater au grand jour le secret qui déchirait son cœur, cette jalousie inguérissable contre Voltaire, l'universel charmeur,

1. 17 juin 1760.

contre Voltaire qui tenait sous son empire même les rigoristes et les zélés, et qui par sa présence condamnait à une sorte d'exil le plus éloquent des fils de Genève. Voilà la plaie sanglante que l'on montre enfin : « C'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable ; c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les consolations des mourants et jeté dans une voirie, tandis que tous les honneurs vous accompagneront dans *mon pays.* » Mon pays ! voilà le cri de la passion jalouse. Au pasteur Vernes qui le rappelait dans sa ville natale : « Que deviendrais-je, écrit-il, au milieu de vous, à présent que vous avez un maître en plaisanteries qui vous instruit si bien ! Vous me trouveriez fort ridicule, et moi je vous trouverais fort jolis : nous aurions grand peine à nous accorder ensemble[1]. » A Moultou qui avait osé prononcer dans une de ses lettres le nom abhorré il répond par ces mots empreints d'une sorte de délire : « Vous me parlez de ce Voltaire? Pourquoi le nom de ce baladin souille-t-il vos lettres? Le malheureux a perdu ma patrie; je le haïrais davantage, si je le méprisais moins. Je ne vois dans ses grands talents qu'un opprobre de plus, qui le déshonore par l'indigne usage qu'il en fait. O Genevois! il vous paie bien de l'asile que vous lui avez donné, il ne savait plus où aller faire du mal, vous serez ses dernières victimes.[2] »

C'est de la frénésie. Rousseau ne peut souffrir que Voltaire règne dans sa patrie. Qu'à cette raison principale se soient ajoutées plusieurs autres raisons inci-

1. 14 juin 1759.
2. 29 janvier 1760.

dentes ou accessoires qui aggravèrent les rancunes de Rousseau au point de lui ôter tout bon sens et tout sang-froid, cela est très vraisemblable. Quelques sarcasmes terribles de Voltaire, causant avec des Genevois, quelque mordante plaisanterie contre leur compatriote, improvisée en un jour de verve, répétée en riant par des convives de bonne humeur, en voilà assez pour soulever dans cette âme des transports de fureur. Jusque-là Rousseau est, publiquement au moins, dans son tort. Il a donné le premier, avec un éclat inutile, le signal de la rupture. Voltaire a raison de parler de lui comme d'un malade : « J'ai reçu une grande lettre de Jean-Jacques Rousseau, écrit-il à Thiériot; il est devenu tout à fait fou, c'est dommage[1]. » Puis, quand apparaît *la Nouvelle Héloïse* au milieu d'un engouement et d'une ivresse invraisemblables, surtout dans la haute société et parmi les femmes, Voltaire, que tout ce bruit devait singulièrement agacer et qui d'ailleurs n'avait aucun goût pour la littérature mélancolique, se contente d'écrire d'abord : « Point de roman de Jean-Jacques, s'il vous plaît; je l'ai lu pour mon malheur, et c'eût été pour le sien, si j'avais le temps de dire ce que je pense de cet impertinent ouvrage. Mais un cultivateur, un maçon, et le précepteur de Mlle Corneille, et le vengeur d'une famille accablée par les prêtres, n'a pas le temps de parler de romans[2]. » Voltaire est dans son droit de parler ainsi. Il ne devait plus de bienveillance à Rousseau, il ne lui devait que la justice. Or, en matière littéraire, la justice n'a rien d'absolu. Elle dépend beaucoup du

1. 25 juin 1760.
2. 21 janvier 1761.

goût de chacun, et le goût de Voltaire n'était pas pour ce genre d'ouvrages et d'esprits qui lui semblaient chimériques et tourmentés. Mais là où Voltaire dépasse son droit et viole l'équité, c'est dans les évènements qui suivent cette fière déclaration et dans sa manière de se venger de la folie de Jean-Jacques. M. Desnoirsterres se montre ici singulièrement indulgent, et, bien que s'appuyant sur les pièces et les documents qu'il met sous nos yeux, notre jugement sera autrement sévère que le sien.

A l'heure même où le *vengeur des Calas* déclarait à Thiériot « qu'il n'a pas le temps de parler de romans » et lui donnait charge de le dire à Paris, Voltaire de sa plume la moins sérieuse écrivait quatre *Lettres sur la Nouvelle Héloïse* ou *Aloisia*. La première paraissait sous la signature méprisée du marquis de Ximénès, qui avait obtenu peut-être à ce prix son pardon de Voltaire qu'il avait gravement offensé quelques années auparavant et même un peu volé. Pour ses amis intimes, Voltaire sait bien qu'ils ne s'y tromperont pas : l'essentiel, c'est que le public idolâtre de Rousseau et Rousseau lui-même ne sachent pas d'où vient le coup et qu'on puisse, à l'occasion, le désavouer. « Tenez, écrivait-il à d'Argental, voilà encore des *Lettres* sur le roman de Jean-Jacques ; mandez-moi qui les a faites, ô mes anges ! qui avez le nez fin[1]. » Et en même temps, avec une candeur effrontée, il écrivait pour la galerie : « Je n'ai point fait de réponse à sa lettre ; M. de Ximénès a répondu pour moi et a écrasé son misérable roman. Si Rousseau avait

1. 16 février 1761.

été un homme raisonnable à qui on ne pût reprocher qu'un mauvais livre, il n'aurait pas été traité ainsi [1]. »

Toutes les armes lui étaient bonnes, pourvu qu'on ne reconnût pas sa main. On colportait alors autour du lac de Genève une complainte en cinquante-sept couplets sur les amours de Saint-Preux et de Julie. Elle avait été chantée d'abord à Ferney par Voltaire lui-même, à qui une tradition authentique attribue tout dans cette œuvre assez plate, paroles et musique. Assurément le cas n'est pas pendable et nous ne blâmons pas Voltaire plus qu'il ne faut d'avoir chansonné Julie non plus que de s'être si souvent moqué dans sa Correspondance « des baisers âcres de la nouvelle Héloïse, de son faux germe et de son doux ami ». Ce qui est intolérable, c'est l'attaque sous le masque, les lettres signées par Ximénès. Et plusieurs fois la même tactique recommencera contre Jean-Jacques que l'on plaint, à qui l'on pardonne même dans les lettres publiques, à qui l'on offre un asile et que l'on bafoue sous un faux nom. Ici, par comparaison, Rousseau se relève. Ses coups sont d'un insensé peut-être, mais ils sont droits, ils frappent haut et en face. En peut-on dire autant de son trop habile adversaire? — On répondra que c'étaient les mœurs littéraires du temps. Qui les a créées, ces mœurs, sinon Voltaire? Qui pouvait les corriger, sinon lui? Qui les a autorisées par un illustre et déplorable exemple? En élevant le pamphlet anonyme ou pseudonyme jusqu'à la plus haute personnalité du siècle, Voltaire a fait une triste école. C'est par là surtout qu'il a laissé après lui d'innom-

1. 19 mars 1761.

brables disciples. Il est plus aisé d'imiter cette tactique, d'attaquer des réputations dans l'ombre, d'écrire des pages cyniques que l'on désavouera impunément, de tenir un rôle officiel et public avec dignité et un autre rôle clandestin consacré à la satisfaction de ses rancunes, que d'écrire une belle tragédie ou un éloquent plaidoyer sur la tolérance. Ces procédés, quoi qu'on en dise, étaient déplorables au dix-huitième siècle, tout comme ils le seraient aujourd'hui. On ne peut prendre son parti de voir changer la plume qui écrivit *Mérope* ou le *Siècle de Louis XIV* contre la batte d'un arlequin masqué ou le poignard d'un Scaramouche. Et si l'on nous trouvait trop sévères, nous nous excuserions en empruntant ces belles paroles à Voltaire lui-même : « Il est vrai que malgré mon âge et mes maladies je suis très gai, quand il ne s'agit que de sottises de littérature ou de prose ampoulée, mais on doit être très sérieux sur les procédés, sur l'honneur et sur les devoirs de la vie [1]. »

II

La plus triste querelle qui éclata entre Rousseau et Voltaire fut à l'occasion de la sentence portée contre l'*Émile* et le *Contrat social*, et des troubles qui s'en-

1. A M. de Pezay, 5 janvier 1767. — Plaçons en contraste avec ces nobles sentiments ce fragment d'une lettre à Helvétius : « Il ne faut jamais rien donner sous son nom. Je n'ai jamais fait *la Pucelle*. Maître Joly de Fleury aura beau faire un réquisitoire, je lui dirai qu'il est un calomniateur, que c'est lui qui a fait *la Pucelle* qu'il veut mettre sur mon compte. » (Lettre du 13 août 1764.)

suivirent dans la petite république de 1764 à 1766 environ. On sait qu'il y eut alors une véritable persécution organisée par le parlement de Paris et continuée par le Conseil de Genève. Décrété de prise de corps à Paris, réfugié à Motiers-Travers dans la principauté de Neuchâtel, Rousseau y vécut en se cachant avec ostentation sous le costume d'un Arménien. Tant et de si dures épreuves avaient ébranlé cette faible tête qui contenait avec peine un si puissant esprit. La sentence de Genève surtout l'exaspéra, et dans son exaltation il crut reconnaître encore à la rudesse du coup la main implacable de Voltaire. Il se trompait pourtant. Il n'avait fallu que la première nouvelle de la persécution pour faire oublier à Voltaire tous ses griefs, et pour exalter sa sensibilité prompte à embrasser la cause des victimes. Un témoin digne de foi, M. de Végobre, déjeunait à Ferney lorsqu'on apporta les papiers publics de Paris qui racontaient et l'arrêt du parlement et le décret de prise de corps, et la fuite de Jean-Jacques. « Voltaire n'y tint plus, il se mit à fondre en larmes, et de ce ton de voix moitié solennel, moitié sépulcral, qui lui était propre, il s'écria à diverses reprises : Qu'il vienne! qu'il vienne! Je le recevrai à bras ouverts : il sera ici plus maître que moi, je le traiterai comme mon propre fils ! » Le prince de Ligne, qui était de ce déjeuner, raconte la même scène en l'arrangeant un peu. Wagnière, de son côté, assure que son maître fit transcrire jusqu'à sept copies de la lettre qu'il adressait au fugitif, et qui partirent dans diverses directions, à cause de l'incertitude où l'on était de son asile. Il est donc bien établi que la persécution du parlement rendait Rous-

seau inviolable et sacré à Voltaire, qui écrivait quelque temps après, avec l'accent de la sincérité, à M. Lullin, secrétaire d'État de Genève : « Je ne suis point ami de M. Rousseau, je dis hautement ce que je pense sur le bien et sur le mal de ses ouvrages ; mais, si j'avais fait le plus petit tort à sa personne, si j'avais servi à opprimer un homme de lettres, je me croirais trop coupable[1]. » Encore une fois, il est impossible d'admettre la fable d'après laquelle Voltaire aurait été l'instigateur des sévérités du Conseil de Genève, et Voltaire calomnié a cette fois raison de s'écrier : « Rousseau est un grand fou et un bien méchant fou, d'avoir voulu faire accroire que j'avais assez de crédit pour le persécuter, et que j'avais abusé de ce prétendu crédit. Il s'est imaginé, ajoute-t-il, que je devais lui faire du mal, parce qu'il avait voulu m'en faire, et peut-être parce qu'il lui était revenu que je trouvais son *Héloïse* pitoyable, son *Contrat social* très insocial, et que je n'estimais que son *Vicaire savoyard* dans son *Émile :* il n'en faut pas davantage dans un auteur pour être attaqué d'un violent accès de rage[2]. »

Ici encore, il faut bien en convenir, Rousseau eut le premier tort, vraiment bien grave, d'une agression étourdie et violente. Il en eut un second, bien plus grave et cette fois inexpiable, dans la cinquième des *Lettres écrites de la Montagne*, où, poursuivant sa fatale erreur sur la délation de Voltaire, il se fait délateur à son tour. Déplorable querelle, en vérité, et dont rien ne pourrait nous consoler, si ce n'est la perfection de ce morceau célèbre et la grâce de l'ironie qui

1. 5 juillet 1766.
2. 24 janvier 1766.

l'anime, plus légère qu'elle n'est d'ordinaire sous la plume de Jean-Jacques, vraiment comparable cette fois à celle de Voltaire que l'on fait parler et que l'on croit entendre. « Ces messieurs du grand Conseil voient si souvent M. de Voltaire; comment ne leur a-t-il pas inspiré cet esprit de tolérance qu'il prêche sans cesse, et dont il a quelquefois besoin ! S'ils l'eussent un peu consulté dans cette affaire, il me paraît qu'il eût pu leur parler à peu près ainsi : « Messieurs, ce ne sont point les raisonneurs qui font du mal, ce sont les cafards. La philosophie peut aller son train sans risque, le peuple ne l'entend pas ou la laisse dire, et lui rend tout le dédain qu'elle a pour lui. Raisonner est de toutes les folies des hommes celle qui nuit le moins au genre humain... Je ne raisonne pas, moi, cela est vrai, mais d'autres raisonnent : quel mal en arrive-t-il ?... Moi-même, enfin, si je ne raisonne pas, je fais mieux, je fais raisonner mes lecteurs. Voyez mon chapitre des Juifs; voyez le même chapitre plus développé dans le *Sermon des Cinquante;* il y a là du raisonnement, ou l'équivalent, je pense. Vous conviendrez aussi qu'il y a peu de *détour*, et quelque chose de plus que des *traits épars et indiscrets*. Nous avons arrangé que mon crédit à la cour et ma toute-puissance prétendue vous serviraient de prétexte pour laisser courir en paix les jeux badins de mes vieux ans : cela est bon; mais ne brûlez pas pour cela des écrits plus graves, car alors cela serait trop choquant. J'ai tant prêché la tolérance ! Il ne faut pas toujours l'exiger des autres, et n'en jamais user avec eux. Ce pauvre homme croit en Dieu, passons-lui cela, il ne fera pas secte : il est ennuyeux, tous les raisonneurs

le sont. Nous ne mettrons pas celui-ci de nos soupers ; du reste que nous importe? Si l'on brûlait tous les livres ennuyeux, il faudrait faire un bûcher du pays. Croyez-moi, laissons raisonner ceux qui nous laissent plaisanter, ne brûlons ni gens ni livres, et restons en paix, c'est mon avis. » Voilà, selon moi, ce qu'eût pu dire d'un meilleur ton M. de Voltaire ; et ce n'eût pas été là, ce me semble, le plus mauvais conseil qu'il aurait donné. »

Chaque mot porte dans cette page, mais ce qui était terrible, c'était l'allusion directe au *Sermon des Cinquante*, tant de fois désavoué par Voltaire, à ce *Sermon* qui était bien réellement de lui, mais dont il avait dit si énergiquement que c'était « le libelle le plus violent qu'on ait jamais fait contre la religion chrétienne. » Apparemment Rousseau persécuté, en appelant sur ces dangereux ouvrages l'attention du Conseil, savait ce qu'il faisait et à quel péril il exposait leur prudent auteur. Quelques semaines après cette lettre, ordre était donné par les syndics de saisir tout ce qui paraîtrait de condamnable sur le territoire de la petite république. L'éveil était donné, et il n'est pas douteux qu'il le fût par la lettre de Rousseau. Au premier rang des ouvrages poursuivis figurait le *Portatif*, comme on l'appelait familièrement, le *Dictionnaire philosophique portatif*. « Après tout, écrivait Voltaire, niant comme d'habitude qu'il en fût l'auteur, j'ai répondu au syndic que lui et ses confrères étaient bien les maîtres de brûler tel livre qu'ils voudraient, pourvu qu'ils ne brûlassent pas ma personne, et que je ne prenais nul intérêt au *Portatif*[1]. »

1. 25 décembre 1764.

Nous n'entrerons pas dans la lutte diplomatique que Voltaire engagea et soutint à ce propos avec le Consistoire de Genève, donnant aux magistrats de fausses pistes, déconcertant les petites persécutions de la police locale par des indications et des adresses illusoires, s'ingéniant à mille tours divers de complicité avec les libraires, pour introduire ses brochures proscrites, jusqu'à placer en tête de chacune d'elles trois ou quatre pages de réflexions pieuses d'une parfaite édification. Tout cela n'est pas de notre sujet. Revenons à Rousseau ; il va avoir son tour. Voltaire n'est pas homme à oublier la page qui lui est dédiée dans la cinquième *Lettre de la Montagne*, ni à pardonner l'intention qui l'a dictée. Il prépare ses armes et sa haine dans les réflexions qui émaillent la Correspondance. « Ce petit magot de Rousseau a écrit un gros livre contre le gouvernement, et son livre enchante la moitié de la ville... Malheureusement, il m'a fourré là très mal à propos. Il dit au Conseil que j'ai fait le *Sermon des Cinquante*. Ah ! Jean-Jacques, cela n'est pas d'un philosophe : il est infâme d'être délateur, il est abominable de dénoncer son confrère et de calomnier ainsi injustement. » Et voulant entraîner le médecin Tronchin dans sa querelle : « Je sais, lui écrivait-il, que le bâtard du chien de Diogène n'a pas dit des choses agréables de vous et de moi à madame de Luxembourg. Esculape était peint avec un serpent à ses pieds. C'était apparemment quelque Jean-Jacques qui voulait lui mordre le talon. Il faut avouer que ce malheureux est un monstre. »

Or, pour châtier le *monstre*, qu'imagine Voltaire ?

On ne le croirait jamais, si les faits et les écrits n'étaient là. Cette querelle atroce était venue de ce que Rousseau l'avait accusé à tort d'ameuter sous main les passions du Consistoire en se parant d'un faux zèle pour la religion et les ministres. Que fait Voltaire pour se venger de cette odieuse imputation ? Précisément ce qu'on lui reproche à tort d'avoir fait. Par une singulière pasquinade, il prend le ton et le rôle d'un pasteur indigné et, se portant le vengeur de Jésus-Christ, de l'orthodoxie menacée et de ses ministres, il écrit ces incroyables pages qui paraissent sous ce titre : *le Sentiment des Citoyens* : « Est-il permis, s'écrie cet incomparable comédien, à un homme né dans notre ville, d'offenser à ce point nos pasteurs, dont la plupart sont nos parents et nos amis, et qui sont quelquefois nos consolateurs ? Considérons qui les traite ainsi : est-ce un savant qui dispute contre un savant? Non, c'est l'auteur d'un opéra et de deux comédies sifflées. Est-ce un homme de bien qui, trompé par un faux zèle, fait des reproches indiscrets à des hommes vertueux ? Nous avouons avec douleur et en rougissant que c'est un homme qui porte encore les marques funestes de ses débauches, et qui, déguisé en saltimbanque, traîne avec lui de village en village, de montagne en montagne, la malheureuse dont il fit mourir la mère et dont il a exposé les enfants à la porte d'un hôpital... Et c'est cet homme qui traite de tyrans les magistrats de *notre république*, qui ose dire que dans le Conseil on a toujours vu peu de lumières et encore moins de courage, qui excite le grand Conseil contre le petit, les pasteurs contre ces deux corps et enfin tous contre tous ! Veut-il renverser notre Consti-

tution en la défigurant, comme il veut renverser le christianisme, dont il ose faire profession ? ... Il faut lui apprendre que, si l'on châtie légèrement un romancier impie, *on punit capitalement un vil séditieux.* » Cette fois un coup d'une telle impudence déconcerte Jean-Jacques, qui épuise la liste du clergé de Genève pour y chercher le diffamateur, sans qu'il lui vienne à l'esprit de jeter les regards sur Ferney où l'on rit sous cape d'un tour si bien joué, en affectant tout haut une sorte d'horreur « pour cet infâme petit libelle ».

Nous nous arrêterons sur ce trait caractéristique d'un homme et d'un siècle. A l'honneur de notre époque, si de tels exemples pouvaient être cités parmi nous (et il y en a), ce serait dans les rangs infimes des lettres, là où le pamphlet est une industrie et où l'on rencontre de pauvres hères qui vivent en assassinant des réputations. Dans les hautes régions de l'esprit et de la société française, j'aime à croire que rien de semblable ne serait possible, et, si complaisante que soit sur certains points l'opinion publique, je pense qu'elle ferait bonne justice de ces jeux du stylet littéraire. Nous avons tenu à présenter avec quelques détails cet épisode des mœurs intellectuelles du dix-huitième siècle, parce qu'il nous a semblé qu'à ce point de vue au moins le nôtre peut gagner à la comparaison. Que ce soit notre consolation pour ce que nous avons perdu de tant d'autres côtés !

En résumant nos impressions sur cette querelle commencée presque avec courtoisie, achevée dans un délire de haine, et nous élevant au-dessus des inci-

dents bizarres qui en marquent les phases diverses et le développement, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que ces deux hommes, Voltaire et Rousseau, étaient destinés à se méconnaître ou à se fuir. Les détails de cette Iliade tantôt tragique et tantôt grotesque ne sont que l'expression accidentelle d'une inimitié fatale. Tout les séparait violemment l'un de l'autre, les idées, la métaphysique, la morale, la manière de comprendre la religion, le talent même et la langue. Ce n'est pas par boutade ou par mauvaise humeur que Voltaire déclare le roman de Jean-Jacques « sot, bourgeois, impudent, ennuyeux ». Cela devait lui paraître ainsi, à lui le dernier classique, même dans l'expression des idées nouvelles qu'il représente. Comment aurait-il goûté cette recherche inquiète, subtile, maladive, d'un idéal à moitié chimérique, et cette langue éloquente, mais tendue, où se révèle avec une rhétorique enflammée un effort continu vers le sublime? Et Rousseau ne devait-il pas détester d'instinct, avec sa nature de prédicateur et de moraliste plébéien, ce grand seigneur des lettres françaises, courtisé, choyé, heureux dans tout ce qu'il entreprend, menant une vie princière au milieu d'une cour où des rois mêmes tiennent à se faire admettre, traitant de pair avec les puissances du monde, le grand triomphateur au théâtre, dans l'histoire, dans la poésie, le vrai souverain de ce siècle! Toutes les haines contre les inégalités sociales gonflaient son cœur quand il assistait, du fond de son exil, à cette insolente et perpétuelle ovation. La nature les avait faits incompatibles, la société fit plus. Incompatibles, ils l'étaient, dès leur naissance, d'humeur, de goût, d'esprit : la vie,

l'opinion publique divisée, de graves torts réciproques, la conscience exagérée de leur force, enfin, il faut bien le dire, la passion de la souveraineté sans partage, tout cela vint achever l'œuvre de la nature et les rendre irréconciliables.

CHAPITRE V

LA FIN D'UNE MONARCHIE. — LE SECRET DU ROI

I

Bachaumont raconte que Louis XVI félicitait un jour le maréchal de Richelieu du rétablissement de sa santé : « Car, enfin, vous n'êtes pas jeune, dit le roi ; vous avez vu trois siècles. — Pas tout à fait, sire, mais trois règnes. — Soit. Eh bien ! qu'en pensez-vous ? — Sire, sous Louis XIV, on n'osait dire mot, sous Louis XV, on parlait tout bas ; sous Votre Majesté, on parle tout haut. » L'aphorisme du vieux maréchal sur le règne de Louis XV est particulièrement vrai, si on l'applique à la seconde partie du règne, à celle qui commence à la paix d'Aix-la-Chapelle. Pendant un quart de siècle, on parla tout bas, non certes dans le pays qui ne fut jamais plus bruyant, mais à la cour qui devint plus que jamais la région des intrigues,

1. *Le Secret du Roi, correspondance secrète de Louis XV avec ses agents diplomatiques* (1752-1774), par le duc de Broglie, de l'Académie française, 1879.

des manœuvres et du mystère. Le roi lui-même parlait tout bas et trompait ainsi tout le monde, qu'il s'adressât à son ministère officiel ou à son ministère occulte, chargé de contrôler l'autre et souvent de le combattre. Rien de plus étrange que l'existence simultanée des deux ministères, au moins pour les affaires étrangères, travaillant en désaccord auprès de cette singulière et ténébreuse majesté, plus ennuyée qu'indifférente, plus incapable d'action que d'intelligence, moins désintéressée qu'on ne le croyait de la grandeur de la France, moins insensible aux fautes de son gouvernement et aux humiliations de son pays, moins étrangère enfin aux soucis du métier de roi que ne pouvait le faire supposer la voluptueuse inertie qui la dégradait aux yeux de la nation et de l'Europe. Mais c'est dans l'ombre et en se cachant de son gouvernement que se donnait carrière ce qui restait d'un roi dans cette âme énervée plutôt qu'éteinte. Son patriotisme ressemblait à une conspiration dont il avait les allures clandestines, les mots d'ordre, les effarements, et dont il eut l'ordinaire dénoûment, les défaillances, les scandales et la stérilité, non sans mélange d'incidents comiques et d'aventures romanesques.

L'ouvrage de M. le duc de Broglie a fait faire un pas décisif à cette question, restée jusqu'à nos jours fort obscure, et l'amène à un degré de lumière qui ne sera vraisemblablement pas dépassé. L'auteur de cette importante publication marque en traits précis le point où il avait trouvé la question et celui où il l'a conduite. Nous n'avons qu'à résumer la préface pour nous rendre un compte exact des antécédents de ce

travail, des résultats nouveaux désormais acquis à l'histoire et des circonstances qui ont mis l'auteur sur la voie où il s'est avancé si résolûment et si loin. L'existence d'une correspondance secrète, entretenue par Louis XV, à l'insu de ses ministres, avec ses agents diplomatiques, soupçonnée du vivant même du monarque, mentionnée par tous les écrivains du temps, fut constatée par une déclaration de son successeur qui, en liquidant le bureau de cette administration mystérieuse, la révéla officiellement.

Qu'était-ce que cette Correspondance, ce *Secret du Roi*, comme on l'appelait ? Quel en était l'objet? Quels en furent les effets sur les événements contemporains ? Quels en furent les principaux agents ? M. Boutaric, un érudit distingué, récemment enlevé à la science, alors sous-directeur aux Archives de l'État, avait publié en 1866 deux volumes de notes et de documents tirés de cette grande collection sous le titre : *Correspondance inédite de Louis XV sur la politique étrangère avec le comte de Broglie, Tercier*, etc. Mais cette publication était restreinte aux instructions données ou aux réponses faites par le roi à ses agents, simples ordres ou accusés de réception, assez brefs d'ordinaire et conçus en termes fort peu clairs.

La correspondance des agents faisait défaut, c'est-à-dire le dossier même de cette grosse affaire dont on n'avait que le sommaire ou le titre. C'est ce dossier que M. de Broglie a essayé de reconstituer, au moins pour ce qui concerne le principal des agents diplomatiques, employé pendant vingt-deux ans à ce travail. Et de là que de clartés nouvelles se répandent sur les faits, en montrant l'ordre et la liaison, et sur les pièces

jusqu'ici restées obscures, en marquant le vrai sens et la suite, et sur le tableau tout entier dégagé enfin des nuages qui en obscurcissaient l'ensemble ou en altéraient la physionomie ! Trois sources principales ont été mises à contribution : les Archives du Ministère des affaires étrangères, dépositaires de la correspondance des agents secrets ; celles du Ministère de la guerre, enfin les papiers des parents de l'auteur, descendants directs du comte de Broglie, ou (comme l'auteur) du maréchal, son frère. Avec la source primitive, celle des Archives de l'État que M. Boutaric avait épuisée dans sa précédente publication, on a maintenant tous les documents essentiels de cette vaste enquête.

L'authenticité de ces documents n'est pas douteuse ; ce sont précisément presque tous des minutes d'écritures parfaitement connues. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est leur histoire. Sauf les papiers de famille, les autres ont couru de grands risques, et l'on s'étonne qu'ils aient pu y échapper, à travers tant de mains qui les ont transmis dans le trouble ou la violence des événements publics.

Louis XVI, après s'être fait remettre les pièces originales signées de son aïeul, en avait ordonné la destruction complète ; l'ordre ne fut pas exécuté, et on les retrouve, non sans surprise, aux Archives. Quant aux correspondances qui se sont rencontrées au Ministère des affaires étrangères, elles n'y sont revenues que par accident, le compilateur Soulavie en étant devenu le possesseur on ne sait comment, et ses héritiers les ayant vendus au gouvernement de Napoléon Ier pour une somme de 20 000 francs. M. de Broglie a rassemblé, non sans peine, toutes ces pièces

éparses; il en a senti la haute valeur : « Grâce à cet ensemble de lumières, dit-il, je puis aujourd'hui présenter le tableau complet de l'origine, du but et de toutes les péripéties de la diplomatie intime de Louis XV. Je serai bien trompé, si le lecteur ne partage pas mon impression, et s'il ne trouve pas dans ce récit un autre intérêt encore que celui que procure le développement d'une intrigue amusante, un intérêt d'un ordre plus élevé et auquel l'histoire ne saurait rester étrangère. »

Il n'a pas fallu seulement, pour mener cette entreprise à bonne fin, une curiosité obstinée dans la recherche, une patience scrupuleuse et un soin infini du détail, une industrie toute particulière à manier ces documents, à les adapter les uns aux autres, à les interpréter les uns par les autres; il y a eu une part de création personnelle dans l'emploi de cette sagacité inventive qui a su tirer de ces témoignages épars une signification précise, en retrouver l'intention plus ou moins voilée, obscurcie par la prudence ou par le temps, en marquer enfin la place et la juste proportion dans le tableau de la politique générale. Mais tout cela aurait langui, cet amas de matériaux, même interprétés et méthodiquement classés, risquait de rester à l'état de documents à consulter, si le talent n'y eût répandu la couleur et la vie. Toutes ces notes diplomatiques rapportées à leur date, expliquées par la circonstance, replacées sous la vive lumière des idées ou des passions contemporaines, dans l'ardent conflit des intérêts en jeu, ranimées enfin par une vive instruction historique, prennent à nos yeux un aspect dramatique. Ce sont des témoins vivants qui agissent et qui parlent.

Le sujet embrasse vingt-deux années d'une politique obscure, agitée souvent par la guerre, perpétuellement menacée pendant la paix.

Nous parcourons successivement toutes les phases de la diplomatie secrète, son origine et sa naissance dans la candidature du prince de Conti à la succession éventuelle du trône de Pologne (1752-1756), son attitude nouvelle à la suite du changement opéré en 1756 dans le système d'alliances politiques de la France, les difficultés qu'elle rencontre aux prises avec l'armée russe en Pologne de 1756 à 1758, son action plus vague et ralentie de 1758 à 1762, à l'armée, pendant la campagne conduite par le maréchal de Broglie contre le prince de Brunswick, son rôle plus surprenant encore pendant l'exil des deux frères, le maréchal et le comte, en 1762, ses luttes inutiles et les changements de ses plans politiques lors du partage de la Pologne, l'avortement de ses efforts compromis par des aventuriers, l'imprudence et la dispersion de ses manœuvres, ses agitations stériles qui aboutissent à la Bastille, sa fin coïncidant avec l'avènement de Louis XVI ; tel est le vaste cadre où se déploie ce drame, tour à tour comédie et tragédie, drame aux cent actes divers où il a fallu beaucoup d'art pour répartir en de justes cadres la matière pressée et condensée de tous ces évènements.

Le lien de cette histoire, ce qui en fait l'intérêt dominant par les contrastes qui s'y révèlent, c'est le caractère de ce singulier monarque, conspirateur perpétuel contre lui-même et contre ses ministres. A travers tant d'intrigues d'une politique tortueuse, à travers ces mines et ces contre-mines souterraines du

despotisme pusillanime qui n'ose pas s'affranchir des tutelles déshonorantes, briser les instruments d'un règne dont il sent le poids et la honte, on voit parfois jaillir et passer dans l'âme de ce triste roi l'éclair d'une noble inspiration, d'un pressentiment, d'un tardif repentir. Il n'y a pourtant là matière à aucun paradoxe de réhabilitation posthume. Que penser d'un roi qui abandonne l'exercice de son pouvoir à des courtisans protégés par des favorites, tandis qu'il va chercher dans l'ombre les conseils souvent excellents d'une diplomatie confidentielle, et qui n'ose pas un seul instant en profiter?

Il s'agit surtout dans l'ouvrage du démembrement de la Pologne. Cet abandon de la plus juste des causes présente « un caractère de duperie mêlée de faiblesse, dont une nation spirituelle et généreuse comme la France n'a jamais pu prendre son parti. » Eh bien! des deux reproches qu'on put faire à Louis XV sur ce sujet, il en est un dont la correspondance secrète le décharge complètement. A la vérité, c'est en aggravant l'autre. Il ressort de cette correspondance que pendant que ses ministres méconnaissaient soit la gravité, soit l'imminence du péril, le roi, averti par sa propre perspicacité et par la franchise poussée parfois jusqu'à la rudesse de ses conseillers intimes, n'a été dupe d'aucune illusion. « La Pologne fait, à vrai dire, le principal, presque l'unique objet de la diplomatie secrète. La première mission des agents secrets fut de préparer l'avènement au trône de Pologne d'un prince français, dans la pensée avouée d'étendre sur ce malheureux pays l'influence et la protection de la France; puis, quand ce dessein dut être

abandonné et que le cercle des relations une fois établies s'étendait à d'autres pays et à d'autres affaires, la Pologne demeura toujours le point central auquel étaient rapportés tous les fils de cette trame mystérieuse. Envisagée de ce point de vue, qui est le véritable, la diplomatie secrète devient un monument qui honore souvent la droiture du sens et des intentions de Louis XV, autant qu'il accuse l'incurable infirmité de son caractère. On y voit à découvert et on y suit pas à pas ce que ce prince a médité de faire, et ce qu'il n'a pas fait pour épargner à son règne une tache ineffaçable, à l'Europe une source d'agitations qui n'est pas encore fermée, et à la conscience des peuples un scandale qui a ébranlé, par une atteinte peut-être irréparable, les fondements du droit public. »

L'âme de la correspondance secrète, on le savait déjà, ce fut le frère du maréchal de Broglie, du vainqueur de Bergen, le comte de Broglie, brigadier lui-même des armées du roi à l'âge de trente-deux ans, et qui eut dans le cours de sa vie l'occasion de montrer qu'il était aussi bien doué pour la guerre que pour la diplomatie. C'est tout à fait à son insu qu'il se vit en 1752 désigner officiellement pour l'ambassade de Pologne, en même temps qu'il recevait la confidence de la mission secrète jointe à sa mission ostensible et qui lui fut révélée par un billet autographe du roi ainsi conçu : « Le comte de Broglie ajoutera foi à ce que lui dira Mgr le prince de Conti et n'en parlera à âme qui vive. » Dès lors il fut initié au Secret, et l'on peut dire qu'il en porta le poids toute sa vie avec une fidélité, un dévouement, qui ne furent guère récompensés que par des jalousies, des persé-

cutions de tout genre, et qui ne trouvèrent même pas des satisfactions suffisantes pour son honneur, lorsque les circonstances devinrent graves, dans la pusillanimité royale. L'affaire existait déjà avant qu'il y fut mêlé, mais dans de médiocres proportions. Un obscur agent, le résident de France à Varsovie, M. Castéra, avait été le premier confident de la pensée intime du roi concernant la Pologne. Cette pensée, c'était le projet d'une entreprise nouvelle sur ce trône, avec la connivence d'un parti national, resté français de cœur, avec la perspective d'une candidature française, celle du prince de Conti secrètement consentie. Tout cela se tramait en dehors de la cour, par ménagement pour la nouvelle dauphine Marie-Josèphe, de la maison de Saxe, qu'il s'agissait d'évincer du trône de Pologne, et en dehors du ministère, par crainte de l'esprit altier du marquis d'Argenson, hostile à la Pologne, et d'ailleurs plein de dédain pour toutes les idées qu'il n'avait pas conçues lui-même. Conti avait trouvé dans cette négociation subreptice l'occasion longtemps cherchée de sortir de la situation élevée, mais secondaire, que lui avait faite l'amitié défiante de Louis XV, et de chercher l'emploi de cette faculté de commander qu'il croyait sentir en lui et que l'on avait confinée dans de stériles honneurs. La perspective d'une couronne flattait son orgueil et consolait son ennui.

On comprend qu'il ne négligeât rien pour donner de la consistance à ce projet que le roi avait agréé. Il y trouvait pour le moment l'avantage de partager un secret avec le roi, de travailler avec lui, sous prétexte de le tenir au courant des incidents, d'intervenir

même dans les nominations des ambassadeurs désignés par les différentes cours du Nord et qu'il était bon de choisir parmi des amis personnels, prêts à toutes les éventualités. C'est ainsi que, le marquis d'Havrincourt ayant été désigné pour la Suède, M. Desalleurs pour Constantinople, le chevalier de La Touche pour Berlin, chacun de ces envoyés, sachant à qui sa mission était due, prenait l'habitude d'écrire au Temple en même temps qu'à Versailles. Ainsi, assurant le présent et préparant l'avenir, pour une ou deux éventualités différentes, Conti caressait en imagination ce beau rêve de la succession de Pologne, sans en courir immédiatement les risques, et en attendant il avait formé auprès du roi une sorte de ministère consultatif qui pouvait un jour ou l'autre se changer en un ministère réel. Les ministres étaient intrigués. « On est fort étonné, dit le marquis d'Argenson dans son journal, de l'immixtion du prince de Conti dans les affaires de l'État. Ce prince porte souvent de gros portefeuilles chez le roi et travaille avec lui. »

C'est de la sorte que quelque temps après la chute du marquis d'Argenson le comte de Broglie entra dans le Secret du roi, par le choix et sur la recommandation de Conti. Mais, comme on le vit plus tard, le nouvel initié fut bien plutôt l'homme de la France que l'homme du prince qui l'avait initié, et quand les ambitions royales de Conti ne lui parurent plus être d'accord avec les intérêts de son pays, il ne s'obstina pas dans la poursuite des avantages particuliers du prince et chercha ailleurs les voies par où il pouvait assurer ou garantir le mieux la politique nationale.

L'étonnement fut grand à la cour quand on apprit cette nomination, qui parut être une fantaisie parce qu'on n'en connaissait pas le vrai motif. « Le comte de Broglie, écrit à cette date le marquis d'Argenson, vient d'être déclaré ambassadeur en Pologne. C'est un fort petit homme, la tête droite comme un petit coq. Il est colère, a quelque esprit et de la vivacité en tout... Sa nomination surprend. » A cette occasion, l'auteur du nouveau livre se défend de faire le portrait du comte. Il critique le goût des portraits dans l'histoire, qui ont l'inconvénient d'avertir le lecteur de ce qu'un récit bien fait doit lui faire apercevoir de lui-même. Mais, quoi qu'il dise, et sans qu'il y pense, il nous livre à chaque page quelque trait vif et net de ce portrait qu'il nous refuse. On n'aurait qu'à réunir ces traits épars, comme ils s'assemblent d'eux-mêmes dans les impressions successives et la mémoire du lecteur, pour avoir une peinture vivante et singulièrement expressive. Qu'il nous suffise de rappeler cette humeur héréditaire des trois générations de la famille, dont le comte avait sa part, une indépendance d'esprit à l'égard des ministres, une causticité redoutée qui ne prévenait pas en leur faveur, le don fatal et charmant de l'ironie, une sorte de rudesse à l'égard des indifférents qui devenaient volontiers des ennemis, une âpreté de conviction qui ne se souciait pas de blesser les autres, une obstination poussée jusqu'à l'entêtement et qui ne savait pas s'arrêter aux satisfactions raisonnables; ajoutez-y, pour ce qui regarde personnellement le comte, un tour d'esprit vif et délié, une aptitude précoce pour la politique, une sorte de génie inventif pour les plans, les projets, les combinaisons,

une imagination toujours en éveil sur les faits et les conséquences des faits, et par-dessus tout un amour de son pays, qui ne fut assurément dépassé par aucun autre dans ce siècle. C'est même là ce qui doit relever à nos yeux la mission si délicate, parfois équivoque dans ses procédés, acceptée par le comte de Broglie, et soutenue longtemps, trop longtemps peut-être pour sa gloire, contre l'évidence des situations et le scandale de l'apathie royale. Jamais l'homme qui a rempli cette mission et l'a continuée même après qu'elle était devenue stérile n'a du moins perdu de vue ce grand but, l'intérêt du pays, où il voyait le véritable intérêt du roi, et il a mérité cette louange « qu'à travers beaucoup de faiblesses il nous montre le spectacle toujours attachant d'un esprit familier avec les vues élevées de la politique et d'une âme passionnée pour le bien public ».

L'ambition patriotique, ce fut donc l'inspiration et le tourment de cette âme, ce fut le mobile et l'honneur de cette vie, c'en est aussi l'excuse. C'est cette passion du bien public qui inspire au comte, une fois engagé dans la confidence du roi, cette incroyable fécondité d'aperçus et d'expédients pour soutenir la politique défaillante de la France, pour la relever et l'agrandir. A peine pouvons-nous, en quelques lignes, indiquer cette variété de projets successivement soumis à l'indolent monarque, qui l'intéressent d'abord, qui l'amusent comme par le mirage d'une grandeur imaginaire, en contraste avec la réalité frivole ou honteuse, et qui, à d'autres moments, l'épouvantent par les responsabilités entrevues, le harcèlent ou le fatiguent comme l'image importune de ce qu'il aurait dû

faire et le remords de son incurable faiblesse. Voyez le jeune diplomate improvisé, après quelques hésitations bien naturelles, s'engageant dans cette carrière dont le terrain même lui était inconnu, acceptant une tâche, et laquelle ! et dans quelles conditions ! « Pour son début avoir un roi à faire élire à l'insu de son propre gouvernement ; suivre une telle négociation, à mille lieues de Versailles, dans le sein d'une diète en armes, en face de la ligue de trois cours, et en restant à tout moment exposé au risque d'être désavoué publiquement et livré à tout le courroux ministériel par la moindre indiscrétion d'un agent des postes ! Quelle complication que deux maîtres à servir, deux langages à tenir et à mettre d'accord sans pouvoir se rassurer sur le rang auguste des personnages dont il est le confident ! Il a vécu assez près des grands pour savoir avec quelle tranquillité de conscience ces êtres privilégiés se tirent des embarras où ils s'engagent, en y laissant les serviteurs qu'ils ont compromis. »

Il part cependant plein de zèle pour l'idée française qu'il voit poindre en Pologne, et de 1752 à 1758 il déploie une activité incomparable pour donner à cette idée une forme définie, une consistance, un avenir. Il a à lutter contre des obstacles imprévus, toujours renaissants ; il ne se décourage pas, il varie ses plans, il les adapte à chaque situation nouvelle. Dès son arrivée en Pologne, il rencontre l'influence des Czartoryski, employée au service de l'Angleterre et de la Russie ; il lutte contre eux avec des moyens bornés, mais avec des ressources d'esprit inépuisables, il déjoue leurs manœuvres, il reconstitue le parti français au point d'inquiéter le ministère saxon, le roi Auguste,

et le ministère de Versailles lui-même étonné de cette initiative, qui n'est pas prévue dans les instructions officielles. L'ambassadeur ne se rebute pas pour si peu ; il finit par séduire le comte de Brühl, ministre du roi de Pologne, conçoit un vaste projet de politique générale, dont un des articles serait d'enlever la maison de Saxe à l'alliance anglaise et de la rapprocher de la France, et, malgré le mécontentement de Conti, qui juge avec raison que ce ne sont pas là des idées favorables à ses intérêts, il demande un congé, il va à Versailles chercher une approbation que le roi lui accorde et que le ministère ne lui refuse pas.

Mais voici qu'à son retour à Dresde un grand événement se produit, le changement de système d'alliances politiques de la France, à la suite de la rupture avec la Prusse. Le comte fait tête avec le plus grand sang-froid à cet évènement, plus redoutable qu'inattendu : à son plan tout récent de politique il en substitue immédiatement un autre, dont la base est l'alliance avec l'Autriche et qui se trouve conforme pour le principe au traité de Versailles, mais non pour les détails et l'application. En attendant une réponse qui ne vient pas, l'âme guerrière du comte se réveille à l'approche de Frédéric, qui exige l'incorporation des troupes saxonnes dans son armée. Le diplomate-soldat donne au roi Auguste le conseil de se réfugier avec son armée dans le camp de Pirna et d'attendre dans ce retranchement inexpugnable que l'armée autrichienne vienne le délivrer; lui-même veut se rendre au camp et rejoindre le roi Auguste. Frédéric s'y oppose et le fait écarter par force des lignes prussiennes. Quelques jours après, les Autrichiens étaient vaincus à Lobkowitz, et le roi

Auguste, bloqué sans espoir de secours, est obligé de se rendre. L'intrépide Français court à Dresde pour y prêter appui à la reine; Frédéric lui fait donner l'ordre de partir, le comte s'y refuse et ne part qu'après avoir reçu régulièrement son congé de Versailles. En France, sa situation est étrange : on l'accueille triomphalement et on le tient à l'écart de toute influence. Il veut offrir sa démission; le roi n'y consent pas. Il demande des instructions nouvelles et ne peut les obtenir. Enfin, de guerre lasse, il se rend à Vienne, aide de ses conseils militaires les généraux autrichiens écrasés, démoralisés par le génie de Frédéric, et retourne enfin à Varsovie, après avoir mérité la reconnaissance stérile de Marie-Thérèse, sans pouvoir obtenir de ses ministres un engagement précis en faveur de la Pologne. C'est alors que seul, livré aux uniques ressources de son esprit, il entreprend de lutter contre l'influence corruptrice et l'invasion armée des Russes, qui désorganisent tous les ressorts de l'infortunée République et l'énervent par la crainte avant de l'asservir par la force. L'activité du comte fait des prodiges; il groupe autour de lui tous les éléments de résistance, il va peut-être triompher de la lâche terreur qu'inspire la Russie. Mais la bataille de Rosbach éclate comme un coup de foudre qui renverse et abat tous ces projets, en partie réalisés. L'influence française est ruinée en Pologne, le comte est réprimandé par le ministère français. Et contre les admonestations humiliantes d'un Bernis, il ne trouve pas même d'appui auprès du roi, qui a été le confident, on pourrait dire le complice de tous ses projets. Sur les réponses évasives qui lui sont faites, il revient encore à Versailles, où

il est mal reçu par le cardinal de Bernis et par Mme de Pompadour, sans que l'égoïsme de Louis XV, traître une fois encore à sa propre cause, se soucie de le défendre.

II

Après Rosbach commence pour le *Secret du roi* une phase toute nouvelle et vraiment des plus singulières. Par une de ces demi-mesures dont il avait le goût, le roi retire le comte de Broglie de Pologne, mais le charge, malgré cela, de continuer à diriger la Correspondance. Comme auparavant, mais sans aucun caractère officiel, le comte fut invité à recevoir, par l'intermédiaire de Tercier, premier commis au ministère des affaires étrangères, communication de toutes les dépêches de Varsovie et même de Constantinople et de Pétersbourg, et à donner régulièrement, comme par le passé, son avis sur la situation des intérêts français dans chacune de ces résidences. L'ambassadeur disgracié de Pologne gardait le ministère des confidences royales. Étrange fortune d'un diplomate si actif, si habile, prêt à toutes les grandes entreprises, et qui acceptait ainsi, non sans une grande diminution de sa dignité personnelle, le portefeuille obscur d'une diplomatie toujours désavouée, qui n'avait plus désormais ni but précis, ni motif sérieux. L'ambassadeur, redevenu soldat dans l'armée de son frère le maréchal, ne dut consentir à ce sacrifice d'amour-propre que dans l'intention de conserver à tout prix un moyen de

communication directe avec le roi, qui lui permît de venir en aide aux intérêts menacés de son frère et de contrecarrer sous main l'inimitié du ministre, le maréchal de Bellisle. Mais dès lors aussi, il faut bien le dire et l'auteur du livre en fait l'aveu, la correspondance secrète devint surtout l'instrument de l'ambition d'une famille. Le salut de la Pologne, but à peu près désespéré de tous les efforts du comte, ne fut plus que le prétexte.

Il est juste d'ajouter que bien que, le comte eût le tort de continuer, dans un intérêt de grandeur personnelle, des relations équivoques et devenues inutiles, il ne chercha jamais dans ses communications avec le roi une occasion de complaisance et d'adulation, et ses conseils, dont il n'espérait plus d'effet, furent toujours ceux que lui dictait sa conscience. Même dans l'exil où il accompagne son frère après les violents démêlés qui suivirent la défaite de Filingshausen et partagèrent Paris et la cour entre Soubise et le maréchal de Broglie, il poursuit encore le projet de faire à la France des adhérents et un parti en Pologne au milieu de l'anarchie et dans le progrès croissant de l'influence russe. Quand s'ouvre la succession au trône de ce malheureux pays, il ne cesse d'inventer, de suggérer plan sur plan. Aucun n'est adopté, aucun peut-être à cette époque ne pouvait l'être. Lorsque le grand scandale du partage se produit et que l'opinion publique s'émeut entre l'indifférence affectée du roi et la surprise non moins affectée du ministre d'Aiguillon, c'est au comte de Broglie que Louis XV s'adresse pour lui demander un exposé général de la situation des relations extérieures. Il

était bien temps! C'était du moins une sorte de témoignage de reconnaissance tardive et singulièrement platonique à l'égard de l'infatigable conseiller, dont les avis persévérants, s'ils avaient été suivis, auraient pu arrêter la France sur la pente de la décadence politique, et le roi sur celle du déshonneur.

Deux occasions s'étaient offertes au comte pour se retirer de cette diplomatie secrète où les instructions étaient si vagues, l'appui si incertain, l'hostilité des ministres assurée, l'honneur médiocre. C'est quand il fut rappelé du poste de Varsovie en 1758, et surtout en 1771 quand, par un choix inexplicable et comme pour lui donner un nouveau témoignage de sa royale ingratitude, Louis XV lui préféra le frivole duc d'Aiguillon pour le ministère des affaires étrangères. On comprend à la rigueur que le comte, animé de la passion du bien public, n'ait pas eu le courage de renoncer à maintenir ses communications directes avec le roi, aussi longtemps qu'il n'avait pas rempli la carrière dont il avait mesuré d'avance l'étendue, et tant qu'il gardait encore l'espoir de la remplir. On comprend que cette intelligence toute politique et débordante d'idées n'ait pas voulu renoncer à la perspective d'un rôle à sa taille et aux chances d'un ministère qui aurait pu avoir, sous sa direction, de la grandeur. Mais quel inexcusable compromis avec sa conscience et sa dignité put le retenir dans les embarras et les équivoques de la diplomatie secrète, après que la dernière épreuve de la malveillance du roi fut faite et qu'il devint évident pour lui et les siens que Louis XV estimait ses talents et n'avait aucun goût pour sa personne? Le comte de Broglie

touchait enfin à ce but, obscurément poursuivi durant une si longue suite d'années et de travaux par son juste orgueil autant que par son patriotisme, et dont ne le séparait plus que l'insignifiante personnalité du duc de La Vrillière, et ce but, au moment où il croit l'atteindre, lui échappait sans retour. Et cette fois encore le comte ne se retire pas, blessé, mais la tête haute, sous sa tente! Et il recommence sa toile de Pénélope! Il se remet avec une ardeur obstinée, mais fatiguée, à édifier de nouveaux plans, une nouvelle diplomatie sur le papier! Déplorable faiblesse d'un cœur né pour de hautes destinées, s'y acharnant malgré la fortune et ne sachant pas y renoncer fièrement, quand elles ont fui pour jamais hors de sa portée par le fait d'un inexorable et sénile caprice que tant de mérite et de dévouement gratuits n'ont pu fléchir.

Il expia durement cette grave erreur. La fin de la diplomatie secrète, qui avait eu ses jours brillants, fut triste. Déjà, en 1766, la lutte du chevalier d'Éon, à Londres, contre son ambassadeur, M. de Guerchy, lutte pleine de scandales et de révélations indiscrètes, avait failli plus d'une fois compromettre le nom et la personne du comte. L'arrestation de son courrier Hugonnet, porteur de lettres pour d'Éon, avait mis en éveil son ennemi naturel, le ministre, duc de Praslin, et jeté l'alarme au cœur du roi, qui trembla comme un coupable de voir le Secret découvert. Il avait fallu mettre dans la confidence le lieutenant de police, M. de Sartines; il avait fallu préparer et rédiger d'avance les réponses d'Hugonnet, pour qu'on ne découvrît rien officiellement des menées du ministère occulte. Mais

que de périls courus et d'humiliations dévorées, et pour échapper aux soupçons de M. de Praslin et pour arracher à d'Éon les papiers confidentiels dont il ne rendit qu'une partie, se réservant le reste pour exercer à son heure le chantage le plus effronté!

Ce fut bien pis, en 1773, quand une obscure intrigue, formée par le colonel Dumouriez et un diplomate sans emploi, Favier, fut saisie par le duc d'Aiguillon, qui crut avoir découvert un crime d'État, et réussit un instant à impliquer dans l'affaire le comte de Broglie lui-même. En vain le comte proteste, en vain il écrit au roi et au duc d'Aiguillon; l'un, selon son habitude, ne lui répond pas, l'autre lui répond d'une manière hautaine. En vain il se rend encore une fois auprès de M. de Sartines, qui l'avait tiré d'embarras en 1766 et qui doit savoir la vérité. Cette fois, M. de Sartines l'éconduit. On l'accable d'avanies à la cour et dans la société parisienne, et le roi, qui peut le justifier d'un mot, se tait. On lui retire même la seule faveur qu'il ait obtenue du roi, une faveur tout honorifique, celle d'aller chercher jusqu'à Turin, comme ambassadeur, la nouvelle comtesse d'Artois. Et le roi se tait toujours. L'humeur altière du comte se réveille; il écrit au duc d'Aiguillon une lettre insolente qui est soumise au conseil : le roi parle enfin, et c'est pour l'exiler à Ruffec. Il demande à être jugé, il écrit de la manière la plus pressante au roi; le roi ne veut pas recevoir ses lettres et refuse de recevoir la comtesse de Broglie qui est venue porter plainte à Versailles et demander que l'on rende au comte l'honneur, puisque dans les mœurs et les idées du temps l'honneur d'un gentilhomme dépendait d'un caprice royal, qui l'ôtait

ou le restituait à son gré. L'obstiné silencieux meurt sans avoir rendu ses bonnes grâces à celui qui avait tant souffert pour garder intact le Secret du roi.

Un nouveau règne ranime les espérances de l'exilé. Louis XVI lui accorde la grâce de se justifier. On le rappelle d'exil, on remet l'examen de toute la correspondance secrète à une commission composée de MM. de Vergennes et de Muy, auxquels le comte obtient de faire joindre M. de Sartines. Après un consciencieux débat, une déclaration solennelle et motivée justifie pleinement le comte; une lettre honorable du roi reconnaît hautement que sa conduite a été celle d'un bon et loyal serviteur. Mais ce fut tout; ce n'était pas assez pour le comte. Ses exigences grandissent avec l'éclat tardif de la justice qui lui est rendue. Il demande quelque marque de la faveur royale qui ferme la bouche aux envieux. Ici Louis XVI se montre inexorable. On sent combien toute cette affaire ténébreuse, compliquée des intrigues plus ou moins équivoques qui semblaient s'y ramifier, pèse à sa conscience, et comme il a hâte d'en finir avec tous ces mystères. Il en garde une sorte de défiance qui pesa sur le reste de la vie du comte, ni disgracié ni rentré en grâce. Lorsque plus tard le gouvernement français déclara la guerre à l'Angleterre pour l'indépendance de l'Amérique, et qu'un camp fut formé sur la côte de Normandie pour préparer une descente sur la côte anglaise, c'était une bien légitime espérance pour le comte que celle d'être appelé à commander l'état-major de son frère le maréchal, dans cette expédition dont il avait lui-même autrefois remis un projet détaillé à Louis XV. Là encore sa mauvaise fortune le

poursuit, il n'est pas nommé, et son dépit, qui ne connaît plus la prudence, cherche d'où a pu partir ce dernier coup; il croit découvrir que l'abbé Georgel, secrétaire du cardinal de Rohan, l'a calomnié auprès du ministre, M. de Maurepas. Et le voilà engagé, malgré l'avis de sa famille, dans une nouvelle aventure, un procès en diffamation qui n'aboutit qu'à une nouvelle catastrophe. Les mauvaises dispositions du public et des magistrats à son égard, jointes au peu de consistance des preuves, amenèrent un terrible arrêt qui déchargeait l'abbé Georgel et déboutait le comte de sa plainte en termes injurieux. Ce fut le dernier effort qu'il tenta. Sa mauvaise étoile l'emportait sur tant de chances favorables que lui avaient données et ses brillantes facultés et le commerce intime avec le roi. Il se retira dans ses terres où il mourut en 1781, à l'âge de soixante-deux ans, victime jusqu'au bout de cet égoïsme royal qui, vivant, l'avait compromis par ses confidences, et, mort, par son silence, comme si le comte avait été coupable d'un autre crime que d'avoir porté vingt-deux ans le *Secret du roi*. Un fardeau bien lourd, en effet, qui écrasa une brillante destinée et qui, retombant de tout le poids du mystère et même, à certains jours, du désaveu royal, sur des idées patriotiques, leur ferma obstinément toute issue vers la lumière, c'est-à-dire vers la publicité qui les aurait répandues en popularisant son nom, ou vers le pouvoir qui les aurait mises à l'épreuve.

Au-dessous du comte de Broglie, le véritable chef, l'inspirateur et le soutien de la diplomatie secrète, combien de personnages diversement intéressants,

mais finement dessinés au passage, qui s'y mêlent ou s'y faufilent, s'y dévouent ou veulent l'exploiter ; c'est l'honnête Durand, le confident grave et un peu gauche du *Secret*, dont le bon sens étroit demandait à être guidé au milieu de ces manœuvres changeantes et qui se perdait facilement dans toutes ces métamorphoses ; c'est l'excellent Tercier, le premier commis des affaires étrangères, le dépositaire de tous les chiffres et de toutes les pièces de la correspondance, « un des types les plus accomplis de ces bons serviteurs de l'État, hommes de mérites inconnus appelés à tout diriger sans jamais paraître, exclus par leur naissance du droit d'aspirer au premier rang, mais en revanche survivant à la rapide succession des ministres, échappant par leur humilité même au caprice des destitutions arbitraires, gardiens de toutes les traditions et devenant, à la longue, à travers la frivolité et l'intrigue de leurs chefs, le ressort fixe et principal, bien qu'inaperçu, de toute notre politique extérieure[1] ». C'est Hennin en Pologne, M. de Vergennes à Constantinople, Bon à Bruxelles, Chrétien à Stockholm, le chevalier Douglas et plus tard Marbeau à Saint-Pétersbourg, le soldat-poète, le favori des salons de Paris, Guibert à Vienne, Châteauneuf en Espagne.

Et je ne parle pas des missions secrètes, agissant en dehors de la diplomatie officieuse du comte de Broglie, Martange à Londres, le général Monnet à Varsovie. Il y a un moment où Louis XV conspire non seulement contre son ministère officiel, mais contre

1. Tome I, pages 236-240.

son ministère clandestin, et où sa main furtive semble s'égarer dans la multiplicité des fils qu'elle tient, qu'elle agite et qu'elle emmêle. Puis viennent les agents de hasard recrutés par les uns ou par les autres, poursuivant secrètement quelque visée particulière, agissant ou bien avec l'assentiment du roi, d'accord avec le comte de Broglie ou avec un des ministres, sans parler de ceux qui se donnent des missions à eux-mêmes, ou transforment à tel point celles qu'ils ont reçues qu'on dirait qu'ils agissent pour leur propre compte : tels le chevalier ou la chevalière d'Éon, se mettant pendant dix ans en rébellion ouverte à Londres contre l'ambassadeur, M. de Guerchy, contre le ministre, le duc de Praslin, contre le roi lui-même, contre le chef de la diplomatie secrète, qui est obligé de capituler devant son audace, enfin remportant son plus beau triomphe, ajoutant à tous ses succès équivoques la gloire incomparable de faire de Beaumarchais sa dupe, de Beaumarchais, qui lui aussi participe un instant au *Secret*, à l'heure de la liquidation. Tel aussi Favier, le diplomate libertin, sans mœurs, sans argent, mais non sans idée ; tel enfin Dumouriez, qui s'annonce déjà avec fracas dans un rang subalterne, qui perce à travers cette nuée d'intrigants avec la verve effrontée d'un esprit supérieur, sans scrupule et sans moralité.

Nous ne devons pas omettre, dans cette revue rapide des personnages qui occupent les seconds plans de l'ouvrage, le caractère épisodique de l'abbé de Broglie, mêlé intimement à l'histoire du maréchal et à celle du comte, ses neveux, par l'affection qu'il a pour eux, par les conseils qu'il leur donne, par le

droit de direction et de remontrance qu'il s'arroge sur eux, par la tutelle qu'il prétend exercer, par sa protection toujours en acte pour leur épargner une maladresse ou réparer leurs bévues auprès des ministres et à la cour, pour refaire enfin à chaque instant la trame de leur fortune que brisent une humeur âpre et un entêtement héréditaire. Non pas que le grand abbé, comme on l'appelait à Versailles, se distinguât des autres par le tour même de son esprit, qui était vif et moqueur comme celui de tous ses parents ; mais on nous dit et on prouve qu'il avait l'art d'employer cette verve mordante à divertir et non à offenser ses supérieurs[1]. C'est d'un crayon vif et enjoué que l'auteur dessine la silhouette de l'abbé de Broglie, avec sa grande taille désossée, sa tenue peu soignée, le rabat malpropre, un propos toujours railleur et libre, tout l'air, en un mot, d'un personnage sans conséqence, mais, à l'aide même de tous ses défauts et de tous ses ridicules, adroit à se glisser dans l'intimité des ministres et même des princes, servant l'ambition des uns, trompant l'ennui des autres, lançant contre les uns et les autres de terribles boutades, et s'arrangeant toujours pour avoir les rieurs de son côté, habile à se ménager les bonnes grâces d'une partie du ministère qui l'employait à travailler contre l'autre, tandis qu'il faisait rire le roi au dépens de tous les deux. « Le vrai prodige de son habileté avait été de se faire admettre dans le cercle intime de la reine et de la dauphine, sanctuaire de haute dévotion d'où il semblait que la liberté de ses allures aurait dû l'exclure. Cependant, comme

1. T. I, pages 27, 375 et *passim*.

malgré sa mauvaise tenue on ne lui reprochait aucun désordre grave, il avait fini par forcer la porte de cette enceinte réservée et, une fois admis, il y apportait un mouvement et une distraction inaccoutumés. Il charmait la monotonie de longues soirées, imparfaitement remplies pour les princesses par la tapisserie et le cavagnol, grâce à une inépuisable fécondité d'anecdotes toujours gaiement racontées. Fussent-elles même un peu trop gaies, les saintes dames ne s'indignaient qu'en souriant avec ce plaisir secret qu'éprouvent parfois les bonnes âmes à entrevoir le mal qu'elles ignorent, à côtoyer le vice et le scandale, quand elles sont certaines de n'y pas tomber... Tout ce crédit savamment acquis, l'abbé ne l'employait pas pour lui-même. Indifférent à sa propre fortune, il avait la passion de son nom et de sa race; il semblait avoir fait avec ses parents un partage de rôle en vertu duquel, pendant qu'eux servaient l'État, lui se chargeait de les servir à la cour, et de leur faire obtenir ce qu'ils s'occupaient à mériter. »

Il faut le voir lorsqu'une difficulté s'élève, lorsqu'un déni de grâce ou de justice menace quelqu'un des siens, en 1760, par exemple, lorsque le maréchal, prenant la direction de l'armée du Rhin qu'il doit conduire à la victoire de Corbach, rencontre, à chaque demande qu'il fait, l'hostilité plus ou moins sourde du ministre de la guerre, il faut voir alors le grand abbé, avec quelle verve de bonne humeur il s'emploie à tourner les obstacles ou à les aplanir, « courant à toute heure de place en place, suant sang et eau, tantôt pour faire rendre justice, tantôt pour faire entendre raison à ses neveux, plaidant pour leurs réclamations et excu-

sant leurs vivacités, montant du soir au matin tous les escaliers de Versailles ou des ministères, pénétrant dans le boudoir de Mme de Pompadour ou dans les appartements intérieurs de la dauphine, forçant la porte du maréchal de Bellisle ou prenant place à la table toujours ouverte des deux fameux financiers, les frères Pâris ». Il y a là quelques scènes de haute comédie, racontées avec une verve incomparable par le grand abbé lui-même, et où l'on voit comme il sait sauver les situations embarrassées par des facéties d'un goût plus ou moins heureux. Diplomate du genre gai, uniquement au service de sa famille, tel fut ce singulier abbé. Ses bons mots, qui étaient fort goûtés et fort redoutés, sont restés dans les mémoires du temps; ses lettres, qui sont amusantes comme ses bons mots, méritaient de nous être rendues.

Ainsi, dans cette grave histoire, la gaieté ne fait pas défaut. Il y a une comédie qui dure longtemps et dont l'intérêt, se variant sans cesse, ne s'épuise pas un seul instant : c'est celle que conduit, pendant près de dix années, le chevalier d'Éon avec des ressources d'esprit, une ténacité inouïe, un art digne d'un dramaturge. Beaucoup de détails inédits, tirés des papiers du comte de Broglie, viennent combler les lacunes de cette pièce et en expliquer les invraisemblances. Ce qui domine, néanmoins, dans l'ouvrage, c'est la note sérieuse, la note politique, l'étude des grandes affaires auxquelles s'est trouvé mêlé, pendant près d'un quart de siècle, le comte de Broglie, et dont il avait plus qu'aucun autre personnage de son temps, plus que Choiseul même, l'instinct, l'intuition, je dirais peut-être le génie, si les duretés de la fortune ne lui avaient

refusé l'occasion d'appliquer ses idées et de les éprouver au feu.

Ce livre n'est à aucun degré une œuvre de parti, et l'on s'exposerait à être injuste, si l'on apportait ici des préoccupations étrangères à la critique et à l'histoire. A coup sûr, comme l'auteur le déclare dans sa préface, la réputation de Louis XV (qui n'avait rien à perdre) ne gagnera pas à être éclairée d'un jour nouveau. Qu'importe! l'histoire n'est pas un plaidoyer, elle est une science. La politique a des clients, l'histoire n'en doit pas avoir : elle n'a que des jugements à porter, des sentences à rendre. D'ailleurs « une institution telle que la monarchie française, qui a compté dix siècles de durée et de gloire, est de force à supporter la pleine lumière, et ses admirateurs éclairés n'ont aucun intérêt à déguiser ni les torts du triste monarque qui a hâté sa chute, ni les vices du pouvoir arbitraire qui en a trop souvent altéré le principe et compromis les bienfaits. » Un règne pareil, vu de près, du côté des coulisses, dans l'intimité de certains détails, dans la réalité invraisemblable de ce despotisme, qui semble honteux de ses accès de patriotisme et qui s'en cache comme d'un crime, l'égoïsme féroce de ce souverain qui pâlit à l'idée d'un acte d'énergie et qui n'ose pas même défendre ceux qu'il a compromis, tant de défaillances jointes à tant d'insolents caprices, l'emploi si misérable d'un pouvoir dont on ne souffre pas les bornes, la jouissance stérile d'être un maître absolu sans que le maître ose vouloir l'être virilement un seul jour, l'abdication de plus en plus marquée de toute initiative généreuse, l'horreur de toute responsabilité jointe à une méfiance sournoise à l'égard de ceux

mêmes que l'on a choisis pour gouverner; toutes ces peintures si énergiques et sombres, toute cette histoire diplomatique et secrète des vingt-deux dernières années de ce règne, c'est l'annonce, c'est la raison historique de ce qui se prépare dans le mépris public. Jamais il n'a été démontré avec plus de force que 1774 avait pour lendemain inévitable 1789. Que la Révolution se soit bien faite, c'est une autre question à discuter. Qu'elle fût nécessaire, c'est ce qui ressort avec évidence de chaque page de ce livre: c'en est la leçon suprême et l'inexorable moralité.

CHAPITRE VI

DIDEROT INÉDIT. — L'ÉVOLUTION DE SES IDÉES PHILOSOPHIQUES[1].

I

Est-ce là l'édition définitive que le public lettré attend depuis si longtemps? Nous n'oserions le dire. Il ne peut y avoir une édition définitive, tant qu'il y manquera une partie considérable de la correspondance avec Mlle Volland, qui doit exister quelque part et dont il serait fâcheux d'avoir à désespérer. Mais cette publication nouvelle ajoute un contingent fort respectable de morceaux inédits à ceux qu'avaient successivement donnés Belin en 1818, Brière en 1821, en 1830 Sautelet et Paulin, en 1856 un amateur enthousiaste et fort instruit, M. Walferdin, sans compter les travaux épars de plusieurs autres explorateurs habiles, qui ont enrichi nombre de recueils et de journaux, et qui se trouvent ici réunis pour la première fois.

Cette difficulté de reconstruction, spéciale pour les

1. *Œuvres complètes de Diderot*, éditées par J. Assézat et Maurice Tourneux, 20 vol. 1875-1877.

travaux de Diderot, tient aux circonstances de sa vie et aux traits de son caractère. Il semait ses écrits dans des mains avides, comme il semait ses idées et sa vie dans la conversation, qui était la vraie forme littéraire de son esprit. Grimm avait gardé par devers lui plusieurs des écrits les plus importants, entre autres les lettres à Mlle Volland, qui ne se retrouvèrent qu'en 1830, très incomplètes et après avoir traversé bien des hasards. Beaucoup d'autres, parmi les amis de Diderot, étaient devenus de la même façon les dépositaires de quelqu'une de ces pages écrites dans une matinée, oubliées le lendemain et disparues dans le tourbillon. Et combien de solliciteurs improvisés, amis du jour ou de l'heure, obtenaient et ravissaient en se jouant les dons gratuits de l'improvisateur prodigue! Ils emportaient de ce laboratoire d'idées, plein de flammes et de fumée, quelque arme mieux trempée pour la lutte du lendemain, ou quelque ornement, quelque ciselure, dont ils s'empressaient de décorer leurs propres ouvrages. Ce serait un travail bien difficile de rechercher ces fragments dispersés à travers les écrits de l'abbé Raynal, du baron d'Holbach, d'Helvétius, de Pezay, de Grimm, de J.-J. Rousseau lui-même et de bien d'autres. Œuvre assez ingrate d'ailleurs et que l'on regretterait peut-être, après qu'on l'aurait accomplie, tant les résultats sembleraient disproportionnés à l'effort, la plupart de ces pages n'ayant qu'une valeur de circonstance ou de polémique.

Il restait une sérieuse exploration à faire en Russie. On sait que les manuscrits de Diderot furent transportés à sa mort au palais de l'Ermitage, avec sa bi-

bliothèque, par suite de la cession qu'il en avait faite à l'impératrice Catherine, et dont le prix avait racheté le bien-être et la dignité de ses dernières années. C'est même cette circonstance qui a sauvé ces manuscrits d'une destruction à peu près certaine. Nous savons par Mme de Vandeul que le fameux chanoine, frère de Diderot, réclama tous les papiers du philosophe pour les jeter au feu. On ne put le calmer qu'en lui disant qu'ils étaient en Russie; mais il vécut jusqu'à la fin dans la crainte de les voir renaître, et sa vieillesse en fut troublée. Que dirait aujourd'hui le pauvre chanoine?— Il y a dix ans, on voyait encore, au rez-de-chaussée de l'Ermitage, la résidence favorite de Catherine II, la bibliothèque particulière de l'impératrice, enrichie sous son règne et par son ordre des livres de Voltaire, de Diderot, de d'Alembert. Depuis quelques années seulement, cette collection précieuse a été réunie à la bibliothèque publique. Ce qui ajoute un prix singulier à ces livres, c'est que les marges sont couvertes de notes les plus curieuses de ces mains illustres. Les manuscrits ne sont pas la partie la moins intéressante de notre collection. Il y en a jusqu'à trente-deux de Diderot, dont six complètement inédits, écrits de sa main, sauf quelques passages recopiés sans doute par Naigeon ou Mme de Vandeul. M. Léon Godard, à qui nous devons ces renseignements, auteur d'un livre intitulé *Pétersbourg et Moscou, Souvenirs du couronnement d'un tzar*, a pris le soin de transcrire ces six volumes, qui font le mérite et la nouveauté de la présente édition. Ils contiennent une *Réfutation de l'Homme d'Helvétius*, les *Éléments de physiologie*, le *Plan d'une Université pour le gou-*

vernement de Russie, analysé par M. Guizot, en 1813, dans les *Annales de l'éducation*, des fragments de psychologie, de morale et de logique sur *les caractères*, la *diversité et l'étendue de l'esprit*, *le génie*, le *Discours d'un philosophe à un roi*, des appréciations rapides d'ouvrages littéraires du temps, des plans inédits de pièces de théâtre, des feuillets détachés, appartenant à des ouvrages en préparation ou en projet. Si nous y joignons quelques lettres retrouvées dans ces derniers temps, il y a là de quoi renouveler un sujet déjà inépuisable par le nombre des questions que Diderot aborde et la variété des aperçus qu'il ouvre dans toutes les directions de la pensée.

On a tant étudié Diderot dans ces trente dernières années, que c'est une bonne fortune d'avoir seulement à parler de ces inédits et d'éviter ainsi le péril de répétitions fastidieuses ou de dangereuses comparaisons. Non pas qu'on doive s'attendre à des révélations qui modifient la physionomie connue du philosophe ou rectifient les jugements antérieurs ; mais on nous fournit dans cette édition nouvelle des informations curieuses sur l'origine et le développement de quelques-unes des théories chères à Diderot; on nous permet de saisir, comme à sa source, cet esprit vraiment *génial*, comme disent les Allemands, novateur avec ivresse, qui verse dans tous les sujets un flot d'idées plus ou moins trouble, mais d'une abondance extraordinaire. Nous surprenons dans ses libres caprices cette verve immodérée, mais inventive et toujours en éveil, qui se répand à la surface de toutes les sciences, à travers tous les arts, avec l'ambition de les renouveler, et qui les agite du moins furieusement et leur imprime

un mouvement sensible encore à la distance d'un siècle, à travers tant de révolutions de tout genre, scientifiques et littéraires. Il nous a paru qu'il y avait quelque intérêt à mettre en lumière ces témoignages nouveaux d'une activité intellectuelle que cinquante années n'épuisèrent pas, et de les replacer à leur lieu et à leur date en rétablissant ainsi quelques anneaux disparus dans l'ordre des temps et la chaîne des idées.

II

Le marquis de Chastellux[1] caractérisait ainsi les écrits de Diderot : « Ce sont des idées, disait-il, qui se sont enivrées et qui se sont mises à courir les unes après les autres. » Ce mot nous donne bien la sensation de la rapidité agitée des conceptions qui se succèdent devant le lecteur, du vertige qui emporte ce mobile esprit à travers tous les sujets dans une sorte de course effrénée, non sans but, mais sans repos. Nous savons par Naigeon qu'il avait contracté de bonne heure l'habitude d'écrire sur les premiers feuillets de ses livres, et souvent sur des feuilles volantes qu'il y insérait, ses jugements et ses réflexions. « En parcourant les titres parfois inconnus des ouvrages sur lesquels il a fait des observations, on voit qu'il lui

1. Auteur d'un ouvrage momentanément célèbre vers 1772, sur *la Félicité publique*, et que Voltaire (avec quelque ironie, je suppose) plaçait au-dessus de l'*Esprit des lois*.

importait fort peu que le livre qu'il analysait fût bon ou mauvais. » Dans le premier cas, il s'élevait avec l'auteur, s'emparant de ses principes et de ses idées avec cette faculté d'assimilation et cette puissance de transformation qui est un don. Dans l'autre cas, il se substituait à l'écrivain malhabile qui n'avait pas su profiter de son sujet ; il refaisait le livre à sa manière et presque sans s'en apercevoir.

M. d'Holbach disait qu'il n'y avait point de mauvais livres pour Diderot. Lorsqu'après avoir lu quelque ouvrage sur son témoignage excessif et déclamatoire, on lui faisait remarquer qu'il n'y avait rien là de ce qu'il y avait vu : « Eh bien ! répondait-il, si cela n'y est pas, cela devrait y être. » — C'est ainsi que naissaient les unes après les autres ces pages qui devenaient des livres, au jour le jour, au hasard d'une lecture ou d'une conversation. Les notes s'ajoutaient aux notes à mesure que les idées affluaient à son esprit, sous le coup d'une suggestion subite ou d'une contradiction. Le plus souvent il ne s'accordait ni la peine ni le temps de donner une forme définitive à sa pensée, qui courait plus vite que sa plume : telle était cette fécondité déréglée répandant à profusion des germes d'idées dont quelques-uns devaient revivre plus tard, croître et produire de véritables révolutions dans la philosophie et dans la science.

Ainsi sont nés dans les dernières années de la vie de Diderot les *Élémens de physiologie*, que l'on ne connaissait jusqu'ici que par quelques lambeaux de conversation rapportés par Naigeon. Ils sont remarquables à plus d'un titre, ne fût-ce que comme un des développemens les plus considérables de la philosophie

naturelle, à laquelle il avait fini par réduire toute philosophie. Comment et par quels degrés en était-il arrivé à ces conclusions extrêmes? Les *Élémens de physiologie* se rattachent par un lien étroit au *Rêve de d'Alembert*, qui lui-même, pour être bien compris, doit être replacé à son moment dans l'évolution de la pensée de Diderot. Nous verrons, sous l'action d'une logique fatale, se former et se dégager, dans chacun des écrits qui l'expriment, cette philosophie où abondent de jour en jour davantage les conceptions les plus hasardeuses, chères au naturalisme de notre temps, et que Diderot a presque toutes pressenties.

Les premiers ouvrages philosophiques de Diderot eurent une origine assez compromettante pour la gravité de la philosophie nouvelle. On sait qu'il s'était lié intimement avec une sorte d'aventurière, Mme de Puisieux, l'année même qui suivit son mariage, pendant une absence de Mme Diderot. « Mme de Puisieux était pauvre, dit Mme de Vandeul ; elle demanda de l'argent à mon père ; il publia l'*Essai sur le mérite et la vertu*, vendit cet ouvrage cinquante louis et les lui porta. Bientôt elle demanda une nouvelle somme ; il publia les *Pensées philosophiques*, les vendit cinquante louis et les lui porta encore ; il fit cet ouvrage dans l'intervalle du vendredi saint au jour de Pâques. Après *les Bijoux indiscrets*, qui furent écrits dans la même intention, mon père fit la troisième partie de l'*Apologie de la Thèse de l'abbé de Prades ;* comme l'existence de Dieu y était niée, cela rendit l'affaire de l'abbé assez grave pour l'obliger à sortir de France. Mon père était inquiet des suites de cet évènement, lorsque de nouveaux besoins de Mme de Puisieux

l'engagèrent à publier les *Lettres sur les sourds et les aveugles*. » Nous arrêtons là cette nomenclature, admirant avec quelle exactitude Diderot tenait la comptabilité de ses galanteries et avec quelle candeur sa fille reproduit cette partie de ses notes intimes. Le nouvel éditeur, après avoir rappelé les circonstances particulières qui ont marqué l'origine des écrits philosophiques de Diderot, fait cette déclaration singulière : « Mme de Puisieux ayant puissamment excité par ses exigences réitérées la verve créatrice de Diderot, elle mérite quelque reconnaissance. » On avouera que, pour placer sa reconnaissance de cette manière, il faut en avoir de reste.

Quelle qu'ait été l'occasion qui donna lieu à la publication de ces divers écrits, on peut suivre, à la date de chacun d'eux, le changement qui s'accomplit dans l'esprit de Diderot et qui le fait passer d'une sorte de christianisme de convention au déisme, puis au scepticisme, et du doute provisoire, où il ne s'arrêta guère, à un naturalisme exalté. Il fallut quelque temps, selon la plaisante expression de Naigeon, avant que le philosophe *se fût entièrement purgé de la matière superstitieuse*. L'*Essai sur le mérite et la vertu*, paru en 1745, n'était qu'une traduction de l'ouvrage de Shaftesbury, mais les notes, le discours préliminaire et la dédicace à son frère marquent bien l'état d'esprit du traducteur au moment où il s'occupait de ce travail d'un genre secondaire, inférieur à son mérite. Il insiste sur le vrai caractère du *théisme*, l'opposant à l'*athéisme;* il en fait une sorte de préparation nécessaire et d'introduction au christianisme : « Le but de cet ouvrage, dit-il, est de

montrer que la vertu est presque indivisiblement attachée à la connaissance de Dieu, et que le bonheur temporel de l'homme est inséparable de la vertu. Point de vertu sans croire en Dieu : point de bonheur sans vertu, ce sont les deux propositions de l'illustre philosophe dont je vais exposer les idées... Tout ce que nous dirons à l'avantage de la connaissance du Dieu des nations s'appliquera avec un nouveau degré de force à la connaissance du Dieu des chrétiens... Voilà donc le lecteur conduit à la porte de nos temples. Le missionnaire n'a qu'à l'attirer maintenant au pied de nos autels : c'est sa tâche. Le philosophe a rempli la sienne. » Un an après, en 1746, paraissent les *Pensées philosophiques*. Diderot étudiait alors Bayle avec passion, et l'on peut voir dans ce petit ouvrage une imitation assez piquante des habitudes d'esprit du fameux dialecticien, l'*amasseur de nuages*, habile à soulever les questions, évitant de les résoudre. — Au fond, la rupture est accomplie avec cette espèce de christianisme philosophique où Diderot était resté quelque temps engagé, par habitude d'esprit ou par prudence. Ce n'était pas tout à fait à tort qu'il craignait le parlement. Les *Pensées philosophiques* furent condamnées au feu par arrêt du 7 juillet 1746, ce qui n'empêcha pas l'ouvrage de reparaître plusieurs fois, du vivant de l'auteur, sous différents noms. La *Promenade du sceptique*, composée en 1747, est une froide allégorie dirigée contre la vie religieuse ; en 1749, dans la célèbre *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, le voici aux prises avec le problème de l'existence de Dieu ; il ne dépasse pas encore les limites du doute. Pourtant Voltaire s'en

émut et dans une réponse fort embarrassée à l'envoi de cet ouvrage il déclara que, quant à lui, « il n'est point du tout de l'avis de Saunderson, qui nie Dieu parce qu'il est né aveugle. »

On sait que Diderot paya de cent jours de captivité à Vincennes la hardiesse plus que philosophique de ce livre, où respire déjà le souffle de tempête qui va soulever de terre l'*Encyclopédie*, et par elle l'opinion. Dans ses Mémoires récemment publiés, le marquis d'Argenson dit négligemment, à la date du mois d'août 1749 : « On a arrêté ces jours-ci quantité d'abbés, de savants, de beaux esprits, et on les a menés à la Bastille, comme le sieur Diderot, quelques professeurs de l'Université, docteurs de la Sorbonne, etc. Ils sont accusés d'avoir fait des vers contre le roi, de les avoir récités, débités, d'avoir frondé contre le ministère, d'avoir écrit et imprimé pour le déisme et contre les mœurs, à quoi l'on voudrait donner des bornes, la licence étant devenue trop grande. *Mon frère en fait sa cour et se montre par là grand ministre.* » — Et un peu plus loin : « Le nommé Diderot, auteur des *Bijoux indiscrets* et de *l'Aveugle clairvoyant* (la *Lettre sur les aveugles*), a été interrogé dans sa prison à Vincennes. Il a reçu le magistrat (on dit même que c'est le ministre) avec une hauteur de fanatique. L'interrogateur lui a dit : « Vous êtes un insolent, vous resterez ici longtemps. » Ce Diderot venait de composer, quand on l'a arrêté, un livre surprenant contre la religion. »

La *Suite de l'Apologie de M. l'abbé de Prades* (1752) et les articles de l'*Encyclopédie* qui commence à paraître ne dépassent pas cette moyenne d'incrédulité

plutôt religieuse que philosophique, que l'on caractérisait alors du nom de *déisme* et que personne n'a mieux définie que Diderot lui-même : « La diversité des adversaires qui se sont élevés contre la religion, dit-il, a introduit une infinité de questions inconnues il y a cinquante ans ; et l'on a été contraint d'adopter des expressions peu communes et de distinguer des objets qu'on a souvent confondus. Ainsi, dans le nouvel usage, on n'attache point au théisme la même idée qu'au déisme. » Et, d'après ses explications fort nettes, on peut se convaincre que le théisme n'était pas considéré comme hostile à la religion, tandis que le déisme était un terme d'opposition contre toute religion. « Le *théiste* est celui qui est déjà convaincu de l'existence de Dieu, de la réalité du bien et du mal moral, de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses à venir, mais qui attend, pour admettre la révélation, qu'on la lui démontre ; il ne l'accorde ni ne la nie. Le *déiste* au contraire, d'accord avec le *théiste* seulement sur l'existence de Dieu et la réalité du bien et du mal moral, nie la révélation, doute de l'immortalité de l'âme et des peines et des récompenses à venir[1]. » C'est ce mot qui peint le mieux l'état d'esprit de Diderot à cette époque. Il ne proteste qu'ironiquement contre cette appellation, et encore est-ce au nom de l'abbé de Prades. Une première phase de son évolution intellectuelle est accomplie. Il ne cherche plus « la voie par laquelle il faut passer pour arriver méthodiquement au pied des autels ; » ce passage, il le déclare infranchissable. Une seconde phase va s'accomplir,

1. *Apologie de l'abbé de Prades*, XVI.

celle qui le conduira du déisme au naturalisme pur. C'est dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1754) que cette nuance se marque pour la première fois ; elle s'accentuera de plus en plus dans la dernière partie de la vie du philosophe.

Il avait alors quarante et un ans. Les historiens de la philosophie qui n'ont pas tenu compte de ces phases diverses de son esprit ont tout brouillé, tout confondu. A l'aide de cette observation si simple des dates, on se reconnaît sans peine dans les apparentes contradictions de Diderot. Il y a dans sa philosophie une dégradation continue de l'idée de Dieu jusqu'à son évanouissement dans le pur scepticisme, qui lui-même n'est qu'un passage par où il arrive promptement à l'idée de la nature, prise désormais comme objet unique de sa foi et de son culte.

Le *Rêve de d'Alembert*, écrit en 1769, mais non publié de son vivant, a une importance capitale dans son œuvre. C'est de son propre aveu un des seuls d'entre ses ouvrages dans lesquels il se complaisait. Il en parle à plusieurs reprises à Mlle Volland : « Les interlocuteurs sont d'Alembert, qui rêve, Bordeu et l'amie de d'Alembert, Mlle de l'Espinasse... *Il n'est pas possible d'être plus profond et plus fou.* J'y ai ajouté après coup cinq ou six pages capables de faire dresser les cheveux à mon amoureuse : aussi ne les verra-t-elle jamais. » Et à quelques jours de là : « Si j'avais voulu sacrifier la richesse du fond à la noblesse du ton, Démocrite, Hippocrate et Leucippe auraient été mes personnages ; mais la vraisemblance m'aurait renfermé dans les bornes de la philosophie ancienne, et j'y aurais trop perdu. Cela est de la plus haute extravagance, et tout à

la fois de la philosophie la plus profonde; il y a quelque adresse à avoir mis mes idées dans la bouche d'un homme qui rêve : il faut souvent donner à la sagesse l'air de la folie, afin de lui procurer ses entrées. » — Pourtant, réflexion faite, il avait peur de « ces extravagances ». Il n'osa pas les publier, et il fit bien; il eût encouru de terribles colères et soulevé une véritable émeute parmi ses amis. Mlle de l'Espinasse, qui figurait dans le dialogue et y jouait son rôle avec une bonne grâce et une compétence fort piquantes, se fâcha et fit adresser par d'Alembert de si vifs reproches à Diderot, que celui-ci promit de brûler le manuscrit.

Ne nous fions pas trop à ces exécutions; rarement elles se font jusqu'au bout. Peut-être le manuscrit fut-il brûlé, mais il en subsistait des copies, puisque l'œuvre a reparu en 1830 dans les quatre volumes de mémoires qui furent publiés. Cependant Diderot, ne se résignant ni à perdre ce travail, où il avait amassé beaucoup d'idées qui lui étaient chères, ni à en priver le public, avait composé une variante du *Rêve;* il nous reste seulement la lettre d'envoi, que l'on nous donne pour la première fois : « L'historique de ces dialogues, dit l'auteur, en excusera les défauts... Le plaisir de se rendre compte à soi-même de ses opinions les avait produits; l'indiscrétion de quelques personnes les tira de l'obscurité; l'amour alarmé en désira le sacrifice, l'amitié tyrannique l'exigea ; l'amitié trop facile y consentit; ils furent lacérés. Vous avez voulu que j'en rapprochasse les morceaux, je l'ai fait... Ce n'est ici qu'une statue brisée, mais si brisée qu'il fut presque impossible à l'artiste de la réparer. Il est resté autour de lui nombre de fragments dont il n'a pu retrouver la

place... D'ailleurs, en changeant le nom des interlocuteurs, ces dialogues ont encore perdu le mérite de la comédie. » Cette œuvre substituée à la première, qu'est-elle devenue? Il importe assez peu d'ailleurs, puisque nous avons le *Rêve de d'Alembert* et les *Élémens de physiologie*, un commentaire du plus haut intérêt, plus intéressant même que le *Rêve*, si l'on ne consulte que les idées, qui s'y montrent plus directement et à découvert.

En quoi donc consistait cette « philosophie profonde » que Diderot annonçait mystérieusement à son amie? A travers les divagations, les fantaisies et le libertinage qui se mêlent à ses ouvrages les plus sérieux, percent quelques grandes conceptions qu'il attribue à d'Alembert rêvant, mais qui sont bien d'un homme singulièrement éveillé. C'est d'abord cette idée que, pour imaginer la manière dont la vie a pu naître et se propager sur la terre, il ne faut pas prendre garde à quelques centaines de siècles de plus ou de moins. Le temps n'est rien pour la nature, et le philosophe doit avec soin se garantir du *sophisme de l'éphémère*, celui d'un être passager qui croit à l'immortalité des choses, celui qu'exprimait si bien la rose de Fontenelle, qui disait « que, de mémoire de rose, on n'avait vu mourir un jardinier. » — Ce n'est qu'à cette condition qu'on peut traiter ces graves sujets, la sensibilité générale, la formation de l'être sentant, son unité, l'origine des animaux, leur durée et toutes les questions de ce genre. « On suppose, disait-il, que les animaux ont été dans l'origine ce qu'ils sont à présent. Quelle folie! on ne sait non plus ce qu'ils ont été qu'on ne sait ce qu'ils deviendront. Le vermisseau

imperceptible qui s'agite dans la fange s'achemine peut-être à l'état de grand animal ; l'animal énorme, qui nous épouvante par sa grandeur, s'achemine peut-être à l'état de vermisseau ; il est peut-être une production momentanée de cette planète... L'homme lui-même se résout en une infinité d'animalcules dont il est impossible de prévoir les métamorphoses et l'organisation future. Qui sait si ce n'est pas la pépinière d'une seconde génération d'êtres, séparée de celle-ci par un intervalle incompréhensible de siècles et de développements successifs ? Le vase où Needham apercevait tant de générations momentanées d'êtres microscopiques peut être comparé à l'univers. On voit dans une goutte d'eau l'histoire du monde. Sans doute, dans le monde, le même phénomène dure un peu davantage : mais qu'est-ce que notre durée en comparaison de l'éternité des temps ? Moins que la goutte que j'ai prise avec la pointe d'une aiguille, en comparaison de l'espace illimité qui m'environne... Qui sait les races d'animaux qui nous ont précédés ? qui sait les races d'animaux qui succéderont aux nôtres ? Tout change, tout passe, il n'y a que le tout qui reste. Le monde commence et finit sans cesse : il est à chaque instant à son commencement et à sa fin ; il n'en a jamais eu d'autre et n'en aura jamais d'autre. »

Voilà le cadre très vaste dans lequel se meuvent, à côté des imaginations les plus étranges, quelques-unes de ces théories qu'on pourrait appeler prophétiques, qui devancent les temps et que l'on ne comprend bien, dont on ne saisit exactement la portée que quand, à la suite de plusieurs tentatives, elles sont entrées dans l'esprit public, sinon à titre de vérités conquises,

du moins comme des doctrines provisoires dignes d'examen. Ce sont, par exemple, le passage de l'inertie à la sensibilité, de l'inorganique à l'organique, de l'organique à l'être sensible, de l'être sensible à l'être pensant par une série de gradations ; les générations spontanées, « une suite indéfinie d'animalcules dans l'atome qui fermente, une suite indéfinie d'animalcules dans l'autre atome qu'on appelle la terre ; » chaque être considéré comme une république d'êtres microscopiques, chaque animal comme un polype ; la fibre un animal simple, l'homme un animal composé, chaque être étant la somme d'un certain nombre de tendances, et les espèces des tendances à un terme commun qui leur est propre ; l'être normal un effet commun, le monstre un effet rare, tous les deux également naturels, également nécessaires, également dans l'ordre universel ou général ; la vie considérée comme une suite d'actions et de réactions, avec cette seule différence qui les distingue de la mort, c'est que vivant j'agis et je réagis en masse, mort j'agis et je réagis en molécules ; tout enfin se tenant dans la nature et l'impossibilité qu'il y ait un vide dans la chaîne, les individus n'étant rien qu'une apparition, un moment dans la vie d'un seul grand individu, qui est le tout. — Voilà à coup sûr une philosophie qui nous est devenue familière, que nous reconnaissons sans peine sous les formes particulières de l'esprit de Diderot et de son siècle, que nous voyons s'étendre et se propager autour de nous sous les noms divers du transformisme, de l'évolution ou de la philosophie *monistique*, comme disent les Allemands, doctrines presque identiques au fond, ne

différant guère entre elles que par le caractère métaphysique ou naturaliste qu'elles revêtent dans les divers esprits, ou bien encore par la hardiesse des synthèses qu'elles produisent, l'assurance plus ou moins sérieuse des hypothèses qu'on nous impose et la déduction plus ou moins outrée des conséquences qu'on en tire.

Quel est le naturaliste ou le philosophe de cette école qui ne reconnaîtrait pas son ancêtre dans celui qui disait il y a un siècle : « Tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces. Tout est en un flux perpétuel. Tout animal est plus ou moins homme ; tout minéral est plus ou moins plante ; toute plante est plus ou moins animal. Toute chose est plus ou moins chose quelconque, plus ou moins terre, plus ou moins eau, plus ou moins air, plus ou moins feu, plus ou moins d'un règne ou d'un autre. » Celui qui tenait ce langage, avant de s'appeler Diderot, s'appelait dans l'antiquité Héraclite, Empédocle, Lucrèce ; au dix-huitième siècle, il s'appela tour à tour Maillet, Robinet et Lamark ; il s'est appelé successivement de notre temps Darwin, Hæckel, Herbert Spencer, il s'appelle aujourd'hui légion. C'est le même homme, au fond, le même penseur sous la diversité des formes et du langage, si l'on tient compte des temps et des progrès de la science. C'est aussi la même doctrine, la mobilité absolue des choses (si ces deux mots souffrent d'être rapprochés), la variabilité universelle des êtres et des espèces, l'évolution qui remplit de ses rhythmes alternatifs l'infinité de l'espace et du temps, sans autre principe que la force éternelle, inconsciente, sans autre but que l'éternelle succession de ses métamorphoses.

Le *sophisme de l'éphémère* est une des idées qui reviennent le plus souvent dans ces improvisations ardentes de Diderot sur l'univers et sur l'homme. Mais ce sophisme se présente à lui sous différents aspects : tantôt c'est l'illusion de l'être passager qui croit à l'immortalité des êtres et des espèces, parce que ces grands objets de la nature existaient avant lui et existeront encore après, et qui de cette durée relativement longue conclut à une durée éternelle ; tantôt c'est une autre illusion, contraire en apparence, celle de l'homme qui, perdu sur un atome de poussière, enfermé dans un moment de la durée, imperceptible dans cet immense océan de matière qui roule autour de lui, prétend du fond de sa chétive existence usurper l'infini par sa pensée ou par son cœur et s'arroge à lui, à ses idées et à ses sentiments, une immortalité dérisoire, quand tout meurt autour de lui, quand tout se transforme et change. On trouve une expression saisissante de cette pensée dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, quand « l'innocent Taïtien » Orou oppose la loi de la nature concernant l'union des sexes à la morale artificielle de l'aumônier.

« Tes préceptes, lui dit Orou, je les trouve opposés à la nature et contraires à la raison. Contraires à la nature, puisqu'ils supposent qu'un être pensant, sentant et libre, peut être la propriété d'un être semblable à lui. Contraires à la loi des êtres ; rien, en effet, te paraît-il plus insensé qu'un précepte qui proscrit le changement qui est en nous ; qui commande une constance qui n'y peut être et qui viole la liberté de l'homme et de la femme en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre ; qu'une fidélité qui borne la

plus capricieuse des jouissances à un même individu; *qu'un serment d'immutabilité de deux êtres de chair, à la face d'un ciel qui n'est pas un instant le même, sous des antres qui menacent ruine, au bas d'une roche qui tombe en poudre, au pied d'un arbre qui se gerce, sur une pierre qui s'ébranle?* » Il est bien évident qu'Alfred de Musset s'est inspiré de ce passage et qu'il l'a presque littéralement traduit dans ces beaux vers, tout en transformant le sentiment naturaliste de Diderot par l'accent de sa mélancolie passionnée :

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
Ce fut aux pieds d'un arbre effeuillé par les vents,
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
Et des astres sans nom, que leur propre lumière
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs piés,
La source desséchée où vacillait l'image
De leurs traits oubliés.

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,
Étourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
Ils croyaient échapper à cet Être immobile
Qui regarde mourir [1].

La morale à l'usage de Taïti nous amène à dire un mot de ce que Diderot appelait lui-même les *idées folles* mêlées à *la profonde philosophie* dans le *Rêve de d'Alembert*. — Une pareille désignation ne peut s'appliquer à la théorie physiologique sur l'origine de

1. *Poésies nouvelles*. — *Souvenir*.

la conscience, de la perception, de la mémoire et des facultés qui en dérivent, sur le génie et l'esprit, sur le sommeil, sur la volonté et la liberté, aussi réelles dans le sommeil que dans la veille, tout cela expliqué par le rapport de *l'origine du faisceau nerveux* à ses ramifications. Assurément il y a là bien des subtilités et des obscurités, et, quoi qu'en dise Naigeon, Condillac s'entend mieux lui-même dans son *Traité des sensations* et nous fait mieux entendre sa pensée. Mais enfin ce n'est pas pour si peu que Diderot se serait accusé à Mlle Volland « de haute extravagance. » Il parle évidemment, quand il s'accuse ainsi, de la *Suite de l'entretien*, où le médecin Bordeu, dans un dialogue avec Mlle de l'Espinasse, tire de si étranges conséquences de son système de physiologie sur le mélange possible des espèces, qu'il veut pousser jusqu'à l'espèce humaine, sur l'art de créer des êtres qui ne sont pas, sur la méthode propre à poursuivre en ce sens des tentatives graduées, et sur les préparations diverses à faire subir aux espèces pour les adapter à ce genre d'expériences. Si l'on joint à cet exposé d'obscénités révoltantes et nullement scientifiques (quoi qu'en dise l'auteur) le *Supplément au voyage de Bougainville* ou le *Dialogue entre A. et B. sur l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas*, on aura réunis sous les yeux, dans le *Rêve de d'Alembert* et dans ces opuscules, les deux Diderot que nous connaissons : l'un vraiment philosophe, savant même par une vaste lecture, sinon par ses expériences personnelles, l'œil et l'esprit tendus vers toutes les nouveautés, passionné pour la méthode expérimentale,

d'une puissance de pensée peu commune pour recueillir les observations des autres et en déduire les plus hardies conséquences, doué au plus haut degré de la curiosité intellectuelle et de la faculté de généraliser, tirant sans cesse de son cerveau toujours en ébullition, et sans l'épuiser jamais, des conceptions neuves, sinon vraies, spécieuses, pleines de prestige, s'imposant à notre attention par un air de grandeur dans ses systèmes, devançant les âges et ne laissant guère au naturalisme contemporain, dans certaines théories qu'il a devinées, que la besogne des détails à classer et des preuves à faire, un de ces promoteurs d'idées dont la science profite, même quand ils se trompent, et qui l'agitent par une sorte d'inquiétude salutaire en la troublant dans son repos, en stimulant son ambition vers les vastes horizons.

Voilà le Diderot qui appartient à l'histoire de la science comme à celle de la philosophie. Mais il y en a un autre, un fâcheux compagnon du penseur et qui malheureusement ne le quitte jamais : c'est une sorte de Diogène raffiné, un libertin d'imagination, poursuivant les problèmes qu'il pose dans leurs conséquences les plus extravagantes, portant une curiosité froide et une logique à outrance dans les questions équivoques, l'auteur des *Bijoux indiscrets* et de *la Religieuse* apparaissant tout à coup au milieu des plus graves sujets, l'origine des êtres ou la transformation des espèces, prétendant déniaiser l'humanité et spécialement ses contemporains, réduisant la morale à cette unique loi « que tout ce qui est ne peut être ni contre nature ni hors de nature, » et par conséquent « que ce serait une vertu comme la conti-

nence qui serait le premier des crimes contre la nature, s'il pouvait y en avoir. » Il faut le voir pousser jusqu'au bout cette agréable facétie d'un logicien en gaîté, prêt à se tirer d'affaire, si la société se révolte, comme le faisait Bordeu avec Mlle de l'Espinasse : « Sans doute, disait Bordeu à l'aimable et facile amie de d'Alembert, ce serait fouler aux pieds toute décence, attirer sur soi les soupçons les plus odieux et commettre un crime de lèse-société que de développer ces principes... Je n'ôterais pas mon chapeau à l'homme suspecté de pratiquer ma doctrine; il me suffirait qu'on l'appelât un infâme. Mais nous causons sans témoins et sans conséquences... » Et comme Mlle de l'Espinasse se récriait, Bordeu la raillait doucement : « Ah ! après avoir été un homme pendant quatre minutes, voilà que vous reprenez votre cornette et vos cotillons, et que vous redevenez femme. A la bonne heure ! eh bien ! il faut vous traiter comme telle. Voilà qui est fait. » Dieu sait cependant ce que Mlle de l'Espinasse et la société du dix-huitième siècle pouvaient entendre sans se fâcher. Bordeu avec l'une et Diderot avec l'autre allaient vraiment bien loin.

Je sais comment Diderot se défendait. Ce germe d'apologie, nous le trouvons dans une curieuse lettre d'envoi (publiée pour la première fois) qui accompagnait la rédaction nouvelle du *Rêve de d'Alembert*, celle qui s'est perdue. Diderot rappelle la différence qu'il y a entre une morale illicite et une morale criminelle; il veut qu'on n'oublie pas d'ailleurs que l'homme de bien ne fait rien de criminel, ni le bon citoyen d'illicite. « Il est, dit-il, une doctrine spécu-

lative qui n'est ni pour la multitude ni pour la pratique, et, si sans être faux on n'écrit pas tout ce que l'on fait, sans être inconséquent on ne fait pas tout ce qu'on écrit. » Je comprends à peu près ce que veut dire l'auteur, mais il ne me convainc guère. Cette *doctrine spéculative* m'inquiète; si elle a pour elle la vérité, qu'importe, au moins pour la vie privée, qu'elle ait contre elle les mœurs, qui sont des préjugés, et les lois, qui sont d'autres préjugés? Si l'on peut la pratiquer en secret, en dehors de l'action des lois et de l'opinion publique, pourquoi s'en priver? Diderot prétend que sans être inconséquent on ne fait pas tout ce qu'on écrit. D'accord; mais est-il bien sûr que ceux de ses lecteurs que la *doctrine spéculative* aura persuadés se réfugieront dans une pareille excuse? Et pourquoi s'abstiendraient-ils? Ils répondront que, si l'on peut sans inconséquence ne pas faire tout ce qu'on écrit, on est au moins assuré, en le faisant, d'être parfaitement d'accord avec soi-même et avec la nature, seul arbitre de la morale. Et ils auront raison contre Diderot. — Je comprends mieux l'autre argument donné dans la même lettre. Diderot supplie son ami de ne communiquer cette œuvre à personne. C'est là un argument tout pratique où nous n'avons rien à voir : « Il y va, dit-il, de mon repos, de ma vie et de mon honneur ou de la juste opinion qu'on a conçue de mes mœurs. » Cela n'intéresse que l'auteur et n'a rien de commun avec la distinction « de la doctrine spéculative et de la pratique, » c'est-à-dire, en mots plus clairs, des deux morales, l'une pour les philosophes et l'autre pour le peuple. Il est bien certain, d'ailleurs, que les expériences sur le croisement

des espèces, recommandées dans la *Suite de l'entretien*, et l'indifférence proclamée dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* à l'égard de certaines actions physiques, auraient de graves conséquences, si on les appliquait « à la multitude » ; mais est-ce à dire qu'elles seraient sans gravité pour des savants ? — C'est précisément cette distinction entre la morale philosophique et la morale pratique qui est fausse et, disons-le (puisqu'il s'agit de moralité), immorale. — Un gros mot qui fâche les amis de Diderot. La question a été, en effet, plus d'une fois discutée. Mais Diderot s'est chargé, dans la lettre que nous avons citée, de marquer le point délicat de la controverse, et en posant si bien la question il nous a mis en état de la résoudre contre ses amis et contre lui-même.

CHAPITRE VII

DIDEROT INÉDIT (SUITE). — SA CONCEPTION DU TRANSFORMISME

I

Le Diderot que nous allons trouver dans les *Élémens inédits de physiologie* n'est pas le cynique, c'est l'homme d'étude, le penseur. Homme d'étude parfois ivre des libations hâtives d'une science trop neuve, penseur toujours agité par le mouvement excessif de sa pensée et comme étourdi par le bruit des idées dans son cerveau, mais sincèrement épris des découvertes nouvelles, enthousiaste des horizons réels ou imaginaires qui se révélaient à lui, prodigue d'aperçus, improvisateur merveilleux de systèmes, à certains égards le prophète de la philosophie naturaliste du dix-neuvième siècle.

Les *Élémens* sont un simple recueil de notes prises dans ses lectures, rapidement commentées, à peine classées. Les éditeurs ont raison de dire qu'elles sont certainement de dates et de provenances fort diverses, mais qu'il est probable qu'elles ont été réunies pen-

dant le séjour de Diderot en Hollande et qu'elles ont reçu quelques additions dans les dernières années de sa vie. Il y parle de la Hollande en disant : *Ici*, et dans un autre passage, à propos des ennuis de la vieillesse, il ajoute en note : « J'avais soixante-six ans quand j'écrivais cela. » De plus, il y est fait mention de l'*Histoire de la chirurgie*, qui ne fut achevée qu'en 1780. J'inclinerais à croire que Diderot l'entreprit vers 1766, à l'époque même où parurent à Lausanne les *Elementa physiologiæ* dont le philosophe français s'est tant inspiré. L'identité du titre adopté par Diderot est déjà un fait significatif. Une note des *Mémoires* de Naigeon rend cette hypothèse plus que probable : « Il avait lu deux fois, nous dit Naigeon, et la plume à la main, la grande *Physiologie* de Haller. Les extraits raisonnés qu'il en avait faits étaient en latin et en français, selon qu'il trouvait plus ou moins promptement les expressions qui correspondaient exactement aux idées de Haller. Ces extraits assez étendus ne pouvaient guère être utiles qu'à lui. Ce n'était souvent que de simples mots de *réclame* (sic) destinés à lui rappeler dans le besoin des idées analogues ou contraires. On y voyait quelquefois aussi, non-seulement ce que Haller avait pensé sur tels ou tels phénomènes de l'économie animale, mais même tout ce que Diderot avait conjecturé sur les causes de ces phénomènes; ces divers extraits n'existent plus; il les jeta au feu lorsqu'il eut fini les deux dialogues objet de ses recherches[1]. » C'est là évidemment l'origine de ce travail dont une

1. *Mémoires* de Naigeon sur Diderot, édition Brière, page 224.

première et informe rédaction fut peut-être détruite, comme on nous le dit, mais pour être améliorée, et qui subsista dans ses parties essentielles, s'accroissant de jour en jour par les nombreuses lectures de Diderot et par ses réflexions à propos de chacune d'elles. Il n'est pas douteux que c'est d'après ces notes que furent composés l'*Entretien avec d'Alembert* et le *Rêve*, où il est aisé de reconnaître l'identité des faits cités et des hypothèses qui en sont la conséquence ; mais il n'est pas douteux aussi que le cahier dont Diderot avait tiré en 1769 la substance de ces Dialogues resta ouvert pour recevoir les nouveaux faits, les nouvelles expériences dont sa vieillesse, comme sa maturité, était avide, et les idées qui se pressaient en foule dans son esprit toujours jeune.

Il serait intéressant de connaître les sources principales où Diderot a puisé les éléments de sa science. Dans une lettre au célèbre chirurgien Petit, le maître de Vicq d'Azyr, il prétend « qu'il n'a de l'anatomie et de la physiologie que la pauvre petite provision que l'on prend au collège, ensuite ce qu'il en a pu prendre chez Verdier, puis chez Mlle Biheron [1]. » Cela est fort exagéré. D'abord nous savons qu'il a fait des extraits considérables du grand ouvrage de Haller. Les noms de Linné, qu'il aime médiocrement, et de Buffon, reviennent sans cesse dans ses écrits. Il

1. *Lettre à M. Petit sur une question d'anatomie et de physiologie.* Verdier était un chirurgien qui faisait des leçons publiques. Mlle Biheron a, la première, fabriqué avec une grande perfection des pièces d'anatomie. Les éditeurs nous apprennent qu'elle était fort dévote, fort pauvre, passionnée depuis sa jeunesse pour cette science, dont elle excellait à donner les figures ; elle habitait, place de l'Estrapade, la maison d'angle où Diderot avait aussi demeuré.

est au courant des travaux de Needham, l'*Anguillard* de Voltaire, de Camper, de Fontana, l'auteur d'expériences alors célèbres sur *les parties irritables et sensibles*, de tous ceux enfin qui apportent une contribution à la science. Et comment n'eût-il pas été bien informé de tout ce qui se produisait de nouveau de son temps dans cet ordre de connaissances, quand on sait dans quelle liaison intime, dans quel commerce d'amitié et d'idées il vivait avec Bordeu, avec quelle passion lui et Naigeon lisaient et discutaient les *Recherches anatomiques sur les glandes*, sur *le tissu muqueux* et *l'organe cellulaire* qui paraissaient de 1752 à 1767? Il était d'ailleurs bien préparé à des lectures et à des entretiens de ce genre par la connaissance qu'il avait prise de certaines sciences accessoires. Nous savons qu'il avait fait plusieurs cours de chimie, comme on disait alors, sous le grand démonstrateur Rouelle, celui qui forma les principaux chimistes du temps et le plus illustre de tous, Lavoisier, et duquel une tradition plaisante raconte qu'en arrivant à son amphithéâtre du Jardin du Roi il commençait posément, puis, s'animant, jetait à la tête de ses auditeurs son bonnet professoral, sa perruque, sa robe, et, débarrassé de cet attirail bien gênant pour la circonstance, se livrait alors sans entrave à ses expériences et à ses démonstrations.

Nous ne prétendons pas juger la partie technique des *Élémens de physiologie*, ni même en rendre compte. Décider en quoi et jusqu'à quel point l'auteur est bien informé, sur quels points et dans quelle mesure il se trompe, les erreurs qu'il devait à son temps et celles qu'il ne devait qu'à lui-même, mesurer

la distance qui sépare la physiologie de Haller de celle de Claude Bernard, voilà un travail que nous n'entreprendrons pas, mais qu'il serait d'un haut intérêt de voir mené à bonne fin par un physiologiste de profession. Ce savant marquerait d'une main précise la limite des connaissances exactes de Diderot et celle de son ignorance dans ces notes si nombreuses et si variées sur les fibres, le tissu cellulaire, le sang, le cœur, le cerveau, les nerfs et les muscles, la matrice, sur la sympathie et le *consensus* des organes, sur leurs fonctions propres et communes, sur les sensations, sur la génération, etc. Il y aurait là de quoi exercer une sagacité érudite dont le témoignage serait, je n'en doute guère, à l'honneur de Diderot, qui sut amasser tant de faits, enregistrer les expériences, noter les découvertes à mesure qu'elles se faisaient. Pour un littérateur, pour un philosophe, ce bagage n'est pas mince.

Évidemment toute cette science n'est que de seconde main; il n'y a aucune part ni d'expérience ni d'invention personnelle; mais il y a la preuve d'un véritable souci d'être bien informé. Ce qui mérite vraiment d'attirer notre attention, c'est la partie des réflexions que les faits suggèrent à l'auteur, c'est l'abondance et la hardiesse des hypothèses qu'il sème, comme en se jouant, d'une main prodigue à travers tant de notes amassées pêle-mêle et à peine redigées, c'est l'interprétation qu'il nous donne du système de la nature, tel qu'il pense le saisir dans le creuset vivant où il étudie les métamorphoses de l'être.

L'idée maîtresse qui fait l'unité de cette interprétation est celle que l'on exprimerait aujourd'hui sous

le nom devenu si populaire du transformisme, idée dont nous avons marqué la brillante esquisse dans le *Rêve de d'Alembert*, mais avec un mélange de fantaisie et d'art qui lui enlevait quelque chose de sa netteté. C'est vers 1754 que cette conception était apparue pour la première fois à l'esprit de Diderot. Il l'exprimait alors, mais timidement et avec un reste de respect ironique pour la religion : « Si la foi ne nous apprenait que les animaux sont sortis des mains du Créateur, tels que nous les voyons, si elle ne nous eût point éclairés sur l'origine du monde et sur le système universel des êtres, combien d'hypothèses différentes que nous aurions été tentés de prendre pour le secret de la nature!... Heureusement la religion nous épargne bien des écarts et bien des travaux. » Une de ces hypothèses lui échappe comme malgré lui : « De même que, dans les règnes animal et végétal, un individu commence, pour ainsi dire, s'accroît, dure, dépérit et passe, n'en serait-il pas de même des espèces entières?.. Le philosophe abandonné à ses conjectures ne pourrait-il pas soupçonner que l'animalité avait de toute éternité ses éléments particuliers, épars et confondus dans la masse de la matière; qu'il est arrivé à ces éléments de se réunir, parce qu'il était possible que cela se fît; que l'embryon formé de ces élémens a passé par une infinité d'organisations et de développemens, qu'il a eu, par succession, du mouvement, de la sensation, des idées, de la pensée, de la réflexion, de la conscience, des sentiments, des passions, des signes, des gestes, des sens, des sons articulés, une langue, des lois, des sciences et des arts; qu'il s'est écoulé des millions d'années entre ces développemens;

qu'il a peut-être encore d'autres développemens à subir ou d'autres accroissements à prendre, qui nous sont inconnus; qu'il a eu ou qu'il aura un état stationnaire; qu'il s'éloigne ou qu'il s'éloignera de cet état par un dépérissement éternel, pendant lequel ses facultés sortiront de lui comme elles y étaient entrées; qu'il disparaîtra pour jamais de la nature, ou plutôt qu'il continuera d'y exister, mais sous une forme et avec des facultés tout autres que celles qu'on lui remarque dans cet instant de la durée[1]? »

Il y a là tout un ensemble de conjectures suivies qui en font une théorie bien différente des vagues oracles d'Empédocle sur la génération confuse des organes et des organismes, et dont on ne pourrait rapprocher dans l'antiquité que les étonnants passages du cinquième livre du poème de Lucrèce, *de Natura*. Mais rien ne fait supposer que Diderot ait pris cette conception dans le poète romain. Il ne parle nulle part de Lucrèce comme philosophe, il en parle seulement comme poète. S'est-il inspiré de quelques-uns de ses contemporains? On a prétendu que les idées analogues qui se rencontrent dans le *Rêve de d'Alembert* ont pu être suggérées à Diderot par l'ouvrage de Robinet, *la Nature*, publié précisément dans l'année qui précéda la composition des deux fameux Dialogues. On donne comme preuve à l'appui la curiosité qui s'émut dans le monde des encyclopédistes autour de ce livre où étaient développées et appliquées l'idée d'une vie latente répandue dans tout l'univers, la loi

1. *De l'Interprétation de la nature*, question LVIII.

de continuité des êtres, l'uniformité des procédés par lesquels se communique la vie, l'unité d'un prototype animal. Voltaire s'inquiéta de ce livre : « Est-ce un abrégé de Lucrèce? écrivait-il; est-ce du vieux? est-ce du neuf? s'il y a *mica salis*, envoyez-le à votre frère du désert. » Grimm en parle à plusieurs reprises : « Cet homme n'est pas à beaucoup près sans mérite, il a du style et la tête philosophique, il a un défaut ordinaire même aux meilleures têtes (et en écrivant cela, il pensait peut-être à l'ami Diderot), il a le goût des systèmes, et s'il avait fait de son livre un poème à l'imitation de celui de Lucrèce, il aurait eu justement le degré de vérité suffisant pour cela. Les gens à systèmes et à hypothèses devraient toujours écrire en vers. » Enfin Diderot lui-même cite deux ou trois fois le nom de cet écrivain : « Ce Robinet, dit-il quelque part, a de la chaleur, de la hardiesse et du nerf. »

Rien ne s'opposerait donc à ce que Diderot eût pris dans l'ouvrage de Robinet quelques germes d'idée qui se seraient ensuite organisés et développés dans son cerveau fécond. Rien ne s'y oppose que les dates. L'*Interprétation de la nature*, où paraît déjà très clairement la théorie transformiste, est de 1754; le livre de *la Nature* de Robinet, où elle est noyée dans un fatras de métaphysique obscure, parut en Hollande de 1763 à 1768.

Reste ce singulier écrivain, qui eut la mauvaise fortune d'être immortalisé par les épigrammes de Voltaire, à l'occasion de son trop fameux ouvrage : *Telliamed, ou Entretiens d'un philosophe indien avec un philosophe français*, qui précède de quelques

années l'*Interprétation de la nature*[1]. Benoît de Maillet y soutient que le germe primitif vital n'avait donné que des espèces marines dont étaient descendues, par une série de transformations, toutes les espèces terrestres et aériennes, l'homme lui-même. Et voici une phrase que Lamarck n'aurait pas désavouée et où Darwin reconnaîtrait un ancêtre : « La transformation d'un ver à soie ou d'une chenille en papillon serait mille fois plus difficile à croire que celle des poissons en oiseaux, si cette métamorphose ne se faisait chaque jour sous nos yeux. La semence de ces poissons portée dans les marais peut avoir donné naissance à une première transmigration de l'espèce du séjour de la mer à celui de la terre. Que cent millions aient péri sans avoir pu en contracter l'habitude, il suffit que deux y soient parvenus pour avoir donné lieu à l'espèce. » Voltaire, qui ne devinait là ni Lamarck, ni Darwin, s'en donne à cœur-joie sur cette belle hypothèse[2]. On connaît ses vers :

> Notre consul[3] Maillet, non pas consul de Rome,
> Sait comment ici-bas naquit le premier homme :
> D'abord il fut poisson.

Mais c'est déjà un honneur, a tout prendre, pour de Maillet, que d'avoir rang dans cette illustre satire des *Systèmes*, à côté de Malebranche et de Spinoza. C'est une preuve que l'ouvrage fut loin de passer inaperçu. L'abbé Raynal le signale dès son apparition,

1. *Telliamed* fut publié à Amsterdam, en 1748, par un ami de Benoît de Maillet, mort en 1738.
2. *Les Systèmes*.
3. De Maillet était consul de France au Caire.

en termes très expressifs, dans ses *Nouvelles littéraires*, qui précédèrent la *Correspondance de Grimm :* « Tout est extraordinaire, dit-il, dans un ouvrage qu'on vient d'imprimer en deux volumes et qui fait beaucoup de bruit par la hardiesse des sentiments qu'on y a hasardés. » Il est donc impossible que Diderot n'ait pas lu ce livre, bien qu'à ma connaissance il n'en ait fait mention nulle part. Curieux comme il l'était, facilement enthousiaste, beaucoup plus porté que Voltaire par son genre d'esprit et son goût pour l'histoire de la nature vers ce genre d'hypothèses, il ne dut pas accueillir *Telliamed* par un éclat de rire, comme le terrible railleur des *Systèmes*, il dut y démêler du premier coup d'œil l'idée fondamentale sous les accessoires plus ou moins ridicules. Mais de tout cela, de ces influences et de ces suggestions possibles, nous ne savons rien de positif, nous en sommes réduits à de simples conjectures.

Il y a des moments où une idée est dans l'air. Plusieurs esprits la respirent ou la conçoivent en même temps. Cette conception plus ou moins vague du transformisme était née tout naturellement, vers la seconde moitié du XVIIIe siècle, des progrès si rapides de la science expérimentale, qui, enivrée de ses premiers triomphes et se livrant à une ambition sans frein, s'élançait à la conquête du monde qu'elle voulait posséder et dans l'avenir et dans le passé : dans l'avenir en s'emparant de toutes les forces et des agents de la nature, dans le passé en retrouvant le secret des origines et devinant le mystère primitif des choses. — A ces présomptueuses espérances de la science se joignait un mouvement d'hostilité très vif contre les

dogmes religieux, et ce n'était pas pour les philosophes de ce temps une médiocre satisfaction que de concevoir une Genèse scientifique en opposition avec la Genèse de Moïse. Une confiance passionnée dans la science positive qui naissait alors, et l'horreur du surnaturel à l'origine des choses, aussi bien que dans la suite de l'histoire, ces deux raisons suffisent pour expliquer l'éclosion simultanée de la même théorie naturaliste dans plusieurs de ces intelligences que tentent les grandes aventures d'idée et qui croient qu'on ne peut vraiment comprendre le monde qu'en le recréant par la pensée. Mais il y a toujours de ces intelligences maîtresses dans lesquelles la conception nouvelle prend un air d'originalité décisive : c'est l'histoire de Diderot. Il était de ces esprits qui ne souffrent pas de bornes à leur puissance de concevoir et qui aiment mieux combler l'abîme par leurs conceptions même chimériques que de s'arrêter devant l'inconnu.

Lisons quelques pages de ces *Élémens de physiologie*, et nous serons étonnés de voir comme son imagination se déploie librement à travers tous ces grands problèmes des origines, et comme ses vues se rencontrent naturellement avec celles de nos contemporains qui se sont jetés en pleine hypothèse pour échapper aux bornes trop étroites que leur assignent les faits. A supposer que le transformisme soit appelé un jour à s'établir dans la science de la nature comme une vérité démontrée, à passer de l'état d'hypothèse au rang des lois (époque qui semble bien éloignée encore), — ou bien à supposer que ce soit là une de ces brillantes et décevantes conceptions qui apparais-

sent à certains âges et qui, après une fortune momentanée, finissent par s'évanouir faute de preuves positives, dans les deux cas il est incontestable que Diderot est un précurseur et que personne avant lui n'a saisi avec cette souplesse et cette liberté d'esprit les différents aspects sous lesquels pouvait s'offrir l'idée nouvelle. Il s'enchantait de ces généralisations hardies dont il développait toutes les conséquences, et se complaisait à trouver des formules saisissantes pour les imprimer fortement dans l'intelligence de ses lecteurs futurs, qui ne devaient pas être ses contemporains, puisqu'il était résolu à ne pas publier de son vivant ce genre d'ouvrages.

Nous allons tenter de rassembler les éléments de la théorie dispersés dans une multitude de notes jetées au hasard d'une plume négligente et précipitée, et sans lien apparent entre elles[1] : Pourquoi, demande Diderot, la longue série des animaux ne serait-elle pas des développemens différens d'un seul ? Camper fait naître d'un seul modèle, dont il ne fait qu'altérer la ligne faciale, tous les animaux depuis l'homme jusqu'à la cigogne. N'est-ce pas une image de ce qu'a pu faire la nature? On parle de trois règnes et on a raison. Mais le règne végétal pourrait bien être et avoir été la source première du règne animal, et avoir pris la

1. Pages 253-255, 264-265, tome IX. Nous serons contraints, pour la clarté de cette restitution, de resserrer le texte, de déterminer un ordre là où règne le plus grand désordre, et de rétablir les intermédiaires entre des aphorismes séparés. Aussi supprimerons-nous les guillemets qui sont la marque convenue des citations textuelles. Mais nous certifions d'avance l'exactitude de ces réductions qui s'éloignent aussi peu que possible de la lettre du texte. Aucune division en chiffres n'étant marquée dans cet amas de notes, nous devons renvoyer le lecteur, pour qu'il puisse les contrôler, à la page de l'édition nouvelle.

sienne dans le règne minéral, et celui-ci *émaner de la matière universelle hétérogène*. Il ne faut pas croire que les animaux ont toujours été et qu'ils seront toujours tels que nous les voyons. C'est l'effet d'une longue durée, pendant laquelle leur organisation, leur couleur, leur forme, semblent garder un état stationnaire ; mais c'est une apparence seulement. — Les espèces sont-elles stables ? Les règnes de la nature sont-ils vraiment séparés ? Il faut commencer par classer les êtres, depuis la molécule inerte, s'il en est, jusqu'à la molécule vivante, à l'animal microscopique, à l'animal-plante, à l'animal, à l'homme. La chaîne est tendue à travers les êtres depuis le premier jusqu'au dernier. Mais il arrive que la diversité des formes nous fait croire que cette chaîne est interrompue : ne nous arrêtons pas à cette difficulté. La forme n'est souvent qu'un masque qui trompe : le chaînon qui paraît manquer existe peut-être dans un être connu à qui les progrès de l'anatomie comparée n'ont encore pu assigner sa véritable place. Cette manière de classer les êtres est très pénible et très lente et ne peut être que le résultat des travaux successifs d'un grand nombre de naturalistes. Attendons et ne nous pressons pas de juger.

Il y a contiguïté entre les règnes, comme il y a contiguïté entre les espèces et peut-être identité. Saura-t-on jamais, par exemple, fixer les frontières entre la plante et l'animal, frontières de plus en plus indécises, à mesure qu'une science plus exacte les serre davantage? La définition de l'animal et de la plante est la même. L'animal et la plante sont également une coordination de molécules infiniment actives, un

enchaînement de petites forces vives que tout concourt à séparer. De là les phénomènes de la vie et de la mort par lesquels se rapprochent autant que possible l'animal et la plante. Où commence l'un ? où finit l'autre ? Lorsque Beccari à Bologne eut découvert le *gluten* en analysant les parties constituantes de la farine, le savant chimiste Rouelle, à Paris, reprit ces expériences et les poussa aussi loin qu'il put les conduire. Il démontra que le *gluten* était une substance qui ressemblait beaucoup à une substance animale, et il l'appela *végéto-animal* [1]. — « Par la chaleur et la fermentation, la matière végétale *s'animalise* dans un vase. Elle *s'animalise* aussi en moi. Il n'y a de différence que dans les formes. »

C'est surtout dans certains êtres ambigus, comme les oscillaires, que le naturaliste hésite. Doit-il les classer parmi les algues ou parmi les zoophytes ? Que dire, par exemple, de la plante aquatique appelée la *tremella ?* Adanson est le premier qui y ait aperçu un mouvement singulier, et cependant il refuse la vie et le sentiment à cette plante, et par conséquent l'animalité, et la laisse plante. Fontana, au contraire, en fait le passage du règne végétal au règne animal. Diderot, après une longue discussion, se range à cet avis. Pour lui il n'y a pas de doute. Ce mouvement singulier ne peut venir que d'une spontanéité qui caractérise la vie. Il dure tant que la plante vit. Sèche,

1. La *fibrine végétale* tirée du gluten par MM. Dumas et Cahours. Nous prévenons une fois pour toutes que, nous bornant ici au rôle de rapporteur, nous ne nous portons garant ni des expériences citées par Diderot, ni des conséquences qu'il en tire, ni de l'exactitude du langage qu'il emploie en chimie et qui ne correspond pas au vocabulaire de la chimie moderne.

la plante perd cette propriété; humide, elle la reprend; elle naît et meurt à discrétion. La *tremella* et ses fils sont en réalité des animaux sensibles et vivants; elle porte déjà en elle le principe de la sensibilité. Mais voici un exemple plus caractéristique encore où l'on peut mieux juger, s'il est possible, de la continuité des êtres et de la contiguïté des règnes: c'est l'histoire de cette plante qui a été récemment l'objet d'études approfondies, la dionée. Diderot en parle comme un disciple de Darwin et avec le sentiment juste de l'importance de ce fait, qui est des plus singuliers pour la science et saisissant pour l'imagination. « Cette plante a ses feuilles étendues à terre, par paires et à charnières : ces feuilles sont couvertes de papilles. Si une mouche se pose sur la feuille, cette feuille et sa compagne se ferment comme l'huître; la plante sent et garde sa proie, la suce et ne la rejette que quand elle est épuisée de suc. *Voilà une plante presque carnivore.*[1] » Et Diderot suggère à ce propos une expérience aux naturalistes de l'avenir : « Je ne doute point, dit-il, que la dionée ne donnât à l'analyse de l'alcali volatil, produit caractéristique du règne animal. » Il ne néglige pas non plus les *anthérozoïdes*. — « On tire de l'alcali volatil du champignon : aussi sa graine est-elle douée d'une vie particulière : elle oscille dans l'eau, se meut, s'agite, évite les obstacles et semble balancer entre le

1, Les *Dionées*, les *Nepenthes* et les *Drosères*, sont en effet de vraies plantes carnivores. Quelques-unes de ces plantes pourraient être nourries artificiellement de viandes rôties, comme elles se nourrissent naturellement d'insectes. Les expériences si curieuses de M. Francis Darwin ont mis ce fait hors de contestation.

règne animal et le règne végétal avant que de se fixer à celui-ci. » Donc pas de classification absolue entre les règnes et une indécision complète sur les limites qui les séparent. La transmutation est partout : d'abord entre les espèces, chaque espèce paraissant bien n'être qu'un développement du même type animal ou végétal, différencié par les circonstances; puis entre les règnes, chaque règne se confondant avec celui qui le précède ou qui le suit par des générations équivoques. La chaîne des êtres ne s'interrompt nulle part, et, quand elle paraît brisée, c'est par la faute ou de notre attention qui se fatigue, ou de la diversité apparente des formes qui nous trompe, ou des doctrines préconçues qui nous aveuglent.

La question de l'origine de la vie est tranchée par Diderot de la même manière qu'elle l'est aujourd'hui par les représentants du transformisme le plus radical. Il se déclare nettement pour l'hétérogénie et les générations spontanées; il ne manque pas de citer à l'appui les fameuses expériences de Needham sur les *anguilles* du grain niellé et ergoté; il résume avec soin tous les travaux du temps sur la fermentation et les animaux microscopiques. Il y a trois degrés, selon lui, dans la fermentation : la *vineuse*, l'*acide*, la *putride*. Ce sont comme trois climats différents sous lesquels les générations d'animaux changent. — Il y a des générations sans nombre d'animaux par putréfaction : chaque animal donne des animaux différents, chaque partie de l'animal donne les siens. Les mêmes espèces d'animaux différents se succèdent régulièrement, selon la substance animale ou végétale mise en fermentation ou en putréfaction. Prenez des chairs gril-

lées au feu le plus violent. Exposez les végétaux dans la machine de Papin, où les pierres se réduisent en poudre, où les plus dures se mettent en gelée : cela n'empêche pas ces substances de donner des animaux par la fermentation ou la putréfaction[1]. *Il y a une sorte de génération descendante, par division*, qui va peut-être jusqu'à la molécule sensible, laquelle montre, réduite à cet état, une activité prodigieuse[2]. Cette molécule sensible de Diderot ressemble singulièrement à la cellule de la physiologie contemporaine, commencement et fin de tous les organismes.

Mais là encore il y a de la matière organique : il y en a dans la fermentation, il y en a dans la putréfaction; c'est une matière qui a vécu, qui a été saturée de vie. Peut-on poursuivre plus loin la doctrine de la transmutation des êtres? Peut-on prolonger la chaîne des êtres jusqu'à l'inorganique? Peut-on supposer que la vie puisse éclore en dehors même de ce qui a vécu? Diderot ne refuse pas d'aller aussi loin. Prenez l'animal, dit-il, analysez-le, ôtez-lui toutes ses modifications l'une après l'autre, et vous le réduirez à une molécule qui aura longueur, largeur, profondeur et sensibilité. Supprimez la sensibilité, il ne vous restera que la molécule inerte. Mais, si vous commencez par soustraire les trois dimensions, la sensibilité disparaît. Diderot ne doute pas qu'on n'en vienne à démontrer un jour que la sensibilité appar-

1. On connaît les belles expériences par lesquelles M. Pasteur a détruit l'illusion de ces phénomènes apparents et réduit ces créations spontanées d'organismes élémentaires à l'action des germes organiques contenus dans l'atmosphère.

2. Pages 257, 264, 265, etc.

tient à tous les êtres. Il y a déjà de nombreux phénomènes qui y conduisent. Alors la matière en général aura cinq ou six propriétés essentielles, la force morte ou vive, la longueur, la largeur, la profondeur, l'impénétralité et la sensibilité[1]. La sensibilité est en puissance dans la molécule inerte. Introduisez-y le *mouvement animal*, la sensibilité s'éveille du même coup. C'est la qualité propre à l'animal qui l'avertit des rapports existants entre lui et tout ce qui l'environne. — Entre la sensibilité de la molécule et celle de l'animal, il n'y a qu'une question de circonstances et de temps. C'est par cette théorie que débutait l'*Entretien entre d'Alembert et Diderot :*

« Mais cette sensibilité, si c'est une qualité générale et essentielle de la matière, il faut que la pierre sente. — Pourquoi non? — Cela est dur à croire. — Oui, pour celui qui la coupe, la taille, la broie et qui ne l'entend pas crier. — Je voudrais bien que vous me dissiez quelle différence vous mettez entre l'homme et la statue, entre le marbre et la chair. — Assez peu ; on fait du marbre avec de la chair, et de la chair avec du marbre. — Mais l'un n'est pas l'autre. — Comme ce que vous appelez la force vive n'est pas la force morte. — Serait-ce par hasard que vous reconnaîtriez une sensibilité active et une sensibilité inerte, comme il y a une force vive et une force morte, une force vive qui se manifeste par la translation, une force morte qui se manifeste par la pression ; une sensibilité active qui se manifeste par certaines actions remarquables dans l'animal et peut-être dans la plante, et une sensibilité

1. Pages 267, 269, etc.

inerte dont on serait assuré par le passage à l'état de sensibilité active? — A merveille. Vous l'avez dit. »

C'est la sensibilité qui fait le passage entre le règne minéral et le règne *végéto-animal :* inerte dans l'un, active dans l'autre. Seulement Diderot néglige de nous dire sous quelles influences le passage s'opère, ce que c'est qu'une sensibilité inerte et comment d'inerte elle devient active, comment la molécule devient le tissu vivant de la plante ou de l'animal. Évidemment, dans sa pensée, ce ne peut-être que sous l'action de certaines forces physiques, comme l'électricité et la chaleur, qui, accumulées en proportions convenables et combinées d'une certaine manière, éveillent les énergies latentes des molécules, tirent la sensibilité de sa torpeur, et font passer la matière inorganique à la sensibilité et à la vie. C'est la logique qui se charge d'opérer ce passage, que l'expérience n'a pas démontré encore aujourd'hui, plus d'un siècle après Diderot.

Revenons aux animaux et à l'homme. Diderot résume Maillet et pressent Lamarck dans cette hardie formule : « Animal : forme déterminée par des causes intérieures et extérieures qui, diverses, doivent produire des animaux divers [1]. » Ainsi, voilà déjà la variété des espèces expliquée par les circonstances, par l'adaptation au milieu, par l'habitude, par l'hérédité. Qu'on ne vienne donc pas chercher des *intentions*, là où il n'y a que des faits accidentels. Ces sortes d'explications téléologiques, Diderot les repousse énergiquement, il les signale avec mépris, il dénonce *la bêtise de certains défenseurs des causes finales* [2].

1. Page 267.
2. Page 271.

« Ils disent : *Voyez l'homme, etc., etc.* — De quoi parlent-ils? Est-ce de l'homme réel ou de l'homme idéal? Ce ne peut-être de l'homme réel, car il n'y a pas sur toute la surface de la terre un homme parfaitement constitué, parfaitement sain. L'espèce humaine n'est qu'un amas d'individus plus ou moins contrefaits, plus ou moins malades. Or quel éloge peut-on tirer de là en faveur d'un prétendu créateur? ce n'est pas à l'éloge, c'est à une apologie qu'il faut penser. Ce que je dis de l'homme, il n'y a pas un seul animal, une seule plante, un seul minéral dont on n'en puisse dire autant. A quoi servent les phalanges au pied fourchu du pourceau? à quoi servent les mamelles au mâle? etc., etc. *Si le tout actuel est la conséquence nécessaire de son état antérieur*, il n'y a rien à dire. Si l'on en veut faire les chefs-d'œuvre d'un Être infiniment sage et tout-puissant, cela n'a pas le sens commun. Que font donc ces préconiseurs? Ils félicitent la Providence de ce qu'elle n'a pas fait; ils supposent que tout est bien, tandis que, relativement à nos idées de perfection, tout est mal[1]. »

La sensibilité étant pour Diderot une propriété immanente de la matière, il n'est pas étonnant qu'il se sépare de son maître, Haller, qui prétendait qu'il n'y a que le cerveau, la moelle des nerfs, la peau, et en général les parties dans lesquelles il entre des nerfs, qui fussent douées de sensibilité. Diderot soutenait que toutes les parties du corps vivant sont sensibles, parce qu'elles sont toutes vivantes. La sensibilité (que d'ailleurs il réduit à l'irritabilité) est partout où

1. Pages 267, 272.

est la vie, jusque dans le dernier élément des tissus.

Elle est la vie propre aux organes. Il n'y a pas une seule partie animale quelconque qui en soit privée. Un organe intermédiaire non sensible, entre deux organes sensibles, arrêterait la sensation et deviendrait, dans le système, corps étranger : ce serait comme deux animaux couplés par une corde[1].

Diderot devance par les considérations de ce genre la théorie de la physiologie moderne, d'après laquelle chaque organisme se résout en une multitude d'organismes élémentaires, tous également vivants, et qui soutient que l'animal n'est au fond qu'une réunion d'animaux.

Il y a une vie particulière des organes, et il y a une vie commune qui résulte de la sympathie et des habitudes réciproques qu'ils contractent entre eux. La vie propre à chaque organe se caractérise très nettement. Chacun a son plaisir et sa douleur particulière, sa position, sa construction, sa fonction, ses maladies accidentelles, héréditaires, ses dégoûts, ses appétits, ses remèdes, ses sensations, ses volontés, ses mouvements, sa nutrition, ses stimulants, son traitement approprié, sa naissance, son développement, sa vieillesse et sa décrépitude[2]. La même maladie transférée par métastase d'un organe à un autre présente des phénomènes et produit des sensations plus variées que la même maladie fixée au même lieu dans des animaux différents. La goutte brûle, pique, déchire le pied ; à la main, c'est autre chose ; sur les intestins, à l'estomac, aux reins, aux poumons, à la tête, aux

1. Pages 268-269, 550-551.
2. Pages 552, 555.

yeux, aux articulations, autant de douleurs différentes. — Mais en même temps que la vie propre des organes il y a leur vie commune qu'il faut considérer. Chacun d'eux a son caractère d'abord, puis son influence sur les autres. De là la variété des symptômes qui semblent propres à un seul et étrangers aux autres, qui en sont pourtant affectés. — Ils sont forcés de se concilier et de se mettre en société. Chacun d'eux sacrifie pour cela une partie de son bien-être au bien-être d'un autre. Ce qui soustrait les organes à leur vie égoïste et isolée, c'est la *sympathie* (le partage de la sensation commune), et c'est aussi l'habitude[1]. L'animal chez lequel cette sympathie et ce que Diderot appelle les *habitudes sourdes* ne parviennent pas à s'établir meurt fatalement. Il meurt aussi celui chez lequel ces habitudes et ces sympathies sont violemment troublées, et la mort n'est que la rupture d'équilibre de ce *consensus* de fonctions réciproques et simultanées qui assure l'harmonie et la vie.

Ce qui fait l'unité de sensation dans l'être vivant, c'est la continuité de la sensation, laquelle s'explique par la contiguïté des organes, c'est-à-dire des parties élémentaires de l'organisme, toutes sensibles et vivantes. Ces *organes élémentaires*, sensibles et contigus, ont été symbolisés par la célèbre image de la *grappe d'abeilles*, qui tient une si grande place dans le *Rêve de d'Alembert :* « Si l'une de ces abeilles, dit le philosophe rêvant, s'avise de pincer d'une manière quelconque l'abeille à laquelle elle est accrochée, celle-ci pincera la suivante; il s'excitera

1. Page 334.

dans toute la grappe autant de sensations qu'il y a de petits animaux ; le tout s'agitera, se remuera, changera de situation et de forme ; il s'élèvera du bruit, de petits cris, et celui qui n'aurait jamais vu une pareille grappe s'arranger serait tenté de la prendre pour un animal à cinq ou six cents têtes et à mille ou douze cents ailes. » Vous pouvez transformer par l'imagination cette grappe d'animaux distincts en un seul et unique animal : « Amollissez les pattes par lesquelles se tiennent ces abeilles ; de contiguës qu'elles étaient, rendez-les continues. » Il en est de même de nos organes. Ce sont des animaux distincts que la loi de continuité tient dans une sympathie, une unité, une identité générales. Chaque animal est un polype, l'homme comme les autres...

Nous ne pouvons prolonger outre mesure l'analyse de ces notes, si confuses en apparence, mais ordonnées par l'unité intérieure d'une pensée qui se poursuit à travers la diversité infinie et le désordre des détails. J'aurais voulu recueillir les idées les plus intéressantes qui jaillissent à chaque instant d'un souvenir, d'un fait, d'une expérience, et qui donnent une vie, une couleur à cet exposé d'ailleurs dénué d'art. Je me contenterai de citer, sans y insister davantage, les réflexions très curieuses sur le cerveau et la vie du cerveau [1], sur les différentes sortes de mouvements que Diderot appelle *volontaires*, *spontanés*, *involontaires*, *naturels*, et où il n'est pas difficile de reconnaître ce que la science moderne appelle les mouvements *volontaires*, *instinctifs* et *réflexes* [2],

1. Pages 310, 424.
2. Pages 327, 330

sur l'instinct et l'habitude, sur le mécanisme de la volonté [1], sur le sommeil, dans lequel Diderot distingue comme les physiologistes modernes le sommeil total et le sommeil partiel des organes [2], etc. Mais je ne puis m'empêcher de signaler particulièrement à l'attention des savants une série d'aphorismes caractéristiques et complémentaires de l'idée du transformisme, perdus un peu partout.

Voici d'abord quelques principes qui joueront un grand rôle plus tard dans l'école : « *L'organisation détermine les fonctions*. L'aigle à l'œil perçant plane au haut des airs ; la taupe à l'œil microscopique s'enfuit sous terre ; le bœuf aime l'herbe de la vallée ; le bouquetin, la plante aromatique des montagnes. L'oiseau de proie étend ou raccourcit sa vue, comme l'astronome étend ou raccourcit sa lunette [3]. *Le besoin engendre l'organe*. Les besoins refluent sur l'organisation, et cette influence peut aller quelquefois jusqu'à produire des organes, toujours jusqu'à les transformer [4]. » Sur l'hérédité, les conformations et les maladies héréditaires, notre moisson serait aisément abondante : « La nature se plie à l'habitude. Je ne suis pas éloigné de croire que la longue suppression d'un bras n'amenât une race manchote [5]. » Et, à ce propos, l'éditeur appelle en témoignage M. de Quatrefages, qui citait un jour ce fait, dans un rapport à la *Société d'anthropologie*, qu'au dire des voyageurs sérieux

1. Pages 329, 351, 374.
2. Page 362.
3. Page 264.
4. Pages 330, 336.
5. Page 419.

les chiens des Esquimaux viennent au monde sans queue, à la suite de l'ablation de cet organe chez leurs parents. — Le développement des organes est généralement en rapport avec le besoin qu'on en a et la vie qu'on mène : « Le défaut continuel d'exercice anéantit les organes, l'exercice violent les fortifie et les exagère. Rameur à gros bras, portefaix à gros dos, jambes du sauvage [1], etc., etc. » L'animal crée donc et développe presque à volonté ses organes.

La *théorie des monstres* est intimement liée à celle des organismes réguliers : « Qu'est-ce qu'un monstre ? Un être dont la durée est incompatible avec l'ordre subsistant. Il y a autant de monstres qu'il y a d'organes dans l'homme et de fonctions ; des monstres d'yeux, d'oreilles, de nez, qui vivent tandis que les autres ne vivent pas ; des monstres de position de parties, des monstres par superfétation, des monstres par défaut. » Et, à ce propos, Diderot s'égaie à l'idée d'un homme qui aurait deux têtes : l'une pourrait être incrédule, l'autre dévote. Dans le même moment, l'être serait sollicité par deux désirs contradictoires : celle-ci voudrait aller à la messe, l'autre à la promenade ; l'une prendrait telle femme en passion, l'autre en aversion, à moins peut-être qu'avec le temps l'harmonie ne s'établit entre les deux têtes et que l'homme n'agît comme s'il n'en avait qu'une [2].

N'y a-t-il pas quelque idée de la concurrence vitale et de la sélection naturelle dans cette sentence, qui est le dernier mot du livre : « Le monde est la maison

1. Pages 419-420.
2. Page 419.

du fort [1] ? » Sous une forme trop concise, n'est-ce pas la traduction anticipée de cette loi célèbre d'après laquelle les mieux doués pour la bataille de la vie survivent, les individus ou les variétés privilégiées de quelque avantage triomphent, et le monde, livré à un combat sans pitié, devient le théâtre de la sélection qui s'opère au profit des plus forts? « Les *êtres contradictoires* sont ceux dont l'organisation ne s'arrange pas avec le reste de l'univers. La nature aveugle qui les produit les extermine ; elle ne laisse subsister que ceux qui pouvent coexister avec l'ordre général [2]. »

Du reste, il se pourrait que les espèces naturelles fussent éliminées à leur tour : « La nature extermine l'individu en moins de cent ans. Pourquoi n'exterminerait-elle pas l'espèce dans une plus longue succession de temps ? » Les espèces peuvent devenir à leur tour incompatibles avec les circonstances extérieures, lesquelles ne sont pas stables : « L'ordre général change sans cesse ; comment, au milieu de cette vicissitude, la durée de l'espèce peut-elle rester la même ? Il n'y a que la molécule qui demeure éternelle et inaltérable [3]. » Y a-t-il progrès dans ce développement, dans cette évolution perpétuelle du monde et de ses formes ? Cette question n'a pas de sens pour qui a bien saisi la doctrine. Les défauts et les qualités de l'ordre précédent ont amené l'ordre qui existe aujourd'hui et dont les défauts et les qualités amèneront l'ordre qui suit, sans qu'on puisse déclarer si un ordre est meilleur ou pire qu'un autre. Ces expressions et

1. Page 428.
2. Page 253.
3. Page 418.

d'autres semblables, progrès ou décadence, sont des termes relatifs aux individus d'une espèce entre eux ou aux différentes espèces entre elles [1]. Déjà, dans la *Lettre sur les aveugles*, en 1749, Diderot avait soutenu que l'ordre actuel n'est que le résultat de longs tâtonnements et d'une longue élimination des êtres contradictoires. On dirait qu'il traduit ici Lucrèce : « Qui vous dit que, dans les premiers instans de la formation des animaux, les uns n'étaient pas sans têtes et les autres sans pieds ?.. Tels à qui un estomac, un palais et des dents semblaient promettre de la durée, ont cessé par quelque vice du cœur ou des poumons : les monstres se sont anéantis successivement ; toutes les combinaisons vicieuses de la matière ont disparu, et il n'est resté que celles où le mécanisme n'impliquait aucune contradiction importante et qui pouvaient subsister par elles-mêmes et se perpétuer [2]. »

La concurrence vitale est partout ; elle est entre les formes d'êtres qui s'adaptent plus ou moins facilement à l'ordre général dans une certaine période de la durée infinie ; elle est aussi entre toutes les combinaisons de la matière ; entre tous les mondes possibles ; voilà le fond des idées cosmiques de Diderot. Et de là l'instabilité perpétuelle, les révolutions (nous dirions aujourd'hui l'évolution), les changements dont nous ne pouvons juger que par la raison, non par l'expérience d'une si courte vie, — ou de l'histoire si brève de l'humanité, depuis qu'elle a une histoire. « Qu'est-ce donc que ce monde ? Un composé sujet à des révolutions qui toutes indiquent une tendance continuelle à

1. Page 419.
2. *Lettre sur les aveugles*, pages 309, 311.

la destruction : une succession rapide d'êtres qui s'entre-suivent, se poussent et disparaissent ; une symétrie passagère, un ordre momentané... Le monde est éternel pour vous, comme vous êtes éternel pour l'être qui ne vit qu'un instant... Cependant nous passerons tous, sans qu'on puisse assigner ni l'étendue réelle que nous occupions ni le temps précis que nous aurons duré. Le temps, la matière et l'espace ne sont peut-être qu'un point. » Nous voilà ramenés au *sophisme de l'éphémère*. Le monde actuel est un éphémère pour les millions de mondes réels ou possibles dans le passé et dans l'avenir, comme l'insecte de l'Hypanis en est un pour l'homme qui le voit naître et mourir dans la même journée. La journée d'un monde est plus longue, voilà tout. La conclusion est triste : « Qu'aperçois-je ? Des formes. Et quoi encore ? Des formes. J'ignore *la chose*. Nous nous promenons entre des ombres, ombres nous-mêmes pour les autres et pour nous. — Si je regarde l'arc-en-ciel tracé sur la nue, je le vois ; pour celui qui regarde sous un autre angle, il n'y a rien[1]. »

Voilà des textes positifs d'où il ressort qu'aucune des idées essentielles qui constituent le transformisme n'avait échappé à la sagacité inventive de Diderot. Il rejette les causes finales et tout mode d'explication supra-naturelle : il y substitue l'unité et la continuité de la nature, la gradation insensible entre les règnes et les espèces, la conception de la concurrence vitale, de l'extermination des faibles et du triomphe assuré des forts, la loi des fonctions engendrées par l'organe,

1. Page 428.

celles des organes engendrés par les besoins, les formes organiques s'adaptant à la diversité des milieux, déterminés par les circonstances intérieures et extérieures, l'action profonde et multiple de l'hérédité. Personne n'a mieux exprimé qu'il ne l'a fait cette apparente mobilité des êtres, qu'aucun plan, aucune intention ne paraît déterminer en dehors des causes physiques et que d'autres causes du même ordre détruisent sans cesse, laissant la place vide pour les figures changeantes d'un monde qui, lui-même soumis aux actions lentes, se transforme d'une manière insensible, mais certaine, et prépare, dans le secret travail de ses métamorphoses, l'éclosion de nouvelles générations d'êtres adaptés à de nouveaux milieux, et dont personne ne peut concevoir une idée ou se former une image.

II

Si l'on veut bien consulter de près les textes dont nous nous sommes servi, on verra que nous en avons respecté scrupuleusement l'esprit, que nous ne leur avons fait subir d'autre contrainte que celle de l'ordre dans lequel nous les avons rangés et de la liaison que nous avons mise entre eux, mais que nous nous sommes bien gardé de les solliciter à dire plus qu'ils ne veulent dire dans la pensée de Diderot lui-même. C'est donc à tort que nos transformistes contemporains ont voulu faire honneur à Lamarck de ces vues nouvelles, réservées à une si prodigieuse fortune. L'origi-

nalité véritable dans cet ordre d'idées, c'est à Diderot qu'elle revient. Ni dans ses *Recherches sur les causes des principaux faits physiques*, en 1801, ni dans ses *Recherches sur l'organisation des corps vivants*, en 1802, ni dans les pages devenues célèbres de sa *Philosophie zoologique*, en 1809, Lamarck n'a été vraiment créateur. Avec une science très supérieure à celle de Diderot, avec beaucoup plus d'ordre dans les idées et une force d'esprit toute spéciale appliquée à ces problèmes, il n'a pas produit une seule idée dont le germe ne puisse être retrouvé dans les *Élémens de physiologie*. Pour ceux qui auront lu attentivement ce curieux ouvrage, en y ajoutant le *Rêve de d'Alembert*, la *Lettre sur les aveugles*, l'*Interprétation de la nature*, qu'y aura-t-il de nouveau dans les principes qui constituent *la Philosophie zoologique?* Ces principes, on le sait, sont le changement indéfini proclamé comme la loi même de la nature, la négation de la fixité dans les types organiques, la substitution de l'évolution progressive des êtres à la doctrine des causes finales, et tous les moyens auxiliaires, tous les procédés à l'aide desquels s'accomplit cette grande et universelle opération de la nature : l'empire des circonstances extérieures, l'influence modificatrice des milieux, l'action souveraine des conditions de la vie, les organes naissant successivement des besoins que ressentent les vivants inférieurs, des habitudes qu'ils contractent ou des efforts qu'ils font pour accroître ou développer leur vie, d'où la formation graduelle et la disposition de la série organique... — Voilà tout Lamarck. Mais n'est-ce pas aussi Diderot? Et lequel de ces principes n'avons-nous

pas vu, à l'état de conjecture ou même de vue très nette, dans l'ouvrage que nous avons analysé? La supériorité de Lamarck n'est pas dans la conception; elle est dans le système. Il a fait un tout organisé de ce qui n'était qu'une ébauche. Il a constitué en théorie ordonnée et suivie des intuitions rapides, jetées à la hâte, rêves d'un philosophe ou fantaisies d'un spéculatif. En cela comme en toute chose, Diderot n'a été qu'un prodigieux improvisateur : il a semé, Lamarck a récolté.

A plus forte raison peut-on dire que Diderot a précédé les Allemands dans cette voie nouvelle du transformisme, où ils s'avancent depuis une vingtaine d'années avec une intrépidité de dialectique qui défie la contradiction, mais qui ne supplée pas aux dates, s'il s'agit de l'invention de l'idée. Aussi n'est-ce pas sans une certaine surprise que nous entendons dire gravement par M. Hæckel : « A la tête de la civilisation se placent aujourd'hui les Anglais et les Allemands qui, par la découverte et le développement de la théorie de l'évolution, viennent de poser les bases d'une nouvelle période de haute culture intellectuelle. La disposition de l'esprit à adopter cette théorie et la tendance à la philosophie monistique qui s'y rattache fournissent la meilleure mesure du degré de développement intellectuel de l'homme [1]. » A supposer que la conception du transformisme devienne le criterium du développement intellectuel des races, ce qui est une assertion bien arrogante, c'est à la France qu'appartiendrait ce droit singulier de suprématie. De

1. Hæckel, Leçons faites à Iéna en 1868.

Maillet, Diderot, Robinet, Lamarck, ont enlevé d'avance cette initiative à la race anglo-germanique. Il faut qu'elle en prenne son parti. La *Biologie* de Tréviranus, le naturaliste de Brême, la *Philosophie de la Nature* de Owen, la *Zoonomie* d'Érasme Darwin, le grand-père du célèbre naturaliste, tous ces ouvrages et bien d'autres, où s'annonce le transformisme, datent du commencement de ce siècle ou de la fin du siècle précédent. — C'est bien dans l'activité dévorante de notre dix-huitième siècle français, c'est dans la fermentation prodigieuse des idées de ce temps si fécond pour l'erreur comme pour la vérité, qu'il faut aller chercher les origines historiques de cette grande hypothèse qui devait remuer si profondément la philosophie et la science de notre âge.

Goethe, celui qui, le premier parmi les Allemands, s'est pénétré de cette idée de l'évolution et de la métamorphose, est un disciple avoué de Diderot, qu'il ne connaissait cependant que par quelques-uns de ses écrits[1]. Ses *pensées*, ses fragments d'histoire naturelle, ses *Conversations avec Eckermann*, en font foi. — La forme soumise à une perpétuelle métamorphose dans l'individu comme dans l'espèce, chaque espèce, chaque genre, chaque règne dérivant à l'origine « d'un point vital immobile ou doué de mouvements à peine sensibles, » la nature répugnant à tout ce qui ressemble à un système, passant par des modifications insensibles d'un centre inconnu à une circonférence qu'on ne saurait atteindre, voilà le fond

1. Que le lecteur nous permette de le renvoyer, pour un plus ample informé sur cette question, au chapitre cinquième de notre *Philosophie de Gœthe*.

de la doctrine naturaliste de Goethe, si l'on peut appeler cela une doctrine. A peine ose-t-il lui-même donner le nom de vues scientifiques à ces conjectures hardies. Peut-être ne sont-elles « qu'une de ces navigations vers les îles imaginaires, » dans lesquelles il nous dit qu'il aime à s'aventurer. En tout cas, quand il s'embarque pour les îles inconnues, c'est Diderot qu'il prend pour pilote.

On n'attend pas de nous un examen critique des théories de Diderot. Ce n'est pas ici l'occasion de rouvrir ce grand débat. Nous n'avons prétendu qu'à établir sur des textes péremptoires une enquête sur les origines de l'idée du transformisme, contenue déjà expressément sous une forme littéraire dans le *Rêve de d'Alembert*, développée sous une forme plus précise et dogmatique dans les *Élémens de physiologie* que l'on vient de nous restituer avec tant d'à-propos. La question est ouverte encore à l'heure qu'il est, et rien ne nous porte à croire qu'elle doive se fermer de si tôt. La théorie de M. Darwin, moins absolue que celle de Diderot, moins radicale, appuyée d'ailleurs sur une série d'expériences délicates, d'observations admirables, d'analogies ingénieuses, n'en est pas moins contestée aujourd'hui dans le monde savant avec autant d'ardeur et de force que le premier jour où elle s'est produite. Elle n'a pu traverser la région des hypothèses, parvenir au plein jour de la science expérimentale et positive. Et qui peut dire qu'elle y arrivera jamais? C'est encore une nébuleuse en voie de formation. Qui peut tirer l'horoscope de ses destins futurs? Et cependant que de circonstances propices! et quel concours inouï de travailleurs infatigables, de

prosélytes ardents, de savants distingués! En Angleterre les Lyell, les Huxley, les Lubbock, les Herbert Spencer; en Allemagne les Moleschott, les Carl Vogt, les Reich, les Wundt, les Ecker, les Jæger, et enfin le plus vif et le plus dogmatique de tous, le célèbre professeur à l'université d'Iéna, Hæckel! Nous ne parlerons pas des savants français, que la question divise profondément, mais dont la portion jeune et militante semble entrer de plus en plus dans le courant nouveau qui emporte la science de la nature. Malgré tant de chances avantageuses dans ce grand combat pour la vie scientifique que soutient le transformisme, la victoire reste plus incertaine que jamais.

Plutôt que de soumettre à une discussion en règle les conceptions brillantes de Diderot, qui échappent à la critique par l'absence de documents positifs, par la fantaisie même de celui qui les produit, s'appuyant sur les éléments de la physiologie naissante qu'il étudie au jour le jour, souvent même sur des faits qu'il emprunte à des témoins sans autorité, à des voyageurs inconnus, ou bien encore aux légendes les plus apocryphes de l'antiquité, il est peut-être plus intéressant de caractériser l'idée de la nature, telle qu'elle ressort des *Élémens de physiologie* et qui nous paraît un peu différente de celle qui règne dans la plupart de ses autres ouvrages. Il y a, en effet, deux manières de concevoir la nature, quand on prétend se passer de Dieu : ou bien la nature est une grande artiste qui ne se connaît pas, — ou bien elle n'est autre chose que la nécessité aveugle et mécanique. Dans d'innombrables passages de ses œuvres, Diderot célèbre sous ce nom la puissance universelle, la puissance vive,

éternellement féconde, le principe actif, innommé, qui élabore sans trêve la substance du monde, l'instinct artiste qui dispose les types et les formes, je ne sais quelle âme plastique de l'univers, ouvrière industrieuse, travaillant pour réaliser à son insu un modèle invisible, se dirigeant par des chemins inconnus à elle-même vers un but qu'elle ignore. Voilà l'image de la nature qui charmait Goethe et qui l'entraînait à la suite du philosophe français dans des navigations aventureuses. Mais cette conception s'est singulièrement altérée, abaissée, dans les *Élémens de physiologie*. Ici il ne s'agit plus guère que de pur mécanisme ; il n'y est question que de propriétés innées à la matière, de combinaisons nécessaires, de réussites accidentelles.

A ces deux conceptions de la nature se rattachent deux interprétations fort différentes du transformisme, selon qu'on reconnaît le progrès dans le travail de la nature ou qu'on ne le reconnaît pas. La différence est capitale. Pour les uns, l'évolution du monde est un travail purement mécanique, une forme de la nécessité physique et sans autre résultat que l'ordre momentané avec lequel peuvent coexister les formes actuellement existantes de l'être. Pour les autres, l'évolution est un travail intelligent par ses résultats, sinon par ses intentions, et, bien qu'il s'exécute par des agents purement naturels, un *travail dirigé vers le mieux* et dont le vrai nom est progrès. C'est le sens dans lequel on peut interpréter le transformisme, tel qu'il nous apparaît dans Darwin, dans Hæckel et dans Herbert Spencer. Avec eux on est fort éloigné du hasard et de la nécessité brute. Les moyens sont

mécaniques, le produit ne l'est pas, puisqu'il y a une amélioration continue et graduelle dans les types, dans les formes, dans les espèces, puisqu'il y a passage insensible et constant, par voie de sélection, du pire au moins mal et du moins mal au mieux. Conçu de cette façon, construit avec l'idée du progrès, le transformisme n'exclut, quoi qu'on en dise, ni l'idée de plan, ni la finalité; il n'exclut que l'idée de hasard et celle de la nécessité aveugle. Qu'est-ce donc, en effet, que ce passage du pire au mieux, sans rétrogradation définitive, avec une lenteur infaillible et sûre d'opérations mécaniques qui semblent poursuivre un but, sinon la manifestation d'une idée directrice, ou, si l'on aime mieux, d'une force secrète, d'un ressort de progrès déposé dans le premier atome, l'amenant à des combinaisons de plus en plus parfaites, de plus en plus élevées, quel que soit d'ailleurs l'ensemble des moyens physiques ou physiologiques, concurrence vitale, hérédité, influence des milieux, sélection naturelle, dont le résultat final est de tirer du chaos informe des éléments primitifs la figure du monde actuel et la série des mondes futurs?

C'est bien ainsi que Diderot paraît souvent entendre cette conception, mais non pas dans les *Élémens*. Ici il refuse de reconnaître le progrès dans le changement incessant des formes, et qu'est-ce alors que l'évolution sans progrès, sinon un jeu des forces brutes, et le monde ainsi formé, sinon un résultat accidentel ou nécessaire des combinaisons de molécules éternelles? Selon lui, le progrès n'a de sens que dans l'enceinte d'un monde donné. C'est une expression toute relative qui ne peut s'appliquer qu'à l'adaptation

plus ou moins heureuse d'une forme organique à ses conditions d'existence. Mais ce monde lui-même, qu'est-il? Un ordre qui s'est formé accidentellement de telle manière plutôt que de telle autre, un ordre de circonstance qui ne durera pas, qui peut-être retombera dans le désordre des éléments primitifs, une symétrie passagère : une chance heureuse dans le grand jeu de la nature, la réussite d'un coup qui visait au hasard ou plutôt qui ne visait à rien et qui, parmi des milliards de combinaisons possibles, a touché le but et fait éclore ce monde pour un temps indéterminé, sans veille et sans lendemain. C'est bien le dernier mot des *Élémens de physiologie*. Mais avec une imagination aussi ardente, aussi instable, il ne faut désespérer de rien, et nous verrons que, vers le même temps, dans un de ses derniers écrits également inédit, Diderot se relève, d'un vigoureux élan, vers une plus haute conception de la nature et de l'homme. Il sait s'affranchir de tout et de lui-même au prix de contradictions manifestes qu'il ne semble pas craindre et qui sont une partie essentielle de l'histoire de son esprit.

CHAPITRE VIII

DIDEROT INÉDIT (SUITE). — LA RÉFUTATION D'HELVÉTIUS

I

Diderot n'était pas fait pour les ouvrages suivis. Ses meilleurs écrits sont assurément ceux qui sont issus du hasard, les fragments, nés par une sorte de génération spontanée appliquée aux idées, et que l'on voit éclore en foule, dans ce cerveau toujours en fermentation, des sujets les plus divers et les plus inattendus. L'écrivain reste encore le causeur qui a changé d'auditoire, mais non d'attitude. La plume à la main ou la parole aux lèvres, dans son cabinet de travail ou dans les salons, au café où l'on fait cercle autour de lui comme au Grandval, chez le baron d'Holbach, il s'abandonne sans arrière-pensée, il se livre : il est le vrai créateur de la critique primesautière, hardie et vive à la rescousse, en éveil sur toutes les questions, la critique d'impression dans toute sa liberté, ses audaces et ses périls; ce qui faisait dire à Sainte-Beuve ce mot si juste : « C'est le grand journaliste moderne, l'Homère du genre... C'est par ce côté qu'il survit et

qu'il doit nous être cher à tous, journalistes et improvisateurs sur tous les sujets. Saluons en lui notre père et notre premier modèle[1]. »

C'est de cette façon, sans l'avoir médité, que Diderot se trouva un jour avoir écrit ce remarquable ouvrage : *la Réfutation de l'ouvrage d'Helvétius intitulé l'Homme*. Quand le livre d'Helvétius parut, en 1773, publié par les soins du prince Galitzin, après la mort de l'auteur, Diderot était en Hollande, attendant M. de Nariskin, qui devait le conduire à Saint-Pétersbourg, où nous le retrouverons plus tard. On connaît son habitude, qui était, en lisant un livre, d'écrire immédiatement sur les marges toutes les réflexions qui lui venaient à la pensée. Il lui en vint beaucoup à la lecture de ce lourd et paradoxal ouvrage. Au second séjour qu'il fit à La Haye, après son voyage de Russie, il reprit ces notes et leur donna, en les recopiant, des développements nouveaux. On dit même qu'il y revint une troisième fois, et l'on croit que c'est cette dernière rédaction qui fut transportée à l'Ermitage. Quelques parties de l'ouvrage étaient déjà connues, soit par les citations que Naigeon en fait dans ses *Mémoires*, soit par la *Correspondance* de Grimm, qui publia le commencement de cette *Réfutation*, soit par quelques morceaux communiqués à M. Walferdin par M. Godard et qui parurent en 1857, dans un recueil du temps. Mais on ne pouvait pas soupçonner, par ces morceaux détachés, la valeur de l'ensemble : je ne crains pas de dire qu'il y a là une révélation inattendue du talent de Diderot.

1. *Causeries du lundi*, tome III, page 299.

Ce qui fait l'intérêt de cette œuvre, c'est l'indépendance d'esprit dont fait preuve l'auteur. Il se montre libre à l'égard de la secte et, ce qui est plus rare et plus difficile, libre à l'égard de lui-même; il ne se laisse dominer ni par les préjugés du parti philosophique et irréligieux auquel il appartient, ni même par certaines opinions particulières qui semblent le lier à Helvétius. En effet, l'auteur de *l'Esprit* et de *l'Homme* attribue la sensibilité à la matière en général, réduit les fonctions intellectuelles à la sensibilité et par là à une propriété toute matérielle, déclare qu'apercevoir, juger et sentir, c'est la même chose, et ne reconnaît de différence entre l'homme et la bête que celle de l'organisation. — Et ne savons-nous pas que Diderot, lui aussi, dans le *Rêve de d'Alembert* et dans les *Élémens de physiologie*, soutient que la sensibilité est une propriété de la matière, comme l'étendue et l'impénétrabilité, et qu'il en déduit les conséquences les plus hardies sur l'identité des êtres, qui deviennent, selon les circonstances, *dieu*, *table ou cuvette*, esprit, animal, plante ou minéral? C'est que Diderot, quand il s'abandonne à la pente de ses idées en physiologie, pousse jusqu'au matérialisme pur et simple l'idée de l'unité qui le possède et l'entraîne; il est comme précipité par le poids d'une logique irrésistible jusqu'au fond de l'abîme, où il rejoint son ami le baron d'Holbach. Voilà Diderot physiologiste et logicien. Mais, quand il n'est plus sous l'obsession de ses études d'histoire naturelle et de physique, quand il perd un instant de vue ses molécules douées d'une sensibilité latente et le jeu de ces molécules et les agrégats qu'elles forment, les combinaisons où elles

entrent, les organismes qu'elles composent en se rejoignant, animaux microscopiques ou supérieurs, l'homme même, quand il échappe à cette magie d'une nature fatale, aveugle, uniforme dans ses procédés, ne variant ses produits qu'en raison de la diversité des circonstances, — alors un autre Diderot se révèle à nous.

Ce phénomène se produit surtout quand Diderot retrouve ses propres idées exposées et commentées dédantesquement par un écrivain maladroit. Il se fâche contre le lourdaud, il se refuse à reconnaître les analogies, il brise d'une main irritée le miroir obscur et difforme qui lui présente l'image enlaidie de sa doctrine, maintenant qu'elle n'est plus animée à ses yeux par le brillant tumulte de la conception, par la verve de son esprit, par l'enthousiasme créateur. Comme cela est naturel, et comme il arrive que l'on se dégoûte facilement de certaines idées en les voyant soutenues par certaines gens ! Diderot sent vaguement qu'il y a quelque chose au delà de cette physique et de cette chimie qui l'ont un instant séduit, qu'il existe dans l'homme des éléments irréductibles à la molécule inerte, que l'esprit et le génie, la grandeur morale et l'héroïsme, sortent d'un autre moule que celui où la nature jette confusément et pétrit la matière banale de ses éphémères produits. Il poursuit je ne sais quel symbole d'éternité dans les créations de ce genre. Il ose en reconnaître la grandeur inexpliquée au lieu de chercher à l'expliquer en la détruisant. Il n'est plus sectaire, il est libre.

Dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux, Helvétius a fait ce miracle. Après que Diderot a vécu dans un

long tête-à-tête avec ce livre, il en sort désabusé et non sans quelque mauvaise humeur contre ce dogmatisme qui s'emploie gravement à lier des paradoxes ternes ; il a senti l'insuffisance d'un pareil esprit occupé à résoudre les grands problèmes avec cette étourderie pesante et cette légèreté laborieuse; il a mesuré l'insuffisance de ces procédés, l'étroitesse du point de vue où s'enferme l'auteur et d'où il juge, comme d'un centre qui est ce *pauvre lui-même*, la circonférence infinie des choses, les aspects inépuisables de la nature, de la vie et de l'humanité. Il se détache alors, sans trop s'en apercevoir, d'une doctrine si mal servie, si lourdement compromise ; il cherche obstinément, fût-ce sans la trouver, quelque issue vers de plus hautes régions; on sent l'effort qu'il fait pour s'élever au-dessus de cette atmosphère abaissée. Des ouvrages comme ceux d'Helvétius sont bien faits pour donner la nostalgie des hauteurs.

Déjà en 1758, jugeant en quelques pages le livre de l'*Esprit*, Diderot avait laissé entrevoir des dissidences, et d'une plume trop complaisante encore il marquait plus d'une restriction à l'éloge convenu. La plus piquante des restrictions était de s'étonner plaisamment de voir un homme riche, heureux comme Helvétius, se faire auteur. C'est évidemment le sens de ces quelques lignes, discrètement ironiques, par où commencent les *Réflexions* : « Aucun ouvrage n'a fait autant de bruit. La matière et le nom de l'auteur y ont contribué. Il y a quinze ans que l'auteur y travaille; il y en a sept ou huit qu'il a quitté sa place de fermier général pour prendre la femme qu'il a, et s'occuper de l'étude des lettres et de la philoso-

phie. Il vit pendant six mois de l'année à la campagne, retiré avec un petit nombre de personnes qu'il s'est attachées, et il a une maison fort agréable à Paris. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux; car il a des amis, une femme charmante, du sens, de l'esprit, de la considération dans le monde, de la fortune, de la santé et de la gaîté... Les sots, les envieux et les bigots ont dû se soulever contre ses principes, et c'est bien du monde. » On ne peut pas dire plus spirituellement d'un homme fourvoyé dans la philosophie : Que diable allait-il faire dans cette galère?

Qu'était-ce donc que cet ouvrage nouveau auquel Diderot devait consacrer une éclatante réfutation? Grimm l'annonce ainsi dans sa Correspondance de novembre 1773 : « Il n'y a encore dans Paris qu'un très petit nombre d'exemplaires de l'ouvrage posthume de M. Helvétius, et il n'y a pas d'apparence qu'il devienne de longtemps plus commun... *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*, voilà son titre. Son but est de prouver que le génie, les vertus, les talents auxquels les nations doivent leur grandeur et leur félicité, ne sont point un effet des différentes nourritures, des tempéraments ni des organes des cinq sens, sur lesquels les lois et l'administration n'ont nulle influence, mais bien l'effet de l'éducation, sur laquelle les lois et le gouvernement peuvent tout. » Cela a l'air bien inoffensif et bien anodin. Précisons la doctrine de l'auteur, et nous verrons comment Diderot fut amené irrésistiblement à la combattre par une certaine générosité de sentiments qui domine chez lui, même à travers les orgies folles de son cerveau.

La thèse principale d'Helvétius est que l'éducation seule fait toute la différence entre des individus à peu près bien organisés, sans que l'auteur veuille tenir aucun compte des qualités physiques ou morales qui, étant diverses, diversifient les tempéraments et les caractères. Les vrais, les seuls précepteurs de notre enfance, sont les objets qui nous environnent et le hasard. Les caractères et les intelligences sont le produit d'une infinité de petits accidents. Helvétius pousse à bout la théorie sensualiste de la *tabula rasa*, de l'esprit qui n'est qu'une table rase sur laquelle les sensations viennent successivement s'enregistrer d'elles-mêmes. Tout homme qui a ses cinq sens en règle est l'égal, par nature, de tout autre homme. Chacun étant également la somme de cinq sens, cette somme ne variera qu'en rapport des circonstances qui enrichiront plus ou moins cette capacité vide, ou de l'éducation qui dirigera le cours des impressions sensibles. — De là toute la série des thèses secondaires qui ne vaudraient pas la peine d'être énumérées, si elles n'étaient nécessaires pour comprendre la réfutation. Le génie n'est qu'un produit du hasard; le hasard est le maître de tous les inventeurs; les plus sublimes découvertes se réduisent à des faits; ce sont des accidents heureux qui les ont provoquées en révélant les faits. Mais il importe d'exciter l'attention d'où peut naître la découverte. Et comme juger, c'est sentir, il importe de stimuler la sensation qui observe et la sensation qui compare ou qui juge. Or comment la stimuler, sinon par le désir? La sensibilité physique, étant la cause unique de nos actions, de nos pensées, de nos passions, deviendra le moyen assuré du travail

et du progrès, si on sait convenablement l'exciter et la diriger. C'est pour se nourrir, c'est pour parer sa femme ou sa maîtresse que le laboureur se fatigue. Il faut donc encourager l'attention des hommes et la soutenir par des désirs physiques, que d'ailleurs l'objet en soit les femmes, les dignités ou la richesse, les femmes surtout[1]. Promettez à l'inventeur toutes les jouissances qu'il peut désirer, vous verrez quelles inventions vous obtiendrez. Ainsi se réaliserait l'idéal d'une éducation nationale, organisée en vue du progrès par un gouvernement sage qui tiendrait dans sa main libérale et toujours ouverte ces différents mobiles. L'État doit donc en conséquence, et conformément à la doctrine d'Helvétius, se faire le distributeur officiel de ce genre de faveurs et, à l'aide de ces récompenses nationales, l'entrepreneur des découvertes et le promoteur du génie. — Nous passons sous silence les autres extravagances du même ordre qui remplissent le livre.

Ainsi, dans cette histoire philosophique de l'homme, tout commence par la sensation, se continue par le désir et s'achève par la sensation. Tel est le cercle étroit et monotone où se meut la plus verbeuse dialectique, qu'Helvétius pense égayer de temps en temps par les inventions de la plus froide immoralité. Que l'on compare ce lourd traité avec le petit écrit si ingénieux et délicat de Stuart Mill sur *l'Utilitarisme*, et l'on pourra se rendre compte non seulement du progrès des temps qui ne permettait pas aisément de nos jours l'étalage d'une telle bassesse de sentiments, mais sur-

1. « L'amour des talents est fondé sur l'amour des plaisirs physiques, et surtout sur celui des femmes. » Tome I, page 128.

tout de la différence des esprits qui du même principe tirent des conséquences si opposées, selon qu'il s'y mêle plus ou moins d'élévation naturelle dans les idées. Tant il est vrai que la logique n'est pas tout dans ces sortes de constructions abstraites et qu'elles se ressentent toujours du climat intellectuel et moral où elles ont pris naissance !

On comprend que le bon sens de Diderot se soit révolté contre de si impertinentes théories. Rien n'égale la verve furieuse, endiablée, de cette réfutation. Ce n'est pas une réponse dogmatique et en règle : tout l'ouvrage est plein de caprice et d'*humour*, abondant en digressions, inépuisable en fantaisies. Sur des points très importants l'auteur est bref ; sur d'autres il ne tarit pas. C'est une réponse *parlée ;* le ton s'y ressent de la discussion improvisée, et nous pouvons trouver là l'image des conversations éblouissantes de Diderot quand il jugeait un auteur ou un livre et qu'on l'écoutait pendant des heures entières, pérorant avec de grands gestes, des attitudes tantôt ironiques, tantôt tragiques, se promenant à grands pas à travers sa chambre, lançant de droite et de gauche les traits d'un esprit inépuisable. Regardez bien : voici Helvétius en scène ; il débite de temps en temps et gravement ses aphorismes ; Diderot est là, devant lui, ripostant sans cesse avec des arguments nouveaux, relevant le dialogue par la variété du ton, tantôt désarmé par le désir de la gloire qui possède Helvétius, attendri, paternel et protecteur, souvent satirique, souvent cynique dans sa manière d'avoir raison, parfois indigné. Ce sont des apostrophes, des exclamations, les tours de phrase les plus inattendus, les plus amu-

sants du monde, des interjections et des tirades : une scène de comédie oratoire et philosophique. Nous sommes au spectacle; mais il y a vraiment peu d'acteurs et d'orateurs qui vaillent ce Diderot dans ses bons moments. — Et avec cela il a si fort raison contre ce pauvre Helvétius, qu'il ne ménage que par un reste de camaraderie!

Il faut voir comme il se moque de ces oracles pédantesques d'Helvétius : « *Sans passion, point de besoins, point de désirs; sans besoins et sans désirs, point d'esprit, point de raison.* » D'où cette conclusion qu'il faut créer et diriger les passions. — En vérité! répond Diderot, dans un langage que je suis obligé d'abréger et souvent de modifier (tant il a de vivacités qui se refusent à la citation), mais l'éducation ou les hasards rendront-ils passionnés les hommes nés froids? Votre éloge des passions est vrai, mais comment pourrez-vous avec votre éducation et vos accidents créer une passion dans celui à qui la nature l'a refusée? Tâchez donc d'inspirer la fureur des femmes à un eunuque, et combien d'hommes que la nature a maltraités! Les uns manquent de désirs pour une chose, d'autres en manquent pour une autre... A entendre Helvétius, on dirait qu'on n'a qu'à vouloir pour être. Que cela n'est il vrai[1]! — *Les femmes,* dites-vous, *devraient concevoir une si haute idée de leur beauté qu'elles crussent n'en devoir faire part qu'aux hommes de talent ou bien aux grands capitaines.* — Idée platonique, vision contraire à la nature. Il faut qu'elles couronnent un vieux héros, mais

1. Tome II, page 295.

il faut qu'elles s'unissent à un jeune homme. La gloire et le plaisir sont deux choses fort diverses.

L'amour des talents est fondé sur l'amour des plaisirs physiques. « Laissez là toutes ces subtilités dont un bon esprit ne peut se payer et croyez que, quand Leibniz s'enferme à l'âge de vingt ans et passe trente ans sous sa robe de chambre, enfoncé dans les profondeurs de la géométrie ou perdu dans les ténèbres de la métaphysique, il ne pense non plus à obtenir un poste ou la faveur d'une femme, à remplir d'or un vieux bahut, que s'il touchait à son dernier moment. C'est une machine à réflexion, comme le métier à bas est un métier à ourdissage; — c'est un être qui se plaît à méditer et qui tente une grande découverte pour se faire un grand nom et éclipser par son éclat celui de ses rivaux, l'unique et le dernier terme de son désir. Vous, c'est la Gaussin, lui, c'est Newton qu'il a sur le nez. — Mais, puisqu'il est heureux, dites-vous, il aime les plaisirs. — Je l'ignore. — Puisqu'il aime les plaisirs, il emploie le seul moyen qu'il ait de les obtenir. — Si cela est, entrez chez lui, présentez-lui les plus belles femmes, à la condition de renoncer à la solution de ce problème ; il ne le voudra pas. — Il ambitionne les dignités. — Offrez-lui la place du premier ministre, s'il consent de jeter au feu son traité de l'*Harmonie préétablie;* il n'en fera rien. — Il est avare, il a la soif de l'or. — Forcez sa porte, entrez dans son cabinet, le pistolet à la main, et dites lui : Ou ta bourse, ou ta découverte sur le *Calcul des fluxions*... et il vous livrera la clef de son coffre-fort en souriant... Toutes ces assertions,

Helvétius, que prouvent-elles? Que vous étiez né voluptueux et qu'en circulant dans le monde vous vous étiez souvent heurté contre des égoïstes et des fripons. Et de ce que je viens de dire, que conclure? Qu'on n'aime pas toujours la gloire comme la monnaie qui payera les plaisirs sensuels.

« Vous n'admettez que des plaisirs et des douleurs physiques; moi j'en ai éprouvé d'autres. Ceux-ci, vous les ramenez à la sensibilité physique comme cause; mais je prétends que ce n'est que comme condition éloignée, essentielle et primitive. — Je vous contredis, donc j'existe. Fort bien. Mais je vous contredis parce que j'existe. Cela n'est pas, pas plus que : il faut un pistolet pour faire sauter la cervelle; donc je fais sauter la cervelle parce que j'ai un pistolet[1]. »

Voilà un exemple de cette discussion vive, personnelle, serrée. Ajoutez-y la mimique du grand artiste, ses gestes, la physionomie parlante de l'œil, des bras, de tout le corps, les inflexions de voix, vous avez la scène tout entière devant votre imagination. Je pourrais citer cent pages de ce ton à la fois enthousiaste et familier, qui devait faire tant d'effet dans les improvisations d'autrefois, puisqu'à l'heure qu'il est, privées du commentaire animé de l'homme même et du personnage multiple qu'il jouait à ravir, elles sont loin d'être refroidies et gardent encore quelque chose de la chaleur d'âme et du mouvement de la conversation, réelle ou supposée, où elles ont pris naissance.

Diderot s'aperçoit bien qu'un sensualiste comme lui,

1. Tome II, pages 310, etc.

et même un matérialiste comme il l'est souvent, devrait conclure avec Helvétius que, si l'homme n'est rien qu'un animal, la douleur et le plaisir physique, qui sont tout pour l'animal, doivent être aussi le tout de l'homme. Mais il faut voir quels efforts il fait pour échapper aux prises de la logique et se soustraire aux conséquences qui blessent chez lui un certain sens, je ne dirai pas moral, mais esthétique. — On confond toujours les conditions et les causes, on a tort, selon lui. Sans doute, l'organisation physique est la première condition pour sentir et pour agir. C'est la condition première de la sensibilité, mais s'ensuit-il qu'elle soit la cause de nos actions les plus lointaines ou le principe immédiat de nos sentiments les plus nobles et les plus délicats ? Pas le moins du monde. De ce que nous sommes organisés, s'ensuit-il que l'ambition, le désir de la gloire, la passion de la science, ne soient que des moyens pour atteindre le plaisir physique? Quelle plaisanterie ! — *Sentir*, d'ailleurs, n'a-t-il qu'une seule acception ? Et même dans l'ordre d'idées où se complaît Helvétius, n'y a-t-il vraiment que du plaisir physique à aimer une belle femme ? N'y a-t-il que de la peine physique à la perdre ou par la mort ou par l'inconstance ? La distinction du physique et du moral n'est-elle pas aussi solide que celle d'animal qui sent et d'animal qui raisonne ? — Il faut bien toujours en revenir là : distinguer le physique et le moral, qu'Helvétius confond, comme il confond deux opérations qui ne sont pas identiques, *sentir* et *juger*. Le stupide sent, mais peut-être ne juge-t-il pas ; le jugement suppose la comparaison de deux idées. La difficulté consiste à savoir comment

se fait cette comparaison, car elle suppose deux idées présentes[1].

Il faut bien le dire, cette difficulté, qui est grave, Diderot ne l'a jamais résolue : l'explication qu'il en donne dans le *Rêve de d'Alembert* ne pouvait le satisfaire entièrement. Elle consiste à dire qu'il y a une conscience unique qui réunit toutes les sensations, qui les juge et les compare. C'est fort bien. Je comprends moins quand on nous dit que cet organe de la conscience, ce centre commun de toutes les sensations, là où est la mémoire, là où se font les comparaisons, c'est l'*origine* du réseau nerveux d'où partent des ramifications infinies : « Chacun de ces brins n'est susceptible que d'un certain nombre déterminé d'impressions, de sensations successives, isolées, sans mémoire. L'*origine* (le point initial du réseau) est seule susceptible de toutes les sensations, elle en est le registre, elle en garde la mémoire ou une sensation continue, et l'animal est entraîné dès sa formation première à s'y rapporter soi, à s'y fixer tout entier, à y exister. » Et ici apparaît le fameuse allégorie de l'araignée au centre de sa toile. Les fils sont partout ; il n'y a pas un point à la surface de notre corps auquel ils n'aboutissent : « Si un atome fait osciller un des fils de la toile de l'araignée, alors elle prend l'alarme, elle s'inquiète, elle fuit ou elle accourt. Au centre elle est instruite de tout ce qui se passe en quelque endroit que ce soit de l'appartement immense qu'elle a tapissé. Pourquoi est-ce que je ne sais pas ce qui se passe dans le mien, qui est le monde, puisque je suis un peloton de points sensibles que tout le monde presse

1. Tome II, pages 500-517 et *passim*.

sur moi et que je presse sur tout[1] ? » L'image est ingénieuse ; est-elle une explication suffisante du fait de la conscience, de la mémoire, de la comparaison et du jugement qui en résulte ? De quelle nature est cette conscience au centre de sa toile sensible et vivante ? Est-elle simplement l'organe nerveux, le commencement du réseau ? Mais, si elle n'est « qu'un brin comme les autres, » comment ce *brin* peut-il comparer deux sensations et les juger ? L'insecte est distinct des fils qu'il tire de lui-même ; ici nous n'avons qu'une molécule, origine du réseau nerveux. Par quel privilège de position centrale, ou de localisation dans le cerveau, devient-elle un registre vivant, animé, arbitre souverain et juge de toutes les sensations, principe du *moi ?* Quand de toutes les extrémités du réseau nerveux les impressions sensibles sont accourues à ce centre commun, isolées, successives, sans mémoire, comment peuvent-elles, par le seul fait de leur passage dans cette molécule, se transformer en conscience identique, une, continue, et chez l'homme devenir le principe des plus hautes facultés d'abstraction, de raisonnement et d'invention ? Diderot ne répond pas et il faut être un Naigeon pour croire qu'une métaphore résout le problème. Mais au moins Diderot a senti la difficulté, et c'est la marque de sa supériorité sur Helvétius, qui ne s'en est jamais douté.

Je préfère au symbole de l'*araignée* intellectuelle, qui a fait fortune, ces aveux de Diderot, confondu par l'insouciante audace d'Helvétius à trancher tous les problèmes : « Passer brusquement de la sensibilité

1. Tome II, page 140 et seq.

physique, c'est-à-dire de ce que je ne suis pas, une plante, une pierre, un métal, à l'amour du bonheur; de l'amour du bonheur à l'intérêt; de l'intérêt à l'attention; de l'attention à la comparaison des idées, je ne saurais m'accommoder de ces généralités-là; *je suis homme, et il me faut des causes propres à l'homme*[1]. » Qu'on remarque cette expression. Voilà donc la chaîne rompue ou du moins suspendue provisoirement entre l'animal et l'homme, puisque les causes qui expliquent à la rigueur l'animal ne suffisent plus pour l'homme et qu'il faut trouver autre chose. Mais au fait, pour la vie elle-même, ces causes physiques qu'invoque Helvétius et que lui-même il a soutenues ailleurs suffisent-elles? Et dans une page bien intéressante par la sincérité de l'auteur, le voilà qui révoque en doute ses conclusions trop hâtives sur la continuité et la gradation des espèces et même des règnes, indiquées dans le *Rêve de d'Alembert* et développées avec tant d'assurance dans les *Éléments de physiologie*. Plutôt que de se complaire en assertions absolument vaines, comme celles-ci : *Sentir, c'est penser*, ou bien encore : *L'on ne pense pas, si l'on n'a senti*, comme Helvétius eût fait une chose neuve, difficile et belle, si, partant du seul phénomène de la sensation, propriété générale de la matière ou résultat de l'organisation, il en eût déduit avec clarté toutes les opérations de l'entendement! Mais il faudrait estimer davantage encore celui qui démontrera expérimentalement que la sensibilité est de l'essence de la matière comme l'impénétrabilité. « J'invite tous les

1. Page 300. Voir aussi page 361.

physiciens et tous les chimistes à rechercher ce que c'est que la substance animale, sensible et vivante. Je vois clairement, dans le développement de l'œuf et quelques autres opérations de la nature, la matière inerte en apparence, mais organisée, passer, par des agents purement physiques, de l'état d'inertie à l'état de sensibilité et de vie, mais *la liaison nécessaire de ce passage m'échappe.* » Et le grand aveu sort des lèvres du philosophe, comme par une contrainte de sincérité et un repentir psychologique pour avoir si souvent et audacieusement lancé des assertions bien au delà des vérités démontrées : « Il faut en convenir, l'organisation ou la coordination des parties inertes ne mène point du tout à la sensibilité, et la sensibilité générale des molécules de la matière n'est qu'une supposition qui tire toute sa force des difficultés dont elle nous débarrasse — *ce qui ne suffit pas en philosophie*[1]. »

II

Il n'y a rien de tel que les mauvais avocats pour amener les partisans d'une cause mal défendue à n'y plus croire eux-mêmes. Il semble que Diderot, en écoutant Helvétius, ait conçu quelques scrupules sur cette *théorie naturelle* de l'homme, qui lui était chère, d'après laquelle la pensée, la volonté, la vie, étaient rattachées à la chaîne des phénomè-

1. Page 397.

nes et renfermées dans le cercle tracé autour de l'homme par la physique et la chimie. Et voilà le transformiste de tout à l'heure qui s'écrie comme poussé à bout par les conséquences que l'on peut tirer de son système : « Fut-il un temps où l'homme put être confondu avec la bête? *Je ne le pense pas : il fut toujours un homme*, c'est-à-dire un animal combinant des idées [1]. » C'est surtout à propos des idées morales que cette thèse lui paraît insoutenable : il n'y a jamais eu d'homme sans quelque sentiment inné de justice. Tout ce qu'Helvétius dit, à ce propos, de l'état sauvage, peut être vrai, mais Diderot répond plaisamment qu'il n'est pas sauvage et qu'il ne peut en juger. « Plus civilisé que l'auteur, j'ai apparemment trop de peine à me mettre nu ou à reprendre la peau de bête. Moins fort qu'un autre, je ne saurais goûter ce plaidoyer de la force et je n'y crois pas. Le sauvage que l'on dépouille n'a point de mot pour désigner le juste et l'injuste; il crie, mais son cri est-il vide de sens? *N'est-ce que le cri d'un animal?* » — « Du moment où le fort a parlé, dites-vous, le faible se tait, s'abrutit et cesse de penser. — Ce n'est point là ce qui se passe. Au moment où le fort a ordonné le silence, la fureur de parler prend au faible. » — « On soutient que la justice suppose les lois établies. Mais ne suppose-t-elle pas quelque notion antérieure dans l'esprit du législateur, quelque idée commune à tous ceux qui souscrivent à la loi? Sans quoi, lorsqu'on leur a dit : Tu feras cela, parce que cela est juste; tu ne feras point cela, parce que cela est injuste, ils n'auraient entendu qu'un vain bruit,

1. Pages 387, 388, 394, 396.

auquel ils n'auraient attaché aucun sens. » — « On insiste : c'est de l'intérêt commun de tous, et non d'une idée de justice, que sont émanées les premières lois. — Mais comment l'intérêt aurait-il amené le concert des volontés, si chacun en particulier n'avait pas conçu qu'il était juste de faire pour tous ce que tous s'accordaient à faire pour lui ? Je questionne toujours, je ne prononce pas[1]. »

Sur l'origine des idées morales attribuée à la force, ou à un contrat consenti par les intérêts, ou aux lois positives, la thèse d'Helvétius est celle de son siècle plutôt que la sienne propre. Mais là où l'auteur de *l'Homme* déploie sa plate originalité, c'est dans ses théories sur la faculté inventive, le sens des découvertes et le génie. C'est là aussi qu'il faut contempler Diderot dans la splendeur de sa verve, dans tout l'éclat du bon sens. La théorie d'Helvétius est des plus simples. Tout esprit étant égal par nature, puisque tout esprit se réduit aux cinq sens, la supériorité d'une intelligence n'est qu'une résultante des circonstances jointes à l'émulation. C'est le désir de s'illustrer qui crée les talents; les accidents heureux leur en donnent l'occasion.

Une série d'anecdotes arrivent à l'appui de cette thèse. C'est Vaucanson, enfant, enfermé par sa mère dans une cellule à laquelle la salle de l'horloge servait d'antichambre. Désœuvré, il pleurait d'ennui. Dans cet état, où il n'est point de sensations indifférentes, le jeune captif, frappé du mouvement toujours égal d'un balancier, veut en connaître la cause, sa cu-

1. Page 596.

riosité s'éveille, il devient inventeur... — C'est Milton chez qui un hasard de la même espèce allume le génie. Si Shakespeare eût, comme son père, été toujours marchand de laine, si sa mauvaise conduite ne l'eût forcé de quitter son commerce et sa province, s'il ne se fût point associé à des libertins et qu'enfin, ennuyé d'être un acteur médiocre, il ne se fût point fait auteur, l'insensé Shakespeare n'eût jamais été le célèbre Shakespeare. Corneille aime, il fait des vers pour sa maîtresse, il devient poète, compose *Mélite*, puis *le Cid*. Le grand-père de Molière aimait la comédie, il y menait souvent le jeune Poquelin. Le père, voyant que c'était une occasion de dissipation, demande en colère si l'on veut faire de son fils un comédien : « Plût à Dieu, répond le grand-père, qu'il fût aussi bon comédien que Monrose ! » Ce mot frappe le jeune Molière ; il prend en dégoût son métier, et la France doit son grand comique au hasard de cette réponse.

Cette basse et vulgaire explication du génie met Diderot hors des gonds. Il y revient en vingt endroits de son livre, toujours avec des arguments nouveaux plus vifs, plus pressants. J'ai rangé quelques-uns de ces arguments en une sorte de discours continu, où j'ai dû mettre ce qui fait défaut, l'ordre et la liaison, en y conservant autant que possible le mouvement et les images, qui sont fort belles : « Mon cher philosophe, ne dites pas que l'émulation crée le génie. Ni l'émulation ni le désir ne mettent le génie où il n'est pas. Il y a mille choses que je trouve tellement au-dessus de mes forces, que l'espérance d'un trône, le désir même de sauver ma vie, ne me les feraient pas tenter. Don-

nez-moi la mère de Vaucanson, et je n'en ferai pas davantage le flûteur automate. Envoyez-moi en exil, enfermez-moi dix ans à la Bastille, et je n'en sortirai pas *le Paradis perdu* à la main. Tirez-moi de la boutique d'un marchand de laine, enrôlez-moi dans une troupe de comédiens, et je ne composerai ni *Hamlet*, ni *le Roi Lear*, ni le *Tartuffe*, ni *les Femmes savantes*, et mon grand-père avec son : *Plût à Dieu !* n'aura dit qu'une sottise. J'ai été plus amoureux que Corneille, j'ai fait aussi des vers pour celle que j'aimais, mais je n'ai pas fait le *Cid*. Vous parlez de Rousseau et de l'accident particulier de sa visite au château de Vincennes. J'y étais. Il vint m'y voir en effet et me consulter sur le parti qu'il prendrait dans la question posée par l'Académie de Dijon : *Si les sciences étaient plus nuisibles qu'utiles à la société*. — « Il n'y a pas à balancer, lui dis-je, vous prendrez le parti que personne ne prendra. — Vous avez raison, » me répondit-il, et il travailla en conséquence. Changez les rôles. C'est Rousseau qui est à Vincennes. J'arrive. La question qu'il me fit, c'est moi qui la lui fais; il me répond comme je lui répondis. Et vous croyez que j'aurais passé trois ou quatre mois à étayer de sophismes un mauvais paradoxe? que j'aurais donné à ces sophismes-là toute la couleur qu'il leur donna? et qu'ensuite je me serais fait un système philosophique de ce qui n'avait été d'abord qu'un jeu d'esprit? *Credat judæus Apella, non ego*. Rousseau fit ce qu'il devait faire, *parce qu'il était lui*. Je n'aurais rien fait ou j'aurais fait toute autre chose, *parce que j'aurais été moi*. — Oui, monsieur Helvétius, on vous objectera que de pareils hasards ne produisent

de pareils effets que sur des hommes organisés d'une certaine manière, et vous ne répondrez rien qui vaille à cette objection. Il en est de ces hasards comme de l'étincelle qui enflamme un tonneau d'eau-de-vie ou qui s'éteint dans un baquet d'eau. Vous dites que le génie est le produit du hasard. Je me rongerais les doigts jusqu'au sang que le génie ne me viendrait pas. J'ai beau rêver à tous les hasards heureux qui pourraient me le donner, je n'en devine aucun... L'homme de génie par modestie, le sot par sottise, le méchant pour se tromper lui-même, veulent presque toujours retrouver à l'origine des événements qui l'ont mené soit au bonheur, soit au malheur, soit à l'illustration, soit à l'obscurité, quelque circonstance frivole à laquelle ils rapportent toute leur destinée. Mais, sot, sois bien assuré qu'abstraction faite de cette circonstance tu serais resté sot toute ta vie et tu serais seulement arrivé au mépris par un autre chemin. Mais, méchant, ne doute pas que, même sans cet incident que tu charges d'imprécations, tu ne fusses tombé dans le malheur de quelque autre côté. Et toi, homme de génie, tu t'ignores, si tu penses que c'est le hasard qui t'a fait; tout son mérite est de t'avoir produit : il a tiré le rideau qui te dérobait, à toi-même et aux autres, le chef-d'œuvre de la nature [1]. »

En feuilletant ce livre, où abondent de telles pages, on trouvera mieux que la réfutation éloquente d'un paradoxe puéril, je veux dire toute une théorie neuve et fine sur l'invention scientifique. Rien n'est plus faux que de prétendre que toute découverte, toute

1. Pages 282, 286, 291 et *passim*.

idée neuve, sont des faveurs du hasard. Pour mériter ces faveurs, pour les obtenir, il faut un esprit préparé à les recevoir, il faut aussi une grande patience, mais une patience active, une attention forte et concentrée sur un seul objet important. Mais croit-on qu'il dépende de chacun de s'appliquer fortement? Quelle erreur! Il y a des hommes, et c'est le plus grand nombre, incapables d'aucune longue et violente contention d'esprit. Ils sont toute leur vie ce que Newton, Leibniz, étaient quelquefois. Que faire de ces gens-là? Des commis [1]. — Il n'y a pas de hasard, à proprement parler; ce qu'on appelle hasard, dans la découverte, n'arrive qu'à certains esprits tout prêts à concevoir l'idée. Un homme s'occupe de physique, d'anatomie : la suite de quelques-unes de ses études le conduit à une conjecture que l'expérience justifie. Appellerez-vous cela un hasard? Descartes, algébriste et géomètre, s'aperçoit que les signes de l'algèbre peuvent également représenter des nombres, des lignes, des surfaces, et que l'expression d'une vérité algébrique peut se traduire en figures; il invente l'application de l'algèbre à la géométrie. Appellerez-vous cela un hasard? De même pour Leibniz, de même pour Newton, de même pour Galilée, de même pour tous les grands inventeurs. — Dites, si vous voulez : c'est la nature qui prépare l'homme de génie; mais ce sont des *causes morales* qui le font éclore; c'est une étude assidue, ce sont des connaissances acquises qui le conduisent à des conjectures heureuses; ce sont ces conjectures vérifiées par l'expérience qui l'immorta-

1. Page 284.

lisent. — Ce qui met sur la voie de la découverte, c'est la connaissance que l'on a des lacunes de la science sur tel ou tel point donné. Et à qui doit-on cette connaissance, sinon à l'étude? C'est donc la préparation antérieure, le sentiment des imperfections, l'inquiétude de la recherche, qui rendent ces hasards féconds. Rien ne se fait par saut dans la nature : *l'éclair subit et rapide* qui passe dans l'esprit tient à une série de phénomènes antérieurs avec lesquels on en reconnaitrait la liaison, si l'on n'était pas plus pressé de recueillir cette lueur et d'en jouir que d'en rechercher la cause. On pourrait dire qu'il y a le même lien entre les idées antérieures amassées dans le cerveau du savant et l'idée qui survient, qu'il y a entre la conséquence et les prémisses du syllogisme.

Ne parlez donc plus de hasards; il n'y en a que pour ceux qui en sont dignes. L'idée féconde, quelque fortuite qu'elle paraisse dans le fait qui la suscite, ne ressemble point du tout à la pierre qui se détache du toit et qui tombe sur la tête d'un passant. La pierre tombe indistinctement sur la première tête venue. Il n'en est pas de même de l'idée. Combien il en tombe qui ne rencontrent point de tête! — Assurément, c'est à la chaleur d'une conversation, à une dispute, à une lecture, un mot, un fait accidentel, qu'on doit souvent le premier soupçon d'une vérité : mais à qui ce soupçon vient-il? A un Galilée ou à un Newton. Par eux-mêmes les accidents de ce genre ne produisent rien, pas plus que la pioche du manœuvre qui fouille les mines de Golconde ne produit le diamant qu'elle en fait sortir. Les hommes de génie sont bientôt comptés, et les accidents stériles sont innombrables.

Lorsqu'on demanda à Newton comment il avait découvert le système du monde, il ne répondit point : Par hasard, mais il répondit : En y pensant toujours. Un autre aurait ajouté : *et parce qu'il était lui*[1].

Ce qui me frappe dans cette théorie de la découverte scientifique, que Diderot ravit à l'empirisme aveugle et mesquin d'Helvétius, c'est son étonnante conformité avec celle que nous exposait récemment un des esprits les plus inventifs de ce temps.

Notre illustre Claude Bernard, avec plus de précision dans les exemples et les détails de l'opération, attribue lui aussi la part principale, je dirais volontiers unique, à l'*idée* et au *sentiment*, qui est la source de cette idée et que le fait accidentel vient seulement provoquer du dehors. L'observation d'un fait survenu le plus souvent par hasard et qui attire l'attention, parce qu'elle était déjà préparée et comme en éveil ; une idée qui surgit avec une énergie irrésistible et qui se résout en une hypothèse sur la cause probable du fait observé ; un raisonnement engendré par l'idée préconçue et d'où l'on déduit l'expérience propre à la vérifier : voilà toutes les phases de la découverte. Le ressort en est dans l'idée directrice. « C'est elle qui constitue le *primum movens* de tout raisonnement scientifique, et c'est elle qui en est également le but dans l'aspiration de l'esprit vers l'inconnu. » Mais cette idée elle-même, qu'est-elle, sinon la réalisation d'un sentiment originel de la vérité qui, longtemps cultivé dans le silence, conduit inopinément à une conception féconde ? Son apparition a l'air d'être fortuite ou spontanée.

1. Pages 291, 368-372, 376 et *passim*.

Ne le croyez pas. De combien d'efforts obscurs, de quelles méditations inaperçues elle a jailli! Et voyez comme les expressions de Claude Bernard se rencontrent avec celles de Diderot pour peindre ce merveilleux phénomène où éclate la grandeur de l'esprit. « Il arrive, nous dit le grand physiologiste, qu'un fait ou une observation reste très longtemps devant les yeux d'un savant sans lui rien inspirer. Puis tout à coup vient un trait de lumière. L'idée neuve apparaît alors avec la *rapidité de l'éclair*, comme une sorte de révélation subite [1]. »

N'est-ce pas là cette vive illumination, cet *éclair subit et rapide* dont nous parlait Diderot? Il éclate dans certaines pages de cette *Réfutation* je ne sais quel vif sentiment d'un idéalisme intellectuel qu'excitent et provoquent les explications inférieures tirées du hasard ou du fait brutal. Pour lui aussi, ce qu'il y a de principal dans chaque grande découverte, c'est l'homme qui l'y met. *Les causes morales* sont ici les vraies causes; les causes physiques ne sont que l'occasion qui, dans un million de cas, reste stérile, et qui n'agit que pour un seul esprit, parce que celui-là est préparé. Non, ce n'est pas le fait nouveau qui constitue la découverte, mais la signification du fait trouvée par l'esprit, l'idée qui se rattache à ce fait. Par eux-mêmes les faits ne sont ni féconds ni stériles, ni grands ni petits; la grandeur n'est que dans l'idée qui les explique, la fécondité n'est que dans l'esprit qui conçoit l'idée. — Le plus grand éloge que nous puissions faire de la théorie de l'invention

1. *Introduction à la médecine expérimentale.*

chez Diderot, n'est-ce pas de la rapprocher ainsi de celle de Claude Bernard? Pour arriver à cette théorie, qui satisferait un Descartes ou un Leibniz, il fallait traverser bien des couches superposées de préjugés d'école ou de parti : ce n'était pas un facile effort de le faire, ce n'est ni un faible mérite de l'avoir fait ni un médiocre honneur.

Ces grands sujets, l'invention, l'art, la science, le talent, tous les emplois supérieurs et les hautes facultés de l'esprit trouvent dans Diderot un interprète à leur niveau. Il s'y élève et, malgré quelques défaillances, il s'y maintient par un enthousiasme sincère. Nul plus que ce philosophe de la nature n'a senti, nul n'a mieux exprimé, à certains moments, la grandeur de l'homme; nul ne s'est préoccupé plus que lui, au dernier siècle, de rechercher l'origine et la nature du génie. Dans un beau fragment inédit qui se rejoint tout naturellement par le ton et par le sujet à la *Réfutation d'Helvétius*, il se demande quelle est cette mystérieuse essence, quelle est cette qualité d'âme particulière, secrète, indéfinissable, sans laquelle on n'exécute rien de très grand ni de très beau. « Est-ce l'imagination? Non, répond Diderot. J'ai vu de belles et fortes imaginations qui promettaient beaucoup, et qui ne tenaient rien ou peu de chose. Est-ce le jugement? Non. Rien de plus ordinaire que les hommes d'un grand jugement dont les productions sont lâches, molles et froides. Est-ce l'esprit? Non, l'esprit dit de jolies choses et n'en fait que de petites. Est-ce le goût? Non. Le goût efface les défauts plutôt qu'il ne produit les beautés; c'est un don qu'on acquiert peu à peu, ce n'est pas un ressort de nature. » Puis, revenant sur

lui-même et s'analysant sous forme indirecte : « Est-ce la chaleur, la vivacité, la fougue même? Non, répond toujours Diderot qui se connaît bien : les gens chauds se démènent beaucoup pour ne rien faire qui vaille. Est-ce la sensibilité? Non encore. J'en ai vu dont l'âme s'affectait promptement et profondément, qui ne pouvaient entendre un récit élevé sans sortir d'eux-mêmes, transportés, enivrés, fous, un trait pathétique, sans verser des larmes, et qui balbutiaient comme des enfants, quand il fallait parler ou écrire [1]. » Où donc est ce *ressort de nature* qui pousse aux grandes œuvres? Diderot est contraint par son système d'accorder beaucoup à la conformation du cerveau, mais il avoue avec une très louable ingénuité que de cette conformation particulière ni lui ni personne n'a de notion précise, et qu'en assignant une telle cause on ne sait trop ce qu'on veut dire. — Ce qui est le plus saillant dans le génie, c'est une sorte d'intuition qui devance et guide l'observation. « Le génie ne regarde point, il voit; il s'instruit, il s'étend sans étudier; il n'a aucun phénomène présent devant lui, mais ils l'ont tous affecté, et ce qui lui en reste, c'est une espèce de sens que les autres n'ont pas; c'est une machine rare qui dit : cela réussira,.. et cela réussit; cela ne réussira pas,.. et cela ne réussit pas; cela est vrai ou cela est faux,.. et cela se trouve comme il l'a dit. » C'est *une sorte d'esprit prophétique*, conclut Diderot, différent selon l'art, la science, les conditions où on l'emploie. — Nous voilà au rouet, comme disait Montaigne; partis de l'inexplicable, nous y revenons.

1. Tome IV, page 26.

Le génie garde son secret, et le problème demeure intact devant nous.

Mais reconnaître l'essence indéfinissable du génie, cela ne vaut-il pas mieux que de le détruire en l'expliquant? Qu'avons-nous gagné de notre temps à ce que de brillants successeurs de Diderot aient voulu aller plus loin et nous donner la formule du génie à peu près comme on donne la formule d'une combinaison chimique? Qu'avons-nous gagné à ce qu'on ait essayé avec tant de ressources d'érudition et d'esprit, avec une dialectique si savante, de transformer l'histoire des littératures et des sciences, l'histoire du génie de l'homme en un problème de mécanique psychologique? Qui a-t-on persuadé? Et la tentative a-t-elle eu d'autre résultat que de faire honneur à la vigueur d'intelligence qui s'y est déployée? Non, Diderot l'avait bien senti, le génie n'est pas un produit, une résultante, à moins que vous ne mettiez au fond de votre creuset, dans la somme des principes composants, une force centrale et dominante que n'expliquera aucune transformation de mouvements matériels, aucune composition extraordinaire de la matière. Le génie est avec l'héroïsme la forme la plus éclatante de la personnalité humaine : cela est tout à fait distinct du tempérament et de la race, de toutes les influences de l'hérédité physiologique et du milieu, de toutes les particularités de l'organisation cérébrale. Les théories positives viennent échouer là. Si vous les placez en face du résultat qu'elles veulent expliquer, elles se déconcertent; elles ne font que mettre plus clairement en lumière par l'insuffisance de leurs explications cet élément individuel qui est la marque

du grand homme et qui ne se laisse réduire à aucune des influences connues de la nature. Elles le signalent par leur silence même; elles le démontrent en prétendant s'en passer. Ou bien, aimerait-on mieux dire avec Diderot : « La conformation de la tête, des viscères, la constitution des humeurs? Tout cela est à merveille et j'y consens, mais on avouera que, pas plus que moi, personne n'en a la moindre idée. »

CHAPITRE IX

DIDEROT INÉDIT (SUITE). — LE PLAN D'UNE UNIVERSITÉ.

A peine Diderot achevait la *Réfutation d'Helvétius*, qu'il se mettait à la préparation d'un ouvrage d'un genre très différent, le *Plan d'une université pour le gouvernement de Russie*, qui fut écrit en 1776, et qui n'a jamais été, jusqu'ici, connu en France dans toute son étendue. J'ajoute que la gravité des questions qui y sont posées et résolues est exceptionnelle. Encore ici Diderot est un précurseur comme pour l'idée du transformisme. C'est là un des trois ouvrages les plus considérables qui font le prix de l'édition nouvelle. On nous dit qu'en 1813 le manuscrit original avait été communiqué par Suard à M. Guizot, alors rédacteur des *Annales de l'éducation*, qui en donna un extrait. Ce manuscrit de cent soixante-dix pages, entièrement écrit de la main de Diderot, surchargé de ratures et de corrections, fut remis, à la mort de M. Suard, entre les mains de sa veuve, qui probable-

ment le détruisit. Mais la copie définitive avait été envoyée à sa destination, et c'est sur cette copie, retrouvée à l'Ermitage, que l'ensemble du travail a pu être reconstitué. Pour ne pas troubler l'exposition et la discussion des idées de Diderot en matière de pédagogie, nous ne distinguerons pas ce qui a été déjà publié de ce qui est inédit, et nous considérerons l'œuvre dans son intégrité, sans nous occuper davantage des publications partielles qui en ont été faites. Elle touche d'ailleurs à tant de questions encore controversées de nos jours, elle y touche avec une telle hardiesse de solutions radicales qu'on nous permettra d'y insister tout particulièrement. Nous y retrouverons la plupart des doctrines et même des passions contemporaines dont l'enseignement public est l'objet.

Le Plan d'une université est précédé d'un *Essai sur les études en Russie*, qui paraît être l'ébauche ou l'occasion de l'ouvrage futur. Dans cet *Essai*, du reste très court, Diderot constate que les meilleures écoles se sont établies dans les pays protestants. « C'est donc là, dit-il, qu'il faut chercher les meilleures et les plus sages institutions pour l'instruction de la jeunesse. » Il examine, à cette occasion, les trois sortes d'écoles établies en Allemagne : les premières, les *Rechen-Schulen*, les écoles à lire, à écrire, à compter, — puis les *Gymnases*, et enfin les *Universités*. Les renseignements qu'il nous donne sont exacts et fort intéressants pour l'époque. L'avidité d'apprendre, la curiosité de Diderot, le servent bien dans cette circonstance. Il a mis à profit l'expérience de son ami Grimm, ses entretiens avec le prince Henri de Prusse, les Nassau-Saarbrück, les jeunes Allemands qui

le visitent à Paris, et aussi toutes les informations qu'il a prises de droite et de gauche en traversant l'Allemagne pour se rendre en Russie. Le *Voyage en Hollande* avait déjà montré avec quelle passion de science encyclopédique et quelle activité d'esprit il étudiait dans les pays nouveaux, en philosophe pratique, en économiste plus qu'en artiste, les mœurs, les coutumes, les institutions, les établissements publics, l'état du commerce et de l'industrie. Rien de tout cela ne se perdait dans sa vaste mémoire, ni dans le recueil de notes où chaque fait avait sa place.

Déjà dans cet *Essai* percent quelques critiques où s'annoncent les idées nouvelles qui se feront jour plus tard. Il reproche aux gymnases allemands de donner trop de temps à l'étude des langues anciennes et de n'y pas mêler assez de connaissances utiles. « En général, dans l'établissement des écoles, on a donné trop d'importance et d'espace à l'étude des mots; il faut lui substituer aujourd'hui l'étude des choses[1]. » Diderot devance sur ce point les réformateurs de notre temps. Il les devance aussi sur cet autre, à savoir que l'étude des langues est devenue et devient tous les jours d'une telle étendue, qu'il ne sera plus possible à l'esprit d'y suffire. Un des prochains résultats de ce mouvement de la société moderne sera l'abandon des langues anciennes pour les langues modernes. Le français, l'italien, l'anglais, l'allemand, sont aujourd'hui quatre langues presque essentielles à l'homme qui a joui d'une éducation libérale. En même temps, les arts et les sciences s'accroissent

1. Tome III, page 421.

dans des proportions que Diderot semble avoir pressenties. Où cela s'arrêtera-t-il ? Et ici un petit apologue pour faire sourire l'impératrice Catherine : « Insensiblement, la masse des connaissances devient trop forte pour l'étendue de l'esprit humain ; la confusion et la barbarie ont leur tour. Voilà la véritable clef de la fable allégorique de la tour de Babel. A cette époque, le monde était si ancien que les fils des hommes avaient poussé leurs connaissances au plus haut degré. Ils étaient près d'atteindre le ciel et d'en savoir aussi long que leur papa Dieu. Il ne restait à celui-ci, pour arrêter les progrès de cette tour, qui s'élevait à vue d'œil, et qui allait percer jusqu'à son boudoir, que la ressource de la confusion des langues. C'est-à-dire que le grand nombre des nations savantes et policées obligea les hommes éclairés de chaque nation d'étudier une multitude si prodigieuse de langues nécessaires à la circulation des connaissances acquises, que leur tête éclata. Ils devinrent brouillons et imbéciles, ce fut à recommencer, et Dieu fut préservé une seconde fois du danger de voir ses secrets ébruités. »

C'est sans doute pour prévenir et pour démêler cette confusion que Diderot composa le *Plan d'une université*. Il est vraisemblable que l'impératrice Catherine, mise en goût par les critiques de Diderot, lui demanda de développer ses idées, et c'est alors qu'il se mit sérieusement à l'œuvre pour rédiger le projet d'un système complet d'éducation. L'impératrice est, dit-il, plus qu'aucun autre souverain, dans une position avantageuse pour fonder quelque chose de nouveau et de grand ; le moment où elle forme le projet d'une université est particulièrement favorable :

« L'esprit humain semble avoir jeté sa gourme ; la futilité des études scolastiques est reconnue, la fureur systématique est tombée ; il n'est plus question d'aristotélisme, ni de cartésianisme, ni de leibnizianisme ; le goût de la vraie science règne de toutes parts ; les connaissances en tout genre ont été portées à un très haut degré de perfection. Point de vieilles institutions qui s'opposent à ses vues ; elle a devant elle un champ vaste, un espace libre de tout obstacle sur lequel elle peut édifier à son gré. » Ce n'est pas comme chez nous où l'on voit ce phénomène étonnant d'écoles barbares et gothiques se soutenant avec tous leurs défauts, au centre d'une nation éclairée, à côté de trois célèbres académies, au détriment de la nation, à sa honte même. C'est que rien ne lutte avec plus d'opiniâtreté contre l'intérêt public que l'intérêt particulier, rien ne résiste plus fortement à la raison que les abus invétérés. L'esprit des corps reste le même, tandis que tout change autour d'eux. — A l'extrémité de cette longue et stérile avenue qu'on appelle la *Faculté des arts*, s'ouvrent dans le système français trois vestibules par lesquels on entre ou dans la *Faculté de théologie*, ou dans la *Faculté de droit*, ou dans la *Faculté de médecine*. Jusque-là, on n'avait été qu'écolier, ici on devient docteur ; pour docte, c'est autre chose. — Que deviennent ceux qui n'entrent pas dans une de ces trois facultés ? Paresseux, ignorants, trop âgés pour commencer à s'instruire de quelque art mécanique, ils se font comédiens, soldats, filous, joueurs, fripons, escrocs et vagabonds [1].

1. Pages 440, 441, 457, 455.

La critique de Diderot n'y va pas de main morte. Voici, à son jugement, le fruit de sept à huit années d'un pénible travail et d'une prison continue, passées à la *Faculté des Arts* de Paris. On y a étudié, sous le nom de belles-lettres, deux langues mortes qui ne sont utiles qu'à un très petit nombre de citoyens; on les y a étudiées sans les apprendre; sous le nom de rhétorique, on a étudié l'art de parler avant l'art de penser, et celui de bien dire avant que d'avoir des idées; sous le nom de logique, les subtilités d'Aristote; sous le nom de morale, je ne sais quoi qui n'apprend rien sur les devoirs, ni sur les lois, ni sur les contrats; sous le nom de métaphysique, des thèses aussi frivoles qu'épineuses sur la possibilité, l'essence, la substance, qui ne servent qu'à donner la malheureuse facilité de répondre à tout, et la confiance plus malheureuse encore qu'on a répondu à des difficultés formidables avec quelques mots indéfinis et indéfinissables sans les trouver vides de sens. Pas un mot de bonne physique, de bonne chimie, d'histoire naturelle; à peine quelques principes de l'arithmétique, de l'algèbre et de la géométrie; presque rien qui vaille la peine d'être retenu et qu'on n'apprît mieux en quatre fois moins de temps[1]. Du reste, les universités d'Allemagne ne sont guère mieux, sous ce rapport, ordonnées que les nôtres; la méthode barbare de Wolf y a perdu le bon goût; et quant à l'école de Leyde, autrefois si vantée, elle n'est plus rien.

Grand avantage que d'avoir à tout fonder, quand on le peut. Le sol est libre et « l'ointe que le Seigneur a

1. Pages 456 et seq.

accordée à la Russie pour leur gloire réciproque » n'est-elle pas toute-puissante?

Par le genre de critique que nous venons de résumer, on peut deviner quelle sera l'institution nouvelle. Il y a deux sortes d'esprits, éternellement aux prises sur cette grande question de l'enseignement : il y a les utilitaires qui veulent que tout serve immédiatement et trouve son emploi, sa raison d'être dans une application réelle, une profession; et il y a ceux que j'appellerais volontiers les idéalistes, ceux qui n'estiment pas inutile ce qui ne sert pas immédiatement à quelque fin pratique, ceux qui pensent que former l'esprit et l'élever est bien quelque chose qui a son prix, et qu'apprendre à penser en voyant comment pensent les grands écrivains n'est pas un emploi trop déraisonnable des années de collège. Diderot est passionnément utilitaire; il est en même temps systématique, et ces deux caractères, en se combinant, expliquent sa théorie. Il y a dans cet ouvrage des vues nouvelles avec beaucoup de déclamations qui, supprimées, laisseront voir plus clairement la valeur des arguments. — L'auteur prétend être dans des conditions rares de justice et de justesse d'esprit. Un théologien, consulté par l'impératrice, aurait rapporté tout à Dieu; le médecin, tout à la santé; le jurisconsulte, tout à la législation; le bel esprit, tout aux lettres. Quant à lui, assez versé dans toutes les sciences pour en connaître le prix, pas assez profond dans aucune pour se livrer à une préférence de métier, il est sûr de ne pas apporter dans son œuvre l'esprit exclusif que tout autre y eût mis. Voyons jusqu'à quel point sera tenue cette promesse d'impartialité.

Diderot est le vrai père de ce qu'on appelle de nos jours l'éducation professionnelle. Ceux de nos contemporains qui sont partisans absolus de cette éducation peuvent faire dans ce *Projet* une abondante moisson d'idées conformes à leurs vues et d'épigrammes contre les doctrines contraires. On n'a pas dit mieux que lui, et l'on a dit beaucoup moins bien, en faveur de cette thèse et contre la thèse que j'ai appelée idéaliste. — Il se demande d'abord : « Qu'est-ce qu'une université ? » Qu'on remarque la réponse qu'il fait à cette question. Nous y saisirons le principe de plusieurs idées chimériques, qu'il développera plus tard. « Une université, dit-il, *c'est une école dont la porte est ouverte indistinctement à tous les enfans d'une nation* et où des maîtres, payés par l'État, les initient à la connaissance élémentaire de toutes les sciences. » De là cette conséquence immédiate que les lois de l'enseignement doivent être faites pour la généralité des esprits et la pluralité des professions. Il faut donc que ces lois soient utiles au plus grand nombre. Tant pis, si quelques esprits d'élite en sont lésés ! D'ailleurs, est-ce qu'on élève le génie ? Il suffit que l'éducation publique ne l'étouffe pas. — Nous ne devons pas nous occuper des brillantes exceptions : c'est pour le plus grand nombre qu'il faut travailler, et ce qu'on doit faire, c'est tout le contraire de ce que fait Rollin dans son *Traité des études* : il n'a d'autre but que de faire des prêtres ou des moines, des poètes ou des orateurs. « *Aigle de l'université de Paris*, » c'est bien de cela qu'il s'agit ! Ce qu'il nous faut à nous, c'est plus de médecins que d'hommes de loi, plus d'hommes de loi que d'orateurs, presque point

de poètes, et le moins possible de prêtres. Pour cela, que devons-nous faire tout d'abord? Renvoyer l'étude du grec et du latin à la fin du cours d'études, et y employer le moins de temps possible, une année au plus. L'étude des langues pouvait servir au moyen âge, quand il n'y avait ni sciences, ni arts, et que tout ce qui en avait existé autrefois était recélé dans des ouvrages anciens, qu'on n'entendait pas. Il fallait bien avoir la clef de ces vieux sanctuaires fermés pendant tant de siècles. Mais depuis qu'on en a tiré ce qu'ils contenaient, depuis que les arts et les sciences ont fait des progrès immenses, il serait bien singulier qu'une école publique, ouverte à tous les sujets d'un empire, donnât la première place à une étude qui ne conviendrait qu'à la moindre partie d'entre eux. La *science des mots*, c'est-à-dire l'étude des langues, a fait son temps. Il faut la remplacer par la *science des choses*, la science des quantités, des forces et des lois, enfin des objets existants dans la nature.

La question est discutée à fond par Diderot. Tout le plaidoyer moderne est là, disséminé dans quelques pages écrites avec feu. Comme il arrive toujours en pareil cas, la thèse des adversaires est réduite à quelques banalités insignifiantes : « Voici, dit l'auteur, les raisons de ceux qui s'obstinent à placer l'étude du grec et du latin à la tête de l'éducation. Ils prétendent qu'il faut appliquer à la science des mots l'âge où l'on a beaucoup de mémoire et peu de jugement; que l'étude des langues étend encore la mémoire en l'exerçant; enfin que les enfants ne sont guère capables d'une autre occupation. » Diderot

triomphe de ces objections, qu'il semble avoir préparées exprès pour en avoir raison à peu de frais. On peut, dit-il, exercer et étendre la mémoire des enfants plus utilement et aussi facilement avec d'autres connaissances que des mots grecs et latins ; il faut autant de mémoire pour apprendre la chronologie, la géographie et l'histoire, que le dictionnaire et la syntaxe ; il est faux d'ailleurs qu'on ne puisse tirer parti que de la mémoire des enfants ; ils retiennent tout avec la même facilité, et de plus ils ont assez de raison déjà pour comprendre les éléments de l'arithmétique et de la géométrie. Encore, si on leur apprenait ces langues anciennes, comme on apprend la langue maternelle, par l'usage, cela pourrait avoir quelque avantage ; mais c'est par principes raisonnés qu'on les enseigne, c'est par l'application continuelle d'une métaphysique subtile, la grammaire, laquelle est supérieure non seulement à la capacité de l'enfance, mais à celle de la plupart des hommes faits.

Donc, une étude généralement stérile pour la majorité des esprits, inutile, sauf à un très petit nombre de professions et de conditions sociales ; une étude qui excède l'enfant de fatigue et d'ennui, qui occupe cinq ou six années de sa vie, au bout desquelles il n'en entend pas seulement les mots techniques ; une étude qu'on oublie aussitôt qu'on est sorti de l'école, qu'on est obligé de refaire à fond quand on veut s'en servir, qui vous éloigne de Virgile par la peine qu'on a endurée en l'expliquant, d'Horace par le souvenir des pleurs versés sur ses plus plaisantes satires, de tous les autres qu'on ne regarde plus qu'en frémissant : voilà la vérité sur les vieux systèmes. Ajoutez à tant de raisons

tirées de l'expérience que, si les principes de grammaire surpassent la portée des jeunes intelligences, elles ne sont guère plus en état de saisir le fond des choses contenues dans les ouvrages sur lesquels on les exerce. A qui donc les langues anciennes sont-elles d'une utilité absolue? A personne, si ce n'est aux poètes, aux orateurs, aux érudits et aux autres classes de littérateurs de profession, c'est-à-dire *aux états de la société les moins nécessaires*[1].

En conséquence de ces principes, il faudra ordonner les études d'après le principe de leur généralité, commencer par celles qui conviennent à tous les hommes dans toutes les conditions, terminer par celles qui ne conviennent qu'à quelques-uns. Tous ne sont pas capables, ou par la médiocrité de leur intelligence, ou par celle de leur fortune, de suivre jusqu'au bout ce cours d'études. Les uns iront jusqu'ici, d'autres jusque-là; quelques-uns un peu plus loin; mais à mesure qu'ils avanceront, le nombre diminuera. Il faut donc que les premières classes comprennent l'enseignement qui convient à tous, quelle que soit la diversité des conditions futures, et que les dernières embrassent les enseignements les plus particuliers. C'est l'utilité plus ou moins générale qui déterminera l'ordre de l'enseignement, l'utilité de l'enseignement diminuant à mesure que l'on montera et avec elle le nombre probable des auditeurs. La première classe aura pour programme d'études l'arithmétique, l'algèbre, le calcul des probabilités, la géométrie; la seconde classe, les lois du mouvement et de la chute des corps,

1. Pages 469-472.

les forces centrifuges, la mécanique et l'hydraulique; la troisième classe, la sphère et les globes, l'astronomie avec ses dépendances; la quatrième, l'histoire naturelle, la physique expérimentale; la cinquième, la chimie et l'anatomie; la sixième, la logique, la critique, la grammaire générale raisonnée; la septième, la langue russe et la langue esclavone par principes; la huitième classe, le grec et le latin, l'éloquence et la poésie. — Parallèlement à cet enseignement réparti sur huit années, un autre cours d'études se développe en se continuant pendant le même nombre d'années. A la première classe correspondra l'enseignement des premiers principes de la métaphysique, de la morale, de la religion naturelle et de la religion révélée. A la seconde classe correspondront l'histoire et la mythologie, la géographie, la chronologie, les premiers principes de la science économique, politique et domestique, etc.

Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour remarquer le singulier amalgame, l'inextricable confusion, l'inexpérience qui éclatent dans ce tableau. Lorsque Diderot développe des idées générales, quand il critique le système d'études appliqué alors ou qu'il donne ses raisons pour en établir un sur de tout autres principes, on l'écoute avec intérêt, avec plaisir même. Mais dès qu'il met le pied sur le terrain des faits, on sent que le terrain se dérobe sous ses pas; il vacille, il marche au hasard, il ne se soutient plus et ne se dirige plus. Il pousse au delà de toute vraisemblance l'absence de sens pratique dans la distribution des études. — Je vois bien de quelle vue il procède. C'est une vue conforme à celle de M. Auguste Comte, ran-

geant les sciences suivant l'ordre de leur généralité décroissante et de leur complexité croissante, commençant par la science à la fois la plus élémentaire et la plus universelle, celle du nombre, puis arrivant à la géométrie, qui joint aux lois du nombre celles de l'étendue ; à la mécanique, qui ajoute aux deux premières catégories celle du mouvement ; et, successivement, à mesure que croît le nombre des éléments, à l'astronomie, à la physique, à la biologie. Ordre très savant, très rationnel, qui s'avance méthodiquement, à travers le chaos des connaissances humaines, du simple au composé, du général au particulier, de l'abstrait au concret, et constituant ce que l'école positiviste appelle la hiérarchie des sciences. C'est une rencontre qui fait honneur assurément à l'esprit ingénieux de Diderot. Mais qui ne voit que c'est là un ordre théorique des connaissances humaines, non pas un ordre pratique d'enseignement ? — La première classe comprendra avec l'arithmétique, l'algèbre, le calcul des probabilités et la géométrie. Quelle ignorance de la réalité, quelle méconnaissance des aptitudes de l'enfant, quand on pense que l'enfant qui doit apprendre tant de choses a de sept à huit ans ! Et tout le reste à l'avenant. Une jeune tête ne résisterait pas à des épreuves de ce genre. Elle éclaterait, si elle pouvait recevoir, ne fût-ce qu'un instant, cet amas d'idées abstraites ; ou plutôt elle se fermerait inexorablement et peut-être pour toujours à la parole du maître. Toutes les belles théories par lesquelles Diderot prépare son plan dans l'esprit du lecteur ont leur côté spécieux. Quand le résultat pratique se montre, on ne va pas plus loin, la preuve est faite : c'est un utopiste.

Regardez aux principes posés par Diderot en tête de son système. N'est-ce pas encore une utopie que de vouloir réunir dans la même enceinte et soumettre au même plan d'études tous les enfants d'une nation « et de les initier tous indistinctement à la connaissance élémentaire de toutes les sciences [1] ? » Diderot insiste : « Je dis *indistinctement*, parce qu'il serait aussi cruel qu'absurde de condamner à l'ignorance les conditions subalternes de la société. Dans toutes, il est des connaissances dont on ne saurait être privé sans conséquence. D'ailleurs le nombre des chaumières étant à celui des palais dans le rapport de dix mille à un, il y a dix mille à parier contre un que le génie, les talens et la vertu sortiront plutôt d'une chaumière que d'un palais. » C'est ce qu'on peut appeler, s'il en fut, un argument déclamatoire. Il ne s'agit pas de priver d'instruction les enfants *des chaumières*, mais de savoir s'il convient, même dans leur intérêt, de leur imposer, pendant les trois ou quatre années qu'ils peuvent donner aux études, les mêmes exercices qu'à ceux dont l'enfance tout entière et la première jeunesse appartiennent au travail intellectuel. Diderot ne place aucun intermédiaire entre les petites écoles et l'université qu'il veut établir. L'expérience pratique et le bon sens, en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, en France, partout enfin, ont établi la nécessité d'institutions intermédiaires, connues soit en Allemagne sous le nom de *realschulen*, soit chez nous sous celui d'*écoles professionnelles*, répondant parfaitement aux fins utilitaires que poursuit Diderot et

1. Voir plus haut la réponse de Diderot à cette question : « Qu'est-ce qu'une université ? »

auxquelles il sacrifie l'éducation vraiment supérieure, libérale parce qu'elle est désintéressée. Désintéressée ne veut pas dire inutile, bien au contraire.

Quant aux *petites écoles*, qui répondent à notre enseignement primaire et dont Diderot ne parle qu'en passant[1], quelques lignes lui suffisent pour trancher d'assez grosses questions : celle de l'obligation d'abord : il faut que le législateur trouve le moyen de forcer les parents les plus pauvres d'envoyer leurs enfants aux écoles ; celle de la gratuité ensuite : non seulement l'école doit être gratuite, mais les élèves doivent y trouver, avec les maîtres, *des livres et du pain ;* du pain, car c'est cela surtout qui autorisera le législateur à exercer une contrainte sur les parents. Quant à la question de laïcité, elle est résolue de la manière la plus péremptoire dans un autre passage, où il est dit « qu'entre les maîtres il ne faut point de prêtres, car ils sont rivaux par état de la puissance séculière[2]. »

Revenons à l'université, puisqu'il n'y a pas d'intermédiaire entre elle et les petites écoles. Pénétrons, à la suite de notre guide, dans la foule des enfants introduits *indistinctement* dans le sanctuaire et tous soumis au même régime. C'est évidemment le sanctuaire des sciences, ce n'est à aucun degré celui des lettres. La base du cours d'études est exclusivement mathématique, puisque ce n'est que dans la quatrième classe que s'enseigne la physique expérimentale, et seulement dans la septième et la huitième les langues, même nationales, et quelques notions littéraires.

1. Page 520.
2. Page 529.

Diderot essaye de justifier ses préférences par l'apologie chaleureuse de l'enseignement mathématique. « On ne peut commencer trop tôt à rectifier l'esprit de l'homme, en le meublant de modèles de raisonnement de la première évidence et de la vérité la plus rigoureuse... La géométrie est la meilleure et la plus simple de toutes les logiques, la plus propre à donner de l'inflexibilité au jugement et à la raison... Un peuple est-il ignorant et superstitieux? Apprenez aux enfants la géométrie et vous verrez avec le temps l'effet de cette science... Si l'on prétend qu'il ne faut pas appliquer la géométrie à tout, on a raison; mais si l'on croit que la méthode des géomètres n'est pas applicable à tout, on se trompe. Même quand on ne doit pas l'employer, il ne faut jamais la perdre de vue, — c'est la boussole d'un bon esprit, c'est le frein de l'imagination... Si les mots usuels étaient aussi bien définis dans les langues que les mots *angle* et *carré*, il resterait peu d'erreurs et de disputes entre les hommes. C'est à ce point de perfection que tout travail sur la langue doit tendre. Rien de ce qui est obscur ne peut satisfaire une tête géométrique; le désordre des idées lui déplaît et l'inconséquence la blesse... Enfin n'est-il pas vrai que tous les raisonnements que l'on fait soit en discourant, soit en écrivant, devraient finir par la même formule qui termine tous les raisonnements des géomètres : *Ce qu'il fallait démontrer?*[1] »

On voit que Diderot ne néglige aucune des raisons données encore aujourd'hui en faveur de l'éducation

1. Pages 452-456.

exclusivement scientifique. Nous ne croyons pas devoir discuter à fond une aussi grave question, qui ne se pose ici que par occasion. Mais combien Goethe, avec son esprit plus calme, nous paraît supérieur à Diderot quand il donne son avis sur ce point dans une lettre à Zelter! « Je vois de plus en plus clairement ce que j'avais à part moi remarqué depuis longtemps ; c'est que la culture donnée par les mathématiques est, au plus haut degré, exclusive et restreinte. Voltaire n'hésite pas à affirmer quelque part que la *géométrie laisse l'esprit où elle le trouve.* » Il ne s'agit, comme le fait remarquer Hamilton, dans un morceau capital où cette grande controverse est conduite avec une hauteur d'esprit et une sûreté magistrales, il ne s'agit pas, bien entendu, dans les discussions de ce genre, de la valeur de la science mathématique considérée en elle-même, mais de l'utilité de l'étude des mathématiques comme culture principale ou primordiale de l'esprit. — On ne discute que sur cette question : Faut-il placer la base de l'éducation dans les sciences ou dans les lettres, s'il s'agit de préparer l'enfant non pas à telle ou telle profession spéciale, mais au métier d'homme?

Or, si le but d'une éducation vraiment libérale est le développement général et harmonieux des diverses facultés, dans leur subordination relative, dès lors il paraît chimérique d'attendre ce résultat de l'exclusive application d'une étude déjà exclusive par elle-même. Les effets d'une éducation ainsi entendue ne consistent pas seulement dans le développement disproportionné d'une faculté aux dépens des autres, mais aussi dans la direction exclusive de cette même faculté res-

treinte à une sphère d'action spéciale et bornée à une classe particulière d'objets.

Or, si nous consultons la raison, l'expérience, le témoignage le plus autorisé des hommes qui ont écrit sur l'éducation, il est reconnu qu'aucune étude ne tend à cultiver un moindre nombre de facultés et d'une manière plus incomplète que les mathématiques. Le raisonnement seul y est exercé. Encore n'est-ce que le raisonnement appliqué uniquement dans un certain sens, ne poursuivant que des *notions* et les rapports de ces notions entre elles, non les choses elles-mêmes et les relations réelles, en un mot le raisonnement ayant pour unique objet la forme ou la quantité, par conséquent ne développant l'esprit humain que sous une seule face. Dans cette étude, quand elle domine à l'excès, l'esprit de l'enfant (car il ne s'agit ici que d'éducation) s'élève rarement à la pleine conscience de son activité propre; il est plus passif qu'actif, et plutôt porté que mû par lui-même. On a dit très heureusement : *Mathematicæ munus pistrinarium est; ad molam enim alligati, vertimur in gyrum æque atque vertimus*. C'est qu'en effet la routine de démonstration dans la gymnastique de l'esprit peut être comparée à la routine d'une roue de moulin dans la gymnastique du corps; elle détermine une seule faculté à une action bornée et continue[1].

Le succès ultérieur des *realschulen* en Allemagne n'est pas le moins du monde la justification des idées de Diderot. C'est la partie pratique des sciences exactes que l'on y enseigne avec un mélange des sciences physi-

1. *Fragments de Hamilton*, traduits par L. Peisse, sixième fragment.

ques, naturelles et historiques qui tempère l'abstraction. Elles correspondent à ce que l'on voudrait établir partout en France et qui fonctionne déjà admirablement à Paris, les écoles Turgot, Chaptal, etc. Mais cette sorte d'enseignement, très utile et de plus en plus apprécié, poursuit un but spécial et n'a rien à voir avec le système général d'études que nous propose Diderot, et dans lequel il veut emprisonner confusément toutes les classes et toutes les intelligences.

II

Nous revenons ainsi à la thèse principale de Diderot. Faut-il ne faire de l'enseignement littéraire qu'un enseignement subordonné, arrivant le dernier dans le programme des études et pouvant être supprimé pour la plupart des élèves? Faut-il déplacer l'axe de l'éducation, le mettre dans les sciences plutôt que dans les lettres où il a été de tout temps? Remarquez que ceux-là même qui refusent de se ranger à cet avis ne contestent pas la nécessité de faire sa place à l'enseignement mathématique dans les études; ils soutiennent seulement que cette place ne doit être ni prédominante ni exclusive. La question se réduit à cette excellente distinction entre *l'éducation libérale* et *l'éducation professionnelle*, l'une qui fait de la science un instrument pour le perfectionnement de l'esprit, l'autre qui fait de l'esprit un instrument pour les applications de la science. Si c'est l'esprit que

nous considérons en lui-même, si c'est son développement harmonieux et intégral, non exclusif et subordonné que nous poursuivons, la question sera bientôt résolue. C'est le fond qu'il faut cultiver, le fond tout entier, tout l'ensemble des facultés : c'est le raisonnement qu'il faut exercer sans doute et la mémoire ; mais c'est le jugement aussi, c'est la comparaison, c'est l'analogie, c'est le sens pratique et c'est aussi le goût, c'est le sens du réel en même temps que celui de l'idéal.

Diderot calomnie l'enseignement littéraire quand il le réduit à la science des mots. Est-ce pour enseigner des mots qu'on enseigne les langues anciennes? J'en appelle aux maîtres distingués de nos lycées. Est-ce à un enseignement verbal que se réduit leur travail si intelligent et si fertile, quoi qu'on en dise, en résultats? Non, c'est l'activité interne de l'esprit qu'ils provoquent dans leurs élèves par leurs réflexions : c'est la fécondité de leur intelligence qu'ils excitent, qu'ils dirigent et qu'ils règlent. — On ne va pas à l'école des langues anciennes, ces vieilles institutrices de l'humanité civilisée, pour y apprendre des mots, comme semble le croire Diderot, pour enrichir son vocabulaire ou transformer sa mémoire en un dictionnaire vivant ; mais, en les étudiant, on forme son esprit, on le façonne, dans le commerce avec les plus belles langues du monde, à cette logique admirable du langage qui traduit les opérations les plus hautes et les plus délicates de l'esprit. Dans les mots, ce que l'on étudie, c'est l'idée ; dans la proposition grammaticale, c'est la comparaison des idées, c'est le jugement ; dans une suite de propositions,

c'est un enchaînement de jugements, c'est l'induction, c'est le raisonnement lui-même, mais le raisonnement revêtu de formes vivantes et animé par le génie et la passion ; enfin dans ces figures de langage discréditées par un pédantisme maladroit, c'est le sens de l'analogie qui se développe et s'exerce, c'est le sens du symbolisme universel qui fait retrouver dans la nature vivante les plus belles images du monde invisible, c'est enfin le mouvement même de l'âme de l'orateur ou de l'écrivain, qui n'est que le mouvement de l'âme humaine transporté sur une scène idéale et dans de plus grands sujets. C'est ainsi que l'étude des langues, bien interprétée, bien comprise, s'applique merveilleusement à l'éducation libérale des jeunes esprits, loin de les rebuter et de les accabler sous le poids d'une scolastique stérilisante, comme Diderot leur en fait le reproche.

Que dire des lettres elles-mêmes, bien plus fécondes encore pour l'enseignement, quand il est dirigé comme il doit l'être, ce qu'il faut toujours supposer dans cet ordre de questions ? C'est la poésie, c'est l'éloquence qui parlent à l'homme de l'homme lui-même, de ses sentiments, de sa grandeur et de ses faiblesses, de sa volonté héroïque ou pervertie ; elles marquent le premier éveil dans l'enfant du sens intérieur et supérieur de la vie ; elles lui en révèlent la valeur possible et le prix infini ; elles lui en donnent les plus beaux modèles. Tout cela est inutile, s'écrie Diderot, l'apôtre anticipé de l'éducation industrielle et utilitaire qui fleurit de nos jours. — En effet, rien de tout cela n'a une utilité immédiate. L'enseignement, et ici Diderot a raison, n'est pas fait pour être une école d'ora-

teurs et de poètes ; ni le génie, ni le talent même ne doivent être un but pour l'éducation. Mais n'est-ce rien que d'avoir exercé, façonné, élevé l'esprit de l'enfant, et n'est-ce pas précisément ce but que l'éducation doit poursuivre? La grande utilité est là, dans le désintéressement de cette éducation libérale qui prépare l'homme. L'utilité immédiate et professionnelle viendra plus tard, et le jeune homme y apportera, quand le temps sera venu, un instrument façonné et dispos, son esprit même, s'il a voulu l'appliquer pendant ses années de collège et s'il veut l'appliquer dans les carrières libérales où il doit entrer. Rien ne lui sera devenu difficile : il aura appris le travail sous sa forme la plus élevée.

Mais l'enfant pourrait-il vraiment profiter de l'enseignement de ces maîtres incomparables, les grands écrivains de l'antiquité, ces témoins des civilisations antiques dont nous sommes les héritiers, pénétrer dans leur intimité et dans leur âme, si l'on applique jamais les méthodes abréviatives, tant préconisées aujourd'hui? Qu'on diminue quelques heures dans les cours, qu'on retranche même une classe ou deux au latin, dès le début de l'enseignement, pour faire leur juste place aux sciences et aux langues vivantes, je n'y verrais pas de grands inconvénients. Mais plusieurs de nos contemporains voudraient réduire à deux ou trois années cet enseignement du latin et du grec. Diderot, plus radical, va plus loin encore; il n'accorde qu'une année. — Que veut-il, mon Dieu! que l'on fasse de cette misérable année accordée *in extremis* à l'agonie de l'enseignement littéraire? Est-ce dans de pareilles conditions qu'il aurait pu se mettre en état d'étudier

les anciens qu'il admire, j'en ai peur, avec quelque affectation? ce Sénèque, par exemple, avec qui il a passé les dernières années de sa vie, attiré par une sorte d'affinité de talent (car il est lui-même un Sénèque verbeux) ; ou bien cet Homère, dont il dit « que pendant plusieurs années de suite, il a été aussi religieux à le lire avant de se coucher que l'est un bon prêtre à réciter son bréviaire? » Mais Diderot est sans doute de ceux qui sont persuadés qn'on saura d'autant mieux le latin et le grec qu'on aura mis moins de temps à les apprendre. — Quant à conserver *ad honorem* les langues et les littératures anciennes pour couronner la dernière année d'études, c'est une libéralité dérisoire. Un an est suffisant pour comprendre à peu près le latin de Molière : c'est insuffisant pour les *Pandectes*. Et quant à goûter une phrase de Tacite ou un vers de Virgile, c'est une plaisanterie que de croire cela possible. Alors à quoi bon? Que le sacrifice soit complet, cela vaudra mieux pour tout le monde et pour le bon sens.

L'utopiste utilitaire, voilà sous quel aspect Diderot s'offre à nous dans sa pédagogie. Si maintenant nous en recherchons l'inspiration politique et sociale, le *Plan* de cette université nous apparaîtra comme un modèle achevé du *Kulturkampf* que Diderot a inventé, sauf le nom, pour le service et la plus grande gloire de l'impératrice Catherine. Nous en distinguons deux symptômes infaillibles, la haine du prêtre et l'idolâtrie de l'état. C'est bien le combat moderne pour la civilisation, la théorie fameuse du pouvoir centralisé, initiateur du progrès par un despotisme intelligent et par la subordination des églises établies.

Et, remarquons-le bien, il ne s'agit pas ici seulement, quand Diderot se livre à ses fureurs irréligieuses, de ce clergé français du dix-huitième siècle, plus ou moins amolli et corrompu par une longue prospérité, déshabitué, sauf de belles exceptions, des fortes doctrines et des mœurs sévères, et qui avait besoin d'entrer dans la fournaise de la révolution pour en sortir purifié et régénéré. — Ce que Diderot poursuit, c'est le nom même, c'est la profession, l'institution; ce qu'il flétrit, c'est le mensonge et la superstition, incarnés à ses yeux dans le prêtre. Une des raisons qui le décident à placer les mathématiques à la base de son plan d'études, c'est qu'il espère que la géométrie tuera la superstition. « Le premier, dit-il, chez les anciens, qui démontra par quelques règles de trigonométrie que la lune était plus grande que le Péloponèse, fit grincer des dents aux prêtres du paganisme[1]. » La suite du raisonnement se devine : donc faisons grincer des dents aux prêtres de nos églises en donnant à l'enfant l'instrument mathématique, qui leur fera dire de telle ou telle doctrine : « Cela est ou n'est pas démontré. » — Diderot dénonce tout particulièrement aux souverains et aux peuples le caractère politique de l'Église, qui est par essence « la rivale de la puissance séculière ». Avec cette accusation, on pouvait mener loin, il le savait, les peuples, les rois et l'impératrice Catherine.

Tel est le thème de ses déclamations violentes, soit dans le *Discours d'un philosophe à un roi*, qui est l'exposition d'un plan machiavélique pour ruiner

1. *Plan d'une université*, page 451.

l'Église par des décrets artificieux, sans la dépouiller violemment, soit dans l'ouvrage que nous analysons et dans une foule d'autres. C'est une idée fixe, une sorte de monomanie : « Le prêtre, bon ou mauvais, est toujours un sujet équivoque, un être suspendu entre le ciel et la terre, semblable à cette figure (*le ludion*) que le physicien fait monter ou descendre à discrétion, selon que la bulle d'air qu'elle contient est plus ou moins dilatée. Ligué tantôt avec le peuple contre le souverain, tantôt avec le souverain contre le peuple, il ne s'en tient guère à prier *les dieux* que quand il se soucie peu de la chose... Il dispose ouvertement ou clandestinement des esprits, selon sa pusillanimité ou son audace. Son état l'incline à la dureté et au secret[1]. » Et n'allez pas dire à Diderot qu'il y a de saints prêtres. — Tant pis ! « Plus le prêtre est saint, plus il est redoutable. Le prêtre avili ne peut rien. » Au peuple, dont Diderot proclame l'infaillibilité, il déclare « que, tandis que le peuple n'approuve guère que ce qui est bien, le prêtre, lui, n'approuve guère que ce qui est mal. » Mais le peuple ne pouvait rien alors. C'est donc aux souverains qu'il importe d'indiquer le mal et d'insinuer le remède. « Prenez garde, » ne cesse de répéter le philosophe dans ses discours aux rois, tâchant par tous les moyens possibles d'exciter leurs ombrages et de provoquer leur redoutable défiance : « Le souverain ne fait que des ducs, des ministres, des nobles et des généraux ; qu'est-ce que c'est que cela pour celui qui fait des dieux ? A l'autel, le souverain fléchit le genou et sa tête s'incline sous

1. *Plan d'une université*, page 510.

la main du prêtre, comme celle du dernier serf; tous sont égaux dans l'enceinte où il préside, l'église. Dans notre religion et celle de Sa Majesté impériale, le chef de la société vient se confesser et rougir des fautes qu'il a commises, et le prêtre l'absout ou le lie... Si on demandait au prêtre : Qu'est-ce qu'un roi ? et qu'il osât répondre franchement, il dirait : « *C'est mon ennemi*, ou *c'est mon licteur*. » Du reste, après avoir répété sous mille formes que le prêtre est par état hypocrite, intolérant et cruel, Diderot veut bien nous garantir qu'il est impartial : « Je ne hais point le prêtre. S'il est bon, je le respecte; s'il est mauvais, je le plains. » Nous voilà rassurés.

La conclusion logique serait de détruire l'Église, ce foyer de superstition et d'intrigue, ce sanctuaire de crimes où se trame la conspiration permanente contre le bonheur des peuples et l'autorité des souverains. Telle n'est pas cependant la conclusion de Diderot. « Puisque Sa Majesté impériale n'est pas de l'avis de Bayle qui prétend qu'une société d'athées peut être aussi bien ordonnée qu'une société de déistes, mieux qu'une société de superstitieux[1], » il faut donc se conformer à la volonté de Sa Majesté. « Il faut conserver les prêtres non comme des dépositaires de vérités, mais comme des obstacles à des erreurs possibles et plus monstrueuses encore que pourrait faire éclore la vieille souche (la croyance à l'existence de Dieu), abandonnée à sa libre végétation... Je garderais des prêtres non comme des précepteurs des gens sensés, mais comme les gardiens des fous, et leurs églises, je

1. *Plan d'une université*, page 490.

les laisserais subsister comme l'asile ou les petites-maisons d'une certaine espèce d'imbéciles qui pourraient devenir furieux si on les négligeait entièrement. » Voilà pourquoi il faut conserver l'Église; il importe seulement de la conserver sous la main de l'État, et si l'on en croit les conseils de Diderot, cela est facile; il n'y a, à la plus légère incartade, qu'à retirer l'argent : « S'il est difficile de se passer de prêtres partout où il y a une religion, il est aisé de les avoir paisibles s'ils sont stipendiés par l'État et menacés, à la moindre faute, d'être chassés de leurs postes, privés de leurs fonctions et de leurs honoraires et *jetés dans l'indigence*[1]. » Évidemment Diderot serait fort opposé à la séparation de l'Église et de l'État. Il craindrait la puissance de l'Église libre.

N'est-ce pas l'idéal du *Kulturkampf?* Voilà l'État maître de l'Église, directeur des consciences, puisque l'État admet qu'il faut encore une religion. Le voilà aussi arbitre du dogme et de l'enseignement ecclésiastique. Diderot, vrai ministre pour un instant de l'instruction publique en Russie, décrète ce qu'il faudra enseigner dans la faculté de théologie. Rien n'est plus piquant que de le voir tenir ce personnage inattendu de dispensateur de l'enseignement théologique, qu'il renferme en quatre divisions : la science de l'Écriture sainte, la théologie dogmatique, la théologie morale et l'histoire ecclésiastique; il parcourt chacune de ces divisions, il indique, avec un sérieux comique, les méthodes à suivre, les sources à consulter, les auteurs à étudier; il marque les points sur

1. *Plan d'une université*, pages 516, 517, etc.

lesquels il importerait d'insister, « tels que la divinité de Jésus-Christ avec sa présence réelle dans l'eucharistie, l'un étant la base de la croyance et du culte chrétien, l'autre le sujet principal du grand schisme. Il serait honteux que le prêtre restât muet devant le socinien qu'il rencontrera à chaque pas, et devant le luthérien et le calviniste dont il est environné. » Un peu plus, Diderot confesserait et administrerait les sacrements pour la plus grande utilité de l'État.

La conscience et le goût protestent et contre Diderot et contre les Diderots contemporains, qui sont nombreux. Je comprends la libre pensée sous toutes ses formes, l'examen, la critique, la négation. Je ne comprends pas la parodie des choses divines qu'on prétend administrer et dont on nie la divinité. Je ne comprends pas la confiscation de la religion par un pouvoir qui n'admet pas même l'existence de Dieu et qui se met à la tête de l'Église pour la conduire. Niez la religion, c'est votre droit, mais ne l'exploitez pas. Vous êtes, l'un positiviste, l'autre athée : c'est votre droit. Mais de quel droit, athée, vouloir fabriquer un dieu de votre façon à l'usage du peuple? Et de quel droit, positiviste, si vous ne croyez pas que ces problèmes soient dans la compétence de l'esprit humain; naturaliste, si vous ne croyez pas qu'il y ait rien en dehors des phénomènes mécaniques ou physiques, vous qui vous placez au point de vue de la science expérimentale et qui déclarez que tout ce qui n'est pas compris dans la sphère de l'expérience sensible n'existe pas, de quel droit, savant exclusif, disciple de la nature, osez-vous prendre en main, un seul instant, le gouvernail de la conscience religieuse et mettre la

lourde main de l'État dans des intérêts de cet ordre ou dans des croyances que vous répudiez? Détruisez-les, si vous pouvez, ou bien ne vous en occupez pas; mais, de grâce, finissez cette mauvaise plaisanterie de vouloir les gouverner.

Directeur de l'Église, maître de la faculté de théologie, Diderot veut aussi régler la conscience philosophique. Puisque Sa Majesté impériale pense que la croyance à l'existence de Dieu et que la crainte des peines à venir ont beaucoup d'influence sur les actions des hommes, *il est à propos que l'enseignement de ses sujets se conforme à sa façon de penser. On leur démontrera donc la distinction des deux substances, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la certitude d'une vie à venir*[1]. Tel est le programme du cours de philosophie. Ainsi Diderot prescrit aux maîtres de démontrer ce qui à ses yeux est indémontrable et de prouver l'immortalité de l'âme, à laquelle il ne croit pas. C'est le suprême effort de l'enseignement officiel de la métaphysique et de la religion, qui sont, aux yeux de Diderot, des nécessités de politique et des illusions d'état.

Nous ne voulons pas insister sur ce singulier phénomène de la contradiction humaine et philosophique, qui, je crois, n'a jamais été poussée plus loin, mais qui se renouvellera peut-être dans les époques de transition et de lutte, dans les époques critiques, où l'esprit positiviste dominera dans les gouvernements de l'avenir, sans que ces gouvernements se croient assez forts pour rompre avec l'Église, et l'on verra peut-être

1. *Plan d'une université*, page 490.

un jour ce scandale d'un état irréligieux administrant une Église dont il n'admet plus ni un seul principe ni un seul dogme. Ici encore Diderot a devancé les temps, et il est curieux d'étudier en lui la première manifestation de ce conflit de conscience dans le pouvoir. Ce pouvoir que représenta un instant Diderot resta d'ailleurs imaginaire. Son projet n'a jamais eu un commencement d'exécution, et l'impératrice Catherine lui a donné la plus honorable des sépultures avant qu'il ait vécu, dans sa bibliothèque.

La *Réfutation* du livre de *l'Homme* et le *Plan d'une université* sont comme deux types de ce que cet esprit puissant et déréglé a de meilleur et de pire. Dans ces deux ouvrages, c'est la même fougue d'improvisation, c'est le même feu de tempérament, c'est le même éclat d'éloquence mêlée à la plus insupportable emphase. — Mais dans l'un, la *Réfutation*, cette fougue se porte presque tout entière du côté de ses sentiments, dans l'autre ouvrage elle se porte du côté de ses passions. Par ses sentiments, qui sont nobles, élevés, généreux, Diderot est un enthousiaste; par ses passions qui sont des haines, Diderot est un fanatique; car il y a, on le sait, un fanatisme à rebours, et l'auteur de ce livre en est un des plus parfaits modèles. Enthousiasme et fanatisme, c'est bien là l'homme : après vous avoir rebuté, il vous reprend et vous ravit, et après vous avoir entraîné jusqu'à l'admiration, il provoque tout à coup la colère et la pitié.

CHAPITRE X

DIDEROT INÉDIT (SUITE). — PIÈCES DE THÉATRE.

I

A mesure que l'on étudie davantage Diderot, on est frappé des emplois si divers et des applications multiples de cette faculté de divination, de ce sens particulièrement intuitif qui le met en rapport d'idées et de sentiments avec le dix-neuvième siècle. Il est à certains égards pour nous un contemporain; il exprime, par une sorte d'anticipation, l'esprit scientifique des générations qui viendront cent ans après lui, aussi bien que le genre de spéculation où elles semblent se complaire, les idées bonnes et mauvaises, spécieuses ou fausses, qu'elles adoptent avec une prédilection marquée. Il est aussi un cosmopolite. Dans l'ordre de la philosophie, il révèle l'esprit français avec toute sa liberté et son audace à l'Allemagne; il domine Lessing, il inspire Goethe; en même temps il est une façon de grand prêtre du naturalisme qui attire par une sorte de prestige les esprits de notre

temps. Dans l'ordre des sciences, il construit de toutes pièces la théorie du transformisme; il est darwiniste un siècle avant Darwin; il se porte l'apôtre de la méthode expérimentale et l'adversaire passionné de tout ce qui ressemble, de loin ou de près, à des explications métaphysiques, bien qu'à l'occasion, comme nos savants modernes, il ne se fasse pas faute de spéculer à sa manière. Il est infatigable à suggérer des expériences en physique, en chimie, en physiologie; il jette confusément, parfois avec un singulier bonheur, des conjectures étonnantes; il pressent l'identité du magnétisme et de l'électricité. Dirai-je qu'il rêve quelque chose comme le télégraphe électrique[1]?

S'il s'agit de réformes politiques et sociales, il est l'inventeur de ces deux choses essentiellement modernes : la théorie de l'État promoteur des lumières, l'État scientifique, administrateur et régisseur du progrès par un despotisme intelligent, le *Kulturkampf* en un mot; d'autre part, la réforme de l'enseignement public dans le sens utilitaire et professionnel. Comme publiciste, prêt sur toutes les questions, en éveil sur toutes les inventions, avide de tous les événements d'idée, improvisateur intarissable et quotidien, auteur des innombrables articles de l'*Encyclopédie* qui mettent la science, l'art et les arts mécaniques à la portée de toutes les intelligences, il est le grand journaliste de son siècle, et sur ce point encore, c'est un précur-

1. Lettre à Mlle Volland, du 28 juillet 1762 : « Si quelque physicien, quelque Comus, étendait un jour la correspondance d'une ville à une autre, d'un endroit à quelques centaines de lieues de cet endroit, la jolie chose ! *Il ne s'agirait plus que d'avoir chacun sa petite botte; ces bottes seraient comme deux petites imprimeries, où tout ce qui s'imprimerait dans l'une, subitement s'imprimerait dans l'autre.* »

seur. Enfin, n'est-ce pas lui qui a créé, dans le domaine des lettres, d'une part, la critique nouvelle des beaux-arts, la critique émue, personnelle, toute subjective, d'autre part, la réforme du théâtre dans un sens, sinon démocratique, du moins bourgeois, ce qui était pour ce temps-là une sorte de révolution dramatique? Beaucoup de ces réformes ou de ces transformations restent à discuter, soit pour leur utilité, soit pour leur degré de vérité; mais pour toutes la nouveauté n'est pas contestable. Elles révèlent une étonnante activité d'esprit, malheureusement incapable d'une longue réflexion, avec des intermittences et des contradictions singulières, un don d'invention qui se disperse et se dissipe sur mille sujets, une fécondité rare, bien que stérilisée par une improvisation superficielle : en toute chose le rayon, mais pas assez concentré et perdant son intensité dans son extrême diffusion.

Nous ne trouvons rien ou presque rien d'intéressant dans les inédits en ce qui touche à la critique des beaux-arts, Grimm ayant pris, à mesure qu'elles se produisaient, toutes les belles pages de son ami, la fleur du panier. Rien non plus pour ce qui concerne l'*Encyclopédie*, toutes les pièces importantes de cette histoire ou plutôt de ce grand procès historique ayant été publiées depuis longtemps. Nous serons plus heureux pour ce qui a trait à la réforme du théâtre : on nous fournit, dans cet ordre d'idées, quelques documents nouveaux qu'il y a intérêt et plaisir à confronter avec les documents déjà connus.

Vers 1762, cinq années après la publication du *Fils naturel*, qui avait été fort discuté et médiocre-

ment goûté, au lendemain de la représentation du *Père de famille*, qui n'avait eu aucun succès à la scène, Diderot, obstiné à son idée d'une réforme dramatique, conçut le projet de réunir en un volume la *Sylvie* de Landois, qui date de 1741, peut-être la *Cénie* de Mme de Graffigny, qui est de la même époque, et certainement *le Marchand de Londres* de Lillo, *le Joueur* d'Edward Moore, et *Miss Sara Sampson*, une pièce de Lessing, jouée en 1755 sur le théâtre de Leipsick et traduite par M. Trudaine de Montigny. C'étaient comme autant de témoins que Diderot produisait en faveur de sa théorie auprès du public indifférent et de la critique railleuse. — On a retrouvé, dans les papiers de l'Ermitage, le projet d'une très curieuse préface qui devait accompagner et recommander cette publication. « Voilà, dit le réformateur méconnu, en parlant de la pièce de Lessing, la première tragédie en prose qui ait paru sur quelque théâtre que ce soit. On y brave tous les préjugés à la fois; elle est en un acte; elle est entre des personnages subalternes et elle est écrite en prose. » Probablement Lessing ne connaissait pas encore les idées de Diderot quand il avait écrit en 1755 *Miss Sara Sampson*. Ce n'est que plus tard qu'on trouve chez lui la marque de l'influence qu'il devait profondément subir. En 1760, il traduit en allemand les *Dialogues* qui suivent *le Fils naturel* (*Dorval et Moi*), et c'est de là qu'il tire, de son propre aveu, les principes de sa poétique nouvelle appliquée au théâtre. Ce n'est pas la première fois qu'il arrive qu'un auteur ne reconnaisse clairement ses propres idées qu'à travers l'intermédiaire d'un autre esprit qui le révèle à lui-

même, en redoublant pour ainsi dire sa propre image.

Quoi qu'il en soit, Diderot salue dans la pièce de Lessing la promesse du succès qui ne pourra manquer plus tard au *Fils naturel* et au *Père de famille*, quand le goût de la nation sera mieux éclairé. Il gémit d'avoir affaire à un public, si obstinément aveugle à une telle évidence de beautés nouvelles : c'est pourtant le genre si mal accueilli en France, qui a fait éclore en Angleterre et en Allemagne ces pièces nouvelles qu'il offre en témoignage à son pays, « comme les romans de M. de Marivaux qui ont inspiré *Paméla*, *Clarisse* et *Grandisson*... Nous avons l'honneur d'avoir fait les premiers pas dans ces genres divers. Il faut convenir que la hardiesse du génie anglais nous a laissés bien en arrière. Nous trouvons les choses, et tandis que le préjugé, la critique, la sottise, les étouffent chez nous, la raison de l'étranger s'en empare et produit des chefs-d'œuvre et des originaux. » A cette occasion, Diderot écrit une excellente page de critique, ou plutôt d'histoire littéraire, nous montrant la manière dont un art se forme, dont ses limites se fixent et dont la raison s'en affranchit à la longue. Un homme de génie tente une œuvre, Corneille par exemple. D'autres génies lui succèdent; les défauts de la première tentative disparaissent; tout se régularise, la forme de l'ouvrage s'établit ; chacun s'y conforme, les productions se multiplient. Voilà un genre qui se crée. Mais ce genre, une fois créé, trouve des périls dans sa perfection même. Le succès y devient de plus en plus difficile. Quelle que soit la fécondité des auteurs, on ne voit plus que ce qu'on a vu cent fois. Les premiers auteurs se sont emparés de

ce que les situations ou les caractères offraient de plus vrai, de plus beau, de plus frappant, de plus naturel; à la longue, les personnages, les situations se répètent, les critiques se plaisent à montrer la ressemblance, la conformité, le plagiat. Que font les auteurs traqués par la critique? Ne pouvant changer les situations mêmes que le genre trop restreint leur impose, ils se jettent, pour renouveler une matière usée, dans la bizarrerie des idées, des sentiments et des discours. Le talent se fausse à ce jeu. « On demeure quelque temps dans cette position périlleuse où l'on est sifflé, ou pour sa médiocrité ou pour sa bizarrerie. »

C'était bien là, en effet, l'état d'épuisement où était tombée, malgré Voltaire et Crébillon, la tragédie française dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Quel remède? « Enfin, il vient un homme de génie qui conçoit qu'il n'y a plus de ressources que dans l'infraction de ces bornes étroites que l'habitude et l'étroitesse d'esprit ont mises à l'art. L'un dit : Mais puisque les caractères sont épuisés dans la comédie, pourquoi ne pas se jeter sur les conditions? Le ridicule est-il le seul ton de la comédie? Pourquoi n'y mettrait-on pas des actions honnêtes et vertueuses? Est-ce que ces actions ne se produisent pas dans la société? Enfin, pourquoi ne rapprocherait-on pas davantage les mœurs théâtrales des mœurs domestiques? Dans la tragédie, on fait le même raisonnement. On n'a mis jusqu'à présent sur la scène que des rois, des princes; pourquoi n'y mettrait-on pas des particuliers? Quoi donc? n'y a-t-il que la condition souveraine qui soit exposée à ces revers terribles qui ins-

pirent la commisération ou l'horreur ? Et l'on fait des tragédies bourgeoises. »

Voilà le programme de la réforme du théâtre, resserré en quelques lignes, et dont on trouve l'ample développement dans *les Entretiens* qui suivent *le Fils naturel* ou dans l'apologie de la *Nouvelle poésie dramatique* adressée à Grimm. — Mais ce programme qui s'offre à nous avec une telle apparence de bon sens, pourquoi ne séduit-il pas le public et le trouve-t-il réfractaire à des raisonnements si simples ? Pourquoi le peuple, las de s'ennuyer à des redites perpétuelles, est-il condamné à cet ennui à perpétuité ? C'est qu'il y a entre l'auteur et le public une masse « de *têtes moutonnières* et de *demi-penseurs* » qui ne savent pas remonter au delà de leur routine et qui entassent autorités sur autorités pour décrier le genre nouveau. — Il faut bien pourtant recourir à d'autres raisons pour expliquer l'indifférence du public. Les plus magnifiques programmes ne réussissent pas à faire passer une mauvaise pièce. Une bonne pièce vaut mieux, pour recommander un genre nouveau, qu'un volume d'arguments ; en cela comme en toutes choses, le meilleur argument, c'est la vie, c'est le mouvement, c'est le progrès. Vous avez beau démontrer au peuple assemblé qu'il a eu tort de ne pas s'amuser de vos inventions, ou de ne pas être touché de vos larmes, si vous avez pleuré en écrivant. Il a tort, voilà tout. Que lui importe ? Ou plutôt, c'est vous qui avez tort, puisque vous n'avez su ni l'égayer, ni l'émouvoir.

Drame honnête, drame moral, tragédie domestique et bourgeoise, drame en prose, comédie sérieuse, de quelque nom qu'il ait plu à Diderot de décorer son

invention (les noms ne changent rien à la chose), en quoi consiste-t-elle ? Qu'a-t-il voulu faire au juste ? Et comment s'y est-il pris pour réaliser son idéal ? Par quelles œuvres a-t-il exprimé sa théorie ? Voilà les questions qui se posent à l'occasion de ce *Projet de Préface* et des pièces ou plans qui nous sont soumis pour la première fois.

La tragédie de Corneille et de Racine a fait son temps. La vraie tragédie est encore à trouver, et avec leurs défauts les anciens en étaient encore plus voisins que nous. C'est donc un retour à la nature et à l'antiquité que nous propose Diderot. « Quand Philoctète parle si simplement et si fortement à Néoptolème, qui lui rend les flèches d'Hercule, y a-t-il là autre chose que ce que vous diriez à mon fils, que ce que je dirais au vôtre ? Cependant cela est beau. Et le ton de ce discours prononcé sur la scène devrait-il différer du ton dont on le prononcerait dans la société ? Je ne le crois pas. Plus les actions sont fortes et les propos simples, plus j'admire. Je crains bien que nous n'ayons pris cent ans de suite la rodomontade de Madrid pour l'héroïsme de Rome. D'ailleurs notre vers alexandrin est trop nombreux et trop noble pour le dialogue... Je désirerais que vous n'allassiez à la représentation de quelqu'une des pièces romaines de Corneille qu'au sortir de la lecture des lettres de Cicéron à Atticus. Combien je trouve nos auteurs dramatiques ampoulés !... Nous n'avons rien épargné pour corrompre le genre dramatique. Nous avons conservé des anciens l'emphase de la versification, qui convenait tant à des langues à quantité forte et à accent marqué, à des théâtres spacieux, à une déclamation

notée et accompagnée d'instruments; et nous avons abandonné la simplicité de l'intrigue et du dialogue, et la vérité des tableaux [1]. » Revenons à la simplicité, à la nature, et en même temps ramenons sur la scène un art dont les anciens connaissaient bien les ressources, la pantomime. Nous parlons trop dans nos drames et, conséquemment, nos acteurs n'y jouent pas assez. On ne parle pas autant que cela dans la vie réelle. Beaucoup de sentiments s'expriment par les attitudes, par les gestes, par le silence même. Des situations pathétiques et fortes s'expriment par des groupes. Quelle carrière nouvelle pour nos acteurs et aussi pour la vérité de l'art qui ne doit être que la nature prise sur le fait et transportée à la scène? « Qu'est-ce qui nous affecte dans le spectacle de l'homme animé de quelque grande passion? Sont-ce ses discours? Quelquefois; mais ce qui émeut toujours, ce sont des cris, des mots inarticulés, des voix rompues, quelques monosyllabes qui s'échappent par intervalles, je ne sais quel murmure entre les dents... Dans cet état l'homme passe d'une idée à une autre, il commence une multitude de discours, il n'en finit aucun, et à l'exception de quelques sentiments qu'il rend dans le premier accès, et auxquels il revient sans cesse, le reste n'est qu'une suite de bruits faibles et confus, de sons expirants, d'accents étouffés que l'acteur connaît mieux que le poète. »

Pour que cette réforme soit possible, il faut d'abord que l'auteur descende de cet empyrée où il va chercher, de temps immémorial, ses héros, ses princes, ses

1. *Paradoxe sur le comédien*, t. VIII, p. 406 et *passim*.

rois de tragédie, et qu'il puise dans la matière même de sa vie ou de la vie des autres, dont il a le spectacle sous les yeux, les vraies douleurs et les vraies catastrophes qu'il doit nous peindre, et qui nous toucheront d'autant plus que nous les sentirons plus réelles et plus voisines de nous. Il faut de plus renoncer au vers alexandrin et à son intolérable et monotone noblesse, qui éloigne de nous le personnage et l'acteur, et les enferme tous deux dans une sphère inaccessible. Servons-nous de la prose pour exprimer des douleurs domestiques et des catastrophes bourgeoises. Elle seule leur convient. Laissons là l'emphase théâtrale. Laissons Œdipe, Iphigénie, Mithridate, Cornélie, Mérope, Pompée, déclamer en beaux vers, épiques plus que dramatiques, leurs idéales infortunes. C'est en prose que le vrai malheur doit s'exprimer; les vrais sanglots doivent être des cris de la nature, non de belles tirades rimées. La prose est l'expression nécessaire de la tragédie bourgeoise.

A plus forte raison doit-elle s'employer dans la comédie. Mais il faut ici d'autres réformes pour étendre la sphère de nos plaisirs. Diderot nous propose « comme une branche nouvelle du genre dramatique » la *comédie sérieuse*. Un tel accouplement de mots n'est pas rassurant. Ce comique sérieux est un comique qui ne fait pas rire, et dès lors que peut-il bien avoir de comique ? Il n'est plus que sérieux. — Voyons comment Diderot l'entend. Avec Molière, la comédie de caractère est épuisée. Il n'y a, dans la nature humaine, qu'une douzaine, tout au plus, de caractères vraiment comiques et marqués de grands traits. Ceux qui sont tout en nuances ne peuvent pas être maniés aussi heu-

reusement. Il en résulte qu'il faut substituer sur la scène la *condition* au *caractère*. Dorénavant, c'est la condition, ses devoirs, ses avantages, ses embarras, qui doivent devenir l'objet principal. Sans doute, il y a bien des financiers déjà dans nos comédies; mais *le financier* n'est pas fait. Il y a des pères de famille, mais *le père de famille* n'est pas fait. Toute une carrière s'ouvre ainsi au génie de nos auteurs : on pourra jouer l'homme de lettres, le philosophe, le commerçant, le juge, l'avocat, le politique, le citoyen, le magistrat, le financier, le grand seigneur, l'intendant. « Ajoutez à cela toutes les relations : le père de famille, l'époux, la sœur, les frères. Le père de famille! quel sujet, dans un siècle tel que le nôtre, où il ne paraît pas qu'on ait la moindre idée de ce que c'est qu'un père de famille !.. Songez qu'il se forme tous les jours des conditions nouvelles. Songez que rien peut-être ne nous est moins connu que les conditions, et ne doit nous intéresser davantage. Nous avons chacun notre état dans la société ; mais nous avons affaire à des hommes de tous les états. Les conditions ! combien de détails importants d'actions publiques et domestiques, de vérités inconnues, de situations nouvelles à tirer de ce fonds ! Et les conditions n'ont-elles pas entre elles les mêmes contrastes que les caractères ? Et le poète ne pourra-t-il pas les opposer ? »

La morale de la comédie est du même coup changée. C'est du caractère qu'on tirait toute l'intrigue. On cherchait les circonstances qui le faisaient ressortir, et l'on enchaînait ces circonstances. On amenait des contrastes qui faisaient rire. On riait des vices et des ridicules des hommes, mais le rire était inutile et la

leçon perdue. Pour peu que le caractère fût chargé, un spectateur pouvait ne pas se reconnaître et se dire à lui-même : Ce n'est pas moi. « Il n'en est pas de même pour la condition. L'homme ne peut se cacher que l'état qu'on joue devant lui ne soit le sien ; il faut absolument qu'il s'applique ce qu'il entend. » Voilà le grand avantage de la comédie nouvelle. Elle deviendra une sorte de morale en action ; elle montrera à l'homme ses devoirs dans toutes les conditions sociales où il peut se trouver. On lui en fera toucher au doigt les obligations diverses, les avantages, les inconvénients. — En vérité, ce sera tout à fait réjouissant. Diderot avait bien raison d'inventer ce mot lugubre pour peindre une chose pareille : la *comédie sérieuse*. Est-ce bien une comédie ? N'est-ce pas plutôt un sermon dialogué ?

C'est par là que se rejoignent la tragédie bourgeoise et la comédie nouvelle. Leur objet commun doit être d'exciter à la vertu. On ne peut pas imaginer combien l'auteur,

Ami de la vertu plutôt que vertueux,

s'exalte à cette idée de la prédication dramatique : « L'honnête, l'honnête ! il nous touche d'une manière plus intime et plus douce que ce qui excite notre mépris et nos ris. Poète, êtes-vous sensible et délicat ? Pincez cette corde, et vous l'entendrez résonner et frémir dans toutes les âmes. » L'art dramatique n'est pas le seul à avoir charge d'âmes. Tous les arts doivent se proposer cet objet commun, « et concourir un jour avec les lois pour nous faire aimer la vertu et haïr le vice ». Et alors se peint devant ses yeux l'idéal

d'un drame dans lequel on discuterait les points de morale les plus importants. Un poète agiterait la question du suicide, de l'honneur, du duel, de la fortune, des dignités. On voit cela d'ici : ce serait une suite de conférences où, sous prétexte de drame moral, toutes les thèses sur la vie et la conduite de la vie seraient successivement agitées et résolues.

Diderot prétend établir une différence entre les genres sérieux, selon qu'ils se rapprochent de la tragédie ou de la comédie. Il est assez difficile de le suivre dans ces subtilités. Selon lui, *le Fils naturel* est un drame entre la comédie et la tragédie; *le Père de famille*, entre le genre sérieux du *Fils naturel* et la comédie. Et il ne désespère pas de composer un drame qui se place entre le genre sérieux et la tragédie. Je suppose qu'il a voulu parler du *Shérif*. Il faut le coup d'œil d'un père pour distinguer ces nuances dans des productions si semblables. J'avoue qu'entre *le Fils naturel* et *le Père de famille*, il est bien malaisé de voir l'intervalle d'un genre. Les deux pièces appartiennent au même genre, l'ennuyeux.

On connaît *le Fils naturel* et *le Père de Famille*. Nous n'avons pas à revenir sur ce que la critique a signalé du vivant même de l'auteur, les mortels défauts de ces pièces, qui n'ont jamais pu vivre que d'une vie accidentelle et factice sur la scène. Et pourtant elles sont bien dans les règles de la poétique nouvelle; elles sont de tout point conformes à l'idéal que l'auteur s'est tracé. La sensibilité y règne, la vertu en est l'objet; tout respire l'honnête. Mais il n'y a pas d'action, mais tout se passe en tirades ou en pantomimes; tout le monde disserte à son tour; on se

tait avec émotion, on soupire. Les jeux de scène sont d'ailleurs indiqués avec la plus soigneuse prévoyance; les groupes se forment sous les coups des plus poignantes sensations; les attitudes de chacun se dessinent à la fois harmonieuses et diverses; il y a à chaque instant, comme l'exige la poétique nouvelle, des *cris de nature*, des mots inarticulés, des voix rompues par la passion, des phrases commencées et que le geste achève. — Voyez plutôt à la scène dernière du cinquième acte, quand Lysimond entre, apportant avec lui le dénoûment de ce long imbroglio pendant lequel le frère et la sœur, qui ne connaissent pas leur parenté, se sont aimés un peu plus qu'il ne convenait. La situation est forte, elle est tendue à l'excès; la pantomime y remplace presque le dialogue : « Mon frère! — Ma sœur! — Dorval! — Rosalie! » Tout est noté avec la plus scrupuleuse exactitude : — (*Ces mots se disent avec toute la vitesse de la surprise et se font entendre presque au même instant.*) — « Ah! mes enfants! » (*En disant ces mots, le vieillard tient ses bras étendus vers ses enfants, qu'il regarde alternativement, et qu'il invite à se reconnaître. Dorval et Rosalie se regardent, tombent dans les bras l'un de l'autre, et vont ensemble embrasser les genoux de leur père en s'écriant :*) — « Ah! mon père! » — Toutes les conditions du genre sont remplies, et il n'y a rien au monde de plus froid que cette scène si agitée.

Le Shérif est bien probablement ce drame qui devait se placer entre le genre sérieux et la tragédie et dont on nous rend aujourd'hui l'esquisse, ce qui nous permet de reconstruire la trilogie dramatique conçue

d'après la poétique nouvelle : *le Père de famille*, une comédie sérieuse, *le Fils naturel*, un drame intermédiaire entre la comédie et la tragédie; *le Shérif* enfin se rapprochant davantage de la tragédie par les péripéties et le dénoûment. C'est vers 1769 que le plan de cette dernière pièce a été jeté par Diderot sur le papier, par échappées, au travers des innombrables soucis et corvées de toute sorte, qui prenaient tout son temps, et des fantaisies qui prenaient le reste. C'est l'époque la plus occupée de sa vie. Il écrivait à Mlle Volland : « Puisque je me plais tant à lire les ouvrages des autres, c'est qu'apparemment le temps d'en faire est passé. Nous verrons pourtant : j'ai un certain *Shérif* par la tête et dont il faudra bien que je me délivre, ainsi que des importuns qui me le demandent. En attendant, j'ai de la besogne jusque par-dessus les oreilles : je suis trois ou quatre jours de suite enfermé dans ma robe de chambre. »

Cette pièce était destinée à être le chef-d'œuvre du genre. Personne n'a de nom que celui de sa fonction : il y a le juge prévaricateur; il y a le bon juge; il y a la fille du juge; il y a l'amant; il y a des prêtres, des bourreaux, des soldats, et enfin les *habitants du hameau;* année indécise, localité inconnue. *Sous le règne de Jacques second, dans un petit hameau de la province de Kent*, voilà des indications bien insuffisantes; tout se passe dans l'abstraction pure, et chaque personnage est lui-même une abstraction. Le sujet est des plus noirs : une vraie tragédie bourgeoise, avec toutes les horreurs que comporte la tragédie. Le roi Jacques, très attaché au culte de l'église romaine, fait choix d'hommes *superstitieux, ambitieux et cruels*,

qu'il envoie dans les provinces persécuter les non-conformistes. Or il arriva qu'un de ces shérifs ou commissaires n'était pas seulement *le plus méchant d'entre eux*, mais peut-être *le plus méchant des hommes*. — On attend le shérif, il arrive, il interroge le juge du village qui lui a refusé autrefois sa fille en mariage et *l'a chassé du hameau pour ses mauvaises actions*. Comme tout cela est abstrait et vague! — Le shérif propose au juge d'apostasier; celui-ci s'y refuse. Il le condamne à mort; il l'envoie *dans les prisons* (les prisons du hameau!) — La fille vient demander la grâce de son père. Le shérif la lui accorde à une condition *révoltante*. Remarquez l'euphémisme. — Le juge est mis à mort; les habitants poursuivent le shérif. Il fuit devant eux. *L'amant* de la fille du juge, l'amant qui n'a pas de nom, pas plus que le juge et que sa fille, *l'amant*, dont la condition est uniquement d'être amant, étend mort le shérif d'un coup de poignard et *l'atroce intolérant* meurt au milieu des imprécations. — Tous les détails, toutes les scènes, tous les jeux de scène sont déjà exactement marqués dans le *Plan*. Le shérif entre avec ses *satellites*; il les envoie à *leurs cruelles fonctions*. Il reste seul, il est plein de fureur, il se rappelle les injures du père, les mépris de la fille; *il lance des regards terribles sur le hameau*. Voilà bien la part de la pantomime qui occupe une si grande place dans la poétique nouvelle. — Scène entre l'amant et la fille, *scène de tendresse forte et honnête*. Scène entre le shérif, l'amant et le père. Reproches du père, plaidoyer, appel à de généreux sentiments, *scène de tolérance*. Tout est ainsi prévu, tout est prêt pour la

mise en œuvre. Diderot s'enchantait d'avance de ces luttes, de ces contrastes, de ces situations pathétiques; la fille dévouée à son père jusqu'au déshonneur, se prostituant pour le sauver, et tandis qu'elle se prostitue, son père mis à mort, le shérif vendant à la fille la grâce de son père et ne tenant même pas son odieux marché, et l'amant errant comme une âme en peine jusqu'à ce qu'il apprenne l'horrible vérité et qu'il devienne le justicier, et à travers tout cela le conflit de l'*atroce intolérant* et du vrai juge, l'apôtre de la tolérance. Quelle occasion à de beaux discours!

On n'attend pas de nous que nous poursuivions ce genre d'analyse. Il nous a suffi de donner un exemple de ces conceptions hâtives, qui n'ont d'intérêt que comme des essais à l'appui de la théorie nouvelle et dès lors comme des condamnations du genre. *Les Pères malheureux, petite tragédie en prose et en un acte*, ne sont qu'une fade imitation de l'*Éraste* de Gessner. Il est étonnant combien Diderot, sous l'influence de la sensibilité et de la vertu de théâtre, tourne facilement au Berquin. Les personnages sont *un père, une mère, deux enfants* (désignés pendant toute la pièce sous ces noms : *le plus jeune* et *l'aîné*), *un vieillard* (celui-ci par privilège a un nom propre : il s'appelle Simon), et *un cavalier* d'un certain âge qui est le grand-père inconnu. — Le costume est celui de *l'extrême indigence de la campagne, excepté dans le cavalier*. Le lieu de la scène est à l'entrée d'une épaisse forêt. *Ce doit être l'horreur d'un beau paysage.*

Indiquons encore le *Plan d'un divertissement domestique*, repris dans *le Prologue*, amené à sa

dernière forme dans cette espèce de proverbe assez agréable, à la façon de Carmontelle ou de Théodore Leclercq, intitulé : *Est-il bon? Est-il méchant?* et dont la destinée posthume a été bizarre. Publiée en 1834, dans la *Revue rétrospective*, cette pièce fut remise en lumière, une vingtaine d'années plus tard, par les tentatives réitérées que firent M. Champfleury d'abord, puis M. Baudelaire, pour la faire représenter soit au Théâtre-Français, soit ailleurs.

Je doute qu'une suite de scènes qui se déroulent sans autre lien que la fantaisie de l'auteur eût réussi auprès du public parisien de notre temps, étranger aux traits de mœurs très particulières et pour ainsi dire anecdotiques qui faisaient tout l'intérêt de la pièce au temps de Diderot, peint par lui-même sous les traits de M. Hardouin. — Ce M. Hardouin est un être bien étonnant, et qui a de singulières façons. Au moment où il annonce à une jolie et honnête solliciteuse qu'il vient d'obtenir une pension pour elle et quand il voit l'émotion la gagner, il se passe une de ces scènes muettes que l'auteur aime à jeter comme un trait de nature à travers le dialogue : « M. Hardouin écarte le mantelet de Mme Bertrand, et la met un peu en désordre. » Ce n'est qu'au bout de quelques instants que Mme Bertrand « s'aperçoit de ce désordre » et le répare, mais pas avant que Hardouin-Diderot lui ait fait une déclaration bien inattendue dans un pareil lieu et un pareil moment : « Vous n'avez jamais été de votre vie aussi touchante et aussi belle. Ah! que celui qui vous voit dans ce moment est heureux, j'ai presque dit est à plaindre de vous avoir servie! » Et notez bien que tout cela n'a pas de lien avec le reste de la pièce, que

cette déclaration médiocrement délicate n'aura aucune suite. C'est tout simplement, non pas un trait de nature, comme le croyait Diderot, mais un trait de libertinage. Hardouin, resté seul, s'accable d'injures : « Hardouin, mon ami, tu t'amuses de tout, il n'y a rien de sacré pour toi : tu es un fieffé monstre. » — Rien de plus caractéristique que ce mélange, chez Diderot et spécialement dans son théâtre, de Berquin et de Crébillon fils. Ainsi dans *le Train du monde, ou les Mœurs honnêtes comme elles le sont,* c'est un imbroglio vraiment absurde et dont le sujet peut à peine s'indiquer. Tout roule autour d'un certain *petit chevalier* fort équivoque, auprès duquel s'agite, avec des confusions étranges, la rivalité répugnante des femmes et des maris. Où donc le théâtre vertueux allait-il s'égarer ce jour-là ?

Assurément la réputation de Diderot ne gagnera rien à la révélation de ces fragments de pièces. Mais il n'était pas inutile de les produire comme des moyens complémentaires d'informations sur son théâtre, sur la manière dont il l'entendait, et aussi comme des preuves de son goût pour les œuvres scéniques, de cette passion malheureuse qui ne cessa pas de l'agiter, de l'attirer dans cette direction, en dépit et peut-être en raison même des insuccès qu'il y avait rencontrés. Sur ce point-là, Diderot ne fut pas accueilli comme un prophète, du moins dans son temps et dans son pays. Ailleurs, en Allemagne par exemple, ce fut différent : on sait quelle fortune littéraire lui échut dans la *Dramaturgie de Hambourg*. Mais, en France, sauf les compliments de camaraderie, on resta incrédule et froid, quand on ne fut pas railleur. Naigeon, — oui,

Naigeon lui-même, — fait ses réserves ; il se défie du système nouveau ; il ose critiquer son dieu, bien qu'il dénonce avec amertume « tous ces écrivains de gazettes et ces petits faiseurs de vers et de tragédies, dont Paris fourmille, qui se sont crus obligés de dire des injures à l'auteur de ces ouvrages et de défendre contre lui la cause de ce qu'ils appellent le bon goût. » Devant cette levée de boucliers, Diderot aurait eu besoin du patronage déclaré de Voltaire. Il le sentait et le disait : « J'en croirais volontiers M. de Voltaire, mais ce serait à la condition qu'il appuierait ses jugements de quelques raisons qui m'éclairassent; s'il y avait sur la terre une autorité infaillible que je reconnusse, ce serait la sienne. » Il cite avec orgueil, dans sa lettre à Mme Riccoboni, un témoignage qu'il a reçu du grand juge ; mais ce témoignage adressé en réponse à l'envoi du *Fils naturel* ne signifie pas grand'chose et Diderot lui-même le trouve incomplet : « J'écris dans un genre que Voltaire dit être *tendre*, *vertueux* et *nouveau*, et que je prétends être le seul qui soit *vrai*. » On voit d'ici le sourire malicieux de Voltaire lorsqu'il félicitait Diderot en ces termes suspects. Pour avoir la véritable opinion du patriarche sur ce genre tendre, vertueux et nouveau, il faut l'aller chercher dans son *Commentaire* de Corneille : « Celui, dit-il, qui ne peut faire ni une vraie comédie, ni une vraie tragédie, tâche d'intéresser par des aventures bourgeoises attendrissantes ; il n'a pas le don du comique, il cherche à y suppléer par l'intérêt. » L'allusion est assez claire déjà, elle se précise : « Il peut arriver, sans doute, des aventures très funestes à de simples citoyens, mais elles sont bien moins attachantes que celles des sou-

verains, dont le sort entraîne celui des nations. Un bourgeois peut être assassiné comme Pompée; mais la mort de Pompée fera toujours un plus grand effet que celle d'un bourgeois[1].»

Le sentiment de Voltaire n'est pas douteux à l'égard de la réforme théâtrale de Diderot, et ce fut celui de son siècle. Je ne trouve pas cependant que Voltaire ait touché le point juste dans ce procès littéraire, qu'il instruit avec partialité. Il soutient que « si l'on traite les intérêts d'un bourgeois dans le style de Mithridate, il n'y a plus de convenance, et que, si l'on représente une aventure terrible d'un homme du commun en style familier, cette diction familière, convenable au personnage, ne l'est plus au sujet. » Diderot aurait pu lui répondre qu'entre le style de Mithridate et le langage commun, il y a un style naturel et cependant littéraire qui peut, sans affectation et sans emphase, suffire aux situations les plus fortes, et qu'il se rencontre un pathétique vrai, même dans les conditions moyennes de la société. — Voltaire n'est pas tout à fait juste non plus, quand il prétend que c'est une sottise de croire « qu'un meurtre commis dans la rue Tiquetonne ou dans la rue Barbette, que des intrigues politiques de quelques bourgeois de Paris, qu'un prévôt des marchands nommé Marcel, que *les sieurs Aubert et Fauconneau* puissent jamais remplacer les héros de l'antiquité. » Diderot aurait pu soutenir que l'invention humaine ne peut pourtant pas être confinée à perpétuité dans les cinq ou six familles tragiques des temps anciens et dans leur lamen-

1. *Commentaire sur don Sanche d'Aragon* et *sur Pertharite.*

table postérité. Et Shakespeare, qu'il admirait d'instinct en dépit de Voltaire, lui aurait servi, s'il l'avait mieux connu, à démontrer quel parti le génie peut tirer au théâtre des sujets du moyen âge et même des malheurs des petites gens, fût-ce un misérable juif de Venise. Voltaire a ses superstitions, ce qui arrive à ceux qui attaquent le plus vivement la superstition. Au nombre de ses idées tenaces, comme le sont toujours les idées superstitieuses, se trouve celle d'un théâtre aristocratique, voué à des catastrophes royales et dont le premier dogme est le mépris des douleurs du commun et des larmes bourgeoises. Diderot a eu le regard plus libre et plus large que lui ; il a entrevu, bien que confusément, le drame moderne, sans pouvoir jamais entrer dans cette région nouvelle, cette terre promise, qu'il annonçait par ses vagues oracles et autour de laquelle il s'est agité toute sa vie inutilement, sans arriver ni à déterminer les vraies conditions du genre ni à en trouver la vraie formule.

Il s'est trompé plus gravement sur la *comédie sérieuse* que sur la tragédie bourgeoise. D'abord lui-même n'a jamais bien su en quoi consistait le comique sérieux, et pour une bonne raison, c'est que ce qui est sérieux n'est pas comique. Il n'a jamais distingué nettement le genre auquel appartenaient ses différentes pièces. *Le Fils naturel* et *le Père de famille* ont paru indistinctement sous le titre de comédies, bien que ces deux pièces, de son propre aveu, appartiennent à des genres différents. — Mais, à la vérité, ni l'une ni l'autre n'aurait dû s'appeler comédie : car s'il y a quelque part de la gaîté, elle est lugubre. Drames, si vous voulez; comédies, jamais, malgré les dénoû-

ments heureux, mais dont le bonheur se noie dans les larmes. — Le principe auquel Diderot s'attachait pour la rénovation de la scène comique est, on le sait, *la condition*. Là est le point faible, à mon avis, de la poétique nouvelle. — La condition? Mais est-ce qu'elle était ignorée avant Diderot? Molière n'a-t-il pas mis sur la scène des marquis et des bourgeois, des marchands et des paysans? Ce n'était, il est vrai, qu'un accessoire pour lui et le caractère était le principal. Mais peut-il en être autrement? La condition, en soi, n'est pas un principe de comédie. Elle ne l'est que comme un élément de variété à travers lequel se montre le caractère, l'élément humain par excellence dans la comédie de Molière, ou un moyen pour l'intrigue dans la comédie de Beaumarchais. Par elle-même elle ne peut pas fonder une pièce.

Il y a des financiers, des pères de famille, des juges; mais il n'y a pas, quoi que puisse prétendre Diderot, le financier, le père de famille, le juge. Tel financier diffère de tel autre, tel père de famille n'a rien de commun avec un autre père de famille; et c'est en cela même que consistent tout l'intérêt et le prix de ce genre d'études : il y a le financier vaniteux et le financier modeste, il y a le père de famille prodigue et le père de famille économe. Cela seul nous intéresse de voir, dans la même profession ou le même état, ressortir la diversité des caractères. C'est donc toujours au caractère que nous revenons, en y comprenant, il est vrai, les nuances à l'infini dont il se teint à travers la condition. Si Diderot veut autre chose, il s'égare à la recherche d'un idéal chimérique. Il fera le père de famille tel qu'il doit être, et alors ce sera un

type de convention, ce ne sera plus un être réel; il fera le financier, et ce ne sera plus un personnage vivant. Cette erreur le conduira à l'abstraction pure. Et en effet, il renonce même à donner des noms à ses personnages : c'est le père de famille, c'est l'amant, c'est la mère, c'est la fille. — De plus, cette manière de concevoir les personnages de ses pièces l'amène à moraliser sans cesse : le théâtre n'est plus pour lui qu'une série de scènes imaginées pour faire ressortir les difficultés et les charges, les inconvénients et les devoirs de chaque condition. Dieu sait si l'auteur a failli à cette mission qu'il s'est donnée ! De cette conception fausse résulte ce qu'il y a d'artificiel dans son théâtre : c'est un jeu d'abstractions pures, de vertus convenues, de sensibilités prévues, d'ingénuités combinées à froid, d'ardeurs amoureuses où l'on sent l'arrangement, de scènes pathétiques d'où l'émotion vraie est bannie; rien ne vit.

C'est la faute du système; c'est surtout la faute de l'auteur. Diderot, avec ses puissantes facultés d'esprit, a la tête la moins dramatique du monde, et il s'est obstiné une partie de sa vie contre sa nature, en voulant écrire des pièces. Ce qui s'y oppose, c'est précisément le genre et l'excès de quelques-unes de ses qualités, son enthousiasme un peu vague et monotone pour la vertu qu'il ne définit guère mais qui exalte en lui la manie prédicante, c'est sa personnalité exubérante, sa nature d'esprit subjective et expansive à la fois. Tout ce qui assure son succès, son triomphe dans la critique d'art qu'il a créée, si vive, primesautière, si personnelle, débordante d'émotion, le condamnait à échouer au théâtre : il ne sait pas s'oublier

un instant. Il est toujours en scène lui-même, au lieu de ses personnages. Décidément Collé avait raison, oui, Collé, le simple faiseur de parades, quand il écrivait dans son *Journal*, après la première représentation du *Fils naturel* : « Ah ! qu'il est peu naturel, ce beau fils ! » — Et aussi était-il bien juste ce mot de l'abbé Arnaud à Diderot : « Vous avez l'inverse du talent dramatique : il doit se transformer dans les personnages et vous les transformez en vous. »

Tous les personnages représentent en effet une qualité de Diderot, une de celles qu'il s'imagine avoir ou dont il a le goût plus ou moins platonique : Rosalie, c'est sa sensibilité; Clairville, c'est sa fougue et son tempérament; Dorval, c'est sa générosité ; la jeune veuve, c'est sa vertu; tous les deux, c'est son amour pour la prédication laïque. Et de même, dans *le Père de famille*, Germeuil, c'est Diderot bienfaisant, se sacrifiant à ses amis, prêt à immoler même l'apparence de l'amitié pour mieux les servir; Saint-Albin, c'est Diderot amoureux, livré à la passion qui ne serait pas la passion, si elle connaissait un frein ou des obstacles; M. d'Orbesson, c'est le père édifiant, bénissant, pontifiant, comme Diderot ne l'a jamais été, et comme il a toujours rêvé de l'être. — Le Commandeur n'est là que pour faire contraste et créer les obstacles dont naissent les situations : c'est *le méchant*. L'intervention du méchant, comment se concilie-t-elle avec la théorie célébrée ailleurs, chère à Diderot comme à Rousseau et au dix-huitième siècle : « Oui, la nature humaine est bonne, répète sans cesse Diderot dans sa Poétique nouvelle, elle est même très bonne. L'eau, la terre, le feu, tout est bon dans la nature... L'oura-

gan... La tempête... Le volcan... etc., etc. — Ce sont les misérables conventions qui pervertissent l'homme, et non la nature humaine qu'il faut accuser. » Il aurait fallu au moins, pour expliquer le personnage du Commandeur, nous dire dans le courant de la pièce *par quelles misérables conventions* il a été perverti. — Ailleurs on nous laisse également ignorer pourquoi le shérif est devenu le plus méchant des hommes, *l'atroce intolérant*. Et dès lors nous ne voyons pas clairement quelle est la raison d'être de l'optimisme un peu banal de Diderot. Il faut bien l'avouer d'ailleurs, l'optimisme systématique ne convient pas au théâtre, qui représente la lutte violente des passions ou le conflit des caractères, et qui, dans les deux cas, excitant la terreur et la pitié ou riant des ridicules et des vices, ne justifie guère la bonté originelle de la nature humaine. Si l'homme était parfait, il n'y aurait ni tragédie, ni comédie, puisqu'il n'y aurait ni crimes, ni vices, ni ridicules, ni conflits d'aucune sorte, et le théâtre ne serait pas né.

Tout n'était pas faux pourtant dans les conceptions dramatiques de Diderot, si tout est faux et artificiel dans ses pièces. L'idée primitive a dévié dans les développements qu'elle a reçus et surtout dans les applications qu'elle a subies. Mais, à l'origine, cette idée avait sa valeur. Diderot, fatigué des redites et de l'emphase de la tragédie épuisée, a conçu le drame des conditions moyennes ; il a voulu créer une tragédie bourgeoise et populaire en la débarrassant de la parure des vers, excessive pour les situations nouvelles qu'il abordait ; il a cherché, sans y réussir, à être vrai, et par cela même il s'est éloigné de la

convention qui régnait au théâtre. Voilà dans quelles limites il nous semble que Diderot avait raison et contre Voltaire et contre son siècle. Seulement, pour avoir raison tout à fait, il fallait qu'il réussît dans ses essais dramatiques, et cela n'était guère possible, en raison de ses qualités autant que de ses défauts. L'idée s'est faussée dans l'exécution, et Diderot, au lieu de reconnaître les imperfections et les lacunes de son talent, les a, si je puis dire, dogmatisées : il en a tiré l'occasion et la matière d'une poétique nouvelle ; il a prétendu faire de ses défauts mêmes un genre nouveau et donner à un art la forme de son esprit.

Il a fait de sa personnalité déclamatoire et larmoyante un type, celui du poète dramatique. Voilà son tort. Mais ce tort ne doit pas nous faire oublier que le premier il avait eu l'idée d'une réforme nécessaire du théâtre. Cette réforme, elle a été tentée avec succès, même en dehors du drame romantique qui se rattache à d'autres origines. Sedaine a prouvé avec éclat, dans *le Philosophe sans le savoir*, que tout n'était pas chimérique dans la conception de Diderot, et George Sand a continué avec un grand zèle la démonstration de la vérité relative que comporte cette idée, dans *le Mariage de Victorine*, et dans *Claudie*. — Oui, comme le prétendait Diderot et comme le lui accordait Voltaire en souriant, il y a *un genre tendre, vertueux, nouveau;* ajoutons ce que ne disait pas Voltaire : *et vrai*, qui peut plaire singulièrement au public, s'il est appliqué avec finesse et discrétion. Diderot a tout gâté par son absence de tact, de mesure, et son goût pour la décla-

mation. D'honnêtes talents, postérité dramatique de Diderot, nous ont montré des pièces qui n'avaient la prétention d'être ni précisément des drames, ni des comédies, mais des idylles rustiques ou des tableaux d'intérieurs bourgeois; ils ont su donner un relief agréable « à la sensibilité profonde de l'expression, à la noblesse vaillante et simple des caractères, » se faire pardonner même « l'ingénuité, peut-être un peu surannée, qui porte un auteur à rêver des personnages trop aimants, trop dévoués, trop vertueux, » et faire couler de douces larmes par la vérité des sentiments et des situations, malgré l'extrême simplicité des moyens. Les préfaces du théâtre de George Sand sont le meilleur commentaire et le plus précis du vague idéal entrevu par Diderot; quelques-unes de ses pièces, sans que l'auteur y ait songé peut-être, en sont devenues l'innocente et aimable justification.

CHAPITRE XI

DIDEROT INÉDIT (SUITE). LETTRES ET OPUSCULES. LE VOYAGE EN RUSSIE.

I

L'édition nouvelle, outre quelques lettres inédites, fort curieuses, relatives au voyage de Russie, nous offre réunies pour la première fois les lettres à Falconet, disséminées jusqu'ici dans des recueils et des publications diverses. Mais, sur un point essentiel de la correspondance de Diderot, les lacunes subsistent. Pour ce qui concerne les lettres à Mlle Volland, nous n'avons pas de conquête ni de découverte à signaler. On s'est contenté de reproduire le texte de l'édition de 1830, d'après la communication faite par un littérateur français, naturalisé Russe, Jeudy Dugour, détenteur, on ne sait comment, de ces lettres, sans qu'on sache s'il s'agissait des originaux mêmes, enlevés de France par le baron Grimm, ou de copies faites à la bibliothèque de l'Ermitage. Il est bien à regretter que M. Léon Godard, à qui nous devons de si précieuses découvertes dans cette biblio-

thèque, n'ait point cru nécessaire de collationner le texte de 1830 sur les deux volumes in-4° qui sont à Saint-Pétersbourg. Peut-être y aurait-il lieu à quelque variante et surtout à quelque addition curieuse au texte déjà connu. Voyez en effet que de lacunes restent à combler ! Ces lettres embrassent une période de quinze années; mais nous n'avons en réalité que huit mois de l'année 1759 (et la lettre du 10 mai n'est évidemment pas la première), six mois de 1760, deux mois de 1761 et quatre mois de 1762. Après une longue et invraisemblable interruption de près de deux ans, les lettres se multiplient en 1765; 1766 nous en fournit trois, 1767 huit, 1768 une dizaine, 1769 neuf et 1770 quatre. Puis, pendant plus de deux ans et demi, nouvelle interruption; le voyage en Russie et les deux séjours en Hollande donnent six lettres, la plupart fort courtes, et la correspondance finit brusquement sans raison. Mlle Volland est morte vers 1778, six ans avant son ami.

On voit combien de parties essentielles de cette correspondance ont dû s'égarer. C'est une perte irréparable. Il n'est pas un seul écrit de Diderot qui offre, avec autant d'agrément, autant d'aperçus intéressants sur sa vie, sur le temps où il a vécu, la société dont il faisait partie, l'histoire de son esprit et de ses relations et aussi l'histoire de ce cœur mobile qui ne parut se fixer que dans cette affection. — Passion d'abord et des plus vives à ses débuts, pleine de mystère, enthousiaste à la façon dont le mot s'entendait alors, peu à peu par l'effet de l'habitude qui s'accroît et des années qui viennent, le sentiment qui anime les lettres se modère dans l'expression; peut-être plus

profond, il est plus tempéré; il parcourt toute la gradation de l'amour le plus vif à l'amitié sensible encore, mais raisonnable. Au commencement de la correspondance, Diderot, en véritable amoureux, se plaint des obstacles de divers genres que rencontre sa liaison avec Sophie ; il s'irrite de la surveillance qu'on exerce autour d'eux; il y a des allusions et des sous-entendus. A la longue toutes ces colères et ces défiances se calment; l'expression est encore tendre, mais d'une tendresse qui n'a plus rien à cacher. Diderot finit par admettre la famille dans l'intimité élargie et attiédie de sa correspondance. La mère de Sophie, Mme Volland, la sœur, Mme Legendre, sont traitées sur le même pied que Sophie : il y a même un instant où *Uranie* (Mme Legendre), paraît prendre pour elle une bonne moitié de cette affection. Les phases diverses de ce petit roman sont marquées par les formules qui varient dans chaque période de la correspondance; c'est d'abord ma *tendre amie*, puis *mon amie;* à un certain moment, c'est aux *chères et bonnes amies* qu'on écrit, et les dernières lettres portent ces mots significatifs : *Mesdames et amies*. Le roman est fini; la vie réelle a repris le dessus; de la vie sentimentale il n'est resté qu'un souvenir, l'apaisement s'est fait. Nous n'avons rien à ajouter à cette histoire, qui est connue. Nous n'avons pas à rechercher, à l'aide de nouveaux documents qui nous font défaut, quelle était au juste cette aimable petite bourgeoise, qui a pris une si grande place dans la vie de Diderot pendant vingt-trois années et dont on sait seulement ce que Diderot nous en laisse savoir dans ses lettres, qu'elle ne se maria pas, que, née vers

1726, elle avait environ vingt-neuf ans quand il la connut, qu'elle paraît avoir eu ce qu'on appelait alors une figure intéressante plutôt que de la beauté (Muses et Grâces, pardonnez à Diderot qui nous révèle qu'elle avait « la menotte sèche » et portait lunettes, vers l'âge de trente-cinq ans); douée, cela va sans dire, de cette sensibilité qui était la vertu de ce temps-là, instruite d'ailleurs, au courant de tous les livres philosophiques qui paraissent, de ceux de Voltaire que lui envoie son amant, lectrice éclairée de *l'Esprit* d'Helvétius, de l'*Émile* de Rousseau, des *Recherches sur le despotisme oriental* de Boulanger, que lui adresse Grimm; très curieuse des beaux-arts, où il semble qu'elle apporte un jugement droit et des points de vue qui sont bien à elle et dont Diderot, le grand juge, tient grand compte.

Nous n'avons pas à reviser le procès de la vertu de Mlle Volland. Malgré le ton général de ces lettres et quelques passages terriblement significatifs, les nouveaux éditeurs, pris d'un scrupule assez inattendu, veulent douter encore. Il leur plaît de nous faire entendre qu'il y a là une question et qu'elle est loin d'être aussi facile à trancher que le prétendent les lecteurs superficiels de Diderot et les roués littéraires qui sourient devant les problèmes de ce genre. — Il semble cependant qu'il ne puisse y avoir d'hésitation raisonnable en présence de certaines pages où sont évoqués les souvenirs les plus troublants et les espérances les moins équivoques, sans parler des passages où Diderot pose à son amie des questions étranges de casuistique licencieuse, de physiologie grivoise, qui seraient mieux à leur

place au Grandval, chez le baron d'Holbach, — de ces questions où se délecte une curiosité malsaine et qui, tout en restant ce qu'elles sont, d'une inconvenance suprême en tout état de choses, seraient un véritable outrage dans l'hypothèse d'un amour platonique, du respect qu'il comporte et des ignorances qu'il suppose. Et puis quelle idée invraisemblable que de parler de platonisme au dix-huitième siècle et à propos de Diderot, quand on connaît sa manière de voir sur les relations de ce genre et l'indifférence de certaines actions physiques! Est-il douteux qu'à cet égard Mlle Volland ait été, un instant au moins, de son école ? Ce sont là des problèmes assez vains dans lesquels l'imagination trouve à s'amuser sans grand profit, devant une évidence morale qui n'a plus guère besoin de preuves.

Ce qui montre l'intérêt de cette ample et copieuse correspondance, c'est qu'on est forcé d'y revenir, dès que l'on traite un point quelconque de l'histoire de Diderot pendant les quinze années qu'elle embrasse. C'est là qu'il se livre sans réserve, qu'il raconte à tort et à travers tous les événements, grands ou petits, auxquels sa vie a été mêlée, nous donnant ainsi au jour le jour le commentaire le plus naturel, le plus vif et le plus précis de ses écrits, de son labeur quotidien qui est énorme, de ses projets qui sont à la fois mobiles et gigantesques, de ses habitudes d'esprit, de sa vie intime, avec une liberté familière, une verve d'indiscrétion qui ne souffre pas de bornes, écrivant comme il parle et disant lui-même : « Je prends une plume, de l'encre et du papier, et puis, va comme je te pousse. »

La *Correspondance* avec Falconet est assurément moins importante pour l'histoire de Diderot et moins curieuse par les détails; elle a son prix pourtant, et l'on en peut juger aujourd'hui qu'elle paraît pour la première fois dans son ensemble, après les publications partielles qui en avaient affaibli l'intérêt. Elle se divise en deux parties : l'une qui va jusqu'au moment où Falconet part pour la Russie; l'autre qui se continue jusqu'au voyage de Diderot à Saint-Pétersbourg. — Les dix premières lettres avaient été publiées dès 1851 par M. Walferdin, d'après une copie appartenant à la famille de Vandeul. Les vingt-deux dernières ont paru en 1866 et 1867 dans la *Gazette des beaux-arts*, non sans de graves erreurs et des interpolations qui ont exigé une minutieuse revision, d'après les originaux déposés au musée Lorrain par Mme la baronne de Jankowitz, petite-fille de Falconet. Il manque à cette précieuse collection les dernières lettres échangées entre Falconet et Diderot, relatives à la brouille qui éclata entre les deux amis, et que Mme de Jankowitz a brûlées par un scrupule de piété filiale.

On sait comment naquit cette *Correspondance* à propos d'une discussion dont le sujet nous paraît aujourd'hui bien vague et abstrait, mais qui eut le pouvoir d'exciter la verve de Diderot et de mettre en mouvement son humeur de polémiste. Falconet, qui nous en a laissé deux copies surchargées de ratures et visiblement destinées à l'impression, nous raconte l'origine de cette discussion. « Diderot, le philosophe, et Falconet, le statuaire, au coin du feu, rue Taranne, agitaient la question si la vue de la postérité fait entreprendre les plus belles actions et produire les

meilleurs ouvrages. Ils prirent parti, disputèrent et se quittèrent, chacun bien persuadé qu'il avait raison, ainsi qu'il est d'usage. Dans leurs billets du matin, ils plaçaient toujours le petit mot séditieux qui tendait à réveiller la dispute. Enfin, la patience échappa, on en vint aux lettres. On fit plus : on convint de les imprimer... »

Pendant quelques mois, de décembre 1765 à septembre 1766, Diderot se passionna pour la thèse qu'il avait soutenue, et il se jeta dans cette discussion avec cette fougue d'esprit qui ne se ménageait pas. Il soutient que ce ne serait pas la peine de concevoir, d'exécuter des œuvres d'art ou de science, de quelque ordre qu'elles soient, si l'on ne travaillait que pour le temps présent. Et tout d'un coup, le voilà qui anime, qui agrandit, qui élève la discussion. Ici encore on surprend le matérialiste des *Éléments de physiologie* s'enchantant de belles espérances, cédant au *sophisme de l'éphémère* et ouvrant ses ailes vers les régions idéales : « La sphère qui nous environne et où l'on nous admire, la durée pendant laquelle nous existons et nous entendons la louange, le nombre de ceux qui nous adressent directement l'éloge que nous avons mérité d'eux, tout cela est trop petit pour la capacité de notre âme ambitieuse... A côté de ceux que nous voyons prosternés, nous agenouillons devant nous ceux qui ne sont pas encore. Il n'y a que cette foule d'adorateurs illimitée qui puisse satisfaire un esprit dont les élans sont toujours vers l'infini... J'ai beau railler, vous l'avouerai-je? en regardant au fond de mon cœur, j'y retrouve le sentiment dont je me moque, et mon oreille, plus vaine que philosophique, entend même

en ce moment quelques sons imperceptibles du concert lointain... L'éloge payé comptant, c'est celui qu'on entend tout contre, et c'est celui des contemporains. L'éloge présumé, c'est celui qu'on entend dans l'éloignement, et c'est celui de la postérité. Mon ami, pourquoi ne voulez-vous accepter que la moitié de ce qui vous est dû? — Ce n'est ni moi, ni Pierre, ni Paul, ni Jean qui vous loue; c'est le goût, et le goût est un être abstrait qui ne meurt point; sa voix se fait entendre sans discontinuer, par des organes successifs qui se perpétuent en se succédant. Cette voix immortelle se taira sans doute pour vous, quand vous ne serez plus; mais c'est elle que vous entendez à présent; elle est immortelle malgré vous, elle s'en va et s'en ira disant toujours : « Falconet! Falconet! »

Ainsi se transforment les questions dans le mouvement et le feu de ce libre esprit, poète à ses bons moments, quand il n'est pas sous l'empire de ses idées systématiques ou de ses passions inférieures. Il s'exalte à cette pensée de la postérité, qui paraît au premier abord s'accorder médiocrement avec l'ensemble de ses idées sur la vie sans espérance, sur la mort sans lendemain, sur le néant futur de toute sensation et de toute conscience : « La postérité, pour le philosophe, dit-il, c'est l'autre monde de l'homme religieux... Notre émulation se proportionne secrètement au temps, à la durée, au nombre des témoins. Vous ébaucheriez peut-être pour vous; c'est pour les autres que vous finissez... J'en veux à l'admiration de mon siècle et des suivants, et si je pouvais imaginer un temps où mon travail sera méprisé, toutes les exclamations de mes concitoyens ne m'étourdiraient

pas sur le bruit imperceptible d'un sifflet à venir... Le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité, n'excluent aucune sorte d'émulation; ils ont de plus je ne sais quelle analogie secrète avec l'enthousiasme et la poésie. C'est peut-être que les poètes et les prophètes *commercent par état* avec les temps passés et les temps à venir. C'est pour cela qu'ils interpellent si souvent les morts, qu'ils s'adressent si souvent aux races futures et que *le moment de leur pensée est toujours en deça ou au delà de celui de leur existence*. Espèce d'êtres bien rares, bien extraordinaires, bien étonnants. Ce n'est pas de la maladie, c'est de la poésie qu'il fallait dire le τὸ θεῖον. » — Les arguments de Falconet ne manquent pas de valeur; il répond avec fierté, avec esprit même, déclarant qu'il suffit à l'artiste d'avoir une sorte d'engagement avec son ouvrage, un pacte secret avec sa propre conscience, pour concevoir et faire aussi bien qu'il lui est possible de concevoir et d'exécuter. Il invoque un tribunal plus redoutable à ses yeux que celui de la postérité; il ne s'y présente, dit-il, qu'en tremblant : « Ce tribunal, c'est moi... c'est ma juridiction naturelle, je m'y tiens. Si je croyais avoir fait un bon ouvrage qui dût être effacé de la mémoire des hommes, et qu'il vous arrivât de me plaindre, je vous répondrais : « *Je m'en souviens, et c'est assez.* »

Tout cela est vrai dans une certaine mesure, mais c'est la vérité d'un talent stoïque et un peu triste. Comme le souffle de l'éloquent contradicteur nous emporte plus haut et plus loin! et comme il dissipe, en se jouant, tous ces raisonnements, comme il disperse ces fantômes d'objections qu'on lui oppose!

« Vous dites qu'une femme est enivrée du plaisir qu'on la trouve belle et qu'on la voie belle, là même où elle n'est pas, mais que le sentiment de la postérité ne l'occupe guère. — C'est que ce n'est qu'une caillette. Mais Hélène alors vous eût paru folle, si elle eût dit au statuaire : « Prends ton ciseau et montre à la curiosité des nations à venir cette femme pour laquelle cent mille hommes se sont égorgés; fais que les vieillards des siècles futurs, passant devant ton ouvrage, s'écrient comme les vieillards d'Ilion, lorsque je passai devant eux : Qu'elle est belle ! » — Et de quoi, diable! me parlez-vous de vos petites débauchées qui se font peindre à l'insu de leurs pères, de leurs mères, de leurs époux, et qui recèlent dans le dessus d'un étui ou d'une boîte à mouches l'image honteuse d'un adultère clandestin ! Est-ce que ces âmes-là sont faites pour loger le sentiment de la postérité? Est-ce à cela qu'il appartient d'en appeler aux siècles futurs? » — A cette discussion sur le respect et l'amour de la postérité, déjà présente à l'imagination de l'artiste, se mêlent des débats accessoires sur Cicéron et Pline, Pausanias et Polygnote, qui ne sont que d'un intérêt secondaire. La discussion, après nous avoir offert l'image d'un grand fleuve d'éloquence, va se perdre dans des épisodes arides, comme le Rhône dans les sables.

Falconet, tout fier d'avoir soutenu cette polémique avec un homme tel que Diderot, voulait en avoir l'honneur devant les grands juges de ce temps. Il fit passer successivement les copies des lettres de Diderot et des siennes sous les yeux de Voltaire, de Catherine, de Grimm et du prince Galitzin. Voltaire envoya un

petit billet, du 18 septembre 1767, que Diderot trouva « poli et sec. » Catherine répondit « d'un coin de l'Asie » qu'elle se garderait bien de décider entre deux adversaires si convaincus de leur propre bonne foi. — Alors Falconet voulut en appeler au juge des juges, au public. Diderot lui avait laissé espérer son consentement, mais il hésita au dernier moment, après une revision scrupuleuse qu'il fit de la correspondance en 1769 pendant un séjour au Grandval, et la publication n'eut jamais lieu, en France du moins, de son vivant. Une copie, conservée par Falconet, fut prêtée à un Anglais, William Tooke, qui la traduisit et la fit paraître à Londres en 1774. — En 1780, sur de nouvelles instances du prince Galitzin, intermédiaire de Falconet, qui revient avec ténacité sur ce projet de publication, tant de fois repris et suspendu, voici comment Diderot répond et s'esquive : « J'ai relu cette correspondance sur la copie qu'on m'envoya de Saint-Pétersbourg, il y a dix ou douze ans. Cette copie est défectueuse en plusieurs endroits; elle me paraît incomplète en quelques autres... Nous sommes si pauvres, si mesquins, si guenilleux, si négligés et si diffus partout que cela fait pitié... De mon côté, tandis que Falconet faisait ses additions, je faisais les miennes ; quand on écrit au courant de la plume, tout ce qui peut être dit sur une question ou ne vient pas ou ne se dit pas comme il devrait être dit... D'ailleurs cet ouvrage, vaille que vaille, n'appartient pas à Falconet ni à moi, mais à tous les deux, et ne peut honnêtement paraître que du consentement de l'un et de l'autre... Il y a eu pourtant une infidélité de commise. Je ne sais à qui

il a confié notre manuscrit, mais on en a fait une traduction anglaise... On peut confier sa bourse à qui l'on veut, mais on ne remet à personne la bourse d'un autre... Enfin, mon prince, on ne trouve pas mauvais qu'un homme se promène chez lui en robe de chambre et en bonnet de nuit; mais il faut être décemment dans les rues, en visite, dans une église, en public... Que Falconet publie ses lettres, si elles peuvent paraître sans les miennes, j'y consens. Pour celles-ci, je m'y oppose formellement. » Le projet n'eut pas de suite : il ne s'est réalisé qu'un siècle après; ce qui était bien tard pour un homme comme Falconet, qui ne croyait pas à la postérité.

Le reste de la correspondance, jusqu'aux jours de brouille où elle s'interrompt brusquement, est rempli de la sollicitude la plus touchante sur le sort de Falconet pendant le temps de son voyage au mois de septembre 1766 et les premières années de son séjour à Saint-Pétersbourg. On sait que, sur la recommandation de Diderot, il avait été chargé par l'impératrice Catherine d'élever une statue gigantesque de Pierre Ier. Le sculpteur avait emmené avec lui son élève et son amie, Mlle Collot, qui devint plus tard la femme de son fils. Diderot les suit du regard et du cœur : « J'ai compté tous les jours depuis votre départ, leur écrit-il à tous les deux. Je vous ai suivis de vingt lieues en vingt lieues, et si vous en avez moins fait, je suis arrivé à Pétersbourg avant vous... Tous les matins, en me levant, je tirais les rideaux et je disais : « Ils auront encore aujourd'hui du beau temps... » Je suis retourné seul plusieurs fois à la maison de la rue d'Anjou; elle est encore comme vous

l'aviez laissée. Je me suis assis ou sur le canapé de canne ou sous le petit berceau et j'y ai pensé à vous. » Cette note est la note constante pendant plusieurs années. Diderot conseille, exhorte, apaise l'ami Falconet, lequel est susceptible, ombrageux, irritable à l'excès, « le Jean-Jacques de la sculpture, » comme il l'appelle; il ne cesse pas de s'intéresser à sa vie, à son art, à son œuvre. Il y a là un sentiment profond, vif, affectueux, peut-être excessif, parfois indiscret, à ce qu'il semble, un peu despotique dans la forme des conseils qu'il prodigue, prétendant diriger de loin deux destinées, deux consciences, deux artistes, et s'exposant à des interprétations fâcheuses, à des mécomptes et à des ombrages.

Mais déjà, en 1767, lui-même était vivement sollicité par la grande impératrice de se rendre en Russie; le général Betzky, l'intermédiaire des grâces et des libéralités de Catherine, lui envoyait lettres sur lettres. Tout faisait d'ailleurs de ce voyage un devoir de haute convenance pour Diderot. C'est là un des épisodes intéressants de sa vie; plusieurs des fragments inédits qui s'y rapportent ont ajouté quelques traits nouveaux à ce que l'on savait déjà.

Certes on ne peut pas dire, en voyant les hésitations de Diderot, que ce soit faute de reconnaissance. Bien au contraire : « Vous ignorez, écrit-il, ce qui s'est passé ici à l'occasion du second, du troisième, du quatrième bienfait ; j'en ai tant reçu que je ne sais plus lequel. » Le premier bienfait de l'impératrice avait été l'achat de sa bibliothèque au prix de 15 000 francs. Le second avait été de lui laisser cette bibliothèque sa vie durant, le troisième de lui faire

une pension de 1000 francs pour en être le bibliothécaire, le quatrième de transformer cette pension en une somme de 50 000 francs, afin qu'il fût payé d'avance pour cinquante ans, sans compter une foule d'attentions délicates, de présents, de prévenances de toute sorte. Le cœur de Diderot fut pris et par sa sensibilité naturelle et par sa vanité ; mais on ne peut s'empêcher de trouver que sa gratitude manque de dignité par excès d'abondance et d'effusion ; elle n'a ni esprit ni tact ; elle devient à la longue fatigante et presque ridicule. Lisez cette lettre au général Betzky, ministre des arts en Russie : « Monsieur, je suis confondu, je suis stupéfait... O Catherine ! soyez sûre que vous ne régnez pas plus puissamment sur les cœurs à Saint-Pétersbourg qu'à Paris... Vous avez ici une cour et vos courtisans, et ces courtisans ont des âmes nobles, hautes, honnêtes, généreuses, et leur caractère principal est de ne l'être que des héros et de vous. » Puis regardez cette scène que l'on pourrait intituler : *Un groupe de famille, ou la lyre reconnaissante* : « Une épouse sensible qui verse des larmes de joie, debout à côté de son enfant, qui la tient embrassée. Je les regarde et je ne sais plus ce que je deviens. Un noble enthousiasme me gagne ; mes doigts se portent d'eux-mêmes sur une vieille lyre dont la philosophie avait coupé les cordes. Je la décroche de la muraille, où elle était restée suspendue, et, la tête nue, la poitrine découverte comme c'est mon usage, je me sens entraîné à chanter :

Vous qui de la Divinité
Nous montrez sur le trône une image fidèle ; etc.

Et la rapsodie continue, monotone, emphatique. Puis il énumère les travaux qu'il compte dédier à l'impératrice. Il ne s'agit de rien moins dans plusieurs lettres, que « d'une pyramide qui touchera le ciel, et où dans les siècles à venir les souverains verront, par ce que le sentiment seul de la reconnaissance aura entrepris et exécuté, ce qu'ils auraient obtenu du génie si leurs bienfaits l'avaient cherché. » Et comme l'exagération du sentiment a son contre-coup dans le style, elle produit une image bien bizarre. « Vous verrez, dit-il à Falconet, vous verrez votre ami accourir à Pétersbourg *avec sa pyramide entre ses bras*. » Cette idée de la pyramide d'œuvres futures le poursuit, comme un symbole de sa reconnaissance : « Oui, que l'impératrice agrée seulement par votre bouche le sacrifice de mes dernières années, et je me renferme, et je travaille, et j'exécute à moi seul tout ce que notre Académie française n'a pu faire, au nombre de quarante dans un intervalle de plus de deux cent quarante ans. »

Voilà le côté excessif, vantard, déclamatoire de Diderot, et aussi l'exagération de *l'homme sensible*, qui l'est sans doute, mais qui veut le paraître encore davantage, forçant sa reconnaissance, forçant ses expressions, ses attitudes, celles de sa femme, de son enfant, éperdu, larmoyant, sanglotant d'émotion, défaillant presque. Et, comme trait de psychologie, mettons en regard de ces deux lettres, destinées à passer sous les yeux de l'impératrice, celle-ci qu'il écrit d'un ton plus calme, presque maussade à la même date, à sa confidente, Mlle Volland : « N'admirez-vous pas combien nous jugeons mal les choses, et combien de fois nous sommes trompés dans les avantages que

nous leur attachons? J'ai vu ma fortune doublée presque en un moment; j'ai vu la dot de ma fille toute prête, sans prendre sur un revenu assez modique; j'ai vu l'aisance et le repos de ma vie assurés, je m'en suis réjoui, vous vous en êtes réjouie avec moi; eh bien! jusqu'à présent, *qu'est-ce que cela m'a rendu? qu'est-ce qu'il y a eu de réel dans tout cela?* » Et voilà notre enthousiaste de tout à l'heure qui se plaint. Le don de l'impératrice l'a ruiné, l'a contraint à un emprunt, cet emprunt a diminué son revenu; nouvel emprunt; de virement en virement, à la longue, le fonds menace de se réduire à rien, sans qu'il ait été un moment plus riche et sans qu'il ait rien dissipé. « En vérité, cela est trop plaisant; mais ce qui ne l'est pas, c'est que, si je ne veux pas être ingrat envers ma bienfaitrice, me voilà presque forcé à un voyage de sept à huit cents lieues; c'est que, si je ne fais pas ce voyage, je serai mal avec moi-même, mal avec elle peut-être. » Voilà bien l'humeur fantasque des gens qui se gouvernent par la sensibilité, ils n'ont de mesure en rien, et on serait tenté de les accuser d'une certaine duplicité en voyant cette contradiction perpétuelle, l'étalage au dehors de leurs beaux sentiments, en secret la plainte et parfois le mécontentement. Nous pourrions donner bien d'autres preuves significatives de ce double travers chez Diderot, pendant ou après le voyage de Russie. On se tromperait pourtant si l'on accusait trop sévèrement la sincérité de ces natures-là. Ce qu'il faut bien reconnaître, c'est l'exagération en tout, c'est la mobilité excessive de leurs impressions; c'est une facilité au changement qui met en défiance.

II

L'impératrice dispensa Diderot de la *pyramide* dont il la menaçait. Mais, en femme d'esprit, elle le charge, en attendant, de ses achats de collections et d'œuvres d'art, à Paris; elle consulte son goût, toutes les fois qu'il s'agit d'une décision importante et délicate, dans cet ordre de questions, comme le choix des artistes, des tableaux, des livres qu'elle fait venir, et particulièrement, quand il s'agit du grand monument élevé à la mémoire de Pierre le Grand. Diderot devient ainsi, par la force des choses, et par les rares aptitudes de son esprit, le véritable ministre des beaux-arts de Russie, en résidence à Paris. C'est lui qui dirige l'ambassadeur, le prince Galitzin, dans ses commandes à nos artistes les plus renommés, à Michel Van Loo, à Vernet, à Vien, à Casanove, à Boucher, à Machy. Il se met en rapport avec un des brocanteurs de ce temps-là, un nommé Ménageot, homme de bien (il y en a même dans cette partie-là), et surtout bon connaisseur. Il discute les prix, il contrôle les mémoires, il presse même souvent l'envoi de l'argent promis, toujours lent à venir de Saint-Pétersbourg; il déclare à chaque instant, dans ses lettres, qu'il y a des artistes qui crient, « et qu'il y a même un certain philosophe qui s'est mis sous la main de la justice par des emplettes pour sa majesté impériale. » Cela ne l'empêche pas de courir les ventes; parfois il s'avance bien au delà des crédits alloués; mais il ne peut résis-

ter aux belles occasions qui s'offrent à lui d'enrichir le musée de l'impératrice; il est à la vente Gaignat et il y acquiert d'un coup cinq des plus beaux tableaux qu'il y ait en France : un Murillo, trois Gérard Dow et un J.-B. Van Loo. Une autre fois ce sont deux Vandermeulen, les plus beaux peut-être qu'il y ait en Europe. Le lendemain, deux Claude Lorrain, deux Guide, un Lemoine, une copie de l'*Io*, du Corrège, par le même Lemoine. Enfin, en 1772, c'est la grande bataille livrée autour du cabinet de peinture de M. le baron de Thiers et gagnée par Diderot au prix de 460 000 livres, au nom de la glorieuse impératrice. Ce sont des Raphaël, des Guide, des Poussin, des Van Dyck, des Schidone, des Carlo Lotti, des Rembrandt, des Wouverman, des Teniers,.. cinq cents morceaux de premier ordre.

Quand on assiste en imagination à ces batailles, presque aussi vives, sinon aussi coûteuses, que celles qui se livrent aujourd'hui à Paris, à l'hôtel des ventes; quand on suit, avec Diderot pour guide, l'énumération des trésors d'art payés de l'argent russe, notre patriotisme souffre à voir la France peu à peu dépossédée au profit d'une souveraine étrangère. On arrive à prendre parti contre Diderot comme on le faisait alors à Paris : « Je jouis de la haine publique la mieux décidée, écrit-il le 20 mars 1771, et savez-vous pourquoi? Parce que je vous envoie des tableaux. Les amateurs crient, les artistes crient, les riches crient. Malgré tous ces cris et tous ces criards, je vais toujours mon train... Nous avons ici bon nombre de seigneurs russes qui font honneur à leur nation. L'exemple de la souveraine leur a inspiré le goût des arts, et ils

s'en retourneront dans leur patrie chargés de nos précieuses dépouilles [1]. » Diderot n'a pas plus le sentiment patriotique quand il s'agit de la grande Catherine, que ne l'a Voltaire quand il applaudit au vainqueur de Rosbach : « Les sciences, ajoute-t-il, les arts, le goût, la sagesse, remontent au Nord, et la barbarie avec son cortège descend au Midi. » A qui la faute, Diderot? Et le Nord, *d'où vous vient aujourd'hui la lumière,* comme le disait un poète votre ami, et d'où vous vient aussi la fortune, où trouve-t-il ses auxiliaires pour dépouiller la France de ses trésors, sinon parmi des Français? Trop de zèle, en vérité, pour le service de la Sémiramis du Nord.

La visite à l'impératrice, promise depuis longtemps, pouvait être ajournée, elle ne pouvait l'être indéfiniment. Diderot la retarda, il faut le dire, autant qu'il put; il avait peur de ce long voyage. « Oui, sans doute, écrit-il en réponse aux instances de Falconet, qui lui rappelle sa promesse, oui, il faut avoir vu une pareille femme une fois en sa vie, et je la verrai. Mais j'ai une femme âgée et valétudinaire ; j'ai un enfant qui a du sens et de la raison. Le moment de faire le véritable rôle de père, est-ce celui de s'éloigner? Mais ce n'est pas là tout... Je vous avouerai, à ma honte, que ces deux motifs, les plus honnêtes et les plus raisonnables, sont peut-être ceux qui m'arrêtent le moins. Ah! si je pouvais être aussi pauvre amant que je suis pauvre père et pauvre époux !... Que vous dirai-je donc? Que j'ai une amie, que je lui sacrifierais cent vies, si je les avais... Veux-tu donc,

1. Tome XVIII, page 327.

Falconet, que je mette la mort dans le sein de mon amie? » Et la lettre continue ainsi, éplorée, pathétique, dans ce ton déclamatoire que prend Diderot dès qu'il parle de l'amour et qu'il n'en parle pas gaiement. Ou sensuel ou emphatique, voilà Diderot amant; la note vraie, tendre, profonde, lui manque dans cet ordre de sentiments. Il est toujours trop haut ou trop bas, tragique ou libertin.

Il fallut partir malgré tout. Ce grand événement littéraire eut lieu en 1773. Diderot quitta Paris le 10 mai et attendit à La Haye, chez le prince Galitzin, l'arrivée de M. de Nariskin, qui avait promis de le conduire à Pétersbourg. — C'est à son arrivée en Russie que les relations se brouillèrent entre Falconet et lui; la réception froide du sculpteur en fut l'occasion. Diderot, tout décontenancé, se réfugia dans l'hospitalité de M. de Nariskin. Le charme d'amitié était pour toujours rompu. Cependant Diderot, qui avait de la générosité, patienta; il manifesta sa joie d'être venu si loin pour voir le chef-d'œuvre de son ancien ami, et n'épargna pas ses dithyrambes en faveur de l'artiste et de Mlle Collot. Mais le coup était porté; quelques nouveaux conflits survinrent; peut-être un peu de jalousie de part ou d'autre sur ce terrain dangereux, puis quelques discussions sur l'art, qui s'envenimèrent, et la séparation s'accomplit.

Nous n'avons pas de récit suivi du séjour de Diderot à la cour de Catherine; mais ses lettres de cette époque et les conversations qu'il eut à son retour en France sont pleines de détails, qui naturellement sont à la gloire de Catherine et aussi à la sienne. « J'ai eu l'honneur, écrit-il à la princesse Dashkof, d'approcher

Sa Majesté Impériale aussi souvent que je pouvais le désirer, plus souvent peut-être que je n'eusse osé l'espérer... Ailleurs on garde le silence, mais non dans le cabinet de Sa Majesté. Je puis vous assurer positivement que *le mensonge n'entre pas dans ce lieu quand le philosophe s'y trouve.* » Il mande à Mlle Volland « que cet intervalle de sa vie a été le plus satisfaisant qu'il était possible pour l'amour-propre. Oh ! parbleu, il faudra bien que vous m'en croyiez, ajoute-t-il, sur ce que je vous dirai de cette femme extraordinaire : car mon éloge n'aura pas été payé. » Après lui avoir fait le plus bienveillant accueil, l'impératrice lui a permis l'entrée de son cabinet tous les jours depuis trois heures jusqu'à cinq ou six, et ce ne fut pas sans doute un médiocre étonnement, à cette cour illettrée et fastueuse, de voir, pendant plusieurs mois, se continuer ces entretiens quotidiens et intimes entre la grande et redoutée Catherine et cet homme de mise négligée, qui entrait chez elle dans son costume ordinaire, vêtu comme on le voyait à Paris, d'un habit brun, avec une perruque fort simple, du linge uni, un bâton à la main. C'est là un côté fort honorable du caractère du philosophe : il sut faire accepter la simplicité de son costume, « les gaucheries sans nombre » que soupçonne Mme de Vandeul, et la franchise de quelques-unes de ses opinions, tempérée, il est vrai, par les louanges excessives dont nous recueillons l'écho dans sa correspondance.

De quoi il fut question dans ces longues conversations qui durèrent plusieurs mois, nous le pouvons deviner sans peine d'après les allusions qu'il y fait et les projets de travaux qu'il emporta de Saint-Pétersbourg.

Il s'agit de politique générale, de philosophie sociale, d'enseignement, de tolérance, des beaux-arts aussi et des lettres : « Vous n'avez pas oublié sans doute, dit-il à la princesse Dashkoff, avec quelle liberté vous me permettiez de vous parler dans la rue de Grenelle. Eh bien ! je jouis de la même liberté dans le palais de Sa Majesté. On m'y permet de dire tout ce qui me passe par la tête ; des choses sages peut-être, quand je me crois fou, et peut-être très folles quand je me crois sage. Les idées qu'on transplante de Paris à Pétersbourg prennent, c'est certain, une couleur différente. » L'imagination du philosophe ne résiste pas à tant de prévenances. La sensibilité s'en mêle. Il s'émeut de trouver cette beauté, cette sagesse, cette force d'âme, réunies dans l'impératrice. Le voilà parti : « C'est l'âme de Brutus avec les charmes de Cléopâtre. Si elle est grande sur le trône, ses attraits, comme femme, auraient fait tourner la tête à des milliers de gens. »

Brutus et Cléopâtre, fondus en un seul être, cette image revient sans cesse sous sa plume : « Ah ! mes amies, quelle souveraine ! La fermeté de Brutus, les séductions de Cléopâtre ; une tenue incroyable dans les idées avec toute la grâce et la légèreté de l'expression ; un amour de la vérité porté aussi loin qu'il est possible... J'entre dans son cabinet, on me fait asseoir, et je cause avec la même liberté que vous m'accordez ; et en sortant, je suis forcé de m'avouer à moi-même que j'avais l'âme d'un esclave dans le pays qu'on appelle des hommes libres, et que je me suis trouvé l'âme d'un homme libre dans le pays qu'on appelle des esclaves. »

Le sang-froid n'y est plus. Le philosophe est en-

traîné; on le voit d'ici se lever dans le cabinet de Catherine, marcher en pérorant, gesticuler à l'excès, non sans étonner quelque peu l'impératrice. Pendant le séjour du philosophe à sa cour, elle écrivait ce billet à Mme Geoffrin : « Votre Diderot est un homme bien extraordinaire ; je ne me tire pas de mes entretiens avec lui sans avoir les cuisses meurtries ; j'ai été obligé de mettre une table entre lui et moi pour me mettre, moi et mes membres, à l'abri de sa gesticulation. » C'est la contre-partie de l'enthousiasme de Diderot, le trait comique au milieu du lyrisme. D'Escherny, qui rapporte le billet impérial dans ses *Mélanges*, ajoute que la gesticulation de Diderot était si connue qu'on l'accusait de s'emparer à table des bras de ses deux voisins, de ne cesser de parler, et malgré cela, on ne sait comment, de n'en pas moins manger du plus grand appétit[1].

1. Il est curieux de citer en regard de ce billet les appréciations de Grimm à Mme Necker sur son ami Diderot à la cour de Russie : « Je vous l'ai dit, madame, c'est un homme perdu si on veut juger son allure suivant les principes reçus. Vous me direz : *tant pis pour son allure*, s'il lui faut des principes à part. C'est ainsi que le juge l'impératrice, et elle en est aussi enchantée qu'étonnée. Elle est même persuadée, quoique je lui dise tant que je peux que nous sommes tous de grands hommes, que nous aurions de la peine à lui envoyer de Paris une demi-douzaine de têtes de cette trempe. Il est cependant avec elle tout aussi singulier, tout aussi original, tout aussi Diderot qu'avec vous. Il lui prend la main comme à vous, il lui secoue le bras comme à vous, il s'assied à ses côtés comme chez vous... » Et dans une lettre du 10 février 1774 : ... « Que voulez-vous faire, Madame? Jamais sa conduite dans les choses les plus ordinaires comme dans les autres ne ressemblera à la conduite ordinaire et convenue ; il inventera plutôt le menuet de nouveau que de le danser comme les autres... Je crois que sous huit jours ou quinze, il ne sera plus ici. L'impératrice le renvoie à La Haye... Il sortira d'ici comblé de bontés par son auguste bienfaitrice qui est très persuadée que c'est une des plus singulières têtes qui existent dans notre siècle ; je n'ai jamais pu la désabuser de cette

Le terme du séjour arriva. Les adieux se firent, non sans dépense de sensibilité et de larmes. Encore une fois Diderot manqua défaillir et plus tard en racontant les derniers traits de bonté de Catherine, quand il prit congé d'elle, « il sentait que son âme s'embarrassait. » Il y avait de quoi, en effet; sur sa demande, l'impératrice (outre les présents solides et utiles) lui faisait don d'une pierre gravée qui avait appartenu au prince Orlof. « Or, il faut que tu saches, disait-il à Mme Diderot, que ce prince a été son favori; au reste, elle avait fait un excellent choix; c'est un homme plein d'élévation et il n'y a que ses quatre frères qui le vaillent; ce sont eux qui l'ont mise sur le trône. » A la pensée de cette bague qui a appartenu à l'amant de l'impératrice, Diderot ne se tient pas de joie.

Le retour à La Haye fut marqué par quelques incidents qui donnent la seule note pittoresque au récit de ce voyage, où l'on s'attend en vain à voir l'imagination de Diderot ébranlée, saisie par la nouveauté des grands spectacles que lui offrent ces climats lointains. En cherchant bien, voici tout ce que nous trouvons dans ce genre d'impressions : « C'est ici, dit-il, le pays des grands phénomènes tant aû physique qu'au moral. » Voilà qui est bien vague. Ajoutons quelques traits de paysages d'hiver : « Nous avons fait le voyage le plus heureux; des soirées et des matinées très froides, des journées de printemps et des routes pré-

idée... Il aura fait un très beau voyage, car indépendamment des bontés d'une grande et charmante Princesse, il aura vu les creusets, le laboratoire et toutes les opérations *chymiques* moyennant lesquelles on refond une nation sans qu'elle le sache et sans que cela fasse le moindre bruit. »

parées tout exprès. Vous connaissez ces bâtons mis les uns à côté des autres et qui forment les grands chemins. Eh bien ! la Providence, qui aime ses bons serviteurs, avait l'attention de les couvrir toutes les nuits d'un matelas de duvet, de l'épaisseur d'un bon pied et demi... J'ai frissonné en passant la *Douina*. De par tous les diables, on frissonnerait à moins. Des glaces crevassées de tout côté; un fracas enragé à chaque tour de roue de la voiture pesante; de l'eau qui jaillit de droite et de gauche; un pont de cristal qui s'enfonce et qui se relève en craquant... Ulysse eut peur, aux environs des Sirènes, de manquer de fidélité à sa Pénélope; et, moi j'ai eu peur d'être noyé et de ne plus revoir la mienne. L'adultère est certainement un grand péché; mais j'aimerais mieux l'avoir commis dix fois que d'être noyé une seule[1]. » On peut s'étonner qu'une âme facile à émouvoir devant un beau tableau et qui sent si vivement la nature à travers l'art, paraisse en ressentir si froidement les effets, quand il se trouve face à face avec elle. Il a passé tout un hiver à Saint-Pétersbourg, et ce sont là les seuls croquis qu'il en rapporte.

En revanche, il avait dans ses portefeuilles et dans sa tête de grands projets de travaux qui intéressaient l'impératrice. Il était chargé de mettre en ordre et de publier les statuts des différents établissements que Catherine avait fondés pour l'instruction de la jeunesse; on l'avait autorisé à communiquer ses observations personnelles et ses idées. Son premier soin, à

1. *Lettres inédites au docteur Clerc et au général Betzky*, 8 avril et 15 juin 1774.

La Haye, où il s'entendit avec des éditeurs, fut d'entreprendre la classification de ces statuts, et c'est à l'occasion de ce travail qu'il conçut le fameux plan d'une université en Russie, dont nous avons parlé déjà. — Un autre projet lui tenait bien davantage au cœur. Il rappelle dans toutes ses lettres de cette époque qu'il avait autrefois proposé de refaire l'*Encyclopédie* pour Catherine et pour son empire, après qu'il s'était brouillé à Paris avec les libraires qui l'avaient trompé en mutilant ses manuscrits. « Elle est revenue d'elle-même, dit-il, sur ce projet qui lui plaisait, car tout ce qui a un caractère de grandeur l'entraîne. Après avoir discuté avec elle sur ce qui concerne sa gloire, elle m'a renvoyé par-devant un de ses ministres pour la chose d'intérêt. » Tout sembla d'abord s'arranger pour le mieux, avec une facilité qui aurait dû alarmer un homme moins engoué de lui-même, de ses idées et de l'empire éphémère qu'il s'imaginait avoir pris sur Catherine. On lui promettait, pour cette refonte gigantesque du monument mutilé, quarante mille roubles (deux cent mille francs). Cette fois, il pense toucher au but. « Prépare-toi à déménager, dit-il à Mme Diderot. Je t'avertirai lorsqu'il en sera temps, afin que tu trouves un logement dans un quartier qui s'arrange avec cette affaire. » Enfin il va donc être le maître de son œuvre; il travaillera, il est vrai, pour une cour étrangère, mais la souveraine de cette cour est sa protectrice, son élève et son amie. L'*Encyclopédie*, libre et intacte, va connaître des jours nouveaux et recommencer une fortune plus brillante mille fois que celle que lui ont faite en France la méchanceté de ses ennemis, la

perfidie des libraires et les ombrages du despotisme — Naïf philosophe qui pense avoir conquis un esprit tel que celui de Catherine, avec ses tirades sur la tolérance, sur l'égalité des hommes, les préjugés monarchiques de la vieille Europe, le progrès des lumières, la nécessité d'éclairer les peuples pour les rendre heureux ! Et cela dans la Russie de 1774 ! Il est inimaginable à quel point Diderot avait méconnu, pendant ce séjour de quelques mois, sous l'impression directe et le prestige de la souveraine, l'état social de cet immense empire. — Catherine jugeait bonne pour elle la philosophie de Diderot : en ayant l'air d'en goûter les principes, elle séduisit l'apôtre qui les professait à sa cour, ou plutôt dans son cabinet d'étude, et qui répandait sa gloire et ses louanges à Paris; elle se donnait aux yeux de la France, aux yeux de Voltaire et de ses amis, la figure d'une souveraine éclairée et sans préjugés; elle devançait les âges en asseyant la liberté de penser sur un trône. Mais ce qu'elle jugeait bon pour elle, utile au personnage qu'elle voulait jouer dans le monde, pouvait n'être pas aussi bon pour ses sujets. Elle en jugea ainsi; elle mit sous clef le *Plan d'une université*, et l'affaire de l'*Encyclopédie* tira en longueur. De promesse en promesse et de délais en délais, l'*Encyclopédie* moscovite mourut avant de naître, et Diderot fut joué. Il n'y comprit jamais rien et garda ses illusions jusqu'au bout.

Dix années s'étaient à peine écoulées depuis le départ du grand homme, que Catherine réduisait ses projets de réforme à leur juste valeur. Elle écrivait à Grimm le 20 novembre 1785 : « J'ai trouvé dans le catalogue de la bibliothèque de Diderot un cahier

intitulé : *Observations sur l'instruction de Sa Majesté Impériale aux députés pour la confection des lois*. Cette pièce est un vrai babil dans lequel on ne trouve ni connaissance des choses, ni prudence, ni prévoyance. Si mon instruction avait été du goût de Diderot, elle aurait été propre à mettre toutes les choses sens dessus dessous..... La critique est aisée, mais l'art est difficile. Voilà ce que l'on peut dire en lisant les observations du philosophe qui, toute sa vie, à ce qu'il paraît, était d'une prudence à vivre sous tutelle[1]. » L'impératrice avait-elle tardé si longtemps à le juger ainsi ? On en peut douter, sur la foi de cette lettre, écrite par Frédéric à d'Alembert le 7 janvier 1774 : « Diderot est à Pétersbourg où l'impératrice l'a comblé de bontés. *On dit cependant qu'on le trouve raisonneur et ennuyeux*. Ce que je sais, c'est que je ne saurais soutenir la lecture de ses livres, tout intrépide lecteur que je suis ; il y règne un ton suffisant et une arrogance qui révolte l'instinct de ma liberté... Cela vient de ce que l'on veut être tranchant ; on croit qu'il suffit de prendre ce ton décisif pour persuader ; ce ton peut aider à la déclamation ; mais il ne se soutient pas à la lecture[2]. »

Diderot fit sagement de ne pas s'aventurer à la cour de Berlin. — Au fond, le philosophe réformateur sentait bien (il se rendait justice quand il était de sang-froid) qu'il n'avait rien vu de la Russie elle-même que ce qu'on avait voulu qu'il vît. Il l'avouait dans une lettre qu'il écrivait de La Haye, à Mme Necker : « Peut-être aimeriez-vous mieux que je vous entretinsse de la

1. *Documents, Mémoires et Correspondances relatifs à l'histoire de Russie*, tome XXIII, Saint-Pétersbourg, 1878.
2. *Œuvres complètes de Frédéric le Grand*, tome XXIV.

Russie; mais je ne l'ai pas vue. J'ai manqué l'occasion d'aller à Moscou, et je m'en repens un peu. Pétersbourg n'est que la cour, un amas confus de palais et de chaumières, des grands seigneurs entourés de *mougicks* et de pourvoyeurs. Je vous confesserai *tout bas* que nos philosophes qui paraissent avoir le mieux connu le despotisme ne l'ont vu que par le goulot d'une bouteille. Quelle différence du tigre peint par Oudry, ou du tigre dans sa forêt! Je n'ai guère vu que la souveraine..... Je touche à la fin de mon exil, et je vais rentrer dans la volière dont je me suis échappé depuis quinze mois. Mon ramage, qui n'était pas déjà trop mélodieux, n'aura-t-il point souffert des ramages durs et barbares des oiseaux tudesques, helvétiens, prussiens, polonais, esclavons et russes avec lesquels j'ai vécu, c'est ce que vous aurez la bonté de me dire quand vous m'aurez entendu chanter. J'ai fait bien du chemin; j'ai vu beaucoup de villes, voilà ce que j'ai de commun avec Ulysse et tous les courriers; pour les mœurs des hommes, c'est une étude dont je n'ai pas tardé à me dégoûter. Il faut un long séjour pour connaître avec un peu d'étude les phénomènes les plus communs; et le voyageur qui à chaque tour de roue jette une note sur ses tablettes, ne se doute pas qu'il écrit un mensonge : c'est pourtant ce qu'il fait. Il n'y a pas longtemps que j'ai eu le plaisir d'entendre deux hommes très instruits se contredire de la manière la plus formelle sur le tablier des Hottentotes : ils avaient fait ensemble le voyage du Cap[1]. »

1. Lettre inédite à Mme Necker, du 6 septembre 1774, communiquée par M. Othenin d'Haussonville.

CHAPITRE XII

DIDEROT INÉDIT (SUITE ET FIN). — CONCLUSION

Il est temps de résumer les impressions que nous ont laissées les œuvres inédites de Diderot. Sont-elles de nature à modifier de quelque façon notre jugement sur l'écrivain ou sur le philosophe? Je dirais volontiers qu'elles le complètent en l'étendant et le précisant. Elles confirment assurément l'idée que nous avions déjà de Diderot écrivain. Plusieurs de ces fragments nous mettent sous les yeux les idées à mesure qu'elles naissent, qu'elles jaillissent plutôt de ce puits sans fond, comme l'appelait Grimm, et qu'elles s'étalent dans leur désordre natif, sans que l'auteur fasse le moindre effort pour les diriger et les ordonner. On nous dira que la plupart de ces fragments sont des recueil de notes, soit. Mais y a-t-il un signe certain auquel on puisse, chez Diderot, distinguer les matériaux bruts de l'ouvrage lui-même? A-t-il jamais fait autre chose que des ébauches en toute chose? Certes il a des parties du bon écrivain, parfois même du grand écrivain; il n'est cependant ni l'un ni l'autre. Il y a chez lui mouvement, éclat, imagination, chaleur. Mais

il arrive rarement que ces belles qualités se soutiennent. Au milieu d'une page éloquente, voici un mot impropre, une image discordante, une note fausse dans l'harmonie qui commençait à s'emparer de vous. Tout ce que donnent seuls le travail et la réflexion fait défaut, la propriété constante des termes, la mesure, la proportion, il faut bien dire aussi le goût. La déclamation arrive vite dans ces pages ardentes et précipitées que la passion dicte, que la raison ne surveille pas. L'émotion, livrée à elle-même, s'exalte en s'exprimant, l'écrivain qui s'y abandonne croit ressentir plus qu'il n'éprouve en réalité. Il est sincère au moment où il écrit, mais c'est d'une sincérité d'imagination que le lecteur reconnaît bien et qui, refroidie pour lui, produit je ne sais quel irrésistible soupçon d'un jeu ou d'un rôle qui nous tient en garde ou nous inquiète.

Une curieuse expérience, que nous avons faite souvent au courant de cette étude, est de citer Diderot. On peut, certes, rassembler au hasard de ses pages une foule de traits heureux, d'agréables récits, des tableaux ravissants, des raisonnements revêtus d'éloquence, des inspirations de verve ou d'ironie qui donnent une haute idée de la vigueur et de l'élan de cette intelligence, de ses ressources d'esprit. Je porte un défi à l'admirateur le plus passionné de pouvoir citer une page entière sans quelque scrupule ou quelque appréhension sur un mouvement trop prolongé et qui s'use en se répétant, sur quelque négligence grave ou quelque banalité qui déconcerte l'impression donnée, sur une métaphore incohérente, plus souvent sur l'exagération manifeste du ton qui s'élève

jusqu'à blesser les oreilles un peu délicates, comme un bruit excessif d'instruments ou une tempête d'orchestre. Il faut ou retrancher ou modifier, sans en avoir l'air, quelques mots criards, si l'on veut ne pas troubler la jouissance du lecteur. Le mieux est de retrancher, et beaucoup. On le peut sans inconvénient. De cinq à six pages débordantes ou tumultueuses on fait une page excellente qui, en disant moins, fait entendre davantage. Soumettez donc, si vous l'osez, à ce genre d'expériences les vrais écrivains, un Pascal, un Bossuet, un Voltaire, et vous verrez ce qui restera du chef-d'œuvre mutilé. En enlevant un mot de ces pages définitives, vous en ruinez l'architecture, de même que pour certains métaux sortis de la fournaise, l'équilibre des molécules est si parfait qu'on le détruit si l'on en touche une seule, laquelle étant changée de tout croule et tombe en poussière.

La méthode de travail de Diderot explique les graves défauts de l'écrivain. Comment pourrait-il se reconnaître, réfléchir, proportionner son effort à l'idée, mesurer l'emploi de son esprit dans cette multiplicité d'occupations diverses et simultanées qui l'absorbent et le dispersent en même temps? Ouvrons son atelier. Que de choses à la fois, que d'entreprises différentes, que de commencements en tout genre! Tout s'ébauche, rien ne s'achève. D'abord, pour lui-même, combien de travaux divers et pour une seule journée et dans chaque heure! Quatre ou cinq articles de l'*Encyclopédie* en train sur les sujets les plus variés, beaux-arts et arts mécaniques, philosophie et industrie, des volumes de planches à revoir et à corriger, *le Neveu de Rameau* ou *Jacques le Fataliste*, qui s'agitent dans

cette tête encombrée et fumante; avec cela, des plans, des projets de théâtre qui naissent d'une anecdote, d'un trait qu'on vient de lui raconter, d'un fait historique qu'il rencontre dans un livre. Entre temps il lit tout ce qui paraît, il s'instruit à toutes les sources; il court au Jardin des Plantes suivre les cours de chimie de Rouelle, il annote les *Éléments de physiologie* de Haller, les ouvrages de Bordeu, il amasse des documents innombrables, il les rédige à la hâte. Voilà pour lui. Pour les autres, quelle générosité naïve et toujours prête! On ne l'invoque jamais en vain, dans une détresse littéraire, dans les circonstances importantes ou critiques. Il ne se plaint de rien ni de personne. « On ne me vole pas mon temps, disait-il, je le donne. » Tantôt il le donnait à son ami Grimm, qui, en partant pour ses voyages, *lui remettait son tablier*, et l'on sait s'il y faisait honneur, entassant feuilles sur feuilles pour la *Correspondance littéraire*, qui ne pouvait souffrir d'interruption, courant au théâtre pour voir la pièce nouvelle et en rendre compte, chez le libraire pour y acheter le livre nouveau, chez les peintres et chez les sculpteurs pour y noter ce qui s'y prépare, aux salons enfin, illustrés par sa plume qui vaut un pinceau. Tantôt ce sont les *Dialogues sur le commerce des blés* que l'abbé Galiani le prie de revoir avant la publication; puis *c'est le linge* de son ami d'Holbach *qu'il faut blanchir*, œuvre difficile, car le baron n'est guère écrivain, et il veut écrire. Ce sont ses lettres aussi, auxquelles il consacre les rognures de ses journées si bien remplies et qui sont un charme pour lui et une sorte de devoir de conscience. C'est

Mlle Volland à qui il faut tout dire, c'est Mlle Jodin qu'il faut avertir de ce qu'elle ne doit pas faire, c'est Falconet par-ci, c'est l'abbé Lemonnier par-là. Et les princes de l'esprit avec lesquels il faut entretenir de bonnes relations diplomatiques, souvent difficiles, les Rousseau, les d'Alembert, les Voltaire !

Et ce n'est pas tout. Il y avait des suppliques, des mémoires à rédiger, soit à l'adresse de grands seigneurs comme le duc de la Vrillière, soit de Mme Necker, pour des misères, imméritées ou non, mais qui lui semblaient être des droits et auxquelles sa plume se prêtait avec une charité touchante. C'était surtout dans l'ordre des infortunes littéraires qu'il fallait le voir à l'œuvre, actif, inépuisable en conseils, prodigue de son temps et de ses pages ! Mme de Vandeul nous raconte que tout lui était bon s'il s'agissait d'obliger : épîtres dédicatoires à écrire pour des musiciens, plans de comédies pour celui qui ne savait qu'écrire, esquisses développées de scènes pour celui qui n'avait que le talent des plans, préfaces ou discours, selon le besoin de l'auteur qui s'adressait à lui. « Un homme vint un jour le prier de lui écrire un *Avis au public* pour une pommade qui faisait croître les cheveux ; il rit beaucoup, mais il écrivit la notice. » Enfin restait à pourvoir à son petit budget personnel. Il avait abandonné à Mme Diderot ses revenus réguliers, qui suffisaient à peine à l'entretien d'un ménage modeste. Mais « il était *très dissipateur*, dit sa fille ; il aimait à jouer, jouait mal et perdait toujours ; il aimait à prendre des voitures, les oubliait aux portes, et il fallait payer une journée de fiacre. Les femmes auxquelles il fut attaché lui ont

causé des dépenses dont il ne voulait point instruire ma mère. » Il était artiste en outre, amateur passionné de bagues, de pierres gravées, d'estampes, de miniatures. Pour suffire à ses fantaisies, il fallait se procurer de l'argent, et il avait recours à toute sorte de travaux auxquels il n'attachait pas son nom. Il travaillait pour des corps de métiers ou bien pour des magistrats ; il composait des discours pour des avocats généraux, des discours au roi, des remontrances de parlement et diverses autres choses qui, disait-il, étaient payées trois fois plus qu'elles ne valaient. On raconte même que dans les premiers temps il faisait des sermons pour les prédicateurs dans l'embarras. De cette sorte d'œuvres, improvisées pour quelques louis au courant de la plume, il nous reste la *Lettre sur le commerce de la librairie*, écrite pour la corporation des libraires, retrouvée en 1861, et qui contient des pages d'un vif intérêt sur la vente des livres à cette époque, les gênes singulières qu'elle subissait, les profits qu'elle pouvait rapporter, la condition des hommes de lettres, leurs relations avec les éditeurs, la joie du premier argent gagné par un auteur, ses exigences croissantes avec son premier succès, et enfin quelques détails personnels très curieux, comme le passage où Diderot estime à 40 000 écus le bénéfice de ses travaux littéraires jusqu'en 1767. — On aime à croire que ce genre de besogne inférieure se ralentit après qu'il lui fut tombé une petite fortune du ciel du Nord, et que ses dernières années du moins furent protégées contre des tentations subalternes où son talent courait risque de s'avilir. Mais, d'après la simple énumération des travaux qui remplissaient cette vie, comment s'étonner

que le temps manquât à l'écrivain, la réflexion à sa pensée, le soin à son style? On est surpris que tant de qualités aient pu survivre à une pareille dissipation de forces.

Sa nature d'esprit s'opposait aussi bien que sa méthode de travail à ce qu'il devînt un véritable écrivain. Il écrit comme il cause, avec la même verve et le même feu, les mêmes négligences et le même décousu. A vrai dire, il parlait plutôt qu'il ne causait. Il dissertait, il s'animait au bruit de sa parole, au mouvement de ses idées, il s'abandonnait au hasard de ses impressions, se mettant en scène, écoutant à peine. C'était un orateur sans tribune, dans son cabinet, à table, plutôt qu'un causeur. « Cet homme-là, disait Voltaire, est fait pour le monologue. » Le baron d'Holbach s'en accommodait à merveille, lui donnant de temps en temps la réplique par ses anecdotes et ravivant son entretien par des saillies qui devenaient pour Diderot autant d'occasions nouvelles de s'élancer plus loin ou ailleurs. Mais Mme Geoffrin le redoutait et l'écartait de ses dîners fameux du mercredi. Elle craignait, disait-elle, sa pétulance, la hardiesse de ses opinions, soutenue, quand il était monté, par une éloquence fougueuse et intempérante. A ces dîners éclectiques, où se réunissaient les étrangers de distinction et tout ce que la ville et la cour avaient de plus instruit et de plus poli, gens de lettres, philosophes, artistes, grands seigneurs et leurs femmes, d'Alembert convenait mieux avec la sage ordonnance de son esprit.

La conversation est une mauvaise école de composition et de style. On s'habitue aux digressions, aux

épisodes, aux parenthèses, ce qui est mortel à l'art d'écrire. Diderot se rendait compte à lui-même de ces habitudes qui donnaient une empreinte et une forme particulières à son esprit. « Voyez, disait-il à Mlle Volland, les circuits que fait la conversation : les rêves d'un malade en délire ne sont pas plus hétéroclites... Tout se tient, mais il serait bien difficile de retrouver les chaînons imperceptibles qui ont attiré tant d'idées disparates... O chère amie, combien je suis bavard! Ne pourrai-je jamais, comme disait Mme de Sévigné, qui était aussi bavarde et gloutonne, quoi! « ne plus manger et me taire? » Par malheur, il transporte avec lui ses habitudes d'esprit quand il se met à écrire. Il garde le mouvement, le feu, l'abondance qui entraînaient ses auditeurs; mais ici les défauts se marquent : le sujet change à chaque instant, se transforme, s'éparpille. Ou bien l'auteur revient sur son idée pour l'affaiblir en l'exagérant; ou bien il l'abandonne et bat la campagne.

Il y a une jolie scène dans le *Mercure* de 1779, c'est le récit que Garat, tout jeune alors, nous fait de sa première entrevue avec Diderot à La Chevrette. Nous le voyons, nous l'entendons. Quelques traits suffiront pour nous remettre la scène entière sous les yeux : « Le cœur me battait avec violence, dit Garat, au moment de voir le grand homme dont j'avais tant de fois admiré le génie. J'entre avec le jour dans son appartement, et il ne paraît pas plus surpris de me voir que de revoir le jour. Il m'épargne la peine de balbutier le motif de ma visite; il le devine apparemment... Il se lève, ses yeux se fixent sur moi, et il est très clair qu'il ne me voit plus du tout. Il commence à parler,

mais d'abord si bas et si vite que j'ai peine à l'entendre et à le suivre... Peu à peu sa voix s'élève et devient distincte et sonore; il était d'abord immobile; ses gestes deviennent fréquents et animés. Il ne m'a jamais vu, et lorsque nous sommes debout, il m'environne de ses bras; lorsque nous sommes assis, il frappe sur ma cuisse comme si elle était à lui. Si les liaisons rapides et légères de son discours amènent le mot lois, il me fait un plan de législation; si elles amènent le mot théâtre, il me donne à choisir entre cinq ou six plans de drames ou de tragédies. A propos des tableaux et des scènes qu'il entrevoit, il se rappelle que Tacite est le plus grand peintre de l'antiquité, et il récite ou traduit les *Annales* et les *Histoires*. De là il passe aux barbares qui ont détruit tant de chefs-d'œuvre, à Herculanum, où peut-être on en retrouvera, ce qui le ramène en Italie, à Térence, à Horace. Cela continue d'un train fou. Beaucoup de monde entre dans l'appartement. Le bruit des chaises qu'on avance et qu'on recule le fait sortir de son enthousiasme et de son monologue. Il me distingue au milieu de la compagnie et il vient à moi comme à quelqu'un que l'on retrouve après l'avoir vu autrefois avec plaisir. Il se souvient encore que nous avons dit ensemble des choses très intéressantes sur les lois, sur les drames et sur l'histoire; il a connu qu'il y avait beaucoup à gagner dans ma conversation. Il m'engage à cultiver une liaison dont il a senti tout le prix. En nous séparant, il me donne deux baisers sur le front et arrache sa main de la mienne avec une douleur véritable. »

Diderot fut le premier à rire de cette caricature;

mais en est-ce bien une? Lui-même, dans un très piquant morceau inédit, nous livre le secret des tentations multiples qui viennent l'assaillir et disperser son esprit quand il veut composer, quand il a pris une feuille de papier blanc et qu'il écrit en tête le sujet qu'il veut traiter : *De la Diversité des jugements*, par exemple. Oui, c'est bien cela dont il veut parler... Mais quoi! plus on médite un sujet, plus il s'étend; on finit par trouver que c'est l'histoire de tout ce qu'on a dans la tête et de tout ce qui y manque. Il part tant de branches de tous les côtés, et ces branches vont s'entrelacer à tant d'autres, qui appartiennent à des sciences et à des arts divers, qu'il semble que pour parler pertinemment d'une aiguille, il faudrait posséder la science universelle. Qu'est-ce qu'une bonne aiguille? Dieu seul le sait. — Tel aussi ce sujet de la diversité de nos jugements. S'il en est un qui n'ait ni rive ni fond, pour celui qui ne veut rien laisser en arrière, c'est bien celui-là. — Ce n'est rien moins que l'histoire du monde et de la tête de l'homme. — Et encore faudrait-il prendre l'homme avant sa naissance. Car qui ne sait combien d'influences il a subies avant que de naître! — L'enfant éprouve toutes les sensations de la mère. C'est donc l'histoire de la mère qu'il faut raconter. Et nous voilà à l'infini; en cela, comme en tout le reste, on ne peut pas plus finir qu'on n'a pu commencer.

Ce morceau charmant est la confession de l'écrivain. C'est qu'en effet, sauf pour l'*Encyclopédie*, où il était tenu en haleine par la diversité des sujets qu'il mêlait dans son travail comme il les mêlait dans sa conversation, mais qui se débrouillaient d'eux-

mêmes sous la contrainte d'un cadre déterminé et de l'heure fixe, il n'a jamais pu mener une œuvre jusqu'au bout. On ne sait point au juste, pour ses écrits les plus célèbres, pourquoi ils commencent de telle ou telle façon, pourquoi ils s'achèvent, de même qu'on ne sait jamais, dans la conversation la plus brillante et la plus animée, à quel point précis elle a commencé, à quel point elle peut finir. *Les Dialogues avec d'Alembert*, *Jacques le Fataliste*, *le Neveu de Rameau* ont un mouvement et un entrain merveilleux. Mais ce ne sont là que de brillantes fantaisies qui débutent par un caprice et qui n'ont d'autre raison de cesser que la lassitude de l'auteur. Aucun plan, pas d'unité, pas de proportions, et, dans l'intervalle des passages les plus fameux, que de traversées pénibles, de circuits, de routes perdues, de défilés difficiles à franchir! On dirait que le hasard seul a collaboré avec le talent de l'auteur. Le talent plein de prestiges sauve tout ici. — Mais, dans d'autres œuvres, quand le talent se fatigue, comme dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, la débâcle arrive. La sensibilité s'y montre vieillie, l'imagination épuisée, la déclamation fade et violente à la fois. Que d'efforts stériles et renouvelés! quelle fécondité d'avortements!

On est un bon écrivain par nature, mais on ne se conserve tel que par volonté, et il n'y a pas un bon livre qui ne soit un acte de volonté, au même titre et en même temps qu'un signe intellectuel. Ce qui frappe le plus, quand on observe Diderot dans l'intimité de sa vie et la suite de ses œuvres, c'est l'absence complète d'une activité dirigée et maîtresse d'elle-

même; il a toujours appartenu à ses passions, à ses amis, à tous ceux qui l'entourent, aux événements, aux circonstances, jamais à lui; il n'a jamais dépendu d'un plan qui ait dominé son existence ou réglé sa pensée. La plupart de ses œuvres sont filles de la circonstance: nées d'un incident, elles croissent par une série d'incidents favorables; elles se développent ou s'arrêtent tout d'un coup sans que l'auteur ait marqué sa direction. Or, fût-on doué par la nature des facultés les plus riches et les plus rares, on ne fait rien d'excellent qu'à la condition de savoir ce que l'on veut et d'y tendre d'un effort unique et continu qui domine les impressions, qui soumette les caprices, qui rejette la fantaisie ou ne lui permette de jouer son rôle qu'en ne lui livrant pas l'empire. Eût-on reçu du ciel le plus beau talent, on ne laissera pas après soi une œuvre définitive si la volonté n'a pas réussi à être la maîtresse des idées, à les ordonner, à leur montrer le but qu'elles doivent atteindre.

Diderot n'est pas le maître chez lui, je veux dire, dans l'intérieur de son esprit. Il est la proie des circonstances qui l'assaillent et l'esclave du hasard. Il s'abandonne au flot qu'un coup de vent amène au travers de sa vie, qui l'élève parfois au sommet d'une vague éclairée par le soleil, puis, l'instant d'après, l'engloutit dans l'ombre, sans qu'il ait essayé de résister ou de se diriger. — Personne n'a mieux saisi que lui cette infirmité de sa nature : « Sensibilité, signe de la bonté de l'âme et de la médiocrité du génie... Je fais là un aveu qui n'est pas ordinaire, car si Nature a pétri une âme sensible, c'est la mienne... L'homme sensible

est trop abandonné à la merci de son *diaphragme* (on sait quel rôle le diaphragme joue dans la physiologie de Diderot) pour être un grand roi, un grand politique, un grand magistrat, même un homme juste, un profond observateur et imitateur de la nature, à moins qu'il ne puisse s'oublier et se distraire de lui-même, et qu'à l'aide d'une imagination forte il ne sache se créer des fantômes qui lui servent de modèles et y tenir son attention fixée; mais alors ce n'est plus lui qui agit, c'est l'esprit d'un autre qui le domine... » Là où règne la sensibilité, l'homme et l'écrivain sont comme dépossédés d'eux-mêmes. « Faiblesse des organes, vivacité de l'imagination, délicatesse des nerfs, qui incline à compatir, à frissonner, à admirer, à craindre, à se troubler, à pleurer, à s'évanouir, à fuir, à crier, à perdre la raison, à exagérer, à mépriser, à dédaigner à l'excès et au hasard, à n'avoir aucune idée précise du vrai, du bon et du beau, à être injuste, à être fou; » c'est le bilan de l'homme sensible et voilà pourquoi il ne peut faire de grandes œuvres. Diderot le sait et s'y résigne, espérant qu'on ne le prendra pas trop au mot.

Si la volonté est nécessaire pour faire l'écrivain, je ne crains pas de dire qu'elle l'est aussi pour faire le philosophe. Dans quelle mesure Diderot l'a-t-il été et que lui a-t-il manqué pour l'être tout à fait? Pour ses amis et ses contemporains, il était *le philosophe*. C'était le nom sous lequel on le désignait, et lui seul à l'exclusion de Voltaire, de Rousseau, de vingt autres qui auraient pu également, à ce qu'il semble, y prétendre. Sans doute on voulait reconnaître et marquer par ce nom l'abondance de ses idées, son

indépendance absolue des conventions humaines, son désir d'aller jusqu'au bout, non seulement de ses idées, mais de ses fantaisies d'esprit, l'absence complète de tout préjugé et l'on peut dire de tout principe, puisque sa règle unique est la sensibilité, et une sensibilité souvent violente et troublée. On voulait surtout marquer la hardiesse de l'œuvre à laquelle il s'était dévoué. Œuvre révolutionnaire au plus haut degré, ce fut la seule unité de cette vie, sur tant d'autres points abandonnée au hasard. Unité négative, si je puis dire, unité de polémique, non de doctrine, mais qui suffit pour faire à Diderot une situation en vue au-dessus de tous les autres philosophes de son temps. C'est cette passion implacable, persistante, qui a élevé contre le vieux monde, contre les vieux dogmes, contre les institutions politiques et sociales fondées sur ces dogmes, cette formidable machine de guerre, l'*Encyclopédie* (*machina destruens, non ædificans*), qu'il a bâtie avec tant d'efforts, élevée à cette hauteur d'où elle domine le siècle, appelant à la rescousse pour le grand combat toutes les forces vives, toutes les intelligences, tous les talents, les animant et les disciplinant, les engageant tour à tour dans la mêlée avec une ardeur qui s'unit à la stratégie la plus savante, seul maître, seul chef de cette immense armée qu'il inspire, qu'il lance en bataillons serrés, toujours le premier au feu, toujours en tête, renouvelant chaque jour son effort avec une indomptable et furieuse ténacité.

Cette philosophie « ferme et hardie, » dont il tire sa gloire et tout le prix de l'*Encyclopédie*, c'est la

revendication du droit naturel, de la loi naturelle sous toutes ses formes, c'est aussi la haine de toute autorité s'exerçant dans le domaine de la pensée, c'est l'assaut donné aux bastilles et aux églises; plutôt encore aux églises, car nous avons vu avec quelle facilité Diderot s'arrangeait du pouvoir absolu quand ce pouvoir était aux mains de Catherine ou d'un souverain quelconque favorable aux philosophes. C'est un cri de révolte qu'il pousse au milieu de son siècle. Les occasions lui sont indifférentes, tout lui est bon pour armer les esprits. Son œuvre est moins une démonstration, une théorie raisonnée qu'une dialectique enflammée, une invective ardente, infatigable contre toutes les formes de « la tyrannie » intellectuelle, morale ou religieuse.

Mais enfin, en dehors de cette philosophie toute négative, animée par des passions qui n'admettent pas le raisonnement calme et la logique commune, quand il n'est plus l'ouvrier de cette œuvre de colère, le prophète et le soldat de ce mouvement social, encore bien tumultueux et confus, qui aura des échos formidables vingt ans plus tard, a-t-il vraiment les qualités du philosophe? Qu'il le soit par un certain don d'intuition vive, par cette multitude d'aperçus qui jaillissent de son cerveau, qui se pressent et s'amassent autour de chaque question, par cette spontanéité d'imagination et de raison mêlées qui étonnent, éblouissent le lecteur, à un siècle de distance, comme ils entraînaient les auditeurs de ces improvisations merveilleuses, j'y consens. Mais ici encore se marquent les imperfections et les lacunes de cet esprit puissant et déréglé. Pour être le vrai

philosophe, il lui manque, avec le calme de l'esprit, la faculté logique, non pas assurément celle qui suffit à la polémique, mais celle qui poursuit l'accord fondamental entre un grand nombre d'idées et donne à l'intelligence le sentiment et la joie d'une harmonie supérieure. Il lui manque la faculté de démonstration, non pas celle qui discute et nie, mais celle qui élève des théories sur un ensemble de preuves suivies et raisonnées. Diderot appartient à cette race d'esprits qui, dédaignant de démontrer à la façon des simples mortels ce qu'ils pensent être la vérité, rendent des oracles ou font des dithyrambes à la façon des inspirés. — Il lui manque enfin cet effort de volonté, aussi nécessaire pour établir l'unité dans la vie intellectuelle qu'il l'est dans la vie morale, pour maintenir l'ensemble des idées sous un lien logique, devant le regard de l'esprit, et sans lequel la pensée se recompose et se dissout perpétuellement, livrée à tous les caprices, à toutes les humeurs, aux fantaisies de l'imagination ou des sens, à la mobilité des impressions sans règle et sans frein. La volonté, si on l'entend ainsi, est le ressort de la faculté logique et le principe de l'unité des idées. Il y a donc, en un certain sens, un effort moral indispensable à la tenue et à la direction de l'esprit. C'est ce ressort qui fait défaut à Diderot. Peut-on considérer comme le type du philosophe, ainsi qu'on le faisait de son temps, cet être changeant et mobile qui déconcerte la critique, qui s'exalte tour à tour dans les sens les plus divers? Il disait plaisamment : « Les habitants de mon pays ont beaucoup d'esprit, trop de vivacité, une inconstance de girouette... La tête d'un Langrois est

comme un coq d'église en haut d'un clocher, elle n'est jamais fixe dans un point... Pour moi, je suis bien de mon pays; seulement le séjour de la capitale et l'étude m'ont un peu corrigé. » Pas autant qu'il le croyait.

Voyons-le dans l'ordre des affections et des sentiments moraux. — Qu'y a-t-il de plus étonnant que ce mélange d'enthousiasme pour la vertu et d'immoralité absolue qui remplit sa vie et ses œuvres? C'est plus qu'un amoureux platonique et solitaire de la vertu, c'est un prédicateur, c'est un apôtre. Il pousse cette idée jusqu'à une sorte de douce manie. Il veut que le théâtre ne soit qu'une école de bonnes actions et de bonnes mœurs. Les arts ne doivent pas avoir un autre but : former l'honnête homme, développer en lui la conscience de son devoir avec toutes ses ressources, ses nuances, ses délicatesses. lui faire aimer l'honneur, la probité, tout cela est l'objet unique de l'art, de l'éloquence, de la poésie. Et à ce beau spectacle de l'humanité, devenue une grande école mutuelle de vertu, sa sensibilité s'émeut; de douces larmes l'inondent; il bénit le monde, il bénit ses amis, il se bénit lui-même.

Quel édifiant patriarche, s'écrie-t-on! quel bon père de famille! quel modèle de sensibilité et de délicatesse! Tournez la médaille. Ouvrez ses livres, ses romans, ses lettres, vous êtes confondu de cette absence complète de sens moral, au moins en ce qui regarde tout un ordre des relations humaines, de ce goût pour les scènes les plus graveleuses, de cette friandise d'obscénité qui attire et trouble certaines imaginations, à la lecture des *Bijoux indiscrets* ou de *l'Oiseau blanc*. — Il prêche l'union

libre dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, et en attendant que le mariage à la façon du bon Orou ait passé dans les codes humains, il le pratique sans scrupule à côté de l'autre, persuadé que des scrupules seraient des concessions aux vieux préjugés et que la morale de l'avenir établira l'indifférence complète à l'égard de ces actions physiques auxquelles la société hypocrite ou trompée attache quelque importance, sans qu'elles en aient aucune aux yeux de la nature. — N'est-ce pas lui qui se charge d'éclairer sa fille sur les lois les plus secrètes de la vie, l'instruisant non de la moralité des choses, mais de leurs inconvénients et de leurs périls, avec une hardiesse de langage dont il s'applaudit et qui nous confond? Dans tous les autres rapports de famille, même délicatesse. Il parle de sa femme à Mlle Volland dans des termes d'une crudité qui devaient embarrasser sa maîtresse. — Chose singulière ! Partisan de l'union libre, il ne l'est pas du divorce. Il réfute Helvétius, qui préconise ce correctif du mariage; en attendant que l'union libre soit proclamée à Paris comme à Taïti, à ceux qui viennent lui proposer des solutions mixtes, comme le divorce, il ferait volontiers cette réponse célèbre : « Je vous remercie, l'adultère me suffit. » Il s'arrange d'ailleurs pour tout concilier, la vertu et le reste. Il y a, dans sa correspondance amoureuse, un mélange extraordinaire de pédantisme moral et d'abandon au plaisir, comme quand il s'écrie en félicitant Mlle Volland d'avoir un amant si vertueux : « Qu'il est doux, ô Sophie, d'ouvrir ses bras, quand c'est pour y recevoir et y serrer un homme de bien ! » Le pontife se retrouve ainsi dans les moments les plus inattendus, et tout est pour le mieux.

Mêmes variations sur le thème de l'athéisme. Sa grande prétention est de se passer de Dieu. On connaît l'anecdote que Samuel Romilly cite dans ses *Mémoires*, et qu'il avait recueillie de la bouche même de Diderot. La scène se passe chez d'Holbach. Hume se trouvait à table à côté du baron; on parla de la religion naturelle : « Pour les athées, dit Hume, je ne crois pas qu'il en existe, je n'en ai jamais vu. — Vous avez été malheureux, répondit l'autre; vous voici à table avec dix-sept à la fois. » — Diderot, qui raconte cette même histoire à Mlle Volland, ne doute pas de son athéisme. Mais il faut s'entendre. Souvent quand il s'exalte dans ce sens, c'est généralement par l'horreur qu'il a pour tous les cultes et par la haine du prêtre qui le hante et le trouble. Dans la même lettre, il en convient avec son amie : « La notion de Dieu est excellente pour trois ou quatre têtes bien faites, mais funeste pour la généralité... Partout où l'on admet un Dieu, il y a un culte, l'ordre naturel des devoirs moraux est renversé, la morale corrompue, etc., etc. » Voilà sa thèse : c'est plutôt celle d'un fanatique irréligieux que d'un athée. Il y a là une nuance. Mais avec Diderot il ne faut pas compter qu'il y reste attaché. — Dans les *Éléments de physiologie*, dans certains passages des *Dialogues* avec d'Alembert, l'idée principale est bien qu'en mettant à la place de Dieu une matière sensible, en puissance d'abord, et puis en acte, on aura tout ce qui est produit dans l'univers, depuis la pierre jusqu'à l'homme. — Mais remarquez la mobilité de cet esprit. Dans ces mêmes *Dialogues*, voici que tout d'un coup il imagine une espèce de Dieu qui n'est pas fort dif-

férent de celui que conçoivent certains de nos contemporains, abstracteurs de quintessence, d'après lesquels Dieu n'est pas, mais sera et se fait tous les jours. Ne croirait-on pas entendre quelque rêverie d'hier, quand on lit ces fragments de conversation entre Mlle de L'Espinasse et Bordeu : « Qui est-ce qui vous a dit que ce monde n'a pas aussi ses *méninges* comme l'homme, et qu'il ne réside pas là un être central qui serait Dieu par sa contiguïté sensible avec tous les êtres et les objets de la nature, qui, par son identité avec eux, saurait tout ce qui s'y passe et par sa mémoire tout ce qui s'y est fait, et ce qui s'y fera aussi, par une suite de conjectures vraisemblables? » Voilà un Dieu âme du monde. Le plus souvent, il est vrai, c'est l'univers lui-même qui est Dieu. Parfois, et surtout quand il parle de l'art, son enthousiasme mobile et je ne sais quelle foi dans l'idéal lui font retrouver le dieu qu'il a perdu. D'autres fois il s'en tient au doute, comme dans cette conversation avec Grimm, un jour que se promenant dans un champ il avait cueilli un bluet et un épi, et méditait : « Que faites-vous là? lui dit Grimm. — J'écoute. — Qui est-ce qui vous parle? — Dieu. — Eh bien? — C'est de l'hébreu; le cœur comprend, mais l'esprit n'est pas assez haut placé. »

Diderot a, comme on le voit, diverses manières de croire ou, si l'on aime mieux, de ne pas croire en Dieu. Cette mobilité de vues selon ses impressions diverses et changeantes, nous la retrouvons dans presque toutes les questions. Il est donc bien difficile de parler de la philosophie de Diderot, si l'on attache à ce mot une certaine idée d'unité logique, de suite dans

les principes et les raisonnements, de fixité dans les convictions. La vérité, c'est que sa nature ne l'y portait guère et que d'ailleurs il n'a jamais eu le temps de méditer sérieusement à travers l'effroyable gaspillage de sa vie et de son esprit. Il a l'intelligence au plus haut degré, il a le mouvement, il a la vie; les idées abondent tumultueusement en lui. Mais, par le fait de la réflexion et de la volonté affaiblies ou absentes, la contradiction est au cœur de sa nature intellectuelle et stérilise ces dons. Je sais bien qu'on dira que c'est précisément le signe de la supériorité ; que certaines ntelligences, plus haut placées, voient mieux les aspects changeants de la vérité, que les esprits dogmatiques sont les esprits bornés, qu'il convient d'être libre et de ne dépendre de rien, pas même de soi. On a fait ainsi de notre temps une sorte de théorie de la contradiction à l'usage des grands esprits. — J'ai peur, à vrai dire, que l'on n'arrive ainsi à confondre la vérité, qui ne change pas, avec les vérités plus ou moins relatives qui ne sont que les opinions des hommes, matière éternelle du trouble et de la mobilité. Je crains, en d'autres termes, qu'on ne mette dans les objets les plus élevés de la connaissance ou de la croyance le changement qui n'est que dans l'esprit humain lui-même. — En tout cas, cette apologie toute moderne de la contradiction, Diderot ne l'a pas inventée; il n'en a jamais réclamé le bénéfice ni l'honneur. La contradiction est dans sa nature, pour les raisons que nous avons recherchées ; il n'en tire pas vanité; il subit cette imperfection sans la diviniser, et je lui en sais gré; peut-être même ne s'en aperçoit-il pas, il n'a pas songé à faire de ses

inconséquences une logique supérieure, un art.

Des adversaires passionnés ont voulu profiter des variations subites et des contradictions flagrantes que l'on peut saisir dans sa pensée pour le représenter comme un sophiste. Le mot manque à la fois de justesse et de justice. La vérité, c'est qu'en dehors de la passion dominante d'où est sortie l'*Encyclopédie*, pour tout le reste, quand cette âme de combat se repose dans la spéculation pure et désintéressée, en dehors de tout esprit de parti, nous avons affaire à un homme d'intuition, non de réflexion, d'imagination et non de logique, le contraire d'un dogmatique. Sa pensée se teint de la sensation présente, de l'humeur du moment; elle en prend la couleur passagère. Il représente bien ce genre de sincérité propre aux imaginatifs et que l'on pourrait appeler la sincérité momentanée. Plusieurs de ses ouvrages,— les *Éléments de physiologie* par exemple et la *Réfutation d'Helvétius*, — semblent venir des deux pôles opposés de la pensée humaine; ils appartiennent à des climats d'idée tout à fait contraires. Ce serait chimère que de vouloir imposer à des fantaisies une unité artificielle. Diderot est un *essayist* à la façon anglaise; plus exactement c'est un virtuose d'idées. Ces théories plus ou moins spécieuses et si diverses, qu'il expose avec tant de verve, sont pour lui comme de grands airs de musique qu'il joue plus ou moins bien, selon l'inspiration de l'heure et l'émotion, — et qu'il oublie le lendemain avec la même facilité, après qu'il en a enchanté ses amis pendant toute une soirée et qu'il s'en est enchanté lui-même.

355

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos		I
Chap. I.	L'Opinion publique au dix-huitième siècle	1
Chap. II.	Montesquieu d'après une publication nouvelle	20
Chap. III.	Un nouvel historien de Jean-Jacques Rousseau. — La sensibilité au dix-huitième siècle	60
Chap. IV.	Un épisode de la vie de Voltaire. — Sa polémique avec Jean-Jacques Rousseau	105
Chap. V.	La fin d'une monarchie. — Le Secret du roi	126
Chap. VI.	Diderot inédit. — L'évolution de ses idées philosophiques	155
Chap. VII.	Diderot inédit (suite). — La conception du transformisme	179
Chap. VIII.	Diderot inédit (suite). — La *Réfutation d'Helvétius*	216
Chap. IX.	Diderot inédit (suite). — Le plan d'une Université.	246
Chap. X.	Diderot inédit (suite). — Pièces de théâtre	276
Chap. XI.	Diderot inédit (suite). — Lettres et opuscules. Le voyage en Russie	304
Chap. XII.	Diderot inédit. (suite et fin) — Conclusion	355

DC
33
.4
C27
t.1

Caro, Elme Marie
La fin du dix-huitième siècle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY